THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.
TOME CINQUIÈME.

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME CINQUIÈME.

LGr.C
B

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. Pierre BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS-BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entière des Pièces Grecques, dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes; & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par M. PREVOST, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME CINQUIÈME.

456134
11.1.47

A PARIS,

Chez CUSSAC, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION DE LA FIGURE DE CE VOLUME.

CETTE FIGURE représente Oreſte, ſoutenu par Pylade, prêt à aller recevoir la ſentence de mort. On ne peut douter que l'auteur du monument antique, dont cette gravure eſt la copie, n'ait eu intention de peindre ces deux héros. Il n'eſt pas auſſi sûr que l'action qu'il a eu en vue ſoit celle qu'on lui attribue ici. Winckelmann croit qu'Oreſte eſt repréſenté ſortant du ſommeil léthargique où il tomboit après ſes accès de fureur. Il ſe pourroit donc que l'artiſte eût voulu peindre le moment où Oreſte veilloit auprès du bûcher de ſa mère, & où (comme il le dit à Ménélas) Pylade ſeul étoit auprès de lui; ou bien encore une ſcène de l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE. Quoi qu'il en ſoit, le caractère de cette figure eſt ſi touchant & ſi conforme à celui de l'Oreſte d'Euripide, qu'on n'a pas cru devoir

rien changer à ce beau monument : on y a seulement ajouté la représentation du palais des rois d'Argos pour déterminer le lieu de la scène, page 99.

MONUM. ANT. INED. n°. 158.

ORESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

LE sujet est indiqué dans le Prologue qu'on va développer. Le lieu de la scène est à Argos, dans le vestibule du palais d'Agamemnon [1]. Les personnages qui jouent, sont Electre, un Envoyé, Oreste, Apollon, Hélène, un Chœur de femmes Grecques, un Phrygien, Tyndare, Pylade, Hermione, Ménélas.

ACTE PREMIER.

Electre paroît aux pieds d'un canapé, sur lequel son frère Oreste est couché & endormi. Elle repasse l'enchaînement des maux qui accablent successivement la maison des Pelopides. Elle remonte jusqu'à leur origine, & fait le dénombrement de ces illustres malheureux, depuis Tantale qui en est le chef, jusqu'à Oreste. Tantale est aux enfers condamné à rouler éternellement une masse énorme de la racine d'un mont jusqu'au sommet [2]. Pélops, mis en morceaux, & servi aux dieux, eut l'épaule

1 Dans un portique ouvert hors du palais.

2 C'est le supplice de Sisyphe. Celui de Tantale consistoit à être suspendu dans les airs, enchaîné à un rocher.

dévorée par Cérès. Atrée & Thyeſte, ſes enfans, firent reculer d'horreur le ſoleil, par l'effet de leurs diviſions. Pour Agamemnon & Ménélas, fils d'Atrée, ils ſemblent avoir hérité des malheurs de leur père. L'hymen a perdu l'un & l'autre. Le premier devient époux & victime de Clytemneſtre, qui l'égorge. Le ſecond a le malheur de ſe voir uni à Hélène, cette furie commune de Troie & de la Grèce. Oreſte, fils d'Agamemnon, tue ſa mère pour venger ſon père, & pour obéir à Apollon. « Moi-même, continue Electre, je fus complice » de ce crime, ainſi que Pylade. Cet attentat eſt la » cauſe unique qui réduit Oreſte au triſte état où » on le voit. Attaché ſur un lit de douleurs, il » meurt de honte & de remords. Il refuſe toute » ſorte de nourriture. Les furies le laiſſent à peine » reſpirer. Revenu à lui-même, il ſe baigne de » pleurs; & cela depuis ſix jours que le crime eſt » commis ». Ainſi l'action théâtrale ſe paſſe le ſeptième[1] jour depuis la mort de Clytemneſtre. Pour ſurcroît de maux, c'eſt en ce jour même que les Argiens doivent juger Oreſte & Electre, pour les condamner à être lapidés ou maſſacrés comme parricides. L'unique eſpérance d'Electre conſiſte en Ménélas, récemment revenu de l'expédition de Troie, & qu'on attend ce même jour à Argos. « Ménélas » a, dit-elle, envoyé devant lui Hélène, mais

[1] Le ſixième.

» ſecrettement, & de nuit, pour n'être pas vue » des Grecs, qui ſans doute l'auroient punie des » maux qu'elle a cauſés à la Grèce ». Hélène eſt donc dans Argos avec Hermione ſa fille, & elles pleurent Clytemneſtre. Voilà ce qui précède l'action. Euripide, en ce Prologue, n'a pas tout-à-fait prévenu les événemens, comme dans ſa tragédie d'Hécube. Il a mis ſeulement les ſpectateurs au point où ils doivent être : par-là cette première ſcène eſt excuſable, & peut même paſſer pour belle.

Hélène fait la ſeconde. Comme elle ne fait qu'arriver de Troie, elle eſt cenſée ignorer le détail des malheurs d'Agamemnon & de ſa famille. C'eſt pourquoi elle commence par demander à Electre, comment elle & ſon frère ont oſé porter leurs mains parricides ſur une mère. Elle adoucit pourtant ce crime en le rejetant ſur Apollon qui l'avoit ordonné; & voilà pourquoi elle ſe croit autoriſée à parler à ſa nièce, malgré une ſorte d'excommunication qu'elle & ſon frère avoient encourue, comme on l'a expliqué au ſujet des Euménides d'Eſchyle. Hélène pleure dans Clytemneſtre une ſœur qui lui étoit chère. « Que voulez-vous, dit » Electre, que je vous réponde ? Vous voyez aſſez » l'état déplorable de la maiſon d'Agamemnon. » Moi qui paſſe les nuits & les jours auprès de ce » cher mort, (car Oreſte eſt-il cenſé vivre, vû » l'accablement où le jettent ſes maux ?) je ne puis

» les lui reprocher. Heureuſe Hélène, heureux » Ménélas, vous venez chez des infortunés » ! Hélène les plaint, mais d'un air artificieux. Puis elle demande à Electre une grace qui n'eſt qu'un piége. C'eſt de porter les libations & les cheveux qu'elle lui préſente, (ce ſont les ſiens) ſur le tombeau de Clytemneſtre. Electre la prie de l'en diſpenſer, & s'excuſe ſur ce qu'elle eſt occupée auprès d'Oreſte, qu'elle ne peut abandonner un moment. Elle exhorte ſa tante à porter elle-même ſes dons, &, piquée de la commiſſion qu'on veut lui donner pour Clytemneſtre qui la haïſſoit, elle pique elle-même couvertement Hélène, ſur ce qu'elle n'oſe ſe montrer aux Argiens. C'eſt un tour de femmes qu'elles ſe jouent l'une à l'autre. Car Hélène n'ignoroit pas la part qu'Electre avoit eue au meurtre de Clytemneſtre. C'étoit donc l'offenſer que de lui propoſer d'aller offrir des libations au tombeau d'une mère ennemie. Ce court dialogue, quoique naturel, paroît un peu ſortir du caractère de la tragédie.

Hélène ſe réſout à charger Hermione ſa fille, des libations qu'elle a préparées pour ſa ſœur. Elle l'appelle, & l'en charge en effet ; tandis qu'Electre dit à part, que la beauté eſt un don pernicieux pour celles qui en uſent mal. « Voyez cette Princeſſe. » Ses cheveux coupés ne la défigurent point. L'âge » n'a point flétri ſes graces, ni changé ſon cœur. » Malheureuſe Hélène, c'eſt toi qui m'as perdue

» auſſi-bien qu'Oreſte & toute la Grèce »! (ou bien d'une autre manière, car le ſens eſt équivoque.) « Voyez le caractère d'Hélène! avec quelle affec-» tation elle a coupé l'extrêmité de ſa chevelure, en » prenant garde de nuire à ſa beauté. L'âge l'a-t-il » rendue moins vaine » ? &c.

Sur cela on voit arriver le Chœur. C'eſt une troupe de jeunes Argiennes qui viennent conſoler Electre. Elle craint que leur arrivée tumultueuſe ne réveille Oreſte. Elle leur dit donc avec empreſſement, mais avec douceur, de ſe bien garder de faire du bruit en marchant, ou en parlant. Ces filles ſe diſent la même choſe les unes aux autres, ainſi qu'il arrive dans un appartement de malade. Car cela eſt tellement répété & joué en diverſes façons, que le jeu de théâtre en devient tout-à-fait naïf. Le Chœur s'informe à voix baſſe de la ſanté d'Oreſte. Il plaint le frère & la ſœur. Celle-ci entre dans la converſation, & impoſe de tems en tems ſilence, tant ſon inquiétude eſt délicate. Oreſte s'agite une fois ſur ſon lit. La princeſſe accuſe le Chœur de l'avoir réveillé. Il ſe rendort: on continue de s'entretenir & de pouſſer des ſoupirs. En un mot, c'eſt la nature elle-même, telle qu'Euripide aimoit à la repréſenter ſur le théâtre, & telle que la vouloient les Athéniens.

Le Chœur commence à craindre qu'Oreſte ne ſoit expiré, tant ſon ſommeil eſt long & paiſible.

Electre approche, & il se réveille. « Précieux som-
» meil, s'écrie-t-il, ô toi qui suspens mes douleurs,
» que ta douceur est venue à propos saisir mes sens !
» doux oubli des maux, que tu es desirable aux
» malheureux ! Où suis-je ? & comment ai-je été
» transporté en ce lieu ! ma phrénésie m'en a fait
» perdre le souvenir ».

Electre. Cher Oreste, que votre repos m'a causé de joie ! souffrez que je range ces vêtemens, & que j'élève votre tête.

Il accepte ce secours. Il prie même sa sœur de lui essuyer les lèvres encore toutes remplies d'écume, & d'écarter les cheveux qui lui ombragent les paupières. Il fait paroître toutes les inquiétudes des malades, & sa sœur se prête à tout cela, à peu près comme la confidente de Phèdre * à l'égard de sa maîtresse. Cette autre Scène dont on peut se souvenir, est de même caractère que celle-ci. Electre profite des momens lucides où elle voit son frère, pour lui apprendre le retour prochain de Ménélas qu'elle attend, fondée sur le retour d'Hélène. Sur quoi Oreste qui s'est levé, dit : « Ménélas seroit plus
» heureux, s'il revenoit sans elle. S'il ramène son
» épouse, il revient chargé d'un grand fardeau ». Ceci sort un peu de la dignité tragique, aussi-bien que plusieurs autres sentences contre le sexe. Mais

* Hippolyte d'Euripide, Acte, I. Scène VI.

Euripide ne manque aucune occaſion d'en entrelacer de pareilles.

Un moment après, Oreſte ſe trouble & retombe dans ſes égaremens d'eſprit. « Ah, mon frere, » s'écrie Electre, vos yeux s'enflamment ! quelle » ſoudaine fureur vous ſaiſit après un intervalle ſi » court » ?

Oreste. * O ma mère, n'armez plus contre moi ces filles de l'Enfer avec leurs redoutables ſerpens. Ah, ce ſont elles ! je les vois frémir autour de moi.

Electre. Arrêtez, malheureux ; reſtez tranquille. Vous ne voyez rien de ce que vous croyez voir.

Oreste. O Apollon, ces monſtres, ces gorgones, ces prêtreſſes infernales en veulent à ma vie.

Electre. (*Elle ſe ſaiſit de ſon frère.*) Je ne vous quitte point, & j'empêcherai du moins l'effet de ces cruelles agitations.

* « Au reſte, (dit Longin, ch. 13. de ſon Traité du » Sublime, traduct. de Deſpréaux) vous devez ſçavoir » que les images dans la rhétorique, ont un tout autre uſage » que parmi les poëtes. En effet, le but qu'on s'y propoſe » dans la poéſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe ; au lieu » que dans la proſe, c'eſt de bien peindre les choſes, & de » les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, » qu'on tend à émouvoir en l'une & en l'autre rencontre ». Longin, à ce propos, cite tout de ſuite ce morceau d'Oreſte.

ORESTE. * Ah! furie, laiſſe-moi en repos. Veux-tu m'entraîner au tartare?

ELECTRE. O dieux! quelle ſera ma reſſource contre le démon qui l'agite!

ORESTE. Qu'on m'apporte mon arc & mes fléches, dons précieux d'Apollon: que j'écarte ces fières Euménides qui ne me laiſſent pas reſpirer.

ELECTRE. Penſez-vous qu'une main mortelle puiſſe bleſſer des divinités?

ORESTE. Oui, je vais les bleſſer, ſi elles ne ſe retirent.... Entendez-vous le bruit des traits qui

Mère cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent. Je les vois. Mon ſupplice s'apprête.
Quels horribles ſerpens leur ſifflent ſur la tête!

Racine fait dire à Oreſte dans ſon Andromaque:

Hé bien, filles d'enfer, vos mains ſont-elles prêtes?
Pour qui ſont ces ſerpens qui ſifflent ſur vos têtes?

Longin cite encore cet autre vers d'Oreſte dans Euripide.

Où fuirai-je? Elle vient. Je la vois. Je ſuis mort.

Puis il continue ainſi: « Le poëte, en cet endroit, ne » voyoit pas les furies; cependant il en fait une image ſi » naïve, qu'il les fait preſque voir aux auditeurs: & véritablement je ne ſçaurois pas bien dire, ſi Euripide eſt auſſi

* Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déeſſe, ceſſe enfin de me perſécuter.

fendent l'air..... Les voyez-vous ? Allez, noires déeſſes : pourquoi balancez-vous ? Fuyez, volez, & n'accuſez qu'Apollon.... Ah, la force m'abandonne. Je ne reſpire plus. Où vais-je ? Comment me ſuis-je écarté de ce lit ? Sorti de l'orage je revois enfin le calme....

Electre, vous pleurez ! Vous vous voilez le viſage ! Que je ſouffre de vous voir aſſociée à mes maux ! Chère ſœur, quel fardeau pour vous qu'Oreſte furieux ! Ah ! prenez moins de part à mes peines, & me laiſſez conſumer de douleur. Je ſuis

» heureux à exprimer les autres paſſions ; mais pour ce qui » regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particuliérement ; & il y a fort bien réuſſi. Et même en d'autres » rencontres, il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à » peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit, de lui-même, ne » ſoit pas porté au grand, il corrige ſon naturel, & le force » d'être tragique & relevé ; principalement dans les grands » ſujets, de ſorte qu'on peut lui appliquer ces vers du poëte :

A l'aſpect du péril, au combat il s'anime,
Et le poil hériſſé, les yeux étincelans,
De ſa queue il ſe bat les côtés & les flancs.

» Comme on peut le remarquer en cet endroit où le ſoleil » parle ainſi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les » rênes de ſes chevaux ». Cette Tragédie eſt perdue. Mais ce morceau traduit par Boileau, doit avoir ſa place dans le Théâtre des Grecs.

l'auteur du crime ; vous n'en fûtes que le témoin. Que dis-je ? c'eſt Apollon que je dois accuſer. Seul il m'a déterminé à ce forfait par ſes trompeuſes paroles, & il m'abandonne en effet. Ah, ſi j'avois conſulté l'ombre de mon père, il m'auroit détourné ſans doute d'un attentat infructueux pour lui, & ſi funeſte pour moi. Découvrez votre viſage, Electre ; eſſuyez vos larmes. Quels que ſoient nos malheurs, adouciſſez les miens, comme je fais les vôtres. Ces ſervices mutuels ſiéent bien à l'amitié. Mais non : retirez-vous ; ne languiſſez plus ſans nourriture. Goûtez du moins quelques momens de ſommeil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'eſt précieuſe : Hé, que ferois-je ſans vous ? Si la maladie devient le fruit de votre tendreſſe, je ſuis

Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie,
Ne t'emporte au-deſſus de l'aride Libye.
Là, jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embraſé.

» & dans ces vers ſuivans ».

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept étoiles.
Dreſſe par-là ta courſe, & ſuis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main ;
De ſes chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les courſiers du ſoleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont ; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair
Pénètre en un moment les vaſtes champs de l'air.

perdu. Vous êtes mon seul appui, tandis que tout m'abandonne & me fuit.

ELECTRE. Non, mon frère : n'en parlez plus. Je veux vivre & mourir avec vous. Que deviens-je à mon tour, si je vous perds ? Seule, sans parens, sans amis, & privée de vous, pourrois je vivre encore ? Je consentirai toutefois à vous obéir ; & je me retire pour un moment, si vous l'ordonnez. Mais de grace, demeurez sur ce lit. Reprenez vos sens. Ecartez des idées funèbres, & soulagez les maux de l'esprit, comme l'on fait ceux du corps. Les premiers sont les vraies maladies des humains. (*Elle se retire.*)

La nature elle-meme ne pourroit, je pense, s'exprimer avec plus de tendresse. Le Chœur termine

Le père cependant plein d'un trouble funeste
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il : reviens : détourne : arrête.

« Ne diriez-vous pas que l'ame du poëte monte sur le char » de Phaëton, qu'elle partage tous ses périls, & qu'elle vole » dans l'air avec les chevaux ». [1]

1 Ce n'est point sans réflexions que j'ai cité & traduit de nouveau une partie de ce même passage de Longin, dans l'Essai sur la vie & les ouvrages d'Euripide & je ne crains pas que le Lecteur attentif y trouve un double emploi.

l'acte par des ſtrophes conformes à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux. Il prie les furies d'épargner un malheureux prince, & il le plaint avec cette élévation pindarique qui fait le caractère inexprimable des chœurs Grecs. Enfin il voit arriver Ménélas avec ſa ſuite, & il le félicite ſur ſon retour.

ACTE II.

Ménélas trouve ce retour infortuné, & à juſte titre. Il entre dans un palais où ſon frère Agamemnon a été maſſacré par ſa femme. Nouvelle affreuſe qu'il a appriſe en chemin, de Glaucus, l'oracle des gens de mer. Il a ſçu auſſi d'un pêcheur, le ſort de Clytemneſtre. Il demande à voir Oreſte : il l'a laiſſé ſi jeune qu'il ne pourroit, dit-il, le reconnoître.

Oreſte ſe lève, &, proſterné aux pieds de Ménélas, il ſe déclare cet Oreſte, ce coupable qui oſe implorer la protection d'un oncle, & l'eſpérer. Ménélas étonné croit voir une ombre, tant ce jeune prince eſt défiguré par ſa douleur & ſes calamités. Il les raconte en dialogue entre-coupé. Il peint ſur-tout l'abandon général où il ſe trouve, ſans appui, ſans reſſource du côté même d'Apollon, qui l'a forcé de devenir parricide, ſon excommunication, (s'il eſt permis d'uſer de ce terme,) la haine des Argiens déterminés à le faire périr comme un criminel, l'aſſemblée qui doit ſe tenir le jour même pour le

condamner, la politique & la vengeance des ennemis de ſon père qui le pourſuivent : enfin la précaution des citoyens qui environnent le palais pour l'empêcher d'échapper au ſupplice. Vous êtes, « ajoute-t-il, mon ſeul aſyle. Comblé de proſpé-» rités, faites en quelque part à d'infortunés » amis. Portez une partie de leurs peines, & » devenez père pour ceux qui vous tiennent lieu » d'enfans. C'eſt ici, c'eſt dans l'adverſité que la » vraie amitié doit éclater ».

Le Chœur avertit que Tyndare vient en habits de deuil. Tyndare eſt le père de Clytemneſtre. Oreſte tremble à ſon approche par un repentir né de la reconnoiſſance. « Je lui dois tout, s'écrie-t-il. Que» ſoin n'a-t-il pas pris de mon enfance ! quelle » tendreſſe pour moi de ſa part & de celle de Léda ! » Malheureux, quel en a été le retour ! Où me » cacher ? Comment oſerai-je ſoutenir ſes re-» gards ! » Tyndare approche. Il revient du tombeau de ſa fille. Après les premières civilités entre Ménélas & lui, il apperçoit Oreſte. « Ce parricide, dit-il, » ce ſerpent lance ſur moi des regards empeſtés. » Quoi, Ménélas, vous oſez parler à un coupable » ſéparé du reſte des hommes » ! Il fait enſuite une harangue dans les formes pour accuſer Oreſte. Elle ſent un peu ſon vieillard. L'imitation chez les Grecs étoit toujours parfaite. Notre goût a changé à cet égard.

Tyndare ne prétend point excuſer le crime de ſa

fille Clytemneſtre ; au contraire, il le déteſte. Mais étoit ce à Oreſte de le venger ? « Il devoit recourir » aux loix, c'eſt-à-dire, exiler ſa mère, & la déférer aux juges. Mais il a vengé un attentat par » un attentat plus atroce. Suppoſons, ajoute-t-il, » qu'une femme tue ſon mari, & qu'un fils tue ſa » mère ; le petit-fils tuera donc ſon père par le » même droit de vengeance ? Quand finiront de » pareils forfaits ? C'eſt pour cela que nos ancêtres » condamnoient à l'exil celui qui commettoit un » meurtre involontaire. Autrement la ſouillure du » ſang ſe ſeroit toujours perpétuée dans les ven- » geurs du ſang répandu ». Tyndare, après ce raiſonnement, paſſe au pathétique en adreſſant la parole à Oreſte : « Hé, de quel œil as tu vû une mère » ſuppliante, découvrir ce ſein qui t'avoit allaité ? » J'en pleure & j'en frémis, moi qui n'ai point » vû cet horrible forfait ». Il parle en père, & c'eſt par cet intérêt ſecret, qu'il veut livrer ſon petit-fils au ſupplice, & qu'il déclare à Ménélas que s'il s'y oppoſe, il va rompre pour toujours avec lui.

Le diſcours d'Oreſte eſt également énergique & modeſte. La confuſion lui fait d'abord baiſſer les yeux. Il craint de répondre à Tyndare, & de rappeler des idées triſtes à un père déja trop malheureux. Il reſpecte ſes cheveux blancs. Il n'oſe appeler Clytemneſtre du nom de mère. Il lui donne le titre de fille de Tyndare. Mais enfin il ſe ſauve par le

raisonnement qu'on a vû dans les EUMÉNIDES d'Eschyle * Le père est proprement l'auteur de la naissance, non la mère; ainsi Oreste a cru devoir attenter sur l'une pour venger l'autre. Il avoue toutefois qu'il a commis un crime; mais il veut que ce soit un crime inévitable, un crime nécessaire, un crime commandé par la pitié aussi-bien que par Apollon. « Vous voulez qu'on me lapide, continue-t-il; » ce sera donc pour avoir rendu un service impor» tant à toute la Grèce. Que seroit-ce, dites-moi, » si les femmes en venoient à ce point de perfidie que » d'égorger leurs maris dans l'espoir de l'impunité » fondée sur leurs enfans, dont elles exciteroient la » pitié en découvrant leur sein? A l'abri de cet » asyle, elles compteroient pour rien de se bai» gner dans le sang de leurs époux. Mon prétendu » crime leur ôte pour toujours cette ressource. A » qui d'ailleurs ai-je donné la mort? A une épouse » infidelle, qui, oubliant son devoir, au-lieu de se » percer elle-même, a fait son mari victime de son » adultère .... Si ma mère a pour elle des furies qui » la vengent, de quelles furies n'aurois-je pas été » assailli de la part d'un père dont j'aurois trahi » les intérêts? Enfin, Oreste allégue l'ordre précis » d'Apollon. C'est lui, dit-il, que vous devez citer » & condamner au supplice. Il est seul coupable.

* Voyez les EUMÉNIDES dans le Tome II.

» Un dieu ne ſuffit-il pas pour me mettre à cou-
» vert ? Et qui déſormais évitera la mort, ſi un pareil
» garant ne m'en délivre pas » ? Le Chœur, qui gliſſe toujours ſon mot à l'ordinaire pour exprimer l'impreſſion des diſcours ſur l'aſſemblée, convient que ce ſont les femmes qui rendent les hommes malheureux. Mais Tyndare, loin de ſe rendre aux raiſons d'Oreſte, en eſt encore plus aigri, & part avec ſa ſuite, déterminé à animer la ville & les juges contre Oreſte & ſa ſœur.

Ménélas veut l'arrêter, & paroît ébranlé, ou plutôt il feint de l'être ; car dans le fond il veut perdre Oreſte, pour envahir ſes états & ſa couronne. Mais il s'y prend d'une manière couverte & artificieuſe. Oreſte, qui tremble de voir cet unique appui lui manquer, reprend la parole : « Faites pour moi, » lui dit-il, ce que mon père a fait pour vous. Il » s'eſt livré pour votre querelle à la guerre de Troie. » Il s'eſt expoſé durant dix années. Ce ne ſont pas » dix années que je vous demande, c'eſt un ſeul » jour, & quelques démarches en faveur du fils de » votre bienfaiteur & de votre frère ». C'eſt le ſens de ſon diſcours qu'il finit en ſe jetant aux pieds de Ménélas. « Croyez, dit-il, que les mânes de mon » père qui fut votre frère, ont entendu mes cris » du fond des enfers, & que ſon ombre vole au- » tour de vous pour ſe joindre à mes humbles » ſupplications ».

Le

Le chœur s'unit à lui, & Ménélas répond enfin, mais en prince rusé & politique. « Je respecte vos » douleurs, & je veux vous servir. Tel est le devoir » du sang. Je le veux, fallût-il combattre & mourir. » Mais le puis je ? C'est ce que je demande aux » dieux. Je sors d'une pénible guerre. Mon armée » est épuisée : à peine me reste-t-il quelques amis » sur qui je puisse compter. Hé, comment hasarder » la violence contre une ville telle qu'Argos ? J'es- » père au moins réussir à vous sauver par des voies » plus douces. Il ne seroit pas de la prudence d'en- » treprendre une conquête impossible. La colère » d'un peuple séditieux est plus difficile à éteindre » qu'un violent embrasement. Si on lui cède pru- » demment, on peut le rallentir ; alors on saisit le » moment pour regagner la multitude. Car une » multitude aveugle passe aisément de la fureur à la » pitié ; & le prince politique sçait mettre en œuvre » l'une & l'autre. Je vais donc retrouver Tyndare » & le peuple, pour tâcher de les adoucir. C'est un » vaisseau qu'il faut gouverner sagement.... Je » n'ai point encore employé les prières auprès des » Argiens ; mais la prudence veut que je céde au » temps ».

Oreste, à travers ces excuses tirées, pénètre le but de cet oncle inhumain qui l'abandonne dans un besoin si pressant. Il lui jette un regard d'indignation, le laisse partir, & ne lui répond que par la plus amère

dérision de sa foiblesse, qui ne lui permet de combattre que pour des femmes, & de son infidélité qui étouffe dans son cœur tous les sentimens de noblesse & d'humanité. Désespéré d'un si terrible contre-temps, Oreste est bien tôt consolé par l'arrivée d'un homme bien différent de Ménélas. C'est Pylade, qui survient inopinément.

Cette scène est un dialogue coupé où chacun des interlocuteurs dit son vers ou son demi vers. Pylade étonné de ce qu'il vient d'apprendre & de voir, de l'émotion du peuple & de l'arrêt de mort qu'on va prononcer contre son ami a précipité ses pas pour le sauver. Il apprend encore de lui-même le retour & la trahison de Ménélas. Il conseille la fuite à Oreste. Mais le moyen de fuir ? Le palais est environné de gardes & d'espions : Pylade, de son côté, se trouve dans la même situation qu'Oreste. Il vient d'être banni par son père Strophius, pour avoir été complice du meurtre de Clytemnestre. Oreste gémit d'avoir rendu un ami malheureux ; & ce sentiment lui fait oublier ses propres malheurs. « Les miens » ne m'étonnent point, dit Pylade ; Ménélas n'est » point un modèle pour moi ».

L'inquiétude de l'amitié éclate dans Oreste. Il semble ne plus craindre pour lui, mais pour son ami. Celui-ci le rassure, & lui conseille, après avoir tout balancé, de prendre en main sa cause, & d'oser la défendre lui-même dans l'assemblée du peuple.

Pylade prend sur lui de l'accompagner, de le soutenir, & de le garantir de tout danger. « Hé, quand » ferois-je éclater mon amitié, dit-il, si ce n'est » dans une si délicate conjoncture » ? Oreste voudroit en avertir Electre. Son ami l'en détourne, de peur de la voir baignée de larmes, & livrée à ses inquiétudes, rompre un dessein qui lui paroît l'unique à prendre dans cette situation. Ils partent donc ensemble, & vont d'abord au tombeau d'Agamemnon en évitant celui de Clytemnestre. J'oubliois de dire qu'Oreste n'a accepté qu'avec peine les offres généreuses de Pylade; mais qu'il a été contraint de céder & de se rendre dans ce combat si tendre d'amitié mutuelle.

Le chœur, pour remplir l'intervalle après cet acte, repasse les malheurs de la maison des Atrides, & l'horreur du crime d'Oreste devenu le bourreau de sa mère. Cela se fait exprès pour entretenir la crainte où sont les spectateurs de voir Oreste condamné.

ACTE III.

Electre, que l'inquiétude & la tendresse fraternelle ont empêché de prendre un long sommeil, revient chercher Oreste. On lui apprend qu'il est allé avec Pylade paroître devant l'assemblée. Quel nouveau sujet de frayeur pour elle! Un homme vient tout à-coup, & sans lui donner le tems de réfléchir sur

l'absence d'Oreste & sur l'incertitude du succès, il lui dit brusquement, en pleurant, que l'arrêt vient d'être prononcé contre elle & son frère; que tous deux sont condamnés à la mort, & qu'ils n'ont plus de ressource ni d'espoir de salut.

Cet homme qui avoit été attaché à Agamemnon, raconte en détail le jugement. Voici à peu près son discours, que j'abrège seulement en quelques endroits sans rien changer au tour. « J'entrois dans la ville » pour m'informer de l'état d'Oreste & du vôtre; car » la reconnoissance m'attachoit au roi Agamemnon. » Je vois le peuple courir & s'assembler au lieu du ju- » gement ». (Il entend une éminence où Danaüs coupable envers Egyptus son frère, dont il avoit fait tuer les fils par ses filles, fut jugé par les Argiens, & condamné à perdre la vie. * 1) « J'interroge, continue- » t-il, un des citoyens, d'où vient cette assemblée? » Quelque bruit de guerre a-t-il alarmé Argos? » Regardez, me répond-t-il. Voilà celui qu'on va » condamner à périr. Je lève les yeux; je vois (& » quel spectacle pour moi!) Oreste & Pylade, l'un

* Cette fable est bien différente de celle d'Eschyle, qui suppose que Danaüs & ses filles trouvèrent un asyle à Argos. (Voyez les SUPPLIANTES d'Eschyle.) Mais les traditions de l'Histoire fabuleuse étoient très opposées, & les poëtes choisissoient à leur gré.

1 Le texte d'Euripide ne suppose pas la condamnation de Danaüs. Voyez la traduction.

» presque consumé de langueur, & l'autre comme
» un frère qui conduisoit son frère. * L'assemblée
» se forme. Le héraut dit à haute voix : doit-on
» condamner ou absoudre le parricide Oreste ?
» Parlez, décidez. Talthibius se lève le premier.
» Cet homme, jadis dévoué à Agamemnon, &
» attaché maintenant au parti des plus puissans ma-
» gistrats, fait un discours captieux où il ménage
» adroitement les deux partis. Il veut épargner la
» mémoire de votre père ; mais il insinue au sujet
» d'Oreste, des raisons ambiguës qui font éclater
» la joie des partisans d'Egisthe. Tel est le caractère
» de ces sortes d'esprits souples & plians, toujours
» prêts à se ranger du côté de la fortune. Le roi
» Diomède parle ensuite. Il veut vous dérober à la
» mort, & il conclut à un simple exil. Les voix se
» partagent. I es uns le louent, d'autres le blâment.
» On en étoit là, lorsqu'un citoyen téméraire,
» séditieux, mais éloquent, & capable d'entraîner
» tout un peuple, se lève à son tour. Quel fléau
» pour un état que de pareils génies ! Il demande
» qu'on lapide le frère & la sœur. Tyndare parle [1],

* Toute cette narration est certainement une allégorie aux délibérations & aux jugemens populaires de la république d'Athènes. Mais il faudroit un Œdipe pour en faire l'application aux tems & aux faits.

1 Il paroît que Tyndare suggère le discours que fait l'orateur populaire, & qu'il ne parle pas lui-même, parce qu'il étoit étranger & non citoyen d'Argos. Voyez la traduction.

» & prononce contre vous. Un autre enfin paroît. » C'étoit un homme d'un air ſimple, mais plein de » droiture & de courage, irréprochable & bon » citoyen, de ceux qui font le ſalut d'un état, & » qui, uniquement attentifs à leurs affaires, ne ſe » mêlent point de troubler une ville par de dangé- » reuſes intrigues. Il conclut à donner une couronne » à Oreſte, comme au vengeur d'un père, pour » avoir puni une mère impie dont l'exemple per- » nicieux (ſi l'on prononçoit en ſa faveur) empê- » cheroit déſormais les époux d'abandonner leurs » familles pour ſervir la patrie. Les vrais citoyens » lui ont applaudi, & il n'a plus paru d'orateurs. » Mais Oreſte s'eſt approché. Habitans d'Argos, » s'écrie-t il, c'eſt pour venger mon père, votre » roi, que j'ai tué Clytemneſtre ». Il redit ici ce qu'il avoit déja inſinué à Ménélas ſur les ſuites horribles de l'impunité pour les femmes qui attentent ſur leurs maris.

L'acteur qui fait le récit, continue ainſi : « Oreſte, » quoiqu'applaudi, n'a pu rien perſuader au peuple » en ſa faveur. L'orateur ſéditieux a fait pencher » la balance, & l'a emporté. A peine le prince a-t- » il pu obtenir d'éviter l'infamie du ſupplice. Il a » donné parole que ſa main & la vôtre exécuteroient » aujourd'hui l'arrêt prononcé. Pylade & ſes amis » le ramènent en pleurant ; & vous verrez bientôt » ce triſte ſpectacle ».

Electre baisse les yeux, puis s'abandonne aux larmes & aux plaintes qui tiennent lieu d'intermède. Elle pleure sur la triste destinée de sa maison qu'elle voit périr de fond en comble. Tous les malheurs présens & passés reviennent à son esprit, & elle les peint avec les traits que fournit la plus vive douleur.

Il est bon de remarquer qu'Euripide, dans la peinture qu'il fait de l'assemblée Argienne, fait allusion à l'aréopage d'Athènes, & aux orateurs de son temps qu'ils drappe en passant. Sur tout il paroît en vouloir à un certain Cléophon de Thrace, dont parle aussi Aristophane dans ses *Grenouilles* Au moins c'est le sentiment du scholiaste, que Cléophon est peint sous le nom de l'orateur séditieux. Comme les Grecs étoient grands harangueurs, il n'est pas surprenant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ses harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques orateurs Athéniens: cela pèche pourtant contre la majesté de la tragédie. C'est comme la critique qu'il fait d'Eschyle dans une scène de son Electre. [1]

ACTE IV.

Oreste revient. Electre pleure. Elle croit le voir pour la dernière fois Le frère veut arrêter les larmes de sa sœur: « Ne me déchirez point, dit-il, par » l'excès de votre douleur. C'est bien assez de la

[1] Electre d'Euripide. Acte III. Scène I.

» mort que les Argiens nous donnent aujourd'hui ». La triſteſſe du prince eſt profonde, mais héroïque, comme il convient. Celle de la princeſſe eſt plus tendre & plus vive. Cela eſt dans les mœurs. « Quoi, » dit-elle, nous mourons, & vous m'interdiſez les » pleurs » ! Elle prie Oreſte de la frapper de ſon glaive. « J'ai trop du ſang d'une mère, répond-t-il, » ſans me ſouiller encore de celui d'une ſœur. Hé » bien, dit-elle, votre épée me rendra du moins » ce triſte office; ſouffrez ſeulement que je vous » embraſſe ». Oreſte s'attendrit un moment malgré lui. Il ſoupire, & Electre raffermie ne demande plus que de mourir, s'il eſt poſſible, du même coup, & d'être placée dans le même tombeau que ſon frère *.

Celui-ci, après avoir fait obſerver que le traître Ménélas n'a pas même paru à l'aſſemblée, reprend toute ſa fermeté : « Mourons, dit-il, d'une manière » digne d'Agamemnon. Je vais donner un eſſai de » mon courage aux Argiens. Suivez mon exemple, » ma ſœur. Vous, Pylade, ſoyez témoin de ce » ſpectacle : enſeveliſſez nos corps, & portez-les » au tombeau de mon père. Adieu, je vole au » trépas ». Il veut aller chercher une épée.

* Oreſte & ſa ſœur ſont ici dans la ſituation de Pétus & d'Arria. Voyez les réflexions ſur l'HIPPOLYTE de Sénèque, à la ſuite de l'HIPPOLYTE d'Euripide.

PYLADE. Arrêtez un moment. Je dois auparavant me plaindre de vous. Avez vous cru que je puisse vous survivre ?

ORESTE. Que serviroit qu'un ami mourût avec moi ?

PYLADE. Hé, pourroit-il vivre sans vous ?

ORESTE. Vous n'êtes point parricide comme moi !

PYLADE. Non ; mais avec vous. Complice du crime [1], je dois en partager la peine.

ORESTE. Rendez-vous à un père, & vivez. Vous avez un sceptre, je suis privé du mien. Vous avez la maison d'un père à soutenir, & d'immenses richesses qui vous attendent. L'hymen d'Electre vous manque. Je vous l'avois destinée en faveur de l'amitié. Jouissez d'un hymen plus heureux. Il n'est

[1] Ces expressions s'offrent à un traducteur. Elles ont plus de force & d'élégance que d'autres : mais en examinant le texte de plus près, j'ai remarqué que Pylade ne parle jamais de l'action d'Oreste comme d'un crime : & dans ma traduction, j'ai cru nécessaire d'user des mêmes ménagemens. Oreste lui-même ne donne pas de nom plus odieux à son parricide, que celui d'action effrayante : il use à la vérité des mots de sang, de meurtre, & autres pareils qui indiquent une ame émue & en proie aux remords ; mais il ne dit jamais qu'il est criminel, impie ; ce dont il s'est défendu avec force en présence de Tyndare. Une seule fois il avoue que son action est impie à un égard ; mais c'est pour ajouter à l'instant qu'elle est sainte & juste dans sa cause.

plus d'alliance à eſpérer entre nous. Adieu, tendre ami : jouis ſeul des proſpérités qui ne ſont plus pour Electre ni pour moi.

PYLADE. Puiſſent la terre & l'air me manquer, ſi pour ſauver mes jours, je vous abandonne lâchement. Je contribuai au crime, j'en fus l'auteur. Il faut que je meure avec vous & avec Electre que je regarde en épouſe. Hé, que dirois je à mon retour en Phocide ? Ami de l'un & de l'autre, j'aurois ceſſé de l'être en les voyant malheureux ? Non, ma gloire m'eſt trop chère. Mais puiſque nous ſommes déterminés à mourir, vengeons-nous auparavant de Ménélas.

Voilà, comme on voit, un combat d'amitié entre Oreſte & Pylade, tel à peu près que celui qu'on a pu lire dans l'Iphigénie en Tauride [1]. Ce qui ſuit paroît d'abord contraire aux bonnes mœurs ; car Pylade ouvre l'avis d'une vengeance qui révolte. Il conſeille à Oreſte de tuer Hélène ; & Oreſte prend ce parti. La manière même dont ils concertent leur conſpiration ſemble lâche. Toutefois ce qui les juſtifie un peu, c'eſt qu'Hélène eſt accompagnée d'une nombreuſe ſuite, & ces princes ne veulent pas manquer leur victime. A l'égard de la honte attachée au meurtre d'une femme, Pylade s'en lave comme Enée dans Virgile, qui diſoit à Didon, en lui ra-

[1] IPHIGÉNIE EN TAURIDE. Acte III. Scène III.

contant ſes aventures, « Que bien qu'il lui parût peu » glorieux de tremper ſes mains dans le ſang d'une » femme, on lui auroit ſçu gré toutefois d'avoir » tué Hélène ».

* Namque etſi nullum memorabile nomen
Fœminea in pœna eſt, nec habet victoria laudem,
Extinxiſſe nefas tamen, & ſumpſiſſe merentes
Laudabor pœnas.

Pylade, ſur le même principe, préſente ſon deſſein à Oreſte, comme un deſſein d'autant plus beau, « Qu'Hélène eſt l'objet de l'exécration publique, » tant des Troyens que des Grecs ».

† Trojæ & patriæ communis Erinnys.

Elle dévore même des yeux le ſceptre d'Oreſte, & Ménélas en jouiroit! quelle honte! mais l'intérêt de la Grèce l'emporte ſur cette conſidération d'un intérêt particulier. Il faut délivrer la patrie d'un monſtre, la venger, & contenter les mânes de ceux qui ſont morts au ſiége de Troie. « Tous les Grecs » nous béniront, continue Pylade, & changeront » les noms odieux de parricides, en des titres » honorables de vengeurs de l'état ».

Voilà les raiſons de ce prince; raiſons ſi fortes

* Ænéid l. 2. v. 583.

† Ænéid. l. 2. v. 575.

pour lui, qu'il se réserve l'honneur de porter le premier coup. « Si notre victime échappe, ajoute-t-» il, brûlons ce palais, & mourons ensevelis sous » ses cendres. Si l'un ou l'autre de nos projets » réussit, nous avons l'avantage ou de mourir gé-» néreusement, ou peut-être de nous sauver avec » gloire ».

Le chœur entre dans cette conspiration par la haine qu'il porte à Hélène. « Ah, s'écrie Oreste, » rien n'est comparable à un véritable & constant » ami, pas même les trésors & les sceptres. Vic-» time de mes premiers malheurs, vous en avez » partagé les périls. Est-il question d'une seconde » vengeance, & de ma vie? Je vous revois à mes » côtés. Mais cessons de faire souffrir un ami par des » éloges onéreux ». Il s'anime ensuite à poursuivre une vengeance digne, dit-il, d'Agamemnon & d'un fils qui n'a point dégénéré.

Electre, après avoir écouté l'un & l'autre prince, ouvre un troisième avis [1]: c'est de joindre la fille à la mère, ou plutôt de garder en ôtage Hermione qui doit revenir bientôt du tombeau de Clytemnestre, afin que si Ménélas, à la vue d'Hélène égorgée, entreprend de se venger, on puisse lui opposer sa fille Hermione prête à subir la même peine, &

[1] Cette expression peut donner lieu à une équivoque. L'avis d'Electre n'est pas en opposition avec celui de Pylade. Il se lie, comme le P. Brumoy l'indique assez, avec le projet de tuer Hélène.

composer avec lui l'épée à la main. Oreste, charmé de cette ouverture, jette un soupir sur le destin d'Electre, dont le courage lui paroît mériter un meilleur sort que celui qui l'attend. « Cher Pylade, ajoute-t-» il, quelle épouse vous perdez ! » Tout ceci prépare merveilleusement bien le dénouement, comme on en jugera par la suite.

A force de s'encourager mutuellement, les deux princes & la princesse commencent à reprendre leurs esprits, & à entrevoir quelque rayon d'espérance. Ils se distribuent, pour ainsi dire, leurs postes, comme dans une conjuration. Electre doit attendre le retour d'Hermione à la porte du palais, & donner le signal de l'entreprise en cas d'alarme. Oreste & Pylade se disposent à entrer dans le palais pour exécuter le projet quand il en sera temps ; & tous finissent cette scène par une invocation vive & majestueuse de l'ombre d'Agamemnon La voici :

Oreste. O mon père, qui habitez la région de l'éternelle nuit, c'est Oreste votre fils qui vous appelle! Venez à notre secours. C'est pour vous que je me vois réduit aux derniers malheurs. C'est pour vous avoir vengé que votre frère me trahit. Je veux l'en punir en immolant sa perfide épouse. Favorisez ce juste projet.

Electre. O mon père, si vous entendez du fond du tombeau vos chers enfans prêts à mourir pour vous, hâtez-vous de les secourir.

PYLADE. Ne rebutez pas mes vœux, ô Agamemnon ! vous que le sang unissoit à mon père, sauvez vos enfans.

ORESTE. J'ai tué une mère.

PYLADE. J'ai aiguisé le fer.

ELECTRE. J'ai fait tomber la victime dans le piége.

ORESTE. Ce fut pour vous venger, ô mon père !

ELECTRE. Ce fut pour ne vous pas trahir.

PYLADE. Augustes mânes, écoutez donc ces plaintes, & sauvez votre sang.

ORESTE. Je vous fais une libation de mes larmes.

ELECTRE. Et moi, de mes soupirs.

PYLADE. Cessez. Il est temps d'agir. Si les vœux des mortels percent la terre pour aller jusqu'aux morts, Agamemnon nous entend. Et vous, ô Jupiter, auteur de ma race, vengeur de l'équité, répandez vos faveurs sur elle, sur lui & sur moi. Trois amis combattent pour la même cause : vous leur devez un égal succès, le salut ou la mort.

Ils rentrent aussi-tôt dans le palais. Pour Electre, elle reste à son poste avec le chœur, qu'elle place en différens endroits pour observer ceux qui entrent ou qui sortent, & s'il n'y a personne de suspect aux environs. Ce sont des préparatifs de conjurés qui font un jeu de théâtre à la manière des Grecs, mais

rempli de beautés. L'inquiétude attachée au sexe, sur-tout au moment d'une grande entreprise qui n'est rien moins qu'une révolution d'état, y éclate dans tout son naturel. Electre partage donc les dames de sa petite cour [1], & les postes à toutes les avenues. Une d'elles voit arriver un homme de son côté. Electre se croit perdue. On la rassure. Ce n'est qu'une terreur panique. Elle envoie dans un autre endroit voir si tout est tranquille. On revient, & on lui dit que rien ne paroît. Alors Electre approche de la porte du palais, & exhorte les deux princes à frapper Hélène. « Ils n'entendent point, reprend-» t-elle; que je suis malheureuse! ses charmes au-» roient-ils émoussé leurs poignards »!

Electre retourne à chaque poste. Elle craint qu'il ne vienne quelque Argien pour secourir Hélène. Tout paroît suspect, tout effraye en pareil cas. « C'est à présent, dit-elle, qu'il faut tout de bon » jeter les yeux de tous côtés ». La Fontaine fait dire presque la même chose à l'alouette, dans sa fable quatre-vingt deuxième *.

Rien ne nous presse encore de changer de retraite,
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Sur ces entrefaites, on entend les cris d'Hélène.

[1] C'est le chœur que le P. Brumoy désigne par cette expression peut-être un peu trop moderne, mais qui d'ailleurs rappelle l'idée du zele & du dévouement que ces Argiennes témoignent à Electre.

* L'Alouette & ses petits avec le maître du champ.

Le chœur fait des vœux pour Oreſte. Hélène crie encore, & Electre anime les princes à frapper, à peu près comme dans la tragédie de Sophocle qui porte le nom d'ELECTRE. * Les Argiennes entendent du bruit d'un côté. C'eſt Hermione qui revient à propos. La ſœur d'Oreſte ordonne à ſes amies de raſſurer leur air pour ne donner nul ſoupçon à Hermione. Celle-ci toute effrayée, dit qu'elle vient d'entendre des cris & du bruit dans le palais. « Ah, » répond l'autre princeſſe, ce ſont des cris conformes » à notre deuil ». Elle lui raconte auſſi tôt l'arrêt que l'état vient de porter, & l'amuſe par une fauſſe confidence, en lui faiſant accroire qu'Oreſte ſupplie Hélène de s'intéreſſer pour délivrer le frère & la ſœur du trépas. Hermione, dupe de ce détour, promet de s'y employer elle-même. Elle entre. On la ſaiſit ſuivant le complot concerté. Electre engage alors le Chœur à faire du bruit pour empêcher qu'on n'entende ce qui ſe paſſe dans le palais; puis elle y entre à ſon tour pour voir l'iſſue de la conſpiration.

A l'inſtant un Phrygien, eſclave d'Hélène, ſort tout effaré. Il vient, dit-il, d'éviter la mort, & ne ſachant où ſe cacher, il jette de grands cris. Revenu un peu à lui-même, on lui fait raconter le détail de l'entrepriſe; comment Oreſte & Pylade ſe ſont d'abord approchés d'Hélène ſous le maſque de ſup-

* ELECTRE de Sophocle, Tome III. Acte V. Sc. II. pag. 96.

plians;

plians ; & comment les esclaves Phrygiens se sont tout à coup rassemblés dans la crainte de quelque trahison, ou du moins ne sçachant que penser. Il dit qu'en ce moment il tenoit un éventail à la manière Troyenne, pour donner de l'air à la reine : (luxe Phrygien tant remarqué par les poëtes,) qu'elle étoit occupée à rouler un fuseau dans ses doigts, & à filer des voiles de pourpre qu'elle destinoit à l'ombre de Clytemnestre ; qu'Oreste l'a priée de passer à l'autel antique de Pélops, pour l'écouter ; que tandis qu'elle s'y transportoit sans soupçonner rien de sa destinée, Pylade écartoit sous divers prétextes [1], cette nombreuse suite d'esclaves de Phrygie, jusqu'à les renfermer en différens appartemens ; qu'arrivés à l'autel, les deux princes Grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes, en disant à Hélène : « Vous » mourez, & c'est votre infidèle époux qui vous » perd, en trahissant le fils de son frère. Elle crie, » ajoute l'esclave, elle veut fuir. Oreste l'arrête par » la chevelure, & lui faisant pencher la tête sur » l'épaule, il étoit sur le point de frapper. Les » esclaves brisent leurs prisons, accourent en foule, » & s'arment de tout ce que le hasard leur offre. » Mais Pylade s'avance fièrement, semblable à » Hector ou au guerrier Ajax, tel que je l'ai vu dans

[1] Ou plutôt à force ouverte, & d'un ton très-haut & très-menaçant.

» le palais de Priam. Il a bien paru que nous cédons » aux Grecs en valeur ». Il décrit ici en peu de mots, le combat où plusieurs des esclaves ont été blessés ou tués. Hermione, continue-t il, est entrée alors, & s'est jetée dans les bras de sa mère. Les deux princes l'en ont arrachée; & comme ils retournoient à Hélène pour l'immoler, cette reine, fille de Jupiter & de Léda, a disparu tout-à-coup. Voilà tout ce que l'esclave a vu; & l'acte finit, à moins qu'on n'aime mieux commencer le cinquième acte à la scène du Phrygien dont on vient de parler, ce qui paroîtroit plus naturel.

ACTE V.

Oreste sort l'épée à la main. Il craint que l'eunuque, par ses cris, n'ameute le peuple. Celui-ci tout tremblant, demande la vie. Le prince la lui accorde, à condition de jurer qu'on a eu raison d'attenter sur les jours d'Hélène. L'esclave convient de tout pour sauver les siens; & Oreste le renvoie au palais. Cette scène donne un peu dans le comique. Ce sont des traits de satyre contre les Phrygiens, pour flatter les Grecs, & quelques-uns contre les philosophes du temps. Par exemple, Oreste dit à l'eunuque: « Tu es esclave, & tu crains la mort qui » te délivreroit de tes maux »! Sentiment stoïcien [1].

[1] Le P. Brumoy ne veut pas dire que les stoïciens fussent des philosophes du temps d'Euripide, ce qui seroit un anachronisme qu'on

L'eunuque répond : « La vie est si douce, même pour » les esclaves » !

Le prince rentre, & la seconde scène n'est qu'un jeu du chœur qui tourne & retourne à l'ordinaire sur le théâtre, apparemment pour empêcher l'entreprise d'éclater au-dehors [1]. Mais on voit bientôt de la fumée s'élever de l'intérieur du palais. C'est le feu préparé pour l'incendie. Le chœur apperçoit Ménélas qui a été instruit en partie de ce qui s'est passé. Il s'annonce, il veut pénétrer. Mais Oreste se montre sur un balcon, & refuse de lui permettre l'entrée. Il tient le glaive levé sur Hermione, & déjà l'on voit briller des flammes. Le prince, en un mot, menace Ménélas d'égorger Hermione à ses yeux, & de mettre en feu le palais, si Ménélas lui-même, loin d'oser prendre des voies de violence, n'obtient sur le champ du peuple qu'il révoque l'arrêt de mort. L'embarras croît de plus en plus. Ménélas interdit, entre la crainte & la rage, n'ose ni accorder, ni refuser ce qu'on demande *. Oreste presse, & sur

ne doit pas lui imputer. Zénon, chef & fondateur de l'école stoïque, florissoit cent ans après la mort d'Euripide.

[1] On verra dans la traduction qu'en effet Oreste lui avoit demandé ce service. D'ailleurs le chœur a quelqu'inquiétude pour lui-même.

* Aristote (poët. ch. 16.) condamne les mœurs de Ménélas dans cette pièce d'Euripide. M. Dacier explique ceci en disant qu'en effet Ménélas se dément, & ne tient pas ce qu'il avoit paru promettre, puisqu'il abandonne son neveu

le délai de Ménélas qui appelle du secours, il ordonne à Electre & à Pylade de commencer l'embrasement.

Il faut enfin qu'Apollon tombe incontinent du ciel, pour dénouer cette intrigue. Il dit qu'il a dérobé Hélène à la vengeance d'Oreste. Il l'a fait voir à Ménélas dans la gloire. Il arrête le bras d'Oreste, & lui commande d'épouser Hermione, qu'il étoit sur le point d'immoler. Pour le purifier de sa souillure, Apollon lui impose l'exil d'un an, suivant la coutume des Grecs. Il veut qu'ensuite il aille à Athènes subir le jugement de l'Aréopage, ainsi qu'Eschyle l'a décrit dans ses Euménides. Enfin, il se charge de gouverner lui-même l'état d'Argos, où Oreste reviendra régner en roi paisible & glorieux. Electre est donnée en mariage à Pylade, & tout finit non-seulement par des actions de graces aux dieux, mais encore par une réconciliation sincère entre les princes.

Ce dénouement & cet acte ne sont pas, comme

par crainte & par politique, après avoir pris son parti par humanité & par raison. J'ai peine à croire que ce soit-là ce qu'a voulu dire Aristote, qui dit simplement : « On pèche contre » la bonté des mœurs quand elles ne sont pas nécessaires ; » telles sont les mœurs de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide. Il est plus croyable qu'Aristote blâme Euripide d'avoir fait Ménélas trop mauvais oncle ; car il l'est depuis le commencement jusqu'à la fin, & il ne paroît pas qu'il se démente [1].

[1] Je dirai un mot de ce jugement d'Aristote dans l'examen de cette tragédie.

il eſt viſible, ce qu'il y a de plus beau dans cette tragédie, où l'on trouve d'ailleurs quelques traits trop populaires, pour ne pas dire comiques, au moins ſelon notre manière de penſer. Elle fut pourtant couronnée, comme les dernières paroles du chœur le font voir; & ſi l'on a égard à l'artifice qui y règne pour le jeu & la conduite des paſſions, elle méritoit bien cet honneur [1].

[1] Les trois vers qui terminent la piece, ſont bien un vœu de victoire, mais je ne crois pas qu'on puiſſe affirmer qu'ils ſoient un gage du ſuccès: je ne vois rien qui prouve clairement qu'Oreſte ait été couronné. Au reſte, ces trois mêmes vers ſe retrouvent à la fin des PHÉNICIENNES & de l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

PERSONNAGES.

ORESTE.

ÉLECTRE, sœur d'Oreste.

PYLADE.

MÉNÉLAS, oncle d'Oreste.

HÉLÈNE, femme de Ménélas.

TYNDARE, père d'Hélène.

HERMIONE, fille d'Hélène & de Ménélas.

UN ESCLAVE PHRYGIEN.

UN MESSAGER.

APOLLON.

LE CHŒUR, composé de jeunes Argiennes. (Il paroît tantôt réuni, tantôt divisé en deux bandes.)

La scène est dans Argos, au-devant du palais.

ORESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE.

IL n'eſt point d'effrayans revers, point de coup funeſte du ſort, point de fléau lancé par la main des dieux, dont la nature de l'homme ne porte le poids accablant [1]. Ainſi l'heureux Tantale, (je n'inſulte point à ſon ſort) Tantale qui fut, dit-on [2], fils de Jupiter, tremblant à la vue

[1] Neque tam terribilis ulla fando oratio eſt,
Nec fors, neque ira cœlitum invectum malum,
Quod non natura humana patiendo ferat.

C'eſt ainſi que Cicéron a traduit ces vers dans ſes TUSCULANES. Le mot fors, coup funeſte du ſort, me paroît le propre ſens du grec, quoique les interprètes y ſubſtituent celui de ſouffrance.

[2] Cette eſpèce de doute n'eſt qu'une figure du diſcours. Electre veut dire ſeulement qu'on a peine à croire, en voyant les malheurs de Tantale, qu'il eſt fils de Jupiter.

du rocher qui domine sur sa tête, demeure suspendu dans les airs : livré à cette juste peine (ainsi du moins on le publie), parce qu'ayant obtenu, quoique mortel, l'honneur de s'asseoir à une table commune avec les dieux, il eut une langue imprudente & sans frein, humiliante infirmité. Tantale fut père de Pélops, auquel Atrée dût le jour : Atrée, à qui la Parque, en préparant le fatal fuseau [1], réserva pour destin de vivre avec Thyeste au sein de la discorde, en guerre avec son propre frère. Mais qu'est-il besoin que je repasse sur ces récits funestes, auxquels ma langue se refuse? Atrée massacre les enfans de Thyeste, & les lui fait servir dans un festin. Du sang d'Atrée (car je passe sous silence les événemens de sa vie) sortit l'illustre... dois-je dire l'illustre Agamemnon & Ménélas, qui eut pour mère Aérope, femme Crétoise. Ménélas épousa Hélène, objet de la haine des dieux. Le roi Agamemnon contracta avec Clytemnestre une alliance glorieuse aux yeux des Grecs. Trois sœurs lui doivent le jour; Chrysothémis, Iphigénie & moi, trop malheureuse Electre. Oreste est notre frère; il est né, comme nous, de cette mère, la plus impie des femmes, qui a fait périr son époux après l'avoir couvert d'un vêtement pareil à un piége inévitable [2]. Et pourquoi ces

[1] Litt. en cardant les écheveaux.

[2] Litt. d'un vêtement, ou d'un tapis sans issue.

fureurs? La bouche d'une vierge se souilleroit à le dire, & je laisse à d'autres le soin d'éclairer ce funeste mystère. Mais pourquoi faut-il que j'accuse Phébus d'injustice? Ce dieu ordonne à Oreste de tuer sa mère, celle qui l'a porté dans son sein: action qui ne devoit pas l'honorer aux yeux de tous. Il porte néanmoins le coup mortel, & ne désobéit point au dieu... Et moi aussi j'ai eu part au meurtre autant que mon sexe me l'a pu permettre. Pylade, qui étoit avec nous, nous prêtoit le secours de son bras. Consumé dès-lors par une maladie sauvage & dévorante, le malheureux Oreste souffre & languit; tombé sur ce lit de douleur, il y reste abattu... Mais le sang de sa mère l'agite par de sombres fureurs; car je crains de nommer les déesses Euménides, qui le poursuivent armées de l'épouvante. Voici le sixième jour qui s'écoule depuis que ma mère a été immolée, & que son corps a été purifié par le feu: pendant tout ce temps-là, mon frère n'a pris aucune nourriture; il ne s'est point rafraîchi dans le bain [1]; caché dans ses vêtemens, lorsque son corps est soulagé du poids du mal qui l'accable, alors rendu à la raison, il verse des pleurs; mais bientôt il saute hors du lit, il s'élance d'une course

[1] Le bain étoit presque d'une nécessité absolue dans des climats chauds, où l'usage du linge étoit inconnu. Aussi dans les auteurs Grecs, on le voit presque toujours mis à côté des besoins les plus pressans de la nature, tels que la faim, la soif, le sommeil.

rapide, tel qu'un jeune courſier qui ſe dérobe au joug [1]. Cette cité d'Argos a défendu de nous accorder l'asyle du toit & du feu; elle interdit à tous d'adreſſer la parole aux meurtriers d'une mère; & voici le jour fatal auquel elle décidera par un dernier arrêt, s'il faut que des rochers lancés avec fureur terminent notre vie, ou ſi l'on doit aiguiſer le fer pour frapper nos têtes coupables. Cependant nous nourriſſons encore quelqu'eſpérance : Ménélas revient de Troie dans ſa terre natale; ſon vaiſſeau, déjà entré dans le port de Nauplie, mouille ſur le rivage, après avoir erré long-temps ſur les mers. Pour Hélène, ſource de tant de larmes, Ménélas a profité de la nuit pour l'envoyer dans notre palais, de peur que le jour, en la voyant avancer vers ces murs, quelqu'un de ceux dont les enfans ſont morts ſous Ilion, ne ſe livrât à la colère & ne voulût accabler de pierres celle qui ſeule a cauſé tant de maux [2]. Retirée dans ce palais, elle y pleure le deſtin de ſa ſœur & les malheurs de ſa maiſon. Toutefois elle n'eſt point ſans conſo-

[1] Les chevaux s'atteloient avec un joug qui tenoit au timon par une eſpèce de fiche arquée des deux côtés, pour s'appliquer aux deux chevaux du milieu : ceux des côtés n'en portoient point.

[2] Un ſcholiaſte, qui doit être ancien, fait une remarque ſur ce paſſage qui me paroît curieuſe « C'eſt mal à propos, dit-il, que » maintenant on fait entrer Hélène avant les autres acteurs, & avec » les dépouilles qui les précèdent également. Car il eſt enſuite abſurde » de dire qu'elle a été envoyée de nuit, tandis que ce qui eſt compris

lation dans sa douleur. Hermione, que Ménélas amena de Sparte en ces lieux, & dont à son départ pour Troie il confia la tendre jeunesse aux soins de ma mère, Hermione fait le bonheur d'Hélène; elle efface le souvenir de ses peines.... Je porte mes regards sur tous les chemins qui conduisent au palais, pour voir si Ménélas ne vient point en ces lieux. Car nous ne sommes d'ailleurs soutenus que par de foibles appuis, si nous ne trouvons en lui notre libérateur. Il n'est point de ressource pour une maison dans l'infortune.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, HÉLÈNE, ORESTE dormant.

HÉLÈNE.

Fille de Clytemnestre & d'Agamemnon, Electre, dont les jours s'écoulent dans un long célibat, quel est votre état, ô infortunée! & celui de votre frère, du malheureux Oreste, du meurtrier de sa mère? car je puis m'adresser à vous sans me souiller

» dans le drame, se passe de jour ». Il paroît donc que les comédiens des temps postérieurs, faisoient précéder la pièce d'une marche où l'on voyoit Hélène ramenée en triomphe au milieu des dépouilles de Troie. Ce spectacle pouvoit être fort brillant, mais, comme le remarque le critique, il étoit déplacé.

par un tel entretien ; c'eſt ſur Phébus que je rejette le crime. Je déplore, il eſt vrai, le ſort de Clytemneſtre ; ſœur chérie, depuis le jour où je partis pour Ilion, triſte départ ordonné par les deſtinées, depuis ce jour fatal je ne l'ai point revue, & je pleure dans l'abandon la rigueur de mon ſort.

ÉLECTRE.

Que vous dirai-je, Hélène ? Vous avez ſous les yeux les malheurs des enfans d'Agamemnon. Pour moi, privée du ſommeil, veillant auprès d'un mort, (car il eſt mort... à peine a-t-il un ſouffle de vie) je lui rends des ſoins aſſidus ; je n'inſulte point à ſes maux en vous en faiſant le récit [1]. Vous venez cependant ainſi que votre époux, l'un & l'autre au ſein du bonheur ; vous venez auprès de deux infortunés en proie à l'adverſité [2].

HÉLÈNE.

Depuis combien de temps votre frère eſt-il tombé ſur ce lit de douleur ?

ÉLECTRE.

Depuis qu'il a répandu le ſang qui l'a fait naître.

[1] J'ai ajouté ces mots pour déterminer le ſens. Les anciens Grecs craignoient de parler des choſes fâcheuſes : & lorſqu'ils ne pouvoient s'en diſpenſer, ils avoient coutume d'en adoucir le récit par quelques expreſſions de bienveillance.

[2] Eſt-ce un reproche ? Eſt-ce une demande indirecte de ſecours ? C'eſt ce que je ne décide pas. J'ai tâché de traduire les expreſſions d'Electre, de manière à ne pas altérer ſa penſée.

HÉLÈNE.

Infortuné! & toi, mère malheureuse, quelle fin déplorable!

ÉLECTRE.

Tel est notre sort, & sa rigueur m'ôte jusqu'à l'espérance.

HÉLÈNE.

Cependant, madame, au nom des dieux, voulez-vous m'accorder une grace?

ÉLECTRE.

Autant que mes soins assidus auprès de mon frère pourront me le permettre.

HÉLÈNE.

Daignez aller pour moi au tombeau de ma sœur.

ÉLECTRE.

Au tombeau de ma mère! pour quel sujet?

HÉLÈNE.

Pour y porter les prémices [1] de mes cheveux en offrande, & pour y faire des libations en mon nom.

ÉLECTRE.

Hé quoi! ne vous est-il point permis d'aller vous-même à ce tombeau qui vous est cher?

HÉLÈNE.

Je n'ose me montrer aux citoyens d'Argos.

[1] Les prémices, c'est-à-dire ses cheveux qu'elle avoit à dessein laissés sans les couper depuis une époque qu'elle ne détermine pas & qu'on peut présumer être celle de son arrivée en Grèce.

ÉLECTRE.

Vous avez tard des sentimens si sages, vous qui autrefois abandonnates honteusement la maison de votre époux.

HÉLÈNE.

Vos reproches sont justes, mais ce n'est pas l'amitié qui vous inspire de tels discours.

ÉLECTRE.

Quel est enfin le sentiment qui vous empêche de paroître aux yeux des Mycéniens [1] ?

HÉLÈNE.

Je crains les pères de ceux qui sont morts sous les murs d'Ilion.

ÉLECTRE.

C'est en effet un juste sujet de terreur; & dans Argos, on vous accuse à haute voix.

HÉLÈNE.

Délivrez-moi donc de cette frayeur, & rendez-moi le service que j'attends de vous.

ÉLECTRE.

Je ne pourrois soutenir la vue du tombeau de ma mère.

HÉLÈNE.

Il seroit honteux cependant qu'une esclave portât pour moi cette offrande.

[1] La scène est à Argos ; mais Mycène appartenant au même état, & la résidence des rois ayant été transportée de l'une à l'autre, du moins par les poëtes, ceux-ci confondent souvent les citoyens de ces deux villes voisines.

ELECTRE.

Pourquoi n'en chargeriez-vous pas votre fille Hermione?

HÉLÈNE.

Il est contraire à la décence qu'une jeune fille s'expose aux regards de la multitude.

ÉLECTRE.

Elle eût témoigné sa reconnoissance à celle qui n'est plus, & qui prit soin de ses jeunes ans.

HÉLÈNE.

Vous avez raison; je veux suivre vos avis, & envoyer ma fille à ma place. Sortez, Hermione; venez, ma fille, au-devant du palais; prenez dans vos mains ces liqueurs pour les libations, & ces cheveux que j'ai coupés sur ma tête : allez au tombeau de Clytemnestre, répandez-y ce mêlange de lait & de miel; versez aussi de ce vin mousseux, puis montez sur la partie la plus élevée du monument, & dites : « Hélène, votre sœur, vous fait ces libations; elle craint le peuple d'Argos, & n'ose approcher elle-même de votre tombeau ». Priez-la ensuite de nous être propice, à moi, à vous, à mon époux, & à ces deux infortunés qu'a perdus une divinité. Promettez aussi de ma part tous les présens mortuaires qu'une sœur a droit d'attendre. Allez, ma fille, hâtez-vous; & après avoir fait ces libations sur le tombeau, qu'un prompt retour vous ramène en ces lieux. (Elle rentre dans le palais.)

SCÈNE III.

ÉLECTRE seule.

O nature, quel mal plus funeſte que toi, ou quel préſent plus ſalutaire! Voyez avec quel artifice cette femme vient de couper l'extrémité de ſes cheveux ſans nuire à ſa beauté [1]. Elle eſt toujours ce qu'elle fut autrefois! Puiſſent les dieux te déteſter, ô toi qui m'as perdue, moi, mon frère, la Grèce entière!.... Ah! malheureuſe que je ſuis!

Mais voici des amies qui viennent de nouveau mêler à mes gémiſſemens les plaintifs accens de la douleur. Elles vont peut être éveiller mon frère qui repoſe ici doucement, & faire couler mes larmes, en ranimant ſes fureurs.

[1] Hélène manquoit aux bienſéances en ſe coupant l'extrémité des cheveux dans le deuil d'une ſœur qu'elle venoit de perdre. La coutume exigeoit qu'elle épargnât moins ſa belle chevelure, comme on le voit par l'exemple de Tyndare qui paroît la tête raſée. Acte II. Scène II. On pourroit objecter qu'Electre dans Sophocle, ſe contente de couper l'extrémité de ſes cheveux, en l'honneur de ſon père; (Soph. Elect. v. 449.) mais il faut remarquer qu'il y avoit déjà pluſieurs années qu'Agamemnon étoit mort, & que ſon deuil n'étoit pas récent. Hélène vertueuſe, feignant d'avoir perdu ſon époux, ſe raſe la tête. Eurip. Helen. v. 1207.

SCÈNE

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, LE CHŒUR, ORESTE dormant.

ÉLECTRE.

O femmes chéries, approchez d'un pas doux & tranquille. Ne faites point de bruit; que le silence règne en ces lieux. Votre amitié m'est précieuse, sans doute; mais éveiller cet infortuné, seroit une calamité pour moi.

LE CHŒUR [1].

Paix! paix! posez légèrement la plante de vos pieds. Ne faites point de bruit, que le silence règne en ces lieux.

ÉLECTRE.

Eloignez-vous, éloignez-vous de ce lit.

LE CHŒUR.

J'obéis.

ÉLECTRE.

Paix!.... chère amie! que votre voix soit comme le souffle qui s'échappe du roseau délié de la flûte.

LE CHŒUR.

Entendez-vous ces foibles accens, plus doux que ceux du chalumeau?

[1] M. Brunck, autorisé par l'auteur d'un argument Grec de cette pièce, attribue ces paroles à Electre.

ÉLECTRE.

Oui, baiſſez, baiſſez la voix. Avancez doucement...., doucement, & dites-moi le ſujet qui vous amène; car il y a long-temps qu'Oreſte eſt plongé dans un profond ſommeil [1].

LE CHŒUR.

Quel eſt donc ſon état? ne refuſez pas de nous en inſtruire, chère princeſſe.

ÉLECTRE.

Que vous dirai-je? quel malheur, quelle calamité dois-je vous peindre? Il reſpire encore, mais hélas, bientôt il gémira.

LE CHŒUR.

Que dites-vous?.... ô infortuné!

ÉLECTRE.

Vous me faites mourir, ſi vous écartez de ſes paupières la douceur délicieuſe du ſommeil.

LE CHŒUR.

Malheureux! ô forfait déteſtable ordonné par les dieux! ô infortuné! ô douleurs!

ÉLECTRE.

Hélas, l'injuſte Loxias [2] prononça d'injuſtes

[1] Ce long ſommeil donnoit à Electre le temps d'entendre le chœur, ou bien il lui faiſoit penſer que le chœur pouvoit avoir appris dans cet intervalle quelque nouvelle importante, ou encore c'étoit une raiſon de craindre le réveil & de recommander le ſilence.

[2] Le même qu'Apollon. « Mais Apollon lui-même, n'eſt-il » pas grand amateur de brièveté, & ſuccint en ſes oracles ?

oracles, lorſque, du trépied de Thémis, il ordonna le meurtre abominable d'une mère.

LE CHŒUR.

Voyez-vous? il vient de ſe tourner dans ces vêtemens qui l'enveloppent.

ÉLECTRE.

C'eſt vous, cruelle, c'eſt vous qui l'avez éveillé par vos cris.

LE CHŒUR.

Mais je crois qu'il dort encore.

ÉLECTRE.

Eloignez vous, portez vos pas loin du palais; ceſſez de troubler le ſilence qui règne en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il dort.

ÉLECTRE.

Il eſt vrai.

LE CHŒUR.

Déeſſe auguſte, nuit vénérable, toi qui diſpenſes le doux ſommeil aux mortels chargés de travaux, ſors de l'Erèbe, accours, vole d'une aile rapide ſur le palais d'Agamemnon; car en proie aux douleurs, en proie à l'infortune nous ſuccombons, nous ſuccombons.

* C'eſt pourquoi on l'appelle Loxias, qui eſt à dire oblique, * pour autant qu'il aime mieux parler peu que clairement ». Plutarque, DU TROP PARLER, Tome XIV. p. 97. de l'édit. de MM. Brotier & Vauvilliers.

ÉLECTRE.

Vous faites du bruit?

LE CHŒUR.

Non [1].

ÉLECTRE.

Paix! ſilence! prenez garde d'élever la voix près de ſa couche, afin de le laiſſer jouir de la douce tranquillité du ſommeil, ô chère amie!

LE CHŒUR.

Dites-moi, je vous prie, quel terme eſpérez-vous à ſes maux?

ÉLECTRE.

La mort. Et quel autre pourrois-je attendre? Il refuſe de prendre aucune nourriture.

LE CHŒUR.

Ce deſtin eſt inévitable.

ÉLECTRE.

Phébus nous a ſacrifiés en nous livrant ce ſang que nos mains ne devoient pas répandre, le ſang funeſte d'une mère parricide.

LE CHŒUR.

Par une juſte loi, mais au mépris d'un ſaint devoir.

ÉLECTRE.

Tu frappes & tu meurs, ô toi qui m'as donné

[1] Il faut ſuppoſer que ce *non* eſt accompagné d'un accent & d'un geſte qui en adouciſſent la ſéchereſſe. M. Muſgrave le prend dans un ſens interrogatif, & le lie aux paroles ſuivantes, en le mettant dans la bouche d'Electre.

la vie! ô ma mère, tu as fait périr du même coup le père & les enfans, ces enfans nés de ton propre sang : oui, nous sommes la proie de la mort, tels que des corps inanimés. (Se tournant vers Oreste). Car tu es déjà chez les morts; & pour moi, la meilleure part de ma vie est anéantie dans les gémissemens, dans les sanglots, dans les larmes nocturnes. Infortunée, je traîne ma déplorable vie privée à jamais des noms d'épouse & de mère.

LE CHŒUR.

Approchez-vous, Electre, approchez-vous de votre frère. Voyez si ce repos n'est point celui de la mort. Un calme si profond m'inquiète [1].

SCÈNE V.

Les mêmes, ORESTE sortant du sommeil.

ORESTE.

O charme délicieux du sommeil [2], remède salutaire, que tu es venu à propos me faire goûter ta douceur! Oubli des maux, sommeil bienfaisant!

[1] Il paroît qu'Electre en s'approchant, suivant le conseil du chœur, éveille son frère.

[2] Somne, quies rerum, placidissime somne deorum!
Pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris
Fessa ministeriis mulces, reparasque labori.
Ovid. Métam. L. XI.

« Les sens oublient la dureté de leurs maîtres quand ils dorment »

que tu es une divinité habile à soulager nos peines, digne que les infortunés t'adressent leurs vœux! D'où suis je venu en ces lieux? comment y suis-je arrivé? Car j'ai perdu le souvenir de tout ce que j'ai fait dans mon égarement.

ÉLECTRE.

O mon cher frère! que ton sommeil m'a causé de joie! Veux-tu que je t'aide à soulever ton corps languissant?

ORESTE.

Aide-moi, aide-moi. Essuie en même temps ces restes d'une écume affreuse des yeux & de la bouche de ton malheureux frère.

ÉLECTRE.

Oui, ces services sont doux à rendre; cette main fraternelle ne refuse point de prendre soin d'un frère, de soutenir ses membres affoiblis.

ORESTE.

Approche ton cœur du mien. Ecarte de mon

» le sommeil allége les ennuis de ceux qui sont en prison, les fers » aux pieds: les inflammations des playes, les ulcères malings, » qui mangent cruellement les membres tous vifs, les angoisseuses » douleurs donnent quelque relâche aux patients, cependant qu'ils » sont endormis, ainsi que dit le poëte tragique:

O gracieux dormir, allégement
Doux aux travaux des malades, comment
Tu m'es venu au besoing secourable,
A ma douleur relasche désirable!

PLUTARQUE, Tome XIV, p. 281.

visage ces cheveux desséchés qui le couvrent ; car mes yeux voient à peine une foible lueur.

ÉLECTRE.

O tête languissante, dont les cheveux épars sont souillés de poussière ! privée long-temps de l'usage d'un bain salutaire, que ton aspect est devenu sauvage !

ORESTE.

Étends-moi sur ce lit de nouveau. Quand l'accès de ma fureur s'appaise, je demeure sans force & brisé dans tous mes membres.

ÉLECTRE.

J'obéis. En effet, le lit est cher à l'homme que la maladie accable. C'est un secours affligeant, & cependant nécessaire.

ORESTE.

Remets moi sur mon séant ; redresse mon corps abattu. Les malades sont difficiles à satisfaire dans l'inquiétude qui les tourmente [1].

ELECTRE.

Veux tu de plus poser tes pieds à terre & faire quelques pas avec lenteur ? le changement d'attitude est toujours agréable [2].

[1] Quelques anciennes éditions attribuent cette réflexion au chœur.

[2] Le changement d'attitude, μεταβολὴ. On traduit le changement, d'une manière absolue, comme si Euripide avoit écrit ἀλλαγὴ,

ORESTE.

Oui, c'eſt l'apparence de la ſanté. L'apparence a des charmes, lors même qu'elle s'éloigne de la vérité.

ÉLECTRE.

A préſent, mon frère, écoute une tendre ſœur, tandis que les furies te laiſſent jouir de ta raiſon.

ORESTE.

Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre ? Si c'eſt quelque choſe d'heureux, parle, conſole-moi; mais ſi c'eſt quelque nouveau coup du ſort, ah! j'ai aſſez de mes malheurs.

ÉLECTRE.

Ménélas arrive; Ménélas, le frère de ton père. Son vaiſſeau eſt abordé dans le port de Nauplie.

ORESTE.

Qu'as-tu dit? Quoi, vient-il comme un aſtre bienfaiſant diſſiper tes maux & les miens? Un homme né du même ſang, & qui reçut des bienfaits de mon père!

ÉLECTRE.

Il vient; & pour preuve de ce diſcours, ſache qu'il ramène Hélène des murs de Troie [1].

ORESTE.

S'il eût échappé ſeul au danger, ſon bonheur

mais dès lors la propoſition devient trop générale : Il ne s'agit pas non plus du changement de place, μεταφορὰ, le terme & l'expreſſion ne ſeroient pas juſtes.

[1] Car par-tout où étoit Hélène, là auſſi étoit Ménélas.

ſeroit plus digne d'envie; mais s'il ramène cette épouſe, il vient ſuivi d'un funeſte fléau.

ÉLECTRE.

Tyndare a donné le jour à des filles illuſtres par leurs crimes, & honteuſement célebres dans la Grèce.

ORESTE.

Toi donc, fuis l'exemple des pervers, tu le peux.... Tes paroles ſont ſages, que ton cœur ſoit pur.

ÉLECTRE.

Dieux!.... mon frère! ton œil ſe trouble! Tout-à-l'heure plein de ſens, à quels tranſports vas-tu t'abandonner!

ORESTE.

O ma mère! je t'en conjure, n'anime pas contre moi ces femmes aux yeux ſanglans, hériſſées de vipères.... Les voilà! les voilà qui s'élancent près de moi.

ÉLECTRE.

Infortuné, demeure tranquille & ne quitte point ton lit. Tu ne vois rien de ce que tu crois voir.

ORESTE.

O Apollon, elles vont m'immoler ces femmes dont l'aſpect eſt celui des chiens dévorans, qui lancent d'affreux regards, ces prêtreſſes des morts, ces formidables déeſſes.

ÉLECTRE.

Non, je ne t'abandonnerai point: je te ſerrerai dans mes bras; je contiendrai ces élans furieux.

ORESTE.

Laiſſe-moi, furie impitoyable, qui me ſaiſis au milieu du corps pour me précipiter dans le Tartare!

ÉLECTRE.

Ah! malheureuſe! quel ſecours implorerai-je, puiſque les dieux ſont contre nous?

ORESTE.

Donne-moi ces traits homicides [1], préſent d'Apollon, avec leſquels ce dieu m'a dit de repouſſer les déeſſes, ſi elles me rempliſſoient d'effroi par leurs fureurs inſenſées.

ÉLECTRE.

Une divinité ſera-t-elle bleſſée par une main mortelle?

ORESTE.

Oui, ſi elle ne fuit loin de mes yeux. N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas la flèche ailée qui part d'un arc infaillible? Ah!... Ah!... Qu'attendez-vous encore? Fendez l'air de vos ailes, & accuſez les oracles d'Apollon.

Hélas! pourquoi ſuis-je ſi abattu? pourquoi ſuis-je hors d'haleine? où ſuis-je? loin de mon lit, égaré. Du ſein des flots & de l'orage je vois naître un calme nouveau [2]. Ma ſœur, pourquoi verſes-tu des larmes

[1] Je crois cette traduction littérale, quoiqu'on traduiſe d'ordinaire, « donne-moi cet arc de corne ».

[2] Le comédien Egéloque, en prononçant ce vers qui finit par

en te couvrant la tête de ton voile [1]? J'ai honte de te faire partager mes peines, de jeter le trouble dans ton cœur par la maladie dont je suis la proie : ne te consume point avec moi dans la douleur à cause des maux que je souffre : tu as approuvé ce que j'ai fait, il est vrai, mais c'est par moi que fut versé le sang maternel. C'est Loxias [2] que j'accuse ; après avoir excité mon bras à frapper ce coup impie, il m'a consolé par des paroles, & non par des secours efficaces. Mon père même, je n'en doute point, si j'avois pu l'interroger en face, lui demander : faut-il que j'immole ma mère? lui-même il eût tendu vers moi des mains suppliantes ; il m'eût conjuré, avec d'ardentes prières, de ne point enfoncer le fer dans le cœur de celle qui me donna la vie, puisque sa mort ne pouvoit le rappeler lui-même à la lumière, & devoit me devenir si funeste..... Mais à présent, ma sœur, découvre ton visage ; sors un instant des larmes où tu es plongée, quel que soit l'excès de notre infortune. Quand tu verras le désespoir s'emparer de mon ame, calme l'horreur & le désordre de

γαλήν' ἰχῶ, *je vois le calme*, reprit haleine si mal-à-propos, qu'on entendit γαλῆν ἰχῶ, *je vois un char*. Cette équivoque fut rappelée dans les parodies des poetes comiques, en particulier par Aristophane.

[1] Ce voile, *peplos*, étoit une partie des vêtemens, une espèce de manteau léger.

[2] Apollon.

mes penſées, conſole-moi : & de même quand tu gémis, il faut que près de toi je te donne de tendres avis. Ces ſecours mutuels honorent l'amitié. Va cependant, ô ſœur infortunée, rentre dans le palais, livre au ſommeil tes yeux fatigués par une longue veille, prends quelque nourriture, mets-toi dans le bain; car ſi je ſuis privé de tes ſoins, ſi ton aſſiduité à me ſervir altère ta ſanté, nous ſommes perdus. Je n'ai que toi pour unique ſecours; les autres, tu le vois, m'ont tous abandonné.

ÉLECTRE.

Non, mon frère, avec toi je veux [1] vivre & mourir. Mon ſort eſt lié au tien. Si tu meurs, que ferai-je? Femme & ſans appui, quelle eſpérance puis-je concevoir, ſans frère, ſans père, ſans amis? — [2] Mais tu le veux, je me ſoumets. Cependant étends ton corps ſur cette couche : ne t'occupe point trop du trouble & des terreurs qui t'en font ſortir, mais tâche d'y trouver le repos. Car même ſans être malade, ſi on croit l'être en effet, on éprouve des peines réelles, & dont on ne peut prévoir le terme.

(Elle rentre dans le palais pour goûter quelque repos; & juſqu'à l'arrivée de Ménélas, Oreſte demeure tranquille).

[1] Tecum vivere amem, tecum obeam libens.
Hor. CARM. L. III. Od. 9.

[2] Oreſte doit témoigner par ſon air une ſorte de mécontente-

SCÈNE VI.

LE CHŒUR, ORESTE couché.

LE CHŒUR.

HELAS, hélas! ô déeſſes ailées, rapides, furieuſes [1], qu'on célèbre par des fêtes mêlées de pleurs & de ſanglots, bien différentes de celles de Bacchus; noires eumènides, qui volez dans les immenſes plaines de l'air; vengereſſes du ſang, vengereſſes du meurtre, écoutez, écoutez ma voix ſuppliante: laiſſez le fils d'Agamemnon perdre le ſouvenir de la rage inſenſée qui l'égare.... O douleurs, que tu as toi-même cherchées, & ſous leſquelles tu ſuccombes, infortuné, après avoir reçu l'oracle rendu du haut du trépied, prononcé par Apollon ſur ce terrein ſacré où l'on dit qu'eſt caché le milieu de la terre au fond d'une auguſte retraite.

O Jupiter, où ſont tes compaſſions?.... Quel eſt ce combat ſanglant qui s'avance & te fait précipiter tes pas? ô malheureux, à tes pleurs de nou-

ment & d'impatience, qui engage Electre à ſe reprendre & à lui cacher, de peur de l'aigrir. Ici, comme dans tout le reſte de ces tragédies, il eſt très-néceſſaire de ſuppléer le jeu muet.

[1] *Parnaſſides*. Parnaſſe étoit une ville de Béotie, célèbre par les fureurs de Glaucus ou de ſes cavales. Ainſi cette épithète eſt employée pour rappeller par un trait connu & familier aux Grecs, les tranſports des furies.

veaux pleurs ſont ajoutés ſans ceſſe par un mauvais génie chargé du ſang de ta mère qu'il porte en ce palais, & dont la vue t'agite & te trouble.... Je fonds en larmes, je fonds en larmes... Une fortune élevée n'a point chez les mortels une longue durée. Un dieu agitant avec violence les voiles de ce vaiſſeau léger & fragile, l'engloutit dans les flots impétueux & deſtructeurs des effrayantes adverſités pareils à ceux du vaſte océan.... & juſqu'à ce jour quelle autre maiſon faut-il que j'honore plus que celle qui eſt ſortie de Tantale & d'un divin hymenée [1] ?

Mais voici le roi Ménélas qui s'avance. A l'éclat qui l'entoure, il eſt aiſé de reconnoître le ſang illuſtre de Tantale.

[1] Il fait alluſion à la naiſſance de Tantale, fils de Jupiter & d'une nymphe. La liaiſon de cette dernière phraſe du chœur avec la précédente paroît aſſez naturelle. Il n'eſt point de bonheur ſolide, puiſqu'une maiſon divine a perdu celui dont elle jouiſſoit : cependant un ſcholiaſte en indique une autre que voici : Je gémis du ſort de cette maiſon ; car quelle autre dois-je plus honorer ? Ainſi il lie cette exclamation, non avec la phraſe précédente, mais avec une idée exprimée avant celle-ci.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNELAS, LE CHŒUR, ORESTE.

LE CHŒUR.

O vous qui excitates une armée de mille[1] vaisseaux à voler aux rivages d'Asie, recevez mes salutations. Vous venez suivi de la prospérité, après avoir obtenu, par la volonté des dieux, ce qui faisoit l'objet de vos vœux.

MÉNÉLAS.

O palais! que j'ai de plaisir à vous revoir à mon retour de Troie! mais en même temps que j'ai de douleur! Car jamais aucune autre maison ne s'offrit à ma vue, affligée d'autant de maux & entourée ainsi de toutes parts des plus funestes calamités. J'ai sçu le sort d'Agamemnon, & comment il est mort par la main de son épouse; j'en fus informé dans le moment où je portois la proue de mon vaisseau sur le promontoire de Malée[2].

[1] Le nombre des vaisseaux étoit de 1155.

[2] Promontoire de la Laconie. Apollonius de Rhodes, au livre Ier des Argonautiques, décrit une pareille apparition de Glaucus, qu'il appelle aussi le sçavant prophète de Nérée. Ce dieu étoit un pêcheur métamorphosé. On voit souvent les dieux marins prophétiser chez les anciens poëtes, Protée dans Homere, Triton dans Pindare, &c.

Du sein des flots parut pour m'en instruire celui qui rend ses oracles aux nautonniers, le prophète de Nérée, Glaucus, dieu qui ne trompe jamais; & placé près de moi, sans se dérober à nos regards, il me tint ce langage : « Ménélas, ton frère est couché parmi les morts; il est tombé dans un bain fatal que lui a préparé son épouse ». Ce discours fit couler mes larmes & celles de tous mes matelots. Cependant j'aborde au rivage de Nauplie, je fais partir mon épouse avant moi pour se rendre en ces lieux; & je croyois déjà presser tendrement entre mes bras Oreste & sa mère, le fils & l'épouse de mon frère, tous deux heureux & florissans, lorsque j'ai appris de la bouche d'un pêcheur le coup impie dont a été frappée la fille de Tyndare.... Maintenant, jeunes Argiennes, dites-moi où est ce fils d'Agamemnon, qui n'a point frémi de commettre un tel forfait? Car je le laissai dans l'âge le plus tendre entre les bras de Clytemnestre lorsque je quittai ce palais pour aller à Troie, en sorte que je ne le reconnoîtrois point, lors même qu'il s'offriroit à ma vue.

ORESTE.

Ménélas! je suis cet Oreste que tu cherches : je te ferai moi-même volontiers le tableau des maux dont je suis la proie; mais avant tout, laisse-moi embrasser tes genoux, & t'offrir au lieu du rameau des supplians, l'hommage de mes simples prières. Sauve moi, tu arrives à l'instant où tu peux terminer mes maux.

MENELAS.

MÉNÉLAS.

O dieux ! que vois-je ! Quelle ombre s'offre à mes regards?

ORESTE.

Tu dis vrai, au sein des maux je ne jouis plus de la vie; cependant je vois encore la lumière du jour.

MÉNÉLAS.

Quel sauvage aspect offrent ces cheveux souillés de poussière. O malheureux!

ORESTE.

Ce n'est pas cet aspect hideux, ce sont mes actions qui causent mes tourmens.

MÉNÉLAS.

Mais... quel effrayant regard lancent tes yeux ardens & desséchés!

ORESTE.

Ce corps n'est déjà plus; le nom que je portai est tout ce qui me reste.

MÉNÉLAS.

O spectacle affreux & inattendu.

ORESTE.

Tu vois en moi le meurtrier d'une malheureuse mère.

MÉNÉLAS.

Je sais tout. Épargne-toi ce cruel récit.

ORESTE.

Je me l'épargnerai; mais le destin est pour moi prodigue de douleurs.

MÉNÉLAS.

Quelle peine éprouves-tu? quelle maladie te consume.

ORESTE.

La conscience....[1] je sais que j'ai commis une action funeste.

MÉNÉLAS.

Que dis-tu? La sagesse ne s'explique pas avec obscurité.

ORESTE.

La sombre tristesse me dévore....

MÉNÉLAS.

Redoutable déesse! toutefois on peut l'appaiser.

ORESTE.

La sombre tristesse, & les fureurs vengeresses du sang de ma mère.

MÉNÉLAS.

Quand as-tu ressenti les premiers accès de cette rage qui te trouble? quel jour t'a-t-elle saisi?

ORESTE.

Le jour même où j'élevai un tombeau à ma malheureuse mère.

MÉNÉLAS.

Étois-tu alors dans le palais, ou veillois-tu auprès du bucher.

[1] Ou la raison, la connoissance. Le scholiaste croit que Ménélas n'entend que ce seul mot, & que c'est pour cela qu'il ne saisit pas la pensée d'Oreste.

ORESTE.

Il étoit nuit, je gardois ses ossemens pour qu'on ne les enlevât point.

MÉNÉLAS.

Quelqu'autre étoit-il en ces lieux avec toi, qui pût soutenir ton corps abattu?

ORESTE.

Pylade, qui eut part au meurtre & au sang de ma mère, Pylade étoit avec moi.

MÉNÉLAS.

Et quels sont les spectres qui causent ton effroi?

ORESTE.

Il me semble avoir sous les yeux trois filles semblables à la nuit.

MÉNÉLAS.

Je reconnois celles que tu désignes, mais je ne veux point prononcer leur nom [1].

ORESTE.

Elles sont, il est vrai, redoutables. Crains de proférer aucune parole inconsidérée.

MÉNÉLAS.

Ce sont elles qui t'agitent & mettent sous tes yeux le sang de ta mère.

[1] On appeloit les furies Euménides, les bienveillantes, pour éviter de prononcer le nom d'*Erinnys*, qui étoit leur nom propre, & qu'on jugeoit non-seulement de mauvais augure, mais capable de produire, en certaines circonstances, des effets sinistres.

ORESTE.

O cruelles pourſuites auxquelles je ſuis en proie! malheureux que je ſuis!

MÉNÉLAS.

Il n'eſt pas ſurprenant que des actions funeſtes entraînent de funeſtes ſouffrances.

ORESTE.

Mais il eſt pour moi un moyen de détourner de deſſus ma tête la ſentence terrible.

MÉNÉLAS.

Ne dis point que c'eſt la mort [1]; car la ſageſſe le réprouve.

ORESTE.

C'eſt Apollon.... c'eſt lui qui m'ordonna d'accomplir le meurtre d'une mère.

MÉNÉLAS.

Il connoiſſoit donc peu les principes du juſte & de l'honnête [2]?

ORESTE.

J'obéis aux dieux, quels que ſoient les dieux.

MÉNÉLAS.

Et maintenant Loxias ne daigne pas te ſecourir?

[1] Je crois que Ménélas ſe trompe ſur le vrai ſens de la phraſe d'Oreſte, qui littéralement ſignifie, « Mais il eſt pour nous une ſortie (ou un tranſport) de calamité ». Ménélas entend une ſortie, & croit qu'Oreſte veut ſe tuer. Les ſcholiaſtes expliquent autrement cette phraſe. Suivant eux, il faut traduire : « Ne rejette point ton crime » ſur la mort de ton père; n'allégue point cette mort pour excuſe ».

[2] Inſinuation maligne d'un doute injurieux à Oreſte; car comment un dieu eût-il ignoré les principes de la juſtice?

ORESTE.

Il diffère, telle eſt la nature des dieux.

MÉNÉLAS.

Quel temps s'eſt écoulé depuis que ta mère a rendu l'ame?

ORESTE.

Ce jour eſt le ſixième depuis ſa mort, & ſon bucher fume encore.

MÉNÉLAS.

Comme les déeſſes ſe ſont hâtées de te redemander ſon ſang!

ORESTE.

Je n'uſe d'aucune réſerve, mais je ſuis ſincère avec un ami, ignorant d'ailleurs l'art de parler pour me juſtifier [1].

MÉNÉLAS.

Te revient-il quelqu'avantage d'avoir vengé ton père?

ORESTE.

Aucun juſqu'à ce jour. De tels délais me ſont auſſi funeſtes qu'un entier abandon.

MÉNÉLAS.

Et depuis cette action, quelles ſont à ton égard les diſpoſitions des citoyens?

[1] Le texte eſt corrompu. Suivant quelques manuſcrits, il faut traduire, « non ſapiens, ſed verus in amicos es malus »; ſuivant d'autres, « non ſapiens, ſed verus erga amicos, dicens male ». J'ai ſuivi ces derniers en ſouſentendant *ſum*. En admettant une conjecture de M. Brunck on auroit ce ſens: « J'oubliai la prudence, mais je ſervis avec zele ceux qui devoient m'être chers ».

ORESTE.

Je leur parois si odieux, que même ils ne m'adressent point la parole.

MÉNÉLAS.

N'as-tu pas purifié tes mains, suivant la loi, du sang dont elles sont souillées?

ORESTE.

On me ferme l'entrée des maisons où je pourrois remplir ce devoir, lorsque je veux m'en approcher [1].

MÉNÉLAS.

Qui sont ceux des citoyens qui veulent ton exil?

ORESTE.

C'est Ojax, qui impute à mon père le crime commis devant Troie [2].

[1] On me ferme l'entrée des maisons; peut-être, des maisons des dieux. Cette ellipse n'est pas rare dans la langue grecque. On en voit un exemple dans l'IPHIGÉNIE en Tauride, au vers 1153. Et il paroît par cette même tragédie, que c'étoit une opinion reçue, qu'un parricide ne pouvoit entrer dans un temple sans le souiller. On voit aussi dans Pollux & ailleurs, que les purifications avoient lieu dans les temples. On pourroit entendre le mot *maison* du palais même d'Oreste; mais on voit à la fin de la pièce Oreste & Pylade entrer dans le palais sans difficulté, & il n'est question nulle part d'une pareille exclusion. Il semble que par-tout ailleurs que dans un temple, on ne pouvoit offrir à Oreste que ce qu'il avoit à sa portée, à moins qu'il ne pût participer dans d'autres maisons à des cérémonies expiatoires domestiques.

[2] Ojax étoit frère de Palamède, qu'Agamemnon, de concert avec Ulysse & Diomède, avoit accusé faussement de trahison & livré à la mort.

MÉNÉLAS.

J'entends... le meurtre de Palamède doit être vengé sur toi.

ORESTE.

Non, je n'y eus point de part; mais je succombe aux trois combats [1].

MÉNÉLAS.

Quel autre ennemi te poursuit? les amis d'Egiste?

ORESTE.

Ce sont eux qui me chargent d'outrages, eux à qui maintenant obéissent les citoyens.

MÉNÉLAS.

Ces citoyens permettent-ils que tu portes le sceptre d'Agamemnon?

ORESTE.

Comment le permettroient-ils? ils souffrent impatiemment que nous respirions encore.

MÉNÉLAS.

Quelles mesures prennent-ils à cet égard, dont tu puisses me donner une connoissance assurée?

ORESTE.

Ce jour même la sentence doit être portée contre nous.

MÉNÉLAS.

Est-ce l'exil qu'elle va prononcer, ou bien la mort ou la vie?

[1] C'est une métaphore tirée de la gymnastique, ainsi que M. Brunck l'observe. Après la troisième défaite, il n'y avoit plus de ressource.

ORESTE.

La mort, de la main de nos concitoyens, par le ſupplice de la lapidation.

MÉNÉLAS.

Et quoi! tu ne te hâtes pas de fuir, & de franchir les limites de cet état?

ORESTE.

Des hommes armés comme pour le combat forment autour de nous une redoutable enceinte.

MÉNÉLAS.

Par l'ordre de tes ennemis en particulier, ou de l'état entier d'Argos?

ORESTE.

De tous les citoyens; c'eſt ma mort en un mot qui ſeule peut les ſatisfaire.

MÉNÉLAS.

Ah! malheureux! tu es arrivé au dernier terme des calamités.

ORESTE.

Dans mon malheur tu es mon unique eſpérance. Au ſein de la proſpérité tu arrives chez des infortunés; fais part de ton bonheur à tes amis, ne garde pas pour toi ſeul les avantages dont tu jouis, mais charge toi à ton tour d'une partie de nos peines, & rends à ceux à qui tu le dois les bienfaits que tu as reçus de mon père. L'amitié n'eſt qu'un vain nom pour qui abandonne des amis malheureux.

LE CHŒUR.

Voilà Tyndare, ce Spartiate chargé d'années, qui s'avance d'un pas précipité, couvert de noirs vêtemens & la tête rasée dans le deuil où sa fille le plonge.

ORESTE.

Je suis perdu, Ménélas; voilà Tyndare qui vient à nous. C'est lui sur-tout dont je ne puis soutenir les regards après l'action que j'ai commise. C'est lui qui prit soin de mon enfance; il me couvroit de ses baisers; il se plaisoit à tenir dans ses bras le fils d'Agamemnon. Léda me témoignoit la même affection; l'un & l'autre me mettoient au même rang que les Dioscures. Cette tendresse, hélas, ô tourmens de mon cœur! ô pensée déchirante! je l'ai payée d'un cruel retour. N'est-il point de ténèbres où cacher mon visage! point de nuage devant moi qui me dérobe aux yeux de ce vieillard?

SCÈNE II.

ORESTE, MÉNÉLAS, TYNDARE, LE CHŒUR.

TYNDARE.

Où est donc l'époux de ma fille? où est Ménélas? Occupé à faire des libations sur le tombeau de

Clytemneſtre [1], j'ai appris qu'il eſt arrivé à Nauplie heureuſement, après tant d'années, & qu'il ramène ſon épouſe. Conduiſez-moi vers lui, car je veux me placer à ſa droite, & ſaluer un ami dont je fus privé ſi long-temps.

MÉNÉLAS.

Reçois mes vœux [2], reſpectable vieillard.

TYNDARE.

Ah, reçois les miens à ton tour, ô Ménélas, époux de ma fille... Mais, dieux!... qu'il eſt cruel de ne point prévoir les douleurs auxquelles on s'expoſe! Le meurtrier de ſa mère, ce ſerpent qui me remplit d'horreur, lance à l'entrée de ce palais les éclairs empoiſonnés de ſes funeſtes regards!... Ménélas, adreſſes-tu la parole à ce monſtre dont la tête eſt chargée d'impiété?

MÉNÉLAS.

Pourquoi ne lui parlerois-je point? c'eſt le fils d'un frère que je chériſſois.

TYNDARE.

Son fils! dis-tu; lui! le fils d'Agamemnon!

MÉNÉLAS.

Aſſurément, & je dois reſpecter ſon malheur.

[1] Sans ce motif, que le poëte a ſoin de rappeler encore une fois, Tyndare n'auroit point été à Argos, mais à Sparte, où il régnoit.

[2] Littéralement : Vieillard, dont Jupiter a honoré la couche.

TYNDARE.

Tu es devenu ſemblable aux barbares en vivant long-temps parmi eux.

MÉNÉLAS.

C'eſt un ſentiment gravé dans le cœur des Grecs, d'honorer toujours ceux auxquels on eſt uni par le ſang.

TYNDARE.

C'eſt leur ſentiment auſſi qu'on ne doit point chercher à s'élever au-deſſus des loix.

MÉNÉLAS.

Il faut céder à la néceſſité, tous les ſages en conviennent [1].

TYNDARE.

Garde pour toi ces maximes, elles ne ſeront jamais les miennes.

MÉNÉLAS.

La colère qui t'anime & ton âge même égarent ta prudence.

TYNDARE.

Eſt-ce donc ſur les règles de la prudence que doit s'élever un combat [2], lorſqu'on accuſe ce criminel ? Si les choſes belles & honnêtes ſont manifeſtes aux yeux de tous, s'il en eſt de même

[1] Ménélas ſe mettoit au-deſſus des loix, en parlant à Oreſte ; mais les devoirs de la parenté étoient une loi ſupérieure qui ſembloit l'y contraindre.

[2] Ce mot s'applique aux jugemens. C'eſt un mot propre à cet objet.

des choſes honteuſes & deshonnêtes; lequel des hommes peut manquer plus que lui des lumières naturelles de l'intelligence? Lui qui n'a point enviſagé la juſtice ni ſuivi la loi commune des Grecs. Car après qu'Agamemnon eut rendu les derniers ſoupirs, atteint du coup mortel dont ma fille oſa frapper ſa tête (déteſtable forfait, que jamais on ne me verra juſtifier), alors celui que j'accuſe devoit lui-même former une accuſation ſainte & légitime pour venger le ſang répandu; il devoit pourſuivre ſa mère, la faire ſortir de la maiſon paternelle : on l'eût loué de garder dans le malheur une ſage retenue, il n'eût point violé la loi & eût obſervé les devoirs de la piété. Mais maintenant il s'eſt livré aux mêmes maux auxquels ſa mère étoit en proie : l'enviſageant avec juſtice comme méchante & coupable, il s'eſt rendu lui-même plus coupable & plus méchant, en immolant celle qui lui donna le jour. Je veux ſeulement, Ménélas, que tu prononces ſur la queſtion que je vais t'adreſſer. Si une femme unie au ſort de cet homme [1] le faiſoit périr, & que ſon fils fît à ſon

[1] En montrant Oreſte. Tous les interprètes ſuppoſent, j'ignore pourquoi, que Tyndare emploie cette expreſſion déſinie au lieu de l'indéfinie, *un homme*. — Au reſte, le raiſonnement de ce vieillard paroît avoir un côté foible : il eſt plus incroyable qu'on venge par un parricide la mort d'une grand'mère que celle d'un père. Le raiſonnement qui ſuit & qui a pour objet l'homicide, eſt préſenté d'une manière plus frappante.

tour périr sa propre mère, qu'ensuite le fils de ce fils parricide expiât le meurtre par le meurtre, où seroit le terme de ces maux? Nos pères établirent de sages loix à cet égard, ils ne permirent pas que l'homme souillé de sang s'offrît aux regards ou à la rencontre d'aucun autre; ils ordonnèrent qu'il se purifiât par la suite, mais qu'on ne pût point se venger par sa mort. Sans cette sage précaution, [1] il fût toujours resté un malheureux exposé aux coups des meurtriers, pour être le dernier qui eût trempé ses mains dans le sang. Pour moi, je hais autant que personne les femmes impies, & avant toutes ma propre fille qui a versé le sang de son époux. Je ne justifierai jamais Hélène; je ne lui adresserai pas même la parole, & je ne t'envie point l'honneur d'avoir été à Troie reprendre une épouse infidelle; mais je défendrai la loi de tout mon pouvoir, en réprimant ces mœurs féroces & sanguinaires qui sont la perte des villes & des états.

Et dis moi, malheureux, de quels sentimens étois-tu agité lorsqu'une mère découvrit son sein à ta vue, en t'adressant des paroles suppliantes? Hélas! moi qui ne fut pas témoin de ce coup funeste, je sens fondre en larmes mes yeux desséchés par la vieillesse. Mais une preuve nouvelle vient confirmer tous mes discours, car tu es haï des

[1] Cette phrase est substituée à la particule car.

dieux mêmes; errant, en proie aux fureurs & à l'effroi, déjà tu offres à ta mère une juste vengeance. Qu'est-il besoin que j'entende d'autres témoins, lorsque je vois tout de mes propres yeux?

Afin donc que tu n'ignores point ce que j'attends de toi, Ménélas, n'agis pas contre la volonté des dieux, en t'efforçant de secourir celui dont ils ont résolu la perte; laisses-le mourir lapidé par ses concitoyens, ou n'entre point dans le territoire de Sparte [1]. Ma fille en mourant a eu le sort qu'elle méritoit; mais il ne falloit pas qu'elle mourût de la main d'un fils. A tout autre égard, la fortune a secondé mes vœux: ce n'est que dans mes filles que je suis à plaindre.

LE CHŒUR.

O combien est digne d'envie celui qui est heureux dans les enfans qu'il a fait naître, & qui ne trouve point en eux le tourment de sa vie!

ORESTE.

O vieillard, je crains de parler devant toi, lorsque je ne puis le faire sans porter la tristesse dans ton ame. Je suis sans doute impie & souillé de sang, puisque j'ai fait périr ma mère; mais je suis pur &

[1] Tyndare étoit fils aîné de Balus, roi de Sparte. Il devoit succéder à son père; mais ses frères lui disputèrent la couronne. Il fut même contraint de sortir de Sparte & de se réfugier en Etolie, où il épousa Léda. Ensuite Hercule le rétablit dans ses états. Comme roi de Sparte & beau-père de Ménélas, il avoit droit de lui interdire l'entrée de son territoire.

religieux, puiſque j'ai vengé mon père.... Que ta vieilleſſe laiſſe un champ libre à mes diſcours, elle glace la parole ſur mes lèvres; qu'elle diſparoiſſe à mes yeux, & je ſçaurai me juſtifier; mais je ſuis ſaiſi de crainte à l'aſpect de tes cheveux blancs.

Qu'ai-je dû faire? Aux deux auteurs de mes jours compare deux objets ſemblables. Mon père m'a engendré, ta fille m'a mis au jour; c'eſt un champ qui reçoit le grain qu'un autre lui confie. Sans père, un enfant ſeroit pour jamais privé de l'exiſtence [1]. J'ai donc cru de mon devoir de défendre le premier auteur de ma naiſſance plus que celle qui m'a donné la nourriture. Ta fille cependant, que je crains de nommer ma mère, liée par des nœuds qu'elle forma ſeule, & ſans conſulter le devoir, entra dans un lit étranger: c'eſt moi-même que je vais flétrir ſi je l'accuſe; mais je ne puis diſſimuler ſa honte. Egiſthe en ce palais étoit ſon époux ſecret. Il eſt tombé ſous mes coups, & après lui j'ai immolé ma mère, par un coup impie, il eſt vrai, mais qui vengeoit mon père. Et quant à tes menaces & au ſupplice dont tu me juges digne, vois quel ſervice j'ai rendu à la Grèce. Si les femmes en venoient à ce comble d'audace de maſſacrer

[1] « Et ſans mère, infame Euripide » s'écria ici une voix à la repréſentation de cette pièce. Ce raiſonnement ſubtil étoit fondé ſur les dogmes philoſophiques d'Anaxagore. Cependant Eſchyle l'avoit déjà mis dans la bouche d'Apollon. Voyez T. II. p. 256.

leurs époux, dans l'espérance de trouver un asyle auprès de leurs enfans, de surprendre leur compassion en offrant à leurs regards le sein maternel; le meurtre d'un époux ne seroit plus un crime à leurs yeux, dès qu'elles auroient le moindre prétexte à alléguer. En commettant une action funeste, ainsi que tu te plais à la nommer, j'ai étouffé pour jamais ces maximes. Ayant ma mère en horreur, je l'ai fait périr avec justice: elle qui n'a pas craint de trahir un époux, tandis qu'il combattoit loin de sa patrie, pour la Grèce dont il commandoit les armées; qui a violé la pureté de la couche nuptiale; & ensuite, se sentant coupable, ne s'est point punie elle-même de sa faute, mais afin d'échapper à la juste vengeance de son époux, a frappé cet époux, mon père, d'un coup mortel. Eh! au nom des dieux!... (c'est à tort, il est vrai, que je nomme les dieux en me justifiant d'un meurtre), qu'avois-je lieu d'attendre des mânes de mon père, si j'eusse approuvé ma mère en silence? Ne m'eût-il pas eu en horreur? N'eût-il pas déchaîné contre moi les furies? ou ces déesses sont-elles prêtes à combattre pour ma mère, & ne le sont-elles point à venger une injure plus atroce? C'est toi, ô vieillard! qui, en donnant naissance à une fille perfide, as causé ma perte; car c'est son crime qui m'a rendu parricide en me privant d'un père. Vois-tu l'épouse d'Ulysse? Télémaque ne l'a

pas

pas immolée : non, sans doute ; car elle n'a point fait entrer un autre époux dans le lit de son époux ; elle demeure [1] dans son palais & respecte la foi conjugale. Vois-tu Apollon, qui, du trône placé au milieu de la terre, rend aux mortels ses oracles toujours certains, à qui nous obéissons, quel que soit l'arrêt qu'il prononce ? C'est par son ordre que j'ai tué celle à qui je dois le jour. Dites qu'Apollon est impie, punissez de mort Apollon ; c'est lui qui a commis le crime, & non pas moi. Qu'ai-je dû faire ? Un dieu ne suffit-il point pour m'absoudre d'un crime que je rejette sur lui ? Qui évitera le supplice désormais, si l'ordre même d'un dieu ne peut me soustraire à la mort ? Ne dis donc pas que cette action est mauvaise, dis plutôt qu'elle est malheureuse. Hélas ! les nœuds d'un hymen bien assorti font le bonheur de la vie ; mais ceux qu'enchaîne un indigne lien ne trouvent dans leur maison & au dehors que des peines toujours renaissantes.

LE CHŒUR.

Les femmes sont toujours mêlées dans les malheurs des hommes, & ne font que les accroître.

TYNDARE.

Puisque tu affectes une nouvelle audace, & que loin de céder à mes discours, tu cherches par ta

[1] Ulysse, à l'époque de cette tragédie, n'étoit point encore de retour.

réponſe à me navrer de douleur, tu enflammes en moi l'ardeur de te perdre : je joindrai cette riche offrande à celles que je ſuis venu préſenter ſur le tombeau de ma fille. Oui, je cours de ce pas vers les Argiens aſſemblés ; j'exciterai la ville entière, ſans qu'il ſoit beſoin de beaucoup d'efforts, contre ta ſœur & contre toi, afin que vous ſoyez livrés au ſupplice de la lapidation. Ta ſœur encore plus que toi mérite la mort, elle qui t'irritoit contre ta mère, qui t'annonçoit des ſonges envoyés par Agamemnon, & qui t'entretenoit de cette union coupable d'Egiſte en horreur aux dieux infernaux (car c'étoit-là ſa plainte la plus amère,) juſqu'à ce qu'elle ait embraſé cette maiſon d'un feu plus funeſte que celui de Vulcain. Enfin, Ménélas, écoute ce que j'ai à te dire, & ce que je ſuis réſolu de faire. Si tu tiens compte de ma haine ou de l'alliance que tu as contractée avec ma fille, ne dérobe pas un coupable au ſupplice contre la volonté des dieux. Laiſſes-le mourir lapidé par ſes concitoyens, ou n'entre point dans le territoire de Sparte [1]. Tu l'as entendu de ma bouche & ne peux déſormais ignorer mes ſentimens ; ne quitte pas des amis pieux pour t'unir à des impies. Vous, miniſtres de mes volontés, guidez mes pas loin de ce palais.

[1] Ces deux vers ſont répétés du précédent diſcours de Tyndare dans cette même ſcène : peut-être ſont-ils interpolés. M. Brunck les efface dans le premier endroit au vers 536.

SCÈNE III.

ORESTE, MÉNÉLAS, LE CHŒUR.

ORESTE.

Oui, éloigne-toi, afin que, délivré du spectacle de ta vieillesse, je puisse parler sans trouble au seul défenseur qui me reste. — Ménélas, où portes-tu tes pas plongé dans une profonde rêverie? Pourquoi parois-tu partagé entre deux sentimens opposés?

MÉNÉLAS.

Laisse-moi.... En proie aux diverses pensées qui s'élèvent au-dedans de moi.. .. je ne sais à quel projet je dois fixer ma vue.

ORESTE.

N'achève pas de prendre une résolution : écoute-moi auparavant, ensuite songes-y de nouveau.

MÉNÉLAS.

Parle : tu as raison; il est des cas où le silence vaut mieux que la parole; d'autres où la parole vaut mieux que le silence.

ORESTE.

Je vais parler, puisque tu l'approuves : des raisons développées avec quelqu'étendue valent mieux que des discours trop concis, & portent plus de

clarté dans l'esprit de ceux qui les entendent [1].

Je ne veux point, Ménélas, que tu me donnes ce qui est à toi, mais rends-moi ce que tu as reçu & que tu tiens de la main de mon père [2]. Ce ne sont point des richesses que je demande, ma richesse sera de sauver ma vie, qui est sans doute le plus précieux de mes biens. Ai je des torts! Il faut que même à tort je reçoive de toi ce service en échange de tant de maux : car c'est à tort qu'Agamemnon, mon père, assembla les Grecs & marcha contre Troie, sans avoir commis lui-même aucun crime, mais ayant à réparer le crime & les torts de ton épouse. C'est un premier don qu'il te fit, & que j'ai droit de réclamer. Mais de plus il te livra, ainsi que des amis le doivent à leurs amis, il te livra en effet son corps & sa vie en s'exposant au hasard des combats pour remettre Hélène entre tes bras. Rends-moi donc encore ce

[1] Un scholiaste remarque que quelques critiques ôtent cette sentence du texte, comme ne portant pas le caractère ou le sceau d'Euripide. Un autre la justifie, en observant qu'elle contient à la fois une espece de reproche à Ménélas de son laconisme affecté, & une excuse de la longueur du discours d'Oreste.

[2] Ici, dit un scholiaste, l'acteur a coutume de lever la main, comme si Ménélas se récrioit & protestoit n'avoir reçu d'Agamemnon aucun dépôt d'argent. Ménélas, ajoute ce commentateur, doit être peu pénetrant pour se méprendre sur le sens des paroles d'Oreste : s'il ne connoissoit point celui qui lui parle & quelle est la nature de ses besoins, ce doute pourroit avoir quelque vraisemblance ; mais dans le cas présent, il n'est que ridicule. Cette critique du jeu des acteurs Grecs paroît juste & ne tombe pas sur le poëte.

bien, puisque tu le reçus alors. Expose-toi pour moi un seul jour aux mêmes hasards, afin d'être notre libérateur, sans accomplir dix ans de travaux. Quant au sacrifice de ma sœur dont l'Aulide a reçu le sang, je t'abandonne ce bienfait : n'immole point Hermione à ton tour. Dans l'état où je suis, j'exige moins de toi, & je ne dois pas faire valoir tous mes droits; mais accorde à mon malheureux père ma vie & celle de ma sœur, qui passe ses jours dans un long célibat [1]. Car si je meurs, je laisse la maison de mon père sans postérité. Diras-tu que ce que j'exige est impossible? L'impossible est ce que des amis doivent faire pour leurs amis dans le malheur. Lorsque la fortune nous rit, qu'est-il besoin de leur secours? cette divinité suffit sans doute à ceux qu'elle veut protéger. Tu parois aux yeux de tous les Grecs plein de tendresse pour ton épouse : je ne te dis point ceci pour te gagner par mes adulations. Je te conjure au nom de cette épouse.... Ah! malheureux! à quoi suis-je réduit? Mais pourquoi craindrois-je de m'abaisser jusques-là : c'est pour la maison entière dont je suis chef que je fais ces supplications [2].

[1] Cette manière de réclamer d'anciens services, rappelle le discours d'Oreste de celui qu'Hercule adresse à Ulysse dans la tragédie d'Hécube.

[2] Ces mots semblent dits à part.

O frère de mon père, oncle cher & reſpecté, crois que du ſein de la terre celui qui n'eſt plus nous écoute, que ſon ame vole autour de toi & te parle ici par ma bouche. C'eſt au ſein des larmes, des gémiſſemens, des calamités que je t'adreſſe ce diſcours, & que je te redemande ma délivrance, en pourſuivant avec ardeur ce que tous les hommes cherchent ainſi que moi.

LE CHŒUR.

Je vous conjure auſſi, ſeigneur, quelle que ſoit la réſerve que mon ſexe m'impoſe, je vous conjure de ſecourir ceux qui ſont dans la détreſſe, car il eſt en votre pouvoir de le faire.

MÉNÉLAS.

Oreſte, j'honore ta perſonne & je veux t'aider dans ton infortune. Il faut en effet, lorſque les dieux en donnent le pouvoir, porter avec des parens le poids des maux qui les accablent en mourant & en immolant leurs adverſaires : mais c'eſt le pouvoir que je demande aux dieux d'obtenir; car j'arrive ayant ma lance ſeule pour combattre, ſans aucune troupe guerrière pour ſeconder mes efforts; long-temps errant ſur les mers avec de pénibles travaux, je n'ai que le foible ſecours de quelques amis échappés aux mêmes périls. Ainſi ce n'eſt point en combattant que nous pouvons vaincre les Argiens; la ſeule eſperance qui nous reſte eſt de les vaincre par la douceur : car par de foibles

moyens comment abattre un grand pouvoir [1] ? Quand le peuple s'émeut & s'abandonne à la colère, c'eſt un feu véhément qu'en vain l'on s'efforce d'éteindre ; mais ſi l'on cède à ſes premiers efforts avec douceur, en obſervant le temps & l'occaſion, il s'appaiſera peut-être, & lorſqu'il aura calmé ſon ſouffle impétueux, vous obtiendrez de lui aiſément tout ce que vous pourrez deſirer d'obtenir : car il ſe livre tour-à-tour à la pitié & à la violence de la colère : pour celui qui ſait ſaiſir l'occaſion, c'eſt un précieux avantage. Je vais donc m'efforcer de perſuader à Tyndare & aux citoyens de cet état, d'être modérés dans l'excès du courroux. Car le vaiſſeau qui heurte de front la tempête, eſt bientôt ſubmergé dans les flots ; mais s'il cède à ſa violence, il ſe dérobe au naufrage. Dieu hait une audace préſomptueuſe ; elle eſt odieuſe aux citoyens. Je le répète, c'eſt par la prudence que je dois te ſauver, & non par une réſiſtance ouverte à des forces trop inégales. En combattant je ne réuſſirois point, comme tu le crois peut-être, à ſauver tes jours ; car avec une ſeule lance il n'eſt pas facile d'ériger le trophée de la victoire contre des ennemis pareils à ceux qui t'environnent. Nous n'avons point encore eſſayé d'adoucir les Argiens par nos

[1] Quelques manuſcrits ajoutent ces mots : « Il eſt inſenſé même de le vouloir ». D'autres les ſupprimen. J'ai ſuivi ceux-ci par des raiſons dont le détail ne peut trouver place ici.

prières. Mais maintenant la ſageſſe exige que nous ſoyons eſclaves de la fortune.

ORESTE.

Lâche! dont la vertu ſe borne à mener une armée combattre pour une femme! homme inutile à toute autre entrepriſe! foible & perfide vengeur de ceux qui doivent t'être chers! Tu fuis en détournant de moi tes regards! Ainſi les ſervices d'Agamemnon ſont oubliés & anéantis à jamais. O mon père! vous deviez donc être ſans ami dans votre infortune. Hélas! je ſuis trahi, & il n'eſt plus d'eſpérance où je puiſſe avoir recours, afin d'éviter la mort que les Argiens me préparent; car celui qui m'abandonne étoit pour moi le dernier aſyle de la délivrance. — Mais je vois paroître à mes yeux le plus cher des mortels, Pylade, qui vient de la terre des Phocéens & s'avance vers moi d'une courſe rapide [1]. O ſpectacle délicieux! un ami fidèle dans l'adverſité, eſt plus doux à voir que ne l'eſt aux matelots un ciel pur & ſans orage.

[1] Ces mots, *ſpectacle délicieux*, ſont liés en grec avec le verbe *je vois*, ce qui eſt plus doux & plus ſimple tout-à-la-fois; mais en même-temps ils ſont rejetés à la fin de la phraſe, ce que nous ne pouvons faire en françois ſans choquer les règles de la conſtruction, & qui eſt pourtant néceſſaire pour la liaiſon des idées. Ainſi je me ſuis déterminé à les détacher.

SCÈNE IV.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

J'ai traversé la ville d'un pas plus rapide que ne le permet la bienséance [1], ayant ouï annoncer d'abord, mais bientôt ayant vu de mes propres yeux une assemblée des citoyens formée contre toi & contre ta sœur, comme s'ils étoient prêts à vous livrer à la mort sans délai. Quels sont ces mouvemens? quel est ton état, que fais-tu enfin, ô le plus cher de mes contemporains, de mes amis, de mes parens! car tu réunis pour moi tous ces titres à la fois [2].

[1] « Plus vite qu'il ne falloit que je le fisse ». Il me paroit que c'est aux lois de la decence que Pylade fait allusion. Une démarche trop rapide choquoit beaucoup les Grecs & les Romains. Cicéron, traitant des devoirs relatifs aux bienséances, & cela dans les principes d'une philosophie grecque, recommande une démarche réglée, ni trop lente ni trop rapide. « Celle-ci, dit-il, met hors » d'haleine, fait changer de couleur, dérange les traits du visage, » toutes choses qui prouvent peu d'égalité & de constance ». La rapidité de la marche de Pylade a engagé ici le poëte à user du vers trochaïque, comme le remarque un scholiaste, afin de précipiter le débit de l'acteur & de rendre son action naturelle.

[2] Pylade étoit neveu d'Agamemnon par sa mère. Son père étoit du sang des Dieux. M. Brumoy remarque à cette occasion que dans l'Andromaque de Racine, il y a quelque lieu d'être surpris qu'il parle à Oreste comme à un maître & non comme à son égal.

ORESTE.

Nous périſſons, ami ; par ce ſeul mot je te découvre tous mes malheurs.

PYLADE.

Ah! tu m'entraîneras dans ta ruine. Les amis ſont unis par de communes deſtinées.

ORESTE.

Ménélas s'eſt montré perfide envers moi & envers Electre.

PYLADE.

Digne époux d'une perfide épouſe !

ORESTE.

Préſent en ces lieux il ne me rend aucun ſecours, & il eſt comme abſent pour moi.

PYLADE.

Ménélas eſt-il en effet arrivé dans ces contrées?

ORESTE.

Il eſt venu après de longs délais ; mais il n'a point tardé à trahir l'amitié.

PYLADE.

Et ramène-t-il avec lui ſon infidelle épouſe?

ORESTE.

Il ne l'amène pas ; il la ſuit.

PYLADE.

Où eſt-elle cette femme, qui ſeule a fait périr tant de Grecs?

ORESTE.

Dans mon palais (ſi j'oſe l'appeler mon palais).

PYLADE.

Toi-même, quels discours as-tu tenus au frère de ton père ?

ORESTE.

Je l'ai conjuré de ne pas nous laisser, ma sœur & moi, périr de la main de nos concitoyens.

PYLADE.

Achève, au nom des dieux : que t'a-t-il répondu ? c'est là ce qu'il m'importe de sçavoir.

ORESTE.

Il a montré une lâche & timide prudence, comme font les mauvais amis.

PYLADE.

A quel prétexte a-t il eu recours ? si tu m'éclaires sur ce point, je comprends aisément tout le reste [1].

ORESTE.

Le père de ces filles célèbres par leur vertu est venu troubler notre entretien [2].

PYLADE.

Tyndare, dis-tu, plein de colère peut-être contre le meurtrier de sa fille ?

ORESTE.

Tu ne te trompes pas. Ménélas a préféré les nœuds

[1] Pylade dit, je crois que connoissant, comme il fait, la lâcheté de Ménélas, il n'est dans le doute que sur le prétexte qu'il a pu trouver pour abandonner son neveu, certain d'ailleurs qu'il l'aura fait dès que ce prétexte se sera offert à sa pensée.

[2] « Célèbres par leur vertu ». Ironiquement.

de cette alliance à ceux qui l'uniſſoient à mon père.

PYLADE.

Et il n'a pas oſé, témoin de ton malheur, embraſſer ta défenſe?

ORESTE.

Eh! il n'eſt point un guerrier en effet : c'eſt parmi les femmes qu'il eſt courageux.

PYLADE.

Tu es donc au comble des maux, & rien ne peut te dérober au trépas [1]?

ORESTE.

Il faut que les citoyens portent contre nous la ſentence de l'homicide.

PYLADE.

Que doit-elle prononcer? Parle. Je ſuis ſaiſi de frayeur.

ORESTE.

La vie ou la mort. Voilà en un mot le grand intérêt dont elle doit décider.

[1] Je crois la phraſe interrogative. Pylade conclut des précédentes réponſes d'Oreſte, & des bruits répandus dans la ville, & des mouvemens dont il a été lui-même témoin, que ſon ami eſt dans un danger imminent; mais il n'en a pas une idée bien juſte, & il veut ſçavoir s'il eſt inévitablement perdu, à quoi Oreſte répond qu'il faut encore une forme juliciaire pour le faire mourir. Et c'eſt ſur cette queſtion & ſur cette réponſe (que les interprètes me paroiſſent n'avoir pas bien & complettement ſaiſies) que roule tout le reſte de l'entretien, puiſque c'eſt de-là que Pylade part pour propoſer divers expédiens à ſon ami, dont le meilleur eſt adopté, & a un bon effet, quoiqu'il ne procure pas la grace, puiſqu'il prévient la lapidation.

PYLADE.

Fuis donc, & quitte ce palais, en emmenant ta sœur avec toi.

ORESTE.

Ignores-tu que de tous les côtés nous sommes observés par une garde vigilante?

PYLADE.

J'ai vu, il est vrai, les rues munies d'armes & de soldats.

ORESTE.

Nous sommes assiégés comme une ville qu'entoure une armée ennemie.

PYLADE.

A ton tour informe-toi de mon sort [1]; car je suis aussi perdu sans ressource.

[1] Le poëte paroît ici avoir en vue de prévenir une difficulté qui pouvoit s'offrir aux spectateurs : comment Pylade, complice de l'homicide commis par Oreste, n'éprouve-t-il aucune poursuite? Comment ose-t-il accompagner son ami vers ses juges? Cette difficulté en effet étoit très-naturelle, & elle est parfaitement résolue; mais il semble que le récit des maux que Pylade éprouve, devoit être lié par quelque transition avec celui des maux d'Oreste : toutefois, avant de condamner l'auteur d'une tragédie qui me paroît conduite avec beaucoup d'art & écrite avec un soin particulier, il convient de s'assurer qu'il ne s'est point perdu une ou deux phrases du texte qui faisoient la liaison qui semble manquer ici; il faudroit même examiner encore si le poëte, obligé d'insérer ce récit dans une scène déjà fort longue, n'a point eu raison de négliger des transitions qui l'auroient allongée au-delà des bornes du genre & des convenances théâtrales, transition d'ailleurs que le jeu de l'acteur pouvoit jusqu'à un certain point suppléer.

ORESTE.

Par qui ce nouveau malheur ſeroit-il ajouté à tous mes malheurs?

PYLADE.

Strophius mon père eſt irrité contre moi, & me bannit de ſa préſence.

ORESTE.

T'accuſe-t-il de quelqu'action que tu aies commiſe ſeul, ou de quelque crime public auquel tes concitoyens aient eu part [1]?

PYLADE.

Il me traite d'impie pour avoir trempé dans le meurtre de ta mère.

ORESTE.

Ah! malheureux! il faut donc que mes maux retombent ſur toi!

PYLADE.

Ne penſe pas trouver en moi un Ménélas; je ſçaurai partager ta fortune.

ORESTE.

Ne crains-tu pas qu'Argos ne te faſſe périr avec moi?

PYLADE.

Argos n'a pas le droit de me punir : c'eſt des Phocéens que je dépends.

[1] Il paroît que la première penſée d'Oreſte eſt que Pylade eſt accuſé de quelque rébellion ou de quelque démarche ſéditieuſe.

ORESTE.

La multitude eſt redoutable, quand elle eſt conduite par des chefs mal intentionnés.

PYLADE.

Mais s'ils ſont vertueux, elle ne cherche que le bien.

ORESTE.

Quoi qu'il en ſoit, uniſſons nos conſeils.

PYLADE.

Pour quel utile projet?

ORESTE.

Si j'allois expoſer à mes concitoyens....

PYLADE.

Que tu as fait une action juſte?...

ORESTE.

.... En vengeant la mort d'un père.

PYLADE.

Je doute qu'ils t'accordent un favorable accueil.

ORESTE.

Faut-il que je cède à la crainte, & que je meure en ſilence?

PYLADE.

Cette conduite ſeroit puſillanime.

ORESTE.

Que faut-il donc que je faſſe?

PYLADE.

Te reſte-t-il quelque moyen d'échapper au danger en demeurant ici?

ORESTE.

Aucun.

PYLADE.

Et ſi tu vas à l'aſſemblée, as-tu quelqu'eſpérance de ſortir du malheur?

ORESTE.

Le haſard peut en faire naître.

PYLADE.

C'eſt donc là ce qu'il faut faire plutôt que de demeurer en ces lieux.

ORESTE.

En effet, en allant moi-même m'offrir à leurs yeux....

PYLADE.

S'il faut que tu meures, du moins ta fin ſera plus glorieuſe.

ORESTE.

J'ai d'ailleurs une juſte cauſe à défendre.

PYLADE.

Puiſſent les Grecs la juger telle!

ORESTE.

Oui, par tes ſages conſeils j'évite le nom de lâche.

PYLADE.

Plus ſûrement qu'en demeurant en ce palais.

ORESTE.

Peut être quelqu'un plaindra mon ſort....

PYLADE.

PYLADE.

Une naiſſance telle que la tienne eſt un grand moyen d'émouvoir la pitié.

ORESTE.

.... Quelqu'un touché de la perte de mon père.

PYLADE.

Ces raiſons ont de la force, & s'offrent aux yeux d'elles-mêmes.

ORESTE.

Marchons. Il eſt indigne d'un homme de périr ſans honneur.

PYLADE.

J'approuve cette ardeur.

ORESTE.

Inſtruirons-nous ma ſœur de notre deſſein?

PYLADE.

Au nom des dieux, n'en fais rien.

ORESTE.

Nos pleurs couleroient enſemble.

PYLADE.

Les pleurs ſont d'un mauvais augure.

ORESTE.

Il vaut donc mieux ſe taire.

PYLADE.

Par ce moyen tu gagnes du temps.

ORESTE.

Je ne vois plus qu'un obſtacle.

PYLADE.

Quelle nouvelle réflexion s'offre à toi?

ORESTE.

Si les déeſſes m'agitent de leurs fureurs?

PYLADE.

J'aurai ſoin de toi.

ORESTE.

Il eſt pénible de ſoutenir un malheureux que la maladie accable.

PYLADE.

Pour toi rien ne m'eſt pénible.

ORESTE.

Crains de participer à ma rage.

PYLADE.

Cette penſée ne me cauſe aucune inquiétude.

ORESTE.

Tu ne craindras point de me ſuivre.

PYLADE.

La crainte eſt le fléau de l'amitié.

ORESTE.

Pars donc, je te ſuis comme mon pilote fidelle [1].

PYLADE.

Compte ſur les ſoins de ton ami.

ORESTE.

Conduis-moi vers le tombeau de mon père [2].

[1] Littéralement: Pars maintenant, gouvernail de mon pied, ou plutôt, gouvernail de pied pour moi.

[2] Il ne faut pas perdre de vue l'état de foibleſſe & de langueur d'Oreſte, qui ne lui permettoit point de ſe conduire lui-même.

Maréchal. Del. 1786 L. N. Halbou, Sculp.

Laisse reposer sur moi ce corps abattu par la maladie.

PYLADE.

Qu'y penſes-tu faire ?

ORESTE.

Le prier de conſerver mes jours.

PYLADE.

C'eſt ton devoir.

ORESTE.

Mais que mes yeux ne rencontrent pas le tombeau de ma mère [1] !

PYLADE.

Evitons-le, car elle fut ton ennemie. — Mais hâte-toi, de peur qu'avant ton arrivée, les Argiens ne portent l'arrêt de ta condamnation. Viens. Laiſſe repoſer ſur moi ce corps abattu par la maladie [2], car je traverſerai la ville en te portant de la ſorte, ſans me mettre en peine des regards de la multi-

[1] Ce mot eſt beau, touchant, naturel. Il eſt conforme aux convenances : dira-t-on que la longueur de cette ſcène devoit le faire ſacrifier ? Je répondrai qu'il eſt non-ſeulement convenable, mais néceſſaire, & peut-être en eſt-il de même de tous ceux de cette longue ſcène qu'on ſeroit tenté de ſupprimer après un léger examen. Hermione eſt au tombeau ; ſi Oreſte la rencontre, ſa vue, celle des offrandes de ſa mère doivent exciter un mouvement qui troublera l'économie de la pièce ; car il faut d'un côté qu'il arrive à l'aſſemblée, & de l'autre que le retour d'Hermione amène le dénouement. Il étoit donc néceſſaire d'ôter aux ſpectateurs l'inquiétude d'une telle rencontre : inquiétude inévitable, puiſqu'ils voient Oreſte ſortir par la même porte qu'Hermione.

[2] Ipſa ſibi eſt oneri cervix, humeroque recumbit.
Ovid. Met. X. 195.

tude, & sans rougir d'un tel fardeau. Et dans quelle occasion me montrerois-je ton ami, si je ne t'aidois dans le triste état où tu es réduit?

ORESTE.

Ayez des amis, & non des parens seulement; c'est ce que dit assez le sort que j'éprouve [1]. Ah! l'homme dont le caractère se confond [2] avec le nôtre, quoique étranger, vaut mieux que mille parens. (Ils sortent pour exécuter leur dessein.)

SCÈNE V.

LE CHŒUR seul.

CETTE puissance fastueuse, cette haute valeur qu'on vit briller avec orgueil dans la Grèce & sur les bords du Simoïs, ne sont plus pour les Atrides le gage des prospérités. Une ancienne calamité les fait disparoître à jamais. Cette querelle occasionnée par une toison d'or entre les descendans de Tantale, ces funestes banquets, ces victimes innocentes & illustres d'une barbare fureur ont fait naître le meurtre vengeur du meurtre qui n'a point cessé de répandre le sang des deux Atrides.

Cette noble action n'est point telle à mes yeux.

[1] Pylade étoit parent d'Oreste, mais c'est comme ami qu'il le sert.

[2] Se fond, s'attache, s'amalgame.

Déchirer avec un fer cruel, le flanc qui nous a fait naître ; offrir aux regards du soleil cette épée noircie de sang [1]. . . Non, loin de-là, c'est se souiller d'un odieux forfait ; c'est une impiété doublement criminelle ; c'est le délire d'un homme qu'égare la méchanceté. Aussi l'infortunée fille de Tyndare s'écria-t-elle, dans les angoisses de la mort : « Mon fils, ton » bras ne sert pas la piété, en frappant celle qui t'a » donné le jour. Crains en honorant la tendresse » paternelle, d'attirer sur ta tête une éternelle » infamie ».

[1] C'étoit la coutume de ceux qui ayant commis un meurtre, vouloient attester leur innocence & se justifier par de légitimes raisons d'avoir répandu le sang, & c'est ce sang froid dans le crime qui aux yeux du chœur le rend plus révoltant. On n'a point senti la liaison de cette phrase avec la précédente, qui consiste dans ces mots : « non, loin de là », ou plus littéralement, « cela au » contraire est se souiller ». Pour indiquer le défaut de liaison qui a lieu dans les traductions, je me contenterai de citer celle de M. Carmeli, qui, étant écrite en vers, sembloit permettre plus de liberté : on y verra chaque phrase rendue à part avec élégance, & la première avec exactitude ; mais ce sont deux phrases isolées qui ne sont unies par aucun rapport ; & la seconde d'ailleurs, qui n'offre qu'une pensée commune & d'une simplicité ridicule, ne se lie point au tableau de Clytemnestre :

Se sembra onesto, onesto
Non è con cruda mano
De' Genitori il corpo
Sbranar, e l' atro ferro
Pel sanguinoso scempio
Mostrare ai rai del sole.
Il mai oprare poi
È un' empietade grande,
E una follia di gente
Di reo talento piena.
E già tra lo spavento
Di morte, sventurata
Di Tindaro la figlia
Gridò, &c.

Eſt-il ſur la terre des maux plus cruels ? Eſt-il un plus juſte ſujet de larmes & de pitié, que le ſang d'une mère verſé par la main de ſon fils ? Voilà le crime qui livre le fils d'Agamemnon aux accès de la rage qui le remplit de trouble & d'effroi. Devenu la proie des furies promptes à venger l'homicide, il roule ſes yeux égarés. Inſenſé [1] ! le ſein maternel ſortant de la robe tiſſue d'or, s'offrit en vain à ſes regards. Inſenſé, il accomplit le ſacrifice d'une mère, pour venger un père malheureux !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

CITOYENNES, qu'eſt devenu le malheureux Oreſte ? Ne s'eſt-il point écarté du palais dans les tranſports de la fureur où le livre le courroux des dieux ?

LE CHŒUR.

Non. Il eſt allé à l'aſſemblée du peuple d'Argos,

[1] INSENSÉ. C'eſt le mot, ſi je ne me trompe, & en traduiſant MALHEUREUX, on énerve le ſens.

pour prendre part au funeste combat dont il est lui-même l'objet, & où vous devez trouver l'un & l'autre ou la vie ou la mort.

ELECTRE.

Hélas! qu'a-t-il osé faire? qui a pu l'y engager?

LE CHŒUR.

C'est Pylade. —Mais voici un messager qui, sans doute, ne tardera pas à vous dire ce que l'assemblée a ordonné sur le sort de votre frère.

SCÈNE II.

UN MESSAGER, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O MALHEUREUSE Electre! ô fille infortunée de l'illustre Agamemnon! auguste princesse, écoutez ce que je viens vous annoncer, & qui doit accroître vos peines.

ELECTRE.

Ah! nous sommes perdus. Ce peu de mots l'annonce trop clairement [1], & vous n'avez, je le vois, rien que de sinistre à m'apprendre.

[1] Ou peut-être, continuez de vous expliquer. « I manifestus sermone ».

LE MESSAGER.

Infortunée! l'assemblée des Argiens a prononcé la sentence qui condamne votre frère & vous à la mort.

ELECTRE.

Hélas! le jour fatal est arrivé, dont l'attente flétrissoit ma vie dans les larmes. Mais quels combats, quels discours ont précédé la sentence mortelle, & comment a-t elle été prononcée [1]? Parlez, ô vieillard! Est-ce par le supplice de la lapidation, ou par le fer que je dois terminer ma vie, unie à mon frère par une commune destinée?

LE MESSAGER.

Conduit par le hasard aux portes de la ville, à l'instant même où la sentence alloit être prononcée, je venois des champs, & j'entrois sans autre dessein que de m'informer de votre sort & de celui d'Oreste, qui me tenoit justement alarmé: car je fus toujours dévoué à votre illustre père, & votre maison, qui m'a nourri, a en moi un serviteur pauvre à la vérité, mais fidelle, & que ses amis peuvent employer dans le besoin, sans craindre de sa part aucune lâcheté [2].

[1] Elle veut sçavoir si les formes ont été observées & la teneur précise de la sentence. C'étoit un desir naturel & digne d'une ame ferme, qui ne se livre pas au désespoir, tant qu'il lui reste quelque moyen de combattre l'adversité. Ainsi le discours du messager a une beauté de situation, & n'est nullement hors de place.

[2] Quoique je sois ici plus long que le texte, je ne crois pas employer aucune idée qui n'y soit contenue d'une manière impli-

Arrivé en ce lieu, je vois le peuple accourir en foule, & s'assembler sur la colline où l'on dit que Danaüs le convoqua le premier, pour satisfaire à la justice qu'Egyptus reclamoit[1]. A la vue de ces mouvemens, j'interroge un des citoyens : « Que se passe-t-il donc, lui dis-je, dans Argos? A-t-on quelque nouvelle des ennemis de l'état, qui excite une alarme soudaine »? Le citoyen me répond : « Ne voyez vous pas Oreste qui s'avance près de ce lieu, & qui vient s'exposer au combat de la mort »[2]? — En effet,

cite & même sentie : on ne peut s'empêcher d'observer qu'il y a un art infini dans la simplicité de ce début, où se trouvent exprimées en si peu de mots tant de circonstances propres à augmenter l'intérêt & la vraisemblance. Il est certain que le poëte ne pouvoit choisir un personnage plus propre à faire un pareil récit. On ne sçauroit être surpris qu'il arrive si à propos des champs ; car de cent vingt mille serviteurs pareils d'Agamemnon (que l'appelle-t-on ses esclaves, si ce nom ne semble dégrader de la pureté des mœurs Lacédémoniennes), il seroit plutôt extraordinaire qu'aucun n'eût été dans ce cas. Le motif qui l'amène est aussi naturel que touchant. Depuis six lunes que les enfans & les vengeurs de son protecteur & de son roi sont dans la détresse, ne doit-il pas venir s'informer de leur sort? Et dans quelle bouche le récit de ce jugement pouvoit avoir plus d'intérêt que dans celle de ce simple cultivateur, ami du vrai & de l'honnête, spectateur innocent de la corruption des villes, & animé d'un zele ardent & légitime pour la cause des malheureux?

[1] Après que les Danaïdes eurent égorgé leurs époux, Egyptus voulant venger ses fils, vint attaquer Danaüs, roi d'Argos, & père de ces barbares épouses. Mais, par l'intercession de Lyncée, on vint à bout de terminer le différend par des voies pacifiques. Le lieu du congrès fut une colline d'Argos, qui devint dès-lors le lieu d'assemblée de ses citoyens.

[2] Le mot COMBAT signifie formes judiciaires, parce que ces

ce ſpectacle inattendu s'offre à ma vue : (eh ! plût aux dieux que je n'en euſſe jamais été témoin !) Pylade & votre frère marchoient enſemble ; l'un triſte & dans la langueur où la maladie le plonge, l'autre ſemblable à un frère, affligé de la même douleur à laquelle ſon ami eſt en proie, occupé du ſoin d'adoucir ſes maux, & de ſoulager ſa foibleſſe en le conduiſant avec la tendreſſe & la vigilance d'un père.

Dès que l'aſſemblée a été formée, le hérault s'eſt levé, & a dit : « Qui veut parler & décider en cet inſtant, s'il faut qu'Oreſte vive ou meure après avoir tué ſa mère ? » — Là-deſſus, s'eſt levé Talthybius, qui accompagna jadis votre père lorſqu'il ravagea la Phrygie ; toujours ſoumis à ceux qui ont en main le pouvoir, il a prononcé un diſcours équivoque ; plein de reſpect & d'admiration pour votre père, n'accordant point à votre frère les mêmes louanges, enveloppant ce qu'il diſoit de mal de quelques propos raiſonnables ; il accuſoit Oreſte d'établir des lois odieuſes contre les mères ; ſur-tout il ne ceſſoit point de tourner vers les amis d'Egiſthe un œil riant & gracieux. Tel eſt le caractère des hommes de ſon état. Les hérault ſe jettent toujours dans le parti que ſuit la fortune ; leur ami, c'eſt l'homme puiſſant & diſtingué par de hauts emplois. Après lui, a parlé le roi Diomède : ſon avis a été qu'il ne falloit pas

formes conſiſtoient, comme on le voit ici, en débats, & qu'on ouvroit, pour ainſi dire, le champ aux combattans.

vous faire mourir, ni vous, ni votre frère; mais qu'en vous condamnant à l'exil, on satisferoit à la piété. Aussi-tôt un murmure, pareil à celui des flots, s'élève dans l'assemblée; les uns applaudissent à ce discours, les autres ne l'approuvent point. Au sein de ces débats, se lève un homme dont rien ne peut contenir la langue effrénée, puissant, & fort en audace, Argien, non d'Argos, citoyen étranger, qui triomphe dans le tumulte, & par la vaine hardiesse de ses discours dépourvus de sens, peut encore séduire les citoyens, & les précipiter dans de funestes résolutions[1]; [car lors qu'un homme dont les discours charment l'oreille, & dont le cœur nourrit de criminels desseins, dirige à son gré l'esprit de la multitude, c'est pour l'état une funeste calamité. Mais ceux qui constamment & avec prudence donnent des avis honnêtes & vertueux,... s'ils échouent au premier instant, dans la suite du moins ils servent utilement l'état. C'est sur eux que le chef du peuple doit arrêter ses regards, persuadé que ses propres intérêts sont les mêmes que ceux d'un

[1] C'est l'orateur Cléophon qu'Euripide semble désigner. Il s'étoit acquis un grand pouvoir par son éloquence, & en abusa souvent. Il étoit Athénien, non d'Athènes, mais de Thrace, & par conséquent citoyen étranger, ou forcé, ou introduit & ramassé, selon la force que le mot grec paroît avoir. Aristophane, dans les Grenouilles, fait aussi des plaisanteries sur le babil & sur la naissance étrangère de cet orateur. La sentence qui suit paroît transposée, & les derniers mots semblent avoir souffert quelque altération.

pareil orateur.] Son avis a été de vous lapider ainſi qu'Oreſte. Tyndare a ſuggéré de tels diſcours à celui qui pourſuivoit ainſi votre mort. Cependant un autre citoyen s'eſt levé, & a pris votre défenſe: privé des graces de la figure, mais doué d'une ame ferme & courageuſe; fréquentant peu la ville & le cercle des aſſemblées, s'impoſant un conſtant travail à lui même:.. tels ſont les citoyens qui ſauvent les états! d'un ſens exquis d'ailleurs; cherchant dans ſes diſcours à combattre de près; ſimple dans ſes mœurs, irréprochable dans ſa vie. Il a dit que le fils d'Agamemnon méritoit une couronne pour avoir oſé venger ſon père, & tuer une femme impie & perfide, dont le crime étoit tel qu'il arrêteroit les vaillans guerriers, qu'il les empêcheroit d'armer leur bras déſormais, & d'aller loin de leurs maiſons ſignaler leur valeur, s'ils laiſſoient leurs épouſes en proie à de vils corrupteurs prêts à ſouiller, en leur abſence, la pureté de la couche nuptiale. Tous les gens de bien applaudiſſent à ce diſcours. Perſonne dès lors n'a pris la parole.

[x] C'eſt à quelques égards le portrait de Socrate; cependant ce philoſophe ne s'éloignoit pas des aſſemblées. Un trait encore paroît ne pas lui appartenir: « S'impoſant un conſtant travail à lui-même », ou comme l'entendent les interprètes, « cultivant ſon bien de ſes mains », ou cultivateur, ou ſimplement, artiſan. Il faut pourtant remarquer que le mot grec ſignifie « qui fait par lui-même », & qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il ſignifiât d'une manière plus détournée, « celui qui travaille ſur lui-même ». C'eſt du moins ce qui mérite d'être examiné.

Mais votre frère s'eſt avancé [1], & a dit : « O vous, habitans de la terre d'Inachus, Pélages [2] ou Danaïdes ! c'eſt votre défenſe que j'ai embraſſée autant que la vengeance de mon père, en immolant celle qui m'a donné le jour. Car s'il eſt permis aux femmes de porter impunément aux hommes le coup de la mort, ceſſez de vous flatter d'atteindre la vieilleſſe, ou devenez eſclaves de vos épouſes. Vous ferez le contraire de ce qu'on a droit d'attendre de vous. Maintenant celle qui a trahi la foi qu'elle devoit à mon père, eſt livrée à la mort ; mais ſi vous me condamnez à la ſuivre au tombeau, cette loi s'étend juſqu'à vous, & nul n'atteindra la vieilleſſe, car de tels attentats ne ſeront plus rares déſormais » [3]. Ce diſcours a paru mériter des éloges, mais il n'a point entraîné les ſuffrages. La victoire

[1] On l'a vu s'avancer au commencement de ces débats judiciaires, mais il eſt reſté parmi des juges ſans parler, & peut-être ſans pouvoir entendre ; maintenant que les débats ont pris fin, il s'avance au milieu de l'aſſemblée pour plaider lui-même ſa cauſe.

[2] Littéralement : « Autrefois Pélaſges, enſuite Danaïdes ». M. Porſon efface ce vers, dont l'authenticité avoit déjà paru ſuſpecte à Musgrave.

[3] Le meſſager eſt un homme ſimple, qui a été frappé des raiſons d'Oreſte, mais qui ne les rend pas avec la même force. Le diſcours d'Oreſte lui-même, dans la langueur & la défaillance, n'a pas parlé ni long-temps ni avec beaucoup de vigueur. Au lieu de ces mots, « cette loi s'étend juſqu'à vous », on devroit peut-être traduire : « la loi ſe relâche, ſe diſſout, périt en même temps que moi ». Le ſens général de la phraſe eſt toujours le même.

eſt demeurée à l'homme méchant qui connoît l'art de parler à la multitude, & qui l'a engagée par ſon diſcours à vous livrer tous les deux à la mort.

A peine le malheureux Oreſte a-t-il obtenu que vous ne périſſiez point par le ſupplice de la lapidation; il a promis de s'ôter la vie de ſa propre main avant la fin du jour, & que vous ſuivriez ſon exemple. Pylade en pleurs l'a reconduit au ſortir de l'aſſemblée; ſes amis l'accompagnent fondant en larmes, & gémiſſant ſur ſon ſort. Bientôt, hélas, ce ſpectacle cruel, bientôt l'aſpect de vos communs malheurs va frapper vos triſtes regards. Préparez, il eſt temps, le glaive ou le lacet funeſte, car il faut quitter pour jamais la lumière du jour. Le ſang illuſtre dont vous ſortez ne vous a été d'aucun ſecours, ni Phébus Pythien aſſis ſur le trépied immortel, mais il a fait lui-même votre perte.

LE CHŒUR.

Malheureuſe princeſſe! vous demeurez muette: vos ſombres regards ſont attachés à la terre. Ah! bientôt nous allons vous voir livrée aux pleurs & aux gémiſſemens [1].

[1] Peut-être Electre ſe contient en préſence du meſſager. Ces mots du chœur ne ſeroient pas inutiles en ce cas, quoique, ſuivant un ſcholiaſte, quelques critiques les euſſent effacés. Ils ont pour but d'annoncer les plaintes d'Electre. Celles-ci ſont de la forme des chœurs chantés dans les entr'actes, ce qui a engagé Barnes & le P. Brumoi à placer le commencement du quatrième acte après

SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

HÉLAS! hélas!—Terre des Pélasges! je commence les funèbres gémissemens en déchirant mon visage de mes propres mains, en meurtrissant ma tête de coups redoublés : hommage qu'accepte sous la terre la déesse des morts, brillante de l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Que la terre des Cyclopes [1] pousse des hurlemens; qu'elle porte le fer sur sa tête & rase sa chevelure dans le deuil où doit la plonger la chûte de la maison des Atrides. Ces marques de compassion sont dûes à ceux qui main-

cette scène. Mais c'est une scène essentielle & nullement un entr'acte. Ce n'est point simplement ici une femme désolée, c'est la fille des rois d'Argos qui voit s'anéantir dans la personne de son frere, le dernier rejeton de sa maison, & qui porte en quelque sorte le deuil de toute sa famille; c'est un saint devoir qu'elle remplit. Elle ne pouvoit s'en dispenser sans inhumanité. Ses pleurs, ses coups, ses cris, ses chants mortuaires sont reclamés par ses ancêtres.

[1] La terre des Cyclopes. Mycène, fondée par les Cyclopes, & faisant partie du royaume d'Argos. Ce n'est peut-être pas sans dessein qu'elle nomme Mycène plutôt qu'Argos, qui venoit de la condamner, quoique d'ailleurs ces noms se confondent chez les poetes.

tenant vont périr à jamais [1], & qui jadis commandoient les armées de la Grèce.

Elle n'eſt plus ! elle n'eſt plus !... La poſtérité entière de Pélops, cette maiſon, objet de l'envie des maiſons les plus fortunées, eſt anéantie [2] : elle eſt renverſée par la haine jalouſe des dieux, & par l'arrêt odieux & ſanguinaire que les citoyens eux-mêmes viennent de prononcer. O race déplorable des hommes, qu'un même jour voit naître & mourir, condamnée à des peines ſans ceſſe renaiſſantes ! voyez comme le ſort ſe joue de nos eſpérances. Les maux, remplacés par les maux, ſe ſuccèdent ſans relâche dans la longue ſuite des temps : toute la vie des mortels eſt agitée & chancelante.

Que ne puis-je m'élancer ſur ce rocher détaché de l'Olympe, qui, ſuſpendu à des chaînes d'or entre le ciel & la terre, vole emporté par un rapide tourbillon! Que ne puis-je, au milieu de ces lamentations funèbres, faire éclater mes plaintes auprès de Tantale, auguſte vieillard, le premier de mes aïeux ! C'eſt lui, c'eſt lui qui fit naître les auteurs de ma maiſon :

[1] A jamais. J'ajoute ce mot pour déterminer le ſens. Car il ne s'agit pas d'Oreſte qui n'a point commandé les armées des Grecs, mais d'Agamemnon, & en général de la maiſon des rois d'Argos : elle ne parle d'elle même & d'Oreſte que comme appartenans à cette illuſtre maiſon.

[2] Les enfans de Thyeſte ayant été maſſacrés par Atrée, & Ménélas n'ayant point de fils, Pelops n'avoit plus d'héritiers, du moins par Atrée & Thyeſte, qui ſont les ſeuls dont il ſoit queſtion chez ſes tragiques.

maiſon

maison malheureuse, en proie aux calamités dès le jour où Pélops traversa la plaine liquide, emporté d'un vol rapide dans un char attelé de quatre coursiers fougueux : il fit périr Myrtile en le précipitant dans les gouffres de l'Océan, près de Géreste blanchi d'écume, & conduisit son char avec adresse le long du rivage battu des flots. De là cette malédiction féconde en gémissemens, qui fondit sur ma maison, lorsque parut le prodige funeste envoyé par le fils de Maïa, un agneau [1] à toison d'or, né dans les troupeaux d'Atrée, roi fameux par ses su-

[1] Œnomaüs, vaincu par la fraude de son écuyer, pria Pélops de venger sa mort. Pélops précipita l'écuyer, & traversa la mer sur son char au détroit de l'Eubée, dont Géreste est un promontoire. L'écuyer, qui se nommoit Myrtile, étoit fils de Mercure. Ce dieu se vengea en excitant la discorde entre les enfans de Pélops. Il s'agissoit de la royauté que Thyeste contestoit à Atrée. Les prodiges en devoient décider. Ils étoient en faveur d'Atrée ; mais Aérope, son épouse, fut corrompue par Thyeste & lui livra l'agneau d'or. Le reste est connu de tous les lecteurs.

Les scholiastes avertissent qu'indépendamment de la liaison de cette histoire au sujet, le poëte fait dans cette ode des allusions d'un autre genre, & tirées de la philosophie naturelle. Tantale est le soleil : ce changement, opéré par les querelles d'Atrée & de Thyeste, désigne le mouvement annuel de cet astre, qui semble reculer vers l'Aurore. Les Pléiades, qui font une constellation du Taureau, ont aussi une position particulière dans le zodiaque : le terme grec employé pour désigner le soleil, paroît relatif à une opinion d'Anaxagore, qui lui attira des persécutions.

Mais ce que je dois répéter ici, & qu'il est important de ne pas perdre de vue, c'est que ce chant est un chant de deuil, un pieux hommage rendu à une maison entière, qui va entrer avec Oreste dans la nuit du tombeau.

perbes courſiers. De-là cette querelle qui détourna le char ailé du ſoleil; forcé de quitter la route du ciel qui l'entraînoit à l'Occident, il recula vers l'Aurore, déeſſe qu'un ſeul courſier porte dans les airs; & Jupiter changeant lui-même la courſe des ſept Pleïades, leur fit ſuivre un chemin nouveau. Un dieu fit ſuccéder les meurtres aux meurtres : il prépara ces feſtins que le nom de Thyeſte a rendu fameux, & l'alliance d'Aérope, Crétoiſe trompeuſe, liée par un trompeur hymenée. Arrivés enfin à leur dernier terme, tous ces anciens malheurs retombent ſur ma tête & ſur celle d'un malheureux père, par l'influence de cet inévitable deſtin qui plonge notre maiſon dans le deuil & dans la douleur.

LE CHŒUR.

Voici votre frère qui s'avance, frappé de la ſentence mortelle. Pylade, le plus fidelle des hommes, l'accompagne; il lui tient lieu de frère, & dirige ſa marche tremblante & mal aſſurée, entraîné ſur ſes pas par le zèle & par les ſoins de l'amitié.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE; LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

MALHEUREUSE que je suis! —O mon frère! je succombe à ma douleur en te voyant sur le bord de la tombe, au pied du bûcher mortuaire.... Malheureuse! hélas! en portant sur toi ce triste & dernier regard, je sens que ma raison se trouble & m'abandonne.

ORESTE.

Contiens ces lamentations de femme, & soumets-toi en silence aux ordres du destin. Ils sont cruels, il est vrai, mais la nécessité veut que tu supportes des maux présens & inévitables.

ÉLECTRE.

Comment, hélas, contiendrai-je mes plaintes? Il ne nous est plus permis, infortunés que nous sommes, de jouir de cette commune clarté qu'un dieu répand sur les humains.

ORESTE.

Ne m'arrache pas la vie. C'est assez qu'elle me

soit enlevée par les suffrages des Argiens[1]. Cesse de m'entretenir de nos communs malheurs.

ELECTRE.

Oreste, infortuné! qui ne plaindroit ta jeunesse & ton triste destin, & cette mort prématurée? Quand tu devrois jouir de la vie, c'est alors que tu n'es plus!

ORESTE.

Au nom des dieux, ne m'inspire point de foiblesse; ne fais point couler mes larmes par le tableau de nos infortunes.

ELECTRE.

Dévoués à la mort, est-il en notre pouvoir d'étouffer les gémissemens? La vie, chère à tous mortels, est toujours un juste sujet de larmes.

ORESTE.

Ce jour est le dernier pour nous. Il faut suspendre le lacet ou aiguiser le glaive fatal.

ELECTRE.

Frappe donc, ô mon frère, frappe toi-même le coup mortel, & qu'aucun des Argiens n'ose faire un tel outrage à la fille d'Agamemnon.

ORESTE.

C'est assez du sang d'une mère. Non, je ne te

[1] Littéralement, par la main des Argiens. C'est vraisemblablement une allusion à l'ancienne manière de donner les suffrages à Argos, dont on a déjà vu un exemple dans les SUPPLIANTES d'Eschyle, T. II. p. 299.

ferai point mourir. Meurs de ta propre main, & choisis toi-même ton supplice.

ELECTRE.

Oui, j'y suis résolue, mes coups suivront de près ceux que tu te porteras. Mais du moins que je puisse te serrer dans mes bras.

ORESTE.

Jouis de ce vain plaisir, si ces embrassemens ont quelque douceur pour ceux qui marchent à la mort.

ELECTRE.

O mon unique ami! ô toi à qui le nom de sœur fut toujours si précieux & si doux! toi qui n'es qu'une ame avec elle!

ORESTE.

Tes larmes m'attendrissent. Oui, je veux répondre à ton amitié, en te pressant tendrement dans mes bras. Et pourquoi, infortuné, craindrois-je encore de me livrer à ces transports?... O sein chéri d'une sœur! ô doux embrassemens! Ah! ces derniers adieux doivent dans notre malheur nous tenir lieu d'enfans & d'hymenée.

ELECTRE.

Hélas, du moins, s'il est permis, qu'un même fer termine nos jours; qu'un même monument reçoive les cercueils de cèdre où nos corps seront enfermés à la fois.

ORESTE.

Cette union seroit douce sans doute; mais tu

vois comme nous sommes privés d'amis dont les soins nous puissent unir au tombeau.

ELECTRE.

Et Ménélas, le perfide Ménélas a donc trahi mon père? Il n'a pas parlé pour toi dans l'assemblée? Il n'a pas cherché à te dérober à la mort?

ORESTE.

Il n'a pas même laissé lire ses sentimens dans ses regards. Tournant vers le sceptre[1] toutes ses espérances il a montré une lâche & timide prudence, pour ne point délivrer ceux qui devroient lui être chers. Mais c'en est fait, ne songeons plus qu'à terminer notre vie par quelqu'action généreuse & digne des enfans d'Agamemnon. Pour moi, je montrerai aux citoyens des sentimens conformes à ma naissance, en me perçant le cœur de mon épée: ose imiter ma fermeté. Et toi, Pylade, préside à ce combat funèbre; après notre mort, arrange nos corps avec les cérémonies accoutumées, & ensevelis-les dans un même tombeau auprès de celui de mon père. Adieu. Je vais, tu m'y vois résolu, je vais exécuter mon dessein.

PYLADE.

Arrête. Voici la première fois que j'ai à me

[1] Héritier avide du sceptre que la mort d'Oreste devoit laisser vacant, Ménélas desiroit sa mort, & d'ailleurs avoit à ménager le peuple porté aux voies de rigueur. Peut-être auroit-il fallu traduire plus simplement: « il a craint de sauver ses amis ».

plaindre de toi : as-tu pû croire que je vouluſſe te ſurvivre ?

ORESTE.

Pourquoi faut-il que ma mort entraîne la tienne ?

PYLADE.

Tu le demandes? Et pourquoi faut-il que je vive privé de ton amitié ?

ORESTE.

Ah ! tu n'as pas tué ta mère, ainſi que moi. . . ; Malheureux !

PYLADE.

J'ai tout fait avec toi, je dois partager tous tes maux.

ORESTE.

Rends à ton père la vie que tu lui dois ; ne partage pas ma deſtinée : tu as une patrie, il n'en eſt plus pour moi : tu as une maiſon paternelle, un vaſte port d'opulence & de proſpérité. Il faut renoncer à l'alliance d'une ſœur malheureuſe que je t'avois promiſe pour honorer notre amitié : va contracter d'autres liens, & deviens père d'une nombreuſe proſpérité ; nous ne ſerons jamais unis par les nœuds de cet hymenée. Adieu, ô le plus cher de mes amis ! Sois heureux, tu le peux ; pour nous tout eſt fini : devenus la proie de la mort, nous ſommes privés de tous les plaiſirs [1].

[1] C'eſt encore une de ces alluſions à la forme de ſalutation en uſage chez les Grecs, qu'on ne peut exprimer clairement dans

PYLADE.

Tu es loin, ſans doute, de lire dans mon cœur. Puiſſe mon ſang être rejeté à la fois du ſein de la terre féconde, & du brillant ſéjour de cet air pur & lumineux [1], ſi jamais je trahis l'amitié qui nous lie, & ſi je t'abandonne en me délivrant du danger. J'ai commis le meurtre avec toi, je ne prétends point m'en défendre; c'eſt moi qui ai dirigé par mes conſeils cette action pour laquelle on te punit; il faut donc que je meure auſſi avec toi, & avec celle qui va partager ton deſtin. Elle eſt à moi, puiſque ſa main me fut promiſe, & je la reconnois pour ma légitime épouſe. Eh, que dirois-je à mon retour dans la terre de Delphes, dans la citadelle des Phocéens? que dirois-je pour juſtifier ma lâcheté? moi qui fus votre ami avant vos infortunes, & qui maintenant ne ſerois point ton ami dans le malheur! Rien ne pourroit ſans doute m'excuſer, & le ſoin de ma gloire doit m'être cher ainſi qu'à toi [2]. Mais

une traduction. Oreſte, en diſant CHAIRÉ, ne dit point autre choſe qu'ADIEU; mais ce mot, qui ſignifie RÉJOUIS TOI, lui rappelle une idée qui contraſte avec ſon état.

[1] Pluſieurs anciens philoſophes enviſageoient le ſang comme le ſiége de la vie & même de l'ame. Pluſieurs, & en particulier Anaxagore, penſoient que l'ame ou la partie ſentante, ſe confond après la mort dans l'éther ou dans l'air le plus pur. Pylade dit donc: « Puiſſe » mon corps & mon ame, après ma mort, ne point retourner à leurs » élémens ».

[2] Ou bien, « cela ne ſe peut, je dois partager ton ſort ». C'eſt le ſens qu'adopte le ſcholiaſte.

puisqu'il faut enfin que nous mourrions, unissons du moins nos conseils afin d'entraîner Ménélas dans notre ruine.

ORESTE.

O le plus cher des mortels, que ne puis-je jouir de ce spectacle, & mourir!

PYLADE.

Suis donc mes avis. Mais avant tout, suspends les coups du fer meurtrier.

ORESTE.

Oui, je les suspendrai, si je puis me venger d'un ennemi.

PYLADE, bas.

Silence! j'ai peu de confiance aux femmes.

ORESTE.

Ne crains point celles-ci, elles sont nos amies.

PYLADE.

Faisons périr Hélène. Quelle amère douleur pour Ménélas!

ORESTE.

Par quel moyen? J'y suis prêt si la chose est possible.

PYLADE.

En la perçant de nos épées. Elle est cachée dans ton palais.

ORESTE.

Oui, elle y prend d'avance possession de son héritage.

PYLADE.

Mais elle n'en jouira pas ; c'eſt déſormais Pluton qu'elle aura pour époux [1].

ORESTE.

Et comment l'eſpérer ? Elle eſt entourée d'une ſuite nombreuſe de barbares.

PYLADE.

De qui ?... des Phrygiens ?... Il n'en eſt aucun que je puiſſe craindre.

ORESTE.

Ils ſont tels en effet que doivent être des hommes chargés du ſoin de ſes miroirs & de ſes parfums.

PYLADE.

Elle vient donc en ces lieux ſuivie de tout le luxe de Troie ?

ORESTE.

La Grèce n'eſt pour elle qu'une étroite & chétive demeure.

PYLADE.

Un eſclave n'eſt rien auprès d'un homme libre.

ORESTE.

Ah ! ſi j'achève cette entrepriſe, une double mort n'a rien qui m'effraie.

[1] Formule uſitée, & dont on a déjà vû bien des exemples. Mais il y a ici une ironie qui fait la liaiſon des idées, & qu'il ne faut pas perdre de vue. Hélène, épouſe de Pluton, ceſſant d'être épouſe de Ménélas, perd ſes droits à l'héritage d'Oreſte. Peut-être faudroit-il traduire la phraſe précédente ainſi que fait M. Brunck. « Elle y eſt » entièrement en ſûreté ». Et la réponſe de Pylade : « Pas encore, » puiſqu'elle eſt unie à Pluton ».

PYLADE.

Si je puis te venger, crois que j'aurai les mêmes sentimens.

ORESTE.

Achève maintenant de me développer ton projet.

PYLADE.

Nous entrerons dans le palais, comme étant sur le point de mourir.

ORESTE.

Jusques-là rien ne paroît devoir nous arrêter; mais je ne vois pas la suite de tes desseins.

PYLADE.

Nous donnerons cours à nos larmes, & nous déplorerons notre sort devant elle.

ORESTE.

De manière à lui arracher aussi des pleurs qui cacheront la joie qu'elle ressentira au fond de son cœur.

PYLADE.

Et nous aussi à notre tour nous éprouverons ce sentiment.

ORESTE.

Comment enfin terminerons-nous le combat?

PYLADE.

Nous porterons nos épées cachées sous ces vêtemens.

ORESTE.

Mais quel moyen de frapper le coup mortel en présence des serviteurs?

PYLADE.

Nous les ferons sortir, & nous les disperserons çà & là dans le palais.

ORESTE.

Si quelqu'un refuse de se taire, il tombera sous nos coups.

PYLADE.

Pour tout le reste nous prendrons conseil des circonstances.

ORESTE.

Périsse Hélène ! voilà le mot du ralliement.

PYLADE.

Tu l'as dit. Reconnois maintenant que je te donne un vertueux conseil. Sans doute, si nous tournions ce fer contre une femme plus pure, un tel meurtre nous couvriroit d'infamie; mais c'est ici venger la Grèce entière. Ceux dont Hélène a fait périr les pères, ceux qu'elle a privés de leurs enfans, les épouses auxquelles elle a arraché leurs époux feront retentir des cris d'allégresse ; ils feront brûler l'encens sur les autels, en priant les dieux de t'accorder ainsi qu'à moi les plus glorieuses récompenses, pour avoir versé le sang d'une femme perfide. Du moment qu'elle ne sera plus, tu ne seras plus appelé parricide : tu quitteras ce nom odieux pour prendre celui de meurtrier d'Hélène, dont la vie fut fatale à tant de héros. Non, il ne faut pas que Ménélas vive au sein des prospérités,

& que ton père, & toi-même, & ta sœur, vous soyez livrés à la mort.... Et ta mère!... mais je laisse ce souvenir, il ne sied pas de le rappeler; enfin il ne faut pas que Ménélas demeure maître de ton palais après avoir recouvré son épouse par la valeur d'Agamemnon. Que je cesse de vivre, si je ne tire du fourreau le glaive noir pour la frapper; ou si Hélène échappe à nos coups, embrâsons ce palais, & ensevelissons-nous sous ses ruines. En terminant l'une ou l'autre de ces entreprises, nous assurons également notre gloire, car nous mourrons d'une belle mort, ou nous sauverons nos vies avec honneur [1].

LE CHŒUR.

La fille de Tyndare a mérité la haine de toutes les femmes, en déshonorant son sexe par sa perfidie.

ORESTE.

Ah, il n'est rien qu'on doive préférer à un ami véritable: ni les trésors de l'opulence, ni l'éclat de la royauté ne peuvent lui être comparés; & la faveur de la multitude est un bien de nulle valeur, s'il faut l'acheter par le sacrifice d'un généreux ami. C'est toi qui inventas le piége où Egisthe est tombé: sans cesse à mes côtés tu as partagé tous mes dangers; & maintenant encore tu livres mes ennemis à ma ven-

[1] Il semble, comme le remarque M. Brunck, qu'Euripide imite ici le vers 1319 de l'Electre de Sophocle. Voyez Tom. III. pag. 88.

geance, tu n'es pas éloigné de moi [1]... Je m'arrête, & ne te louerai point : on peut être importuné, je le ſçais, des louanges trop répétées. Pour moi, prêt à rendre le dernier ſoupir, tout mon deſir eſt de mourir en cauſant à mes ennemis quelque mortelle douleur, afin de perdre à mon tour ceux qui m'ont lâchement trahi, & de faire gémir ceux qui m'ont rendu malheureux. Je ſuis le fils d'Agamemnon qui commanda jadis la Grèce, & ſe montra digne d'un tel honneur ; qui, ſans porter le nom de monarque abſolu, eut en ſes mains tout le pouvoir d'un dieu :... je ne déshonorerai point ſa mémoire en mourant de la mort d'un eſclave : ma fin ſera celle d'un homme libre, & je me vengerai de Ménélas. En ſaiſiſſant cette ſeule proie, nous ſerons heureux ſans doute ; mais ſi, par un coup inattendu, nous obtenions notre délivrance ; ſi nous donnions la mort en ſauvant notre vie,... voilà, voilà l'objet de mes vœux : & ce deſir que j'oſe former, ma bouche ſe plaît à l'exprimer : mon cœur jouit ſans peine & ſans danger [2] de ces paroles fugitives.

ÉLECTRE.

Et bien, mon frère, ce que tu deſires ſi vivement, je l'ai, je penſe, en mon pouvoir ; je veux dire ta délivrance, celle de Pylade & la mienne.

[1] Il y a ici une réticence que l'air & le geſte de Pylade doivent rendre naturelle.

[2] Littéralement : Sans frais.

ORESTE.

Ta parole est un augure des dieux. Mais explique-toi, car je connois ta prudence.

ÉLECTRE.

(à Oreste.) Ecoute. (à Pylade.) Et vous, accordez-moi votre attention.

ORESTE.

Parle... Ah! l'attente d'un bien est déjà un plaisir.

ÉLECTRE.

Tu connois la fille d'Hélène? C'est te demander, je pense, ce que tu ne peux ignorer [1].

ORESTE.

Je connois sans doute Hermione, dont les jeunes ans furent confiés aux soins de ma mère.

ÉLECTRE.

Elle est allée au tombeau de Clytemnestre.

ORESTE.

Quel dessein l'a conduite en ce lieu qui puisse faire naître quelqu'espérance dans nos cœurs?

ÉLECTRE.

Elle est chargée d'y faire des libations au nom de sa mère.

ORESTE.

Eh bien encore que vois-tu dans ce dessein qui puisse servir à nous dérober à la mort?

[1] Les mœurs grecques permettoient peu de communication entre les deux sexes; ainsi cette question est plus naturelle qu'elle ne le sembleroit au premier coup-d'œil.

ÉLECTRE.

Saiſiſſons-la comme un ôtage, lorſqu'elle reviendra au palais.

ORESTE.

De quels maux penſes-tu qu'un tel ſecours ſoulage trois amis ?

ÉLECTRE.

Lorſqu'Hélène aura ſuccombé ſous vos coups, ſi Ménélas veut ſe venger ſur toi, ſur Pylade ou ſur moi, (car nous trois ne ſommes qu'un par notre amitié) dis-lui que tu vas immoler Hermione ; mais il faut que ta main tienne en effet ſuſpendu ſur ſa tête le glaive ſorti du fourreau, prêt à frapper le coup mortel. Si la crainte de voir périr ſa fille & la vue d'une épouſe baignée dans ſon ſang engagent Ménélas à garantir ta vie, laiſſe jouir un père du bonheur de revoir ſa fille vivante ; mais s'il ne peut commander à ſon cœur prompt à la colère, s'il veut te faire périr, toi-même fais tomber la tête d'Hermione Je crois cependant, quelque fureur qui le trouble au premier abord, qu'on verra s'amollir enſuite ce cœur ſi féroce ; car il n'a ni audace, ni vaillance. Voilà ſur quoi je fonde mes eſpérances, & ce que j'avois à dire.

ORESTE.

O toi qui joins aux graces de ton ſexe la force & la vertu du nôtre, que tu es digne de jouir de la vie, & non d'être immolée à la fleur de l'âge!

Pylade,

Pylade, telle eſt l'épouſe que tu vas perdre pour jamais. Avec elle, hélas, tu aurois goûté les douceurs d'un heureux hymenée.

PYLADE.

Puiſſé-je encore le voir s'accomplir! Puiſſe cette épouſe chérie entrer dans la ville des Phocéens, ſuivie des chants glorieux de l'hymen [1].

ORESTE.

Quand Hermione rentrera-t-elle dans ce palais? Car il n'eſt rien de plus beau que tes projets, ſi la fortune nous ſeconde à cet égard & livre entre nos mains la fille d'un perfide père.

ELECTRE.

Je crois qu'elle ne peut être loin du palais. Le temps qui s'eſt écoulé depuis qu'elle en eſt ſortie, paroît ſuffire à ſon retour [2].

ORESTE.

Ainſi tout ſemble nous promettre un heureux ſuccès. Toi donc, Electre, chère ſœur, reſte ici devant le palais pour attendre Hermione. Juſqu'à ce que notre entrepriſe ſoit achevée, fais une garde vigilante, de peur que quelque ſecours, ou même

[1] Un ſcholiaſte obſerve fort mal à propos, à ce qu'il me ſemble, que ces mots ſont hors du ſujet. Il y a, au contraire, beaucoup d'art dans la réflexion d'Oreſte, qui veut lier Pylade à ſes intérêts par le double nœud de l'amitié & de l'amour.

[2] On ſe rappelle qu'Hélène avoit ordonné à Hermione de revenir auſſi tôt qu'elle auroit fait les libations, ſans s'arrêter ni ſe détourner pour aucun autre objet.

le frère de notre père n'entre dans le palais pour prévenir notre deſſein : que tes cris auſſi-tôt faſſent retentir ces lieux; heurte à coups redoublés, ou fais en ſorte que tes diſcours parviennent juſqu'à nos oreilles. Pour nous, Pylade, cher compagnon de tous mes travaux, entrons, marchons le fer à la main à notre dernier combat. O toi! mon père, qui habites le palais de la nuit ténébreuſe!... Oreſte, ton fils, t'appelle; viens au ſecours de ceux qui ſont dans la détreſſe: c'eſt pour toi que je ſouffre, ô malheureux! ſans l'avoir mérité : j'ai ſervi la juſtice, & je ſuis trahi par ton propre frère. C'eſt ſon épouſe que je veux ſaiſir & immoler en ce jour: ſeconde cette entrepriſe, & viens la terminer avec nous.

ÉLECTRE.

O mon père! accours à notre aide, ſi du fond des enfers tu entends la voix de tes enfans prêts à mourir pour toi.

PYLADE.

O toi que les nœuds du ſang uniſſent à mon père! Agamemnon! reçois auſſi les prières que je t'adreſſe; ſauve tes enfans.

ORESTE.

J'ai tué ma mère....

PYLADE.

J'ai tenu le fer meurtrier.

ÉLECTRE.

Et moi j'ai excité le courroux d'un frère ; j'ai dégagé son ame de la frayeur.

ORESTE.

O mon père, j'ai vengé ta mort.

ÉLECTRE.

Je ne t'ai point trahi.

PYLADE.

Sois sensible à ces plaintes, délivre tes enfans,

ORESTE.

Je te fais une libation de mes larmes.

ÉLECTRE.

Et moi de mes gémissemens.

PYLADE.

C'est assez. Hâtons-nous d'agir. Si les supplications peuvent pénétrer dans les entrailles de la terre, il nous entend. Et toi, ô Jupiter, père de nos aïeux [1] ! Et toi, divine majesté de l'éternelle Justice ! accordez un heureux succès à Oreste, à Pylade & à Electre ; car un même combat, une même vengeance unit trois amis en ce jour. Sauver leurs vies à la fois, ou mourir par un commun trépas, tel est le sort qui leur est réservé.

[1] Pylade descendoit de Jupiter par Eaque.

SCÈNE V.

ÉLECTRE, LE CHŒUR, tantôt réuni, tantôt diviſé en deux bandes ou demi-chœurs.

ÉLECTRE.

CHÈRES citoyennes de Mycène, ô vous qui tenez le premier rang dans l'antique royaume des Argiens [1].

[1] Littéralement : « dans la terre Pélaſgienne des Argiens ». L'Argolide avoit été auparavant appelée Pélaſgie, du nom d'un de ſes rois. Peut-être devroit-on lier cette phraſe à la ſuivante. « Premièrement tournez-vous vers la demeure Pélaſgienne des Argiens », (vers Argos ou vers quelque lieu particulier de cette ville) « les unes ici, &c. »

J'ai déjà obſervé que Mycène & Argos ſe confondent. Il ſemble, dans la belle expoſition de l'ELECTRE de Sophocle, que le palais des Pélopides étoit dans Mycène, & que Mycène étoit la ville, Argos l'état. Mais les poëtes ont varié.

Il ne faut pas s'étonner au reſte qu'Electre appelle le chœur à haute voix. Nous ne nous faiſons point de juſtes idées de la grandeur des théâtres anciens lorſque nous en jugeons par les nôtres. Pour l'intelligence de cette ſcène, il faut ſe rappeler que la porte du palais étoit au fond du théâtre, fort loin de l'orcheſtre où ſe tenoit le chœur. Cette place du chœur étoit plus baſſe que la ſcène ou jouoient les autres acteurs, car le chœur montoit des degrés pour parvenir à celle-ci. La ſcène d'ailleurs n'offroit point, comme la plupart de nos décorations, un lieu ouvert pour ainſi dire de toutes parts. Ainſi Electre ferme les avenues du palais par les femmes qu'elle place de deux côtés oppoſés ; & elle va & vient des unes aux autres, & s'approche ou s'éloigne du palais, ſuivant que l'exige ſon inquiétude ou ſes deſſeins. Il eſt dommage qu'on n'indique pas ces diſtributions du théâtre ancien aux décorateurs qui tra-

LE CHŒUR.

Pourquoi m'appelez-vous, auguſte princeſſe? (car ce titre vous reſte encore dans la ville de Danaüs.)

ÉLECTRE.

Demeurez en ce lieu : vous, près de ce chemin où les chars ont un libre paſſage ; & vous, vers ce ſentier oppoſé, afin de garder le palais.

LE CHŒUR.

Quelle raiſon vous engage à me donner cet ordre nouveau ? Parlez, chère princeſſe.

ÉLECTRE.

Je crains que quelqu'un ne s'approche pour s'aſ-

vaillent pour des pièces tirées de l'antiquité, ainſi qu'aux acteurs qui les jouent. On ne ſauroit dire le nombre d'abſurdités qui réſultent d'un tel oubli. L'objet eſt peu important ſans doute, ſi on le compare au mérite intrinſèque d'un ouvrage dramatique, mais il ne laiſſe pas d'avoir ſon prix, puiſqu'il favoriſe l'illuſion. Dans la première ſcène de PHILOCTÈTE, par exemple, telle qu'on la donne au théâtre François, Ulyſſe ne devroit pas être placé à quatre pas de Néoptolème, & à l'entrée de la caverne. Dans la ſuivante, on a peine à comprendre comment un ſeul homme peut garder un lieu ouvert de toutes parts. Si la pièce ne brillait pas de tant de beautés, on ſeroit choqué de ces invraiſemblances. On pourroit, je crois, les éviter en étudiant avec ſoin la ſcénographie ancienne. On s'aſſureroit, ſi je ne me trompe, que la ſcène de PHILOCTÈTE offroit à droite le rivage, entouré & environné de rochers à pic du côté du fond, de précipices ſur la gauche ; un ſeul ſentier intermédiaire. La grotte percée à jour eſt au fond : preſqu'imperceptible, peut-être inviſible aux ſpectateurs, du moins certainement inviſible à Ulyſſe, qui même eſt peut-être ſur la poupe du vaiſſeau : mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans des détails ſi étrangers à la tragédie d'ORESTE.

surer de notre mort, & qu'il ne découvre des malheurs nouveaux.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Courez; hâtons-nous. Pour moi, je vais garder ce sentier que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Et moi, le chemin qui est vers le couchant.

ÉLECTRE.

Portez de tous côtés vos regards inquiets; ici... de ce côté encore... & vers ce lieu élevé d'où l'on pourroit nous découvrir.

LE CHŒUR.

Vous nous voyez attentives.

ÉLECTRE.

Observez avec soin ce qui se passe autour de vous: prenez garde que ces boucles flottantes ne dérobent aucun objet à votre vue [1].

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Un homme s'avance dans le sentier. Quel est cet habitant des champs qui tourne autour de votre palais?

ÉLECTRE.

O mes amies! tout est perdu, s'il va découvrir à nos ennemis ces lions acharnés en secret au carnage.

[1] Le deuil ou la pudeur pouvoit engager ces jeunes Argiennes à avoir leurs cheveux abattus sur le visage. Peut être Electre craint-elle qu'étant assemblées en un groupe, les cheveux de l'une ne cachent à l'autre les objets.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Soyez sans crainte, chère princesse ; le sentier où vous tournez vos regards alarmés, est entièrement désert.

ÉLECTRE, au second demi-chœur.

Et de votre côté tout est-il en sûreté pour moi? Rassurez-moi par votre réponse. Tout l'espace que vous découvrez au-devant du palais, n'offre-t-il personne à vos yeux?

SECOND DEMI-CHŒUR.

De mon côté tout est tranquille. (au premier Demi-chœur.) Mais veillez du vôtre, de peur que quelque Argien ne s'approche.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Rassurez-vous. Je n'apperçois aucun mouvement.

ÉLECTRE.

Je vais donc près de la porte faire entendre ma voix [1]. (Elle se place à la porte, au fond du théâtre.) O! vous qui êtes dans le palais, pourquoi, tandis que tout est tranquille, tardez-vous d'accomplir le sanglant sacrifice? .... Ils ne m'entendent pas; ..... malheureuse que je suis! ses charmes ont-ils émoussé leurs poignards? — Peut-être quelqu'Argien armé pour la secourir, porte vers le palais ses pas précipités .... Redoublez d'attention : ce n'est pas le moment de ralentir votre ardeur. Vous donc de ce

[1] Ou, selon d'autres interprètes, « je vais prêter l'oreille à la porte ».

côté, & vous de celui-ci, portez au loin vos vigilans regards.

LE CHŒUR.

Nous parcourons des yeux le chemin [1]; nous observons tous les lieux d'alentour.

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, HÉLÈNE, dans l'intérieur du palais, LE CHŒUR.

HÉLÈNE, du fond du palais.

O Argos! je péris d'une mort cruelle!

ÉLECTRE.

Entendez vous? leurs mains se baignent dans son sang. Ces cris douloureux sont sans doute ceux d'Hélène.

DEMI-CHŒUR.

O puissance éternelle de Jupiter! venez secourir nos amis.

HÉLÈNE, du fond du palais.

O Ménélas! je meurs! & tu ne viens pas à mon aide!

ÉLECTRE.

Tuez, massacrez, égorgez, enfoncez vos fers

[1] Littéralement : « Nous changeons le chemin ». Peut-être en effet les deux DEMI-CHŒURS changent-ils de place. J'ai suivi l'interprétation du scholiaste.

acérés dans le sein d'une perfide qui a abandonné son père, qui a abandonné son mari, qui a fait périr des milliers de Grecs sur les rives du Scamandre, où les traits & le fer ont fait couler tant de larmes.

LE CHŒUR.

Silence, silence! J'ai entendu quelque bruit dans le chemin qui conduit au palais.

SCÈNE VII.

ÉLECTRE, HERMIONE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

O chères compagnes! voilà Hermione qui arrive au milieu du carnage : faisons silence. Elle vient tomber d'elle-même dans nos filets. Si je puis l'avoir en ma puissance, je me féliciterai de ma proie. Demeurez tranquille; que votre air ni vos yeux ne puissent faire connoître rien de ce qui vient de se passer. Pour moi, je vais prendre un visage sombre, comme si j'ignorois en effet les coups qui viennent de se porter. (A Hermione.) Jeune princesse, venez-vous de couronner la tombe de Clytemnestre? avez-vous fait les libations mortuaires?

HERMIONE.

Je viens d'achever cette cérémonie qui doit appaiſer ſes mânes. Mais une frayeur ſoudaine eſt venue me ſaiſir : éloignée de ces lieux, des cris ſe ſont fait entendre dans le palais, dont je n'ai pu comprendre la cauſe.

ELECTRE.

Ah! tout ce qui ſe paſſe eſt bien propre à redoubler nos gémiſſemens.

HERMIONE.

Ecartez ces propos ſiniſtres. Quel nouveau malheur vous accable?

ELECTRE.

Les citoyens ont prononcé la mort d'Oreſte & la mienne.

HERMIONE.

Dieux! écartez un tel malheur. Non, je ne verrai point frapper d'un coup ſi cruel ceux à qui je ſuis unie par les liens du ſang.

ELECTRE.

L'arrêt eſt prononcé : nous gémiſſons ſous le joug de la néceſſité.

HERMIONE.

Vos malheurs ſont-ils la cauſe de ces cris pouſſés dans l'intérieur du palais?

ELECTRE.

Suppliant aux pieds d'Hélène, il frappe l'air de ſes cris plaintifs.

HERMIONE.

Qui? expliquez-vous. Je ne vous comprends point.

ELECTRE.

Le malheureux Oreſte : il implore ſa grace & la mienne.

HERMIONE.

C'eſt donc pour un juſte ſujet que le palais a retenti de ſiniſtres clameurs?

ELECTRE.

Pour quel autre plus juſte pourroit-on élever la voix? Mais venez, joignez vos prières à celles de vos amis, tombez aux pieds de votre heureuſe mère, qu'elle engage Ménélas à s'oppoſer à notre mort. O vous, que ma mère a élevée dans ſon ſein! plaignez notre ſort, ſoulagez notre infortune. Courez à ce glorieux combat, j'y marcherai devant vous : hélas! vous êtes notre ſeul recours dans notre adverſité.

HERMIONE.

Et bien, je me hâte d'entrer dans le palais: vivez, s'il eſt en mon pouvoir.

SCÈNE VIII.

HERMIONE & ORESTE dans le palais; ELECTRE & LE CHŒUR hors du palais.

ELECTRE.

Accourez, chers guerriers qui êtes dans ce palais : venez vous saisir de votre proie.

HERMIONE, entrant dans le palais.

O dieux! que vois-je?

ORESTE, dans le palais.

Demeurez en silence; vous venez en ces lieux sauver nos jours, sans peut-être sauver les vôtres.

ELECTRE.

Arrêtez, saisissez. Suspendez le glaive sur sa tête, & demeurez tranquilles : que Ménélas sache qu'il a trouvé des hommes & non de lâches Phrygiens, & qu'il éprouve le traitement dû à sa perfidie. Vous, mes amies, faites du bruit, élevez votre voix au-devant du palais, de peur que les habitans d'Argos ne s'épouvantent à l'ouie de ce meurtre, & ne viennent au palais pour y donner du secours, avant que j'aie vu de mes yeux le corps d'Hélène baigné dans son sang, ou que nous ayons entendu quelqu'un de ses esclaves : car quoi-

que je sache quelques détails, il en est d'autres que j'ignore. (Elle entre dans le palais) [1].

SCÈNE IX.

LE CHŒUR seul.

C'est avec justice que la vengeance des dieux a fondu sur Hélène; car elle a rempli toute la Grèce de larmes pour ce funeste berger du mont Ida, qui entraîna la Grèce vers Ilion. — Mais faites silence, j'entends du bruit à la porte du palais: voilà un des Phrygiens qui en sort, & qui pourra nous apprendre ce qui s'y passe [2].

[1] Peut-être sort-elle & entre-t-elle à diverses reprises. Il me paroît extraordinaire qu'Electre se propose d'entendre de la bouche de quelqu'esclave, un récit qu'elle doit naturellement apprendre de son frère & de Pylade. Cependant il est certain qu'elle entre dans le palais: elle ne parle point dans la scène qui suit: elle est dans le palais quand Ménélas arrive. Enfin elle a parlé à Hermione comme si elle entroit elle-même avec elle. En sorte que le chœur reste seul comme pour caractériser l'entr'acte. Et pendant son chant & la scène du Phrygien, les acteurs principaux sont censés occupés à mettre le palais en état de défense, & à se disposer à recevoir Ménélas.

[2] Ces trois derniers vers, si l'on en croit un critique grec, ne sont pas d'Euripide. Ils ont été insérés là par les comédiens qui entroient sur le théâtre par la porte, de peur de se blesser en sautant du haut des triglyphes, comme le Phrygien devroit le faire pour se conformer à ses propres expressions. Voulant donc en quelque sorte justifier cette inconséquence, ils ont mis dans la bouche du chœur ces paroles qui annoncent son arrivée par la porte du palais. Un cri-

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ESCLAVE PHRYGIEN, LE CHŒUR.

LE PHRYGIEN.

J'AI échappé au glaive Argien; & pour éviter la mort j'ai fui, ſans quitter la molle chauſſure des Phrygiens, au-delà des lambris de cèdre du palais, & de ces ſimples ornemens d'une architecture dorique [1]; cette terre diſparoît pour moi, & n'offre

tique moderne, le dernier éditeur d'EURIPIDE, n'ajoute pas foi à cette obſervation du ſcholiaſte grec. Il explique le prétendu ſaut du Phrygien comme une ſortie naturelle par la porte, & il fait remarquer d'autres expreſſions qui confirment cette explication. Je l'ai ſuivie dans ma traduction avec quelques légères différences.

[1] Littéralement : Au-delà des lambris de cèdre de la chambre à coucher (ou bien du portique) & des triglyphes doriques. C'eſt cette phraſe qui, au premier coup-d'œil, ſemble indiquer que le Phrygien ſaute du haut des appartemens ou du toit, parce qu'il ſemble qu'il diſe : j'ai fui par-deſſus les lambris, &c. Mais il paroît qu'il dit ſeulement qu'il ſort & qu'il s'avance hors du palais, ou bien que hors du palais il ne trouve aucun aſyle. S'il parle avec détail de ces lambris de cèdre & de ces triglyphes doriques, c'eſt ſans doute parce que la comparaiſon de cette architecture ſimple à celle des palais phrygiens, chargés d'ornemens & brillans d'or de toute parts, excite à la fois ſes regrets & même ſes dédains. Ce dernier ſentiment qui contraſte avec ſa ſituation, ne pouvoit manquer de le rendre ridicule & mépriſable. Les Grecs aimoient à voir

point de retraite à un barbare. Hélas! où fuirai-je? ô étrangers! dois-je donc m'élever dans l'air resplendissant de lumière, ou voler sur les vastes mers dont Océan, ce dieu à tête de taureau, fait rouler les flots mugissans, en enveloppant la terre entière dans ses bras?

LE CHŒUR.

Qu'est-il donc arrivé, esclave d'Hélène, étranger venu de l'Ida?

LE PHRYGIEN.

Ilion! Ilion!... hélas! hélas!... ô capitale de la Phrygie! fertiles campagnes! ô mont sacré d'Ida! que je déplore votre perte! Ma voix étrangère en ces lieux les fait retentir de chants lugubres [1]: la beauté d'Hélène a causé tous ces malheurs: oui, c'est la fille de Léda, cette Hélène dont l'éclat effaçoit la blancheur du cygne qui la fit naître; c'est cette princesse infortunée qui est devenue la furie de Pergame, de ces murs superbes, ouvrage

sur leur théâtre les barbares humiliés. Sous le nom de Phrygiens, c'étoient les Perses qu'on avoit coutume de leur peindre, afin de satisfaire & d'entretenir leur haine & leur mépris pour cette nation ennemie. La chaussure phrygienne de cet esclave est caractérisée par le même mot qu'Euripide emploie pour désigner la chaussure de Darius. Les Perses n'aimoient pas moins que les autres Orientaux le faste & l'éclat de l'or; ce goût a toujours été celui des Asiatiques. Virgile n'a pas oublié de l'attribuer également aux Troyens:

« Barbarico postes auro spoliisque superbi » Æn. II. 504.

[1] Gr. du chant barbarien; c'étoit une espèce particulière d'harmonie.

d'Apollon... Ah! ah!... ſuperbes murs dignes de nos éternels regrets! O infortunée Dardanie! ô funeſte enlèvement de Ganymède, favori de Jupiter [1]!

LE CHŒUR.

Explique-nous de nouveau clairement chaque circonſtance de cet événement qui eſt arrivé dans le palais; car il ne m'eſt pas facile, par ce que tu as dit juſqu'ici, de former aucune conjecture aſſurée.

LE PHRYGIEN.

C'eſt le chant de Linus [2], le chant de Linus, le premier chant de mort qu'entonnent les Barbares... Hélas! hélas!.... avec les plaintifs accens des voix aſiatiques, en cet inſtant funeſte où le ſang royal eſt répandu ſur la terre par le glaive de fer; cruel miniſtre de Pluton..... Deux lions ſont entrés dans le palais (car je vais vous répéter chaque circonſtance avec plus de détail), deux Grecs jumeaux; l'un dont le père fut décoré du nom de chef des armées; l'autre le fils de Strophius, toujours occupé de perfides deſſeins, ſemblable à Ulyſſe, ourdiſ-

[1] Littéralement : O cavalcade de Ganymède, &c. Il fut placé ſur l'aigle comme ſur un cheval. Cet enlèvement, en excitant le courroux de Junon, contribua à la perte de Troie.

[2] Hymne funèbre des Phrygiens : chez les Grecs il paroît que c'étoit le chant des villageois. Le Phrygien juſtifie ſes plaintes par l'uſage de ſa nation : ou plutôt il explique les cris qu'on entend dans le palais, & qu'il reconnoît être ceux des ſerviteurs d'Hélène.

ſant

sant ses ruses en silence, fidelle à ses amis, audacieux dans le combat, habile dans l'art de la guerre, & tel enfin qu'un dragon homicide. Périsse la calme prévoyance qui préside à ses artifices! Ces deux guerriers s'approchent du trône où siège celle que Pâris, cet archer fameux [1], eut jadis pour épouse: ils s'arrêtent [2] auprès d'elle, les yeux baignés de larmes, dans la contenance la plus humble, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, veillant attentivement sur elle. Tous deux à la fois embrassent les genoux d'Hélène de leurs mains suppliantes. Les esclaves Phrygiens accourent de toutes parts, se demandant les uns aux autres avec effroi, s'il n'y avoit point là quelque ruse cachée. Les uns n'en soupçonnent aucune, les autres disent que le dragon parricide tient enfin dans ses rêts la fille de Tyndare.

LE CHŒUR.

Où étois-tu dans cet instant? la peur t'avoit-t-elle déjà fait fuir?

LE PHRYGIEN.

Selon l'usage des Phrygiens, j'excitois un souffle léger près du visage d'Hélène & sur ses boucles flottantes, par le mouvement répété d'un éventail

[1] Le Phrygien croit relever la gloire de Pâris, mais il l'avilit; car pour le fils d'un roi le rang d'archer étoit peu élevé: c'étoit une sorte d'opprobre pour un héros.

[2] Ou, ils s'asseyent.

ailé & arrondi avec grace, suivant une coutume étrangère en ces lieux ; elle rouloit entre ses doigts le lin de son fuseau, en laissant tomber les bouts à terre ; voulant former des dépouilles de la Phrygie de riches ornemens de lin pour les placer sur le tombeau, des voiles de pourpre destinés à être offerts à Clytemnestre. Oreste s'approche de la princesse de Sparte : « Fille de Jupiter, dit-il, levez-vous, éloignez-vous un instant du siège que vous occupez, & approchez-vous de cet ancien foyer consacré à Pélops, aïeul de mon père, venez en ces lieux pour prêter une oreille attentive à mes discours ». En même temps il l'emmène. Elle suit, sans prévoir le sort qu'on lui prépare. Le complice d'Oreste, le perfide Phocéen, se tourne d'un autre côté : « Fuyez, s'écrie-t-il, fuyez loin de ces lieux, ô Phrygiens toujours lâches & vils ». En disant ces mots, il nous pousse hors de la chambre par différentes issues. Il enferme les uns dans les écuries, les autres dans les appartemens extérieurs; il nous disperse tous çà & là, & nous écarte de notre maîtresse.

LE CHŒUR.

Eh bien, après cela que s'est-il passé de funeste?

LE PHRYGIEN.

O déesse du mont Ida! ô mère puissante!.... Hélas!... O sanglant attentat! ô crime abominable que mes yeux ont vu commettre dans le palais

des rois! Ils saisissent leurs épées cachées sous leurs robes de pourpre; chacun d'eux promène ses regards çà & là, pour s'assurer que personne ne les observe. Puis, tels que deux sangliers furieux, ils se tournent contre cette femme, en criant: « Tu mourras! tu mourras! c'est ton perfide époux qui te fait périr, en trahissant le fils de son frère, & l'abandonnant au supplice que les Argiens lui ont destiné ». — Elle pousse des cris, des cris lamentables.... « Ciel! ah, ciel »!... Pressant son sein de ses beaux bras, elle frappe sa tête de coups douloureux; cependant elle fuit, & porte au hasard ses pas brillans de l'éclat de sa chaussure dorée. Mais Oreste entrelace ses doigts dans les cheveux de celle qu'il poursuit, en portant en avant son pied couvert du large brodequin de Mycène, & faisant pencher sur l'épaule gauche la tête de celle qu'il veut immoler, il alloit plonger le glaive noir dans sa gorge!...

LE CHŒUR.

Où donc étoient les Phrygiens qui devoient la défendre dans le palais?

LE PHRYGIEN.

A ses cris, nous renversons avec de forts leviers les portes & les cloisons qui s'opposent à nos efforts, & nous accourons de toutes parts pour secourir notre reine, les uns avec des cailloux, les autres avec des javelots, un autre armé d'une épée à large poignée. L'intrépide Pylade s'avance contre nous, pareil au

Phrygien Hector, ou tel qu'Ajax couvert d'un casque à triple panache, que je vis jadis aux portes du palais de Priam. Bientôt les fers ennemis mêlent leurs pointes acérées. Ah! c'est en cet instant que les Phrygiens ont fait voir d'une manière éclatante combien dans les combats de Mars ils sont inférieurs à la lance des Grecs. L'un fuit, & l'autre expire; celui-là traîne à peine son corps couvert de blessures, celui-ci demande grace pour sa vie. Enfin, nous nous dérobons à la faveur de l'obscurité. Plusieurs restent morts ou mourans sur la place. Sur ces entrefaites, l'infortunée Hermione entre dans le palais au moment où sa mère, cette reine infortunée qui l'a portée dans son sein, va tomber percée de coups & rougir la terre de son sang. Aussi-tôt tels que deux bacchantes sans thyrse, les meurtriers accourent & saisissent entre leurs bras cette tremblante victime, semblable au faon timide qui fuit dans les bois solitaires, puis sans quitter leur nouvelle proie, ils se hâtent de porter le coup mortel à la fille de Jupiter. Mais.... ô Jupiter! ô terre! ô lumière du soleil! ô ténèbres de la nuit! tout-à-coup, enlevée de l'appartement qu'elle habite, elle a disparu du palais, ou par quelque breuvage, ou par les arts des mages [1],

[1] Ce mot, originairement persan, est mis ici peut-être pour caractériser mieux l'allusion au caractère de cette nation que le Phrygien devoit rappeler aux spectateurs. Cependant ce terme

ou dérobée par une main divine. Ce qui s'eſt paſſé depuis, je l'ignore, car je me ſuis hâté de porter hors du palais mes pas fugitifs ; mais c'eſt bien en vain que Ménélas a été à Troie reprendre une épouſe au prix de tant de travaux & de ſouffrances.

LE CHŒUR.

Quel nouvel événement vais-je apprendre? Je vois Oreſte la main armée de ſon épée, qui ſort du palais d'un air alarmé.

SCÈNE II.

ORESTE, LE PHRYGIEN, LE CHŒUR.

ORESTE.

Ou eſt-il cet eſclave qui a fui du palais pour ſe dérober à mes coups [1] ?

LE PHRYGIEN.

O roi! proſterné devant vous, je vous adore à la manière des barbares.

ORESTE.

Tu n'es pas ici à Troie, mais à Argos.

avoit paſſé dans l'uſage en grec, comme ſon dérivé *magie* eſt devenu commun dans les langues modernes.

[1] Le poète emploie ici, pour exprimer le mouvement rapide d'Oreſte, ce même mètre trochaïque dont s'eſt ſervi Pylade à la ſcène IV de l'acte II, où nous en avons fait remarquer la convenance.

LE PHRYGIEN.

En tout lieu la vie a plus de charmes que la mort, pour qui n'eſt point privé de ſens.

ORESTE.

N'as-tu pas pouſſé des cris pour qu'on vînt ſecourir Ménélas ?

LE PHRYGIEN.

Non, mais plutôt pour qu'on vînt vous défendre ; car vous le méritez mieux que lui.

ORESTE.

C'eſt donc un juſte ſupplice qu'a ſubi la fille de Tyndare ?

LE PHRYGIEN.

Juſte à tous égards : & plût au ciel qu'elle eût éprouvé trois fois les agonies de la mort [1].

ORESTE.

La peur t'engage à me flatter par tes diſcours, quoiqu'au fond de ton cœur tu nourriſſes d'autres penſées.

LE PHRYGIEN.

Ne le croyez pas : eh, n'eſt-ce pas elle qui a fait périr également les Grecs & les Phrygiens ?

ORESTE, levant le fer.

Jure donc.... ſinon je t'arrache la vie ;... jure que ce n'eſt point pour me plaire que tu tiens ce langage.

[1] Littéralement : « Que n'a-t-elle eu trois gorges pour mourir » ?

LE PHRYGIEN.

J'en jure l'ame par qui je respire; je ne violerois pas la sainteté de ce serment.

ORESTE.

Est-ce ainsi qu'à Troie le fer étoit l'effroi de tous les Phrygiens?

LE PHRYGIEN.

Ecartez cette épée : de près elle réfléchit l'éclat horrible de la mort.

ORESTE.

Crains-tu que son aspect ne te change en rocher, comme celui de la Gorgonne?

LE PHRYGIEN.

Je crains la mort, & ne connois pas la Gorgonne.

ORESTE.

Esclave, tu crains la mort qui finiroit ta misère!

LE PHRYGIEN.

Tout homme, même l'esclave, chérit la lumière du jour.

ORESTE.

Tu as raison. Rends grace à ton bon sens.... Mais rentre dans le palais.

LE PHRYGIEN.

Vous ne me ferez donc pas mourir?

ORESTE.

Je te fais grace.

LE PHRYGIEN.

C'eſt un mot glorieux que vous venez de prononcer.

ORESTE.

Mais je pourrai changer d'avis.

LE PHRYGIEN.

Ah! ce mot n'eſt pas digne de vous.

SCÈNE III.

ORESTE, LE CHŒUR.

ORESTE.

Insensé, peux-tu croire que je vouluſſe me ſouiller de ton ſang? toi qui ſans être femme ne peux être compté parmi les hommes! —(au chœur). Je ne ſuis ſorti du palais que pour vous prier de ne pas trop élever la voix; car ſi les citoyens entendent vos cris, ils accourront en tumulte. Pour Ménélas, armé de cette épée je ne crains point de le recevoir; qu'il vienne avec ſes blonds cheveux épars ſur ſes épaules, dont il eſt ſi vain. Mais s'il entraîne les Argiens au palais pour venger le meurtre d'Hélène, s'il refuſe de me ſauver, ainſi que ma ſœur,

& Pylade qui a tout fait avec moi, il verra sa fille & son épouse enlevées à la fois à son amour [1].

(Il rentre dans le palais).

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul, tantôt réuni, tantôt partagé.

LE CHŒUR.

O fortune! quels combats effrayans se préparent dans la maison des Atrides?

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Que ferons-nous? Irons-nous publier ces événemens? garderons-nous le silence? Mes amies, quel est le plus sûr parti?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Je vois devant le palais, je vois bondir dans les airs des tourbillons de fumée qui vont annoncer avant nous ce qui se passe en ces lieux.

Déjà les torches sont allumées, le palais de Tantale va être livré aux flammes; ils ne sont pas assouvis de carnage.

La fortune préside sur la vie des mortels, elle dirige les événemens comme il lui plaît. Une puissance irrésistible, par la main des mauvais Genies, a frappé ce palais d'une plaie de sang,

[1] Gr. « Il verra deux corps morts ». Cet hémistiche paroît ici transposé & pris de la fin d'Hécube. Oreste ne peut ignorer que le corps d'Hélène a disparu.

pour venger la mort de Myrtile précipité de son char!

— Mais je vois Ménélas qui marche au palais d'un pas précipité; il a peut-être entendu le récit des nouveaux événemens que la fortune a fait naître. O Atrides, qui êtes dans le palais, hâtez-vous de le prévenir, en assujettissant ces portes par un inébranlable levier. Oreste, un homme dans la prospérité est redoutable à ceux que le malheur accable, & qui, comme toi, sont abandonnés par la fortune [1].

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE [2].

MÉNÉLAS.

J'accours au bruit d'un forfait non moins atroce que téméraire, au récit des fureurs de deux lions

[1] Quelques éditions attribuent ces paroles à Electre; mais sans doute c'est par erreur, car Electre est dans le palais. Aussi plusieurs manuscrits & les éditions les plus récentes, les mettent dans la bouche du chœur.

[2] Ces deux derniers personnages sont muets dans cette scène & dans la suivante; & les trois derniers (Oreste, Pylade, Electre,) sont dans le palais & placés fort haut.

forcenés, car je ne leur donne point le nom d'hommes.... Tel eſt, m'aſſure-t-on, le ſort de mon épouſe; elle n'eſt point morte, mais elle a diſparu de ces lieux. Ces vaines rumeurs ſont tout ce que j'ai pu recueillir; un homme égaré par la frayeur eſt venu me les annoncer. Mais je n'en doute point, ce ſont là des artifices du parricide, c'eſt pour lui le ſujet d'un rire éclatant. —

Qu'on ouvre le palais; j'ordonne aux eſclaves de pouſſer à l'inſtant les battans de ces portes, afin qu'au moins je délivre ma fille des mains de ces hommes ſouillés de ſang, que j'emporte le corps d'une épouſe infortunée, avec qui mourront de ma main ceux qui m'ont ravi une ſi chère compagne.

ORESTE, du haut du palais.

O toi qui oſes m'inſulter, que ta main reſpecte ces portes fermées à deſſein; c'eſt toi, ſuperbe Ménélas, à qui j'adreſſe ce diſcours, toi dont l'orgueil s'élève comme une tour. Obéis, ou de ce créneau menaçant je briſe ta tête ſur l'heure, en faiſant tomber à la fois ces antiques auvents élevés avec un pénible travail. Ces portes, munies de forts leviers, ſont à l'abri de tes impétueux aſſauts, elles t'empêcheront de pénétrer dans ce palais.

MÉNÉLAS.

O dieux! que vois-je! des torches allumées,

mes ennemis fortifiés dans le palais, & le glaive levé sur le sein de ma fille!

ORESTE.

Veux-tu m'interroger ou m'entendre?

MÉNÉLAS.

Je hais autant l'un que l'autre; mais la nécessité, sans doute, me force à t'écouter.

ORESTE.

Sache donc que je vais égorger ta fille.

MÉNÉLAS.

Assassin d'Hélène! tu veux commettre meurtre sur meurtre!

ORESTE.

Que n'ai-je pu la tenir en mon pouvoir! & pourquoi les dieux me l'ont-ils enlevée?

MÉNÉLAS.

Tu nies un meurtre certain, & m'insultes par ce langage.

ORESTE.

Il m'est trop dur de le nier. Ah! plût au ciel que j'eusse pu....

MÉNÉLAS.

Accomplir quel dessein?... Tu me remplis d'horreur.

ORESTE.

Précipiter dans les enfers la furie de la Grèce!

MÉNÉLAS.

Rends-moi le corps de mon épouse, que je puisse l'enfermer dans un tombeau.

ORESTE.

Redemande-la aux dieux. Mais vois périr ta fille de ma main.

MÉNÉLAS.

Meurtrier d'une mère, sortant d'un homicide il s'arme encore pour l'homicide.

ORESTE.

Vengeur d'un père.... Ta trahison me livre à la mort.

MÉNÉLAS.

Ainsi le sang d'une mère ne peut assouvir ta fureur.

ORESTE.

Ainsi ce bras ne se lassera point de frapper des femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Et toi, Pylade, as-tu trempé dans ce meurtre?

ORESTE.

Il l'affirme en gardant le silence : il doit te suffire que je te le déclare devant lui.

MÉNÉLAS.

Tu ne l'auras pas fait du moins sans être puni de ton audace, si le destin ne te donne des ailes.

ORESTE.

Nous ne fuirons point, nous embraserons le palais.

MÉNÉLAS.

Quoi! tu ravageras le palais de tes pères!

ORESTE.

N'en doute pas; je le détruirai pour qu'il ne t'appartienne jamais, & j'immolerai ta fille dans les flammes.

MÉNÉLAS.

Et bien, frappe, ta mort me vengera de tes crimes.

ORESTE.

J'accepte le défi.

MÉNÉLAS.

Ciel!... arrête.... n'achève point cet attentat.

ORESTE.

Sois donc tranquille, & sache supporter des maux que tu souffres justement.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que tu vives encore?

ORESTE.

Et de plus, que je regne en ces lieux.

MÉNELAS.

Où?

ORESTE.

Dans Argos [1].

MÉNÉLAS.

Tu oserois toucher les vases sacrés [2]?

ORESTE.

Pourquoi ne les toucherois-je point?

[1] Dans cet Argos Pélasgique.

[2] Les CHERNIDES ou bassins d'eau lustrale, ou l'eau lustrale même.

MÉNÉLAS.

Tu immolerois les victimes avant la bataille?

ORESTE.

Toi-même, peux-tu t'acquitter avec honneur de ce saint devoir?

MÉNÉLAS.

Mes mains sont pures.

ORESTE.

Mais non pas ton cœur.

MÉNÉLAS.

Qui t'adressera la parole?

ORESTE.

Tous ceux qui aiment leurs pères.

MENÉLAS.

Et celui qui honore sa mère?

ORESTE.

Il est heureux!

MÉNÉLAS.

Mais toi....

ORESTE.

Je hais les femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Ecarte de ma fille ce fer suspendu sur sa tête.

ORESTE.

Vains discours.

MÉNÉLAS.

Quoi! tu veux l'immoler?

ORESTE.

Tu l'as dit.

MÉNÉLAS.

Dieux! que ferai-je?

ORESTE.

Va persuader aux citoyens d'Argos....

MÉNÉLAS.

Quoi?

ORESTE.

D'épargner nos jours.

MÉNÉLAS.

Sinon vous égorgerez ma fille?

ORESTE.

N'en doute pas.

MÉNÉLAS.

Infortunée Hélène!

ORESTE.

Et moi, ne suis-je pas malheureux?

MÉNÉLAS.

Je ne l'ai donc arrachée des mains des Phrygiens que pour te livrer une victime!

ORESTE.

Plût aux dieux!

MÉNÉLAS.

Après tant de travaux!...

ORESTE.

Ils n'étoient pas pour moi.

MÉNÉLAS.

Je souffre d'étranges peines.

ORESTE.

Tu m'as tantôt refusé ton secours.

MÉNÉLAS.

Tu me tiens dans tes rets.

ORESTE.

Tu es tombé toi-même dans le piége tendu par ta perfidie. Mais hâtons-nous ; Electre, mets le feu à ce palais ; & toi, le plus sûr de mes amis, Pylade, embrase les auvents de ce mur.

MÉNÉLAS.

O terre de Danaüs ! ô citoyens de l'invincible Argos ! accourez en armes pour me défendre ! Cet exécrable parricide fait violence à la ville entière ; tout souillé du sang d'une mère, il veut vivre malgré vos lois.

SCÈNE II.

Les acteurs précédens, APOLLON.

APOLLON.

MÉNÉLAS, calme l'ardeur de ton courroux. Apollon, le fils de Latone, est près de toi ; c'est lui qui t'adresse cet ordre. Et toi, qui tiens le fer suspendu sur la tête de cette jeune princesse, sois attentif à mes discours. Hélène, que tu voulois faire périr pour te venger de Ménélas, & qui t'est échappée, est cet astre que vous voyez dans les vastes replis de la voûte éthérée ; elle vit encore,

& n'a point ſuccombé ſous tes coups; c'eſt moi qui l'ai ſauvée & qui l'ai dérobée au fer meurtrier, par l'ordre de Jupiter mon père & le ſien : fille du dieu vivant, elle doit vivre à jamais [1]. Aſſiſe dans les cieux auprès de Caſtor & de Pollux, elle ſera propice aux hautonniers. Va, Ménélas, reçois une autre épouſe dans ton palais, puiſque les dieux ſe ſont ſervi de la beauté de celle-ci pour exciter entre les Grecs & les Phrygiens cette guerre meurtrière qui a ſoulagé la terre du fardeau d'une multitude inutile & orgueilleuſe [2]. Voilà pour ce qui concerne Hélène. Pour toi, Oreſte, il faut que tu franchiſies les limites de cette contrée, & que tu habites la terre de Parrhaſie pendant la révolution d'une année ; ton exil changera ſon nom, les Arcadiens & les habitans de l'Azanie l'appelleront ORESTIENNE [3]. De là va dans la ville des Athéniens, ſubis l'accuſation du ſang matricide intentée par les trois Euménides. Les dieux, juges du combat, porteront leur ſentence ſacrée ſur la colline d'Arès [4];

[1] Le mot grec qui ſignifie *vivre*, a du rapport avec le nom de Jupiter dans la même langue. C'eſt ce rapport que j'ai tâché d'exprimer ſelon l'intention du poëte. Son expreſſion dit ſimplement : « étant née de Jupiter, il faut qu'elle vive immortelle »

[2] La même penſée ſe retrouve au commencement de la tragédie d'HÉLÈNE.

[3] Parrhaſie & Oreſtie étoient deux villes ou peut-être la même ville de l'Arcadie. L'Azanie étoit une province de l'Arcadie.

[4] L'ARÉOPAGE. Arès eſt le nom grec de Mars.

c'est toi qu'elle doit faire sortir vainqueur. Cette même Hermione, dont ton épée menace la tête, est l'épouse que les dieux te réservent. C'est en vain que Néoptolème prétend à sa main, il ne l'obtiendra jamais. Son destin est de mourir par le glaive des habitans de Delphes, où il viendra me demander justice de la mort de son père Achille [1]. Pour Pylade, donne lui ta sœur en mariage comme tu la lui as promise. Une vie heureuse leur est désormais assurée. Et toi, Ménélas, laisse Oreste régner dans Argos. Va commander dans la terre de Sparte : possède la dot d'une épouse qui t'a livré jusqu'à ce jour à des travaux toujours renaissans [2]. — J'aurai soin d'appaiser la ville, & de justifier l'auteur d'un parricide commis par mes ordres.

ORESTE.

O Apollon! dieu des augures! tes oracles n'étoient donc pas trompeurs : la vérité s'est fait entendre. J'ai craint, je l'avoue, que la voix de quelque mauvaise divinité ne m'eût séduit, & que je ne l'eusse prise pour la tienne. Mais tout se termine heureusement. J'obéis à tes ordres; je délivre Hermione de la mort, & je la reçois pour

[1] Cet événement fait partie de l'ANDROMAQUE d'Euripide.

[2] Jusque-là, il paroît que Tyndare avoit régné à Sparte. Dorénavant ce sera donc Ménélas. C'est peut-être la mort de son épouse qui l'appelloit à prendre possession du trône qui lui servoit de dot, même du vivant de Tyndare.

épouse dès que son père la voudra remettre entre mes mains.

MÉNÉLAS.

Hélène, fille de Jupiter! je te salue : je triomphe avec toi de cette haute destinée qui te fait habiter les demeures fortunées des dieux. Oreste, je t'accorde ma fille en mariage, puisque c'est la volonté d'Apollon. Noble époux d'une noble épouse, puisses-tu être heureux par elle, ainsi qu'un tendre père qui la remet entre tes mains!

APOLLON.

Maintenant, que chacun de vous s'empresse d'aller où mes ordres l'appellent, & terminez pour jamais vos débats.

MÉNÉLAS.

Mon devoir est d'obéir.

ORESTE.

Un pareil sentiment m'anime. Ainsi, Ménélas, je me réconcilie avec les coups du sort & avec tes oracles, ô divin Loxias!

APOLLON.

Allez & honorez la Paix, la plus belle des déesses. — Pour moi, traversant l'orbe des astres lumineux, je vais conduire Hélène au palais de Jupiter. Là, placée auprès de Junon & d'Hébé, la compagne d'Hercule, déesse, elle sera honorée à jamais par les libations des mortels, & veillera

sur la mer au salut des nautonniers avec les Tyndarides, fils de Jupiter [1].

LE CHŒUR.

Victoire à jamais glorieuse, sois la compagne de ma vie, & ne cesse point de me distribuer tes couronnes.

[1] Castor & Pollux, fils de Léda, femme de Tyndare.

FIN.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'ORESTE.

LE lieu de la scène n'offre qu'une seule difficulté. Oreste est au lit dans le vestibule du palais, sans que la raison de cette disposition soit expliquée. Est-il exclu du palais? Est-ce pour cela qu'il n'a point pris le bain depuis six jours? Mais à la fin de la pièce, il rentre sans opposition dans l'appartement d'Hélène. Ne peut-on point conjecturer plutôt que sa fureur exigeoit qu'il reposât dans un lieu découvert? C'étoit peut-être un ancien usage que le poëte a négligé de rappeler. Abandonné de tous ceux qu'effrayoit son excommunication, ne recevant des soins que de sa sœur, Oreste, dans sa maladie, n'avoit pu suivre le cours de ses habitudes ordinaires, & demeuroit au lieu où le hasard l'avoit placé.

Examinons maintenant cette pièce dans ses six parties constituantes. La fable, les mœurs, les pensées, la diction, le spectacle, & la mélopée, en nous taisant sur ce que nous ignorons, ou dont nous n'avons point d'idées exactes.

La fable eſt clairement expoſée, indépendamment du prologue. Oreſte & Electre, après avoir commis un parricide, ne pouvoient éviter (quoique du ſang royal) d'être jugés par le peuple. Pylade avoit bien commis le crime de concert avec eux; mais outre qu'il n'étoit pas parricide, le poëte a eu ſoin de faire remarquer que par une coutume, juſte ou injuſte, réelle ou imaginaire, il ne pouvoit être jugé que par les Phocéens ſes compatriotes. Le jugement des Argiens eſt raconté fort en détail. Il a lieu ſelon les formes antiques. Le peuple ſe conduit par des principes qui tiennent à la fois de la rigueur & de la pitié. Il condamne les accuſés, mais leur épargne l'infamie du ſupplice. Oreſte condamné, prêt à exécuter la ſentence de ſes propres mains, eſt retenu par Pylade, qui fait naître en lui l'eſpérance de ſe venger : Electre y joint celle de ſauver leurs vies. Le moyen qu'elle imagine a été ménagé avec beaucoup d'art, & le ſuccès va au-delà de leur attente : cependant, ſans l'intervention d'Apollon, le ſort de tous les acteurs ſeroit reſté dans l'obſcurité; mais ce dieu vient répandre la lumière ſur le préſent & ſur l'avenir; en ſorte que dès le commencement de l'action juſqu'à la fin, & beaucoup au-delà, aucun nuage ne trouble le plaiſir du ſpectateur. Cette fable, d'ailleurs, eſt implexe; mais la péripétie eſt du malheur au bonheur, & par conſéquent peu tragique.

L'action eſt-elle une ? Quelle queſtion réſout-elle ? Cette queſtion ſe trouve dans la pièce en termes formels, & peut être le poëte ne l'y a-t-il pas miſe ſans deſſein ; c'eſt celle que le hérault adreſſe à l'aſſemblée : « Faut-il qu'Oreſte vive ou meure après avoir tué ſa mère » ? Il eſt aiſé de voir que tout tend à ce but, & qu'on ne ſçauroit décompoſer la réponſe en diverſes parties, qu'on pût tranſpoſer ou détruire ſans déſordonner l'enſemble. Le jugement d'Electre eſt joint à celui d'Oreſte ; il eſt d'un plus foible intérêt. « Les enfans mâles ſont les colonnes de leurs maiſons » [1]. Ce jugement n'eſt qu'un épiſode ; mais il eſt propre au ſujet, ainſi qu'Ariſtote l'exige. Il y en a un ſecond qui a le même caractère. C'eſt la maladie d'Oreſte. Sans cette circonſtance, la queſtion & la réponſe n'auroient pas moins lieu, mais ſeroient infiniment moins intéreſſantes. Les autres épiſodes, ſçavoir, l'arrivée d'Hélène & de Ménélas, la préſence d'Hermione dans le palais, l'offrande au tombeau de Clytemneſtre, l'arrivée de Tyndare, celle de Pylade, quoique moins propres au ſujet, ne nuiſent pas à la ſimplicité de l'action, parce que chacun d'eux eſt motivé très-ſoigneuſement, & qu'aucun ne peut être appelé étranger. Je penſe néanmoins, & je crois que perſonne ne doute que la pièce ſeroit plus belle, ſi l'on avoit pu ſe paſſer d'une partie de ces ſecours ; je ne dis pas de tous, car il en réſulteroit de la ſéchereſſe.

[1] Iphigénie en Tauride, v. 57.

Sophocle même, dans ce chef-d'œuvre de PHILOCTÈTE, qui semble fait pour être la règle du beau, a introduit un passager dont il pouvoit se passer, puisqu'on l'a supprimé dans la tragédie françoise; il le pouvoit, mais il ne l'a pas voulu. Pour en revenir à ORESTE; de tous ces épisodes, celui de Tyndare est le plus étranger au sujet, & cependant on ne pourroit le retrancher sans ôter un moyen de développer les caractères. On peut donc accorder que la fable de cette tragédie, quoiqu'un peu chargée d'épisodes, est cependant une, parce que ces épisodes ne font point perdre de vue la question principale.

L'action est entière, puisqu'on en voit le commencement, Oreste menacé: le milieu, Oreste condamné: la fin, Oreste délivré. Elle est d'une juste étendue, & pourroit aisément être soumise à la règle des vingt-quatre heures.

Elle a nœud & dénouement. Le dénouement se fait brusquement par l'arrivée d'Apollon; mais il a commencé à se préparer dès le milieu de la scène IV de l'acte III, par les conseils qu'ouvrent Electre & Pylade. La solution de la question principale, par l'intervention d'une divinité, n'est point un défaut en elle-même: PHILOCTÈTE en est la preuve; mais il faut, comme dans cette dernière tragédie, que le spectateur ne puisse entrevoir aucun autre moyen de la résoudre. Le poète trahit sa foiblesse, lorsqu'il pré-

pare un dénouement dont il ne fait pas usage : il montre au contraire sa vigueur, lorsque, comme Sophocle, il laisse parfaitement incertain sur le moyen qu'il lui plaira de choisir, & sur la catastrophe qu'il se réserve. Si quelque chose indiquoit que Philoctète peut être emmené de gré ou de force, c'est en vain qu'Hercule descendroit des cieux. Aussi Sophocle est loin de songer à filer un dénouement : l'action est parfaitement insoluble au point où il la conduit, & c'est en quoi son génie brille davantage : car s'il avoit ménagé quelqu'issue qu'aucun mortel pût entrevoir, pourquoi Sophocle ne l'auroit-il pas employée ? Il y a donc de la foiblesse dans la fin de l'action d'Oreste. On nous montre un dénouement très-possible, car Ménélas n'est point inflexible comme Philoctète : il peut bien d'ailleurs faire des promesses : Oreste peut aussi finir tragiquement. Il est bien vrai que tous ces dénouemens seroient mauvais ; mais ne peut-on point accuser l'auteur de s'être engagé dans un défilé qui ne lui laissoit que le choix de violer les lois de la tragédie en ne dénouant point l'action, ou de s'exposer au reproche de n'avoir pu achever le dénouement qu'il avoit entrepris ?

Outre toutes ces conditions, Aristote exige de plus que l'action tragique soit sérieuse, ou peut-être vertueuse, &, par une conséquence nécessaire, grave, importante & intéressante. Il est plus intéressant de

voir un homme entreprendre de sauver la vie d'un autre que la sienne ; & sous ce point de vue, l'action d'Oreste a moins de mérite que celle d'Hélène, par exemple, ou d'Iphigénie en Tauride. Cependant, comme Pylade & Electre sont les premiers auteurs de l'entreprise, ce défaut ne devient sensible qu'au moment où Oreste paroît fonder ses espérances sur la mort d'Hélène & d'Hermione. Il seroit vraiment odieux s'il n'avoit encore plus pour but de se venger que de vivre. Mais ceci dépend proprement de la partie des mœurs.

A cet égard, peu de tragédies sont plus remarquables que celle-ci ; on croit y reconnoître la philosophie de Socrate. Le temps où la pièce fut composée, s'accorde avec cette conjecture ; & le portrait présumé de Socrate qu'on y trouve tracé, paroît une preuve de leur intimité à cette époque. Il semble que ces deux illustres amis aient eu dessein d'offrir le tableau le plus touchant des suites d'un crime odieux. Un matricide, l'ordre d'un dieu, un père vengé : voilà à la fois le crime le plus atroce, l'excuse la plus légitime, le motif le plus héroïque.

Cependant, si dans ce sujet tout est merveilleux ; si on voit, comme dans Eschyle, Apollon & les furies se disputer une victime, le spectateur, étranger à de tels événemens, ne se mettra pas à la place du personnage, & craindra peu les mêmes dangers. Qu'on

nous peigne, au contraire, un jeune homme d'une imagination ardente, d'une ſenſibilité exceſſive, ſuſceptible de toutes les impreſſions de l'enthouſiaſme & du fanatiſme ; ceux qui ſe reconnoîtront dans cette image, ceux qui auront vu des hommes de cette trempe (& qui n'en a pas ſous les yeux ?) tous ces ſpectateurs, dis-je, ne ſeront-ils pas auſſi vivement qu'utilement affectés ? Voyons comment ſont marqués les traits de ce caractère. Les faits ſuffiſent pour l'annoncer. Oreſte a tué ſa mère : il a cédé à une impulſion étrangère ; Electre ne ceſſoit de l'entretenir des apparitions d'Agamemnon. Ainſi des cauſes naturelles ſe ſont jointes à l'ordre d'Apollon, & ces cauſes ſont dans le caractère même d'Oreſte ; c'eſt le premier trait qui le faſſe connoître. Le coupable s'effraie ; il eſt livré aux remords ; la maladie qui le tue, c'eſt la conſcience. Il devient ſombre, languiſſant, furieux ; ſix jours ſe paſſent ſans qu'il prenne de nourriture. C'eſt une ſuite naturelle du crime ; c'eſt l'effet inévitable d'une imagination mobile, d'une ame ſenſible & paſſionnée. Un obſervateur médiocre auroit peut-être rendu Oreſte inſenſible aux peines de la loi, ou lui eût inſpiré des réſolutions plus héroïques que celles qu'on lui voit prendre. Je ne prétends pas juſtifier tout-à-fait celles-ci, mais il y a de l'art à avoir laiſſé dans le caractère d'Oreſte quelques traces de foibleſſe : les imaginations

promptes & mobiles n'en sont pas exemptes. Oreste d'ailleurs est malade : aussi lui voit-on prendre peu de résolutions par lui-même : si son ami ne l'entraînait au Conseil où il doit défendre sa vie, il auroit attendu sa sentence, & l'auroit subie sans résistance. Mais ce qui caractérise plus fortement encore l'ame sensible d'Oreste, ce sont toutes les expressions qu'il emploie : tout ce qu'il dit sans dessein, au hasard, porte l'empreinte d'une ame agitée, & dont les émotions ne sont point celles des hommes ordinaires. En s'éveillant, il n'a de force que pour demander du secours, & pour prier sa sœur d'approcher de son cœur. Revenu de son transport, il ne songe qu'aux tourmens qu'il cause à sa sœur. Dans son entretien avec Ménélas, il trahit les mouvemens de son cœur en avouant que, quoiqu'il fut comme mort, (car il s'exagère même ses maux physiques), cependant ce qui fait son tourment, c'est l'action qu'il a commise, c'est sa conscience ; il fait un tableau effrayant des images qui troublent son repos ; il implore Ménélas. Il apperçoit Tyndare ; « Je suis perdu », s'écrie-t-il ; mille tendres souvenirs s'offrent à lui ; il ne peut trouver d'expressions pour peindre ce qui se passe en lui : « O tourmens de mon » cœur ! ô pensée déchirante !... N'est-il point de » ténèbres où cacher mon visage » ? Tyndare arrive. Oreste veut parler, mais les cheveux blancs de son aïeul glacent la parole sur ses lèvres. Ménélas le trahit ;

alors il ne voit plus de reſſource ; il demeure abattu. Tout à-coup Pylade paroît ; c'eſt un ciel pur après l'orage : il ſe livre à ſes conſeils ; ſon corps & ſon ame ſe repoſent à la fois ſur ce fidelle ami : ſon diſcours, tranſmis à la vérité par un ſimple villageois, eſt celui d'un homme languiſſant, épuiſé par la fatigue & la maladie. Il eſt condamné. C'eſt ici que l'art du poëte & ſa philoſophie ſe font le plus remarquer. Si Oreſte, dans ſon malheur, offre la fermeté d'Ajax, l'inflexibilité de Philoctète, ou ſi ſeulement il ſe dévoue avec l'intrépidité de Ménécée dans les PHÉNICIENNES, de Ménélas dans la tragédie d'HELÈNE, de Polyxène dans celle d'HÉCUBE, de Macarie dans les HERACLIDES ; dans le premier cas, il y aura inconſtance, contradiction dans le caractère ; dans le ſecond, défaut de caractère, la fin de la pièce manquera du coloris des mœurs, ce ne ſera plus Oreſte, mais quelqu'autre héros qu'on verra mourir. D'un autre côté, ſi Oreſte témoigne quelque frayeur, ce n'eſt plus le fils d'Agamemnon, ce n'eſt plus un héros, ce n'eſt plus un perſonnage tragique. On voit comment le poëte a paſſé habilement entre ces deux écueils. La fin de ſa pièce eſt plus forte encore par les mœurs, que le commencement, & néanmoins Oreſte ne témoigne aucune lâcheté. Il arrive armé en quelque ſorte contre lui-même & contre les larmes de ſa ſœur. « Contiens ces lamentations de femme ». Cependant Electre, livrée

aux transports de la douleur, commence à émouvoir le cœur d'Oreste : il le sent, & en frémit. « Au nom des dieux ! ne m'inspire point de foiblesse ». Sa sœur veut qu'Oreste l'immole. Cette idée bouleverse son courage, & le dispose à partager des sentimens plus tendres. Electre l'embrasse en pleurant. C'est alors qu'il ne peut lui refuser des adieux pleins de tristesse. Mais bientôt il revient à lui, & veut se percer de son épée, lorsque Pylade lui offre un moyen de vengeance qu'il embrasse avec ardeur.

Je finirai ces observations sur le caractère d'Oreste, par une remarque qui servira peut-être à expliquer la popularité des deux scènes du Phrygien, & en particulier de celle de cet esclave avec Oreste. Je crois que c'est pour éclairer mieux le caractère de celui-ci, qu'Euripide a imaginé ce personnage ridicule & subalterne. Quelques précautions qu'eut prises ce poëte pour donner à Oreste un caractère héroïque au milieu de ses foiblesses, & pour expliquer par un excès de sensibilité les phénomènes de sa conduite morale, il ne pouvoit se dissimuler que l'action théâtrale étoit peu noble par elle-même, envisagée comme l'entreprise du héros, puisque sauver sa vie, est, comme le dit assez le Phrygien lui-même, le vœu commun de l'homme libre & de l'esclave. Il a donc cherché, je crois, à l'annoblir par un contraste. En effet, Oreste sauve sa vie en héros, avec honneur, comme le dit Pylade, ou du

moins avec courage. Le Phrygien sauve aussi sa vie, mais lâchement & par les prières. Si tel n'a point été le but d'Euripide, il seroit difficile de dire pourquoi il a prolongé si fort ces deux scenes. Il est d'ailleurs inutile de répéter ce que j'ai dit en parlant du dénouement, sur l'atroce moyen adopté par les trois conjurés, que la soif de la vengeance fait paroître moins odieux à la vérité, mais ne peut point justifier.

Je m'étendrai peu sur les caractères secondaires; mais ils sont également traités avec beaucoup de vérité & de soin. Electre est une femme, & par conséquent ne peut être exempte de foiblesse; mais c'est une ame naturellement ferme, âpre même jusqu'à un certain point, fière & vindicative. Pylade a le caractère d'un généreux ami; & c'est avec un vif regret qu'on le voit souiller ce noble caractere par un projet indigne de lui; car, quoiqu'il puisse dire, on ne lui pardonnera jamais le meurtre d'une femme: c'est beaucoup que dans Énée on en supporte la pensée, on l'envisage en lui comme l'expression outrée d'une indignation légitime; mais on n'en peut tolérer l'exécution. Les caractères de Tyndare, d'Hélène & d'Hermione n'ont pas été négligés. Celui-ci a été rendu intéressant pour que le spectateur fût alarmé du coup qui la menace, & vît avec plaisir le héros de la pièce s'unir à son sort. Enfin, c'est une sorte de contraste avec le caractère de Ménélas.

Ce

Ce dernier caractère est plus mauvais que bon : il n'est pas nécessaire à la pièce : ce sont deux choses incontestables. Il est plus mauvais que bon ; cela est vrai, surtout dans les idées anciennes où les devoirs de la parenté portoient un caractère de sainteté qui les rendoient encore plus inviolables qu'ils ne le paroissent de nos jours. D'ailleurs, les motifs qui l'animent sont peu assortis à la dignité du caractère héroïque, puisque c'est, d'un côté, une ambition qui n'a rien de haut & de grand, & qui ne se dévoile que par de sourdes & lâches menées ; de l'autre, la crainte & la foiblesse, qui sont les défauts les plus éloignés du caractère tragique. Ce caractère est-il nécessaire à la pièce ? Nullement, puisque le personnage lui-même est épisodique. La réponse seroit bien différente si l'on demandoit : Ménélas avec un tel caractère, doit-il agir comme il fait ; ses mœurs sont elles constantes ? Elles sont telles certainement ; & il n'est pas possible de voir quel reproche M. Dacier a pu lui faire à cet égard. Ménélas avoit, comme je viens de le dire, deux raisons qui, d'après son caractère donné, rendoient toute sa conduite non seulement convenable, mais nécessaire. La crainte de Tyndare & du peuple, une secrette ambition, voilà les motifs qui l'animent ; & on prévoit leur influence dès le commencement de son entretien avec Oreste [1].

[1] Et même dès son arrivée ; car, comme l'observe un scholiaste,

D'ailleurs, nécessité ne signifie point la même chose que constance : ce seroit prêter à Aristote un double emploi de mots qui n'est point dans le caractère de sa philosophie. Au reste, les deux passages de sa poëtique où il critique le Ménélas d'ORESTE, ne sont pas exempts d'obscurité, mais il me paroît que la pièce d'Euripide doit leur servir de commentaire.

Passons à la partie des pensées. C'est la partie brillante d'Euripide, suivant le jugement de Quintilien, que j'ai rapporté dans l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE, jugement que cette pièce confirme pleinement.

L'art d'exposer, de réfuter, d'émouvoir, enfin toutes les parties de la rhétorique brillent dans les discours d'Oreste & de Tyndare. Peut-être Euripide s'écarte-t-il quelquefois de la règle si juste, tracée par Aristote, de cacher l'art oratoire : l'art peut, sans inconvénient, paroître jusqu'à un certain point dans l'orateur, jamais dans le héros tragique : à tout autre égard les règles de la rhétorique s'appliquent également aux discours de l'un & de l'autre. Il y a beaucoup de force logique dans les deux discours d'Oreste; mais elle ne frappe pas au premier coup-d'œil, parce qu'elle tient à des liaisons fines &

pourquoi arrive-t-il à Argos plutôt qu'à Sparte, si ce n'est, comme le montre assez sa conduite, afin d'en chasser Oreste ?

qu'elle suppose des préjugés qui n'existent plus pour nous. Il n'y en a pas moins dans celui de Tyndare, & on trouve peu de mouvemens plus beaux & plus naturels que celui qui arrache des larmes à ce vieillard; peu d'exordes plus intéressans que cette crainte qu'Oreste témoigne d'affliger le cœur d'un aïeul qui l'a élevé. On remarque dans cette pièce quelques maximes justes & bien placées : elles y sont moins prodiguées que dans Hécube, sur-tout si l'on excepte celle qui paroit transposée dans le discours du Messager.

Quant à la diction, il seroit superflu de faire aucune remarque en françois sur des expressions grecques. J'ai taché de conserver dans la traduction la simplicité de l'expression raisonnée, & de donner quelque foible idée du coloris de l'expression poétique. Les chœurs lyriques, la monodie d'Electre, le récit du Parygien, & le dialogue du chœur & d'Electre, lorsque le premier paroit pour la première fois sur la scène, étoient probablement chantés; mais c'est une partie des charmes tragiques qui est absolument perdue pour nous. On peut seulement observer ici que les chœurs intermèdes sont tous liés à l'action tragique.

Le spectacle offroit quelques situations intéressantes. Le lit d'Oreste gardé par sa sœur, & ses amies s'avançant avec précaution; les fureurs d'Oreste entre les bras de sa sœur; & à la fin, Ménélas furieux,

menacé de la chûte & de l'embrâsement du palais, voyant le glaive levé sur la tête de sa fille : ces tableaux devoient faire de l'impression sur un théâtre où l'on n'oublioit rien de ce qui peut frapper les yeux.

LES PHÉNICIENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

C'est ici la Thébaïde dans les formes, quoique le titre ne l'annonce pas. Celle de Sénèque & de Racine n'en sont que l'ombre, tant celle d'Euripide est remplie de carnage & de sentimens.

Le prologue, ainsi que celui d'Oreste, expose une partie du sujet, ou plutôt met le spectateur au fait de tout ce qui a précédé l'action du théâtre. C'est Jocaste, reine de Thèbes, qui le fait. Les autres personnages de la pièce sont un vieux écuyer; Antigone, fille de Jocaste; un chœur, composé de filles de Phénicie *; Polynice avec Etéocle, tous deux frères & enfans de Jocaste; Créon, frère de la reine; Ménécée, fils de Créon; Tirésias, devin; deux Envoyés; Œdipe, fils & mari de Jocaste.

ACTE PREMIER.

Cette reine va raconter ses malheurs au soleil; suivant l'usage des Grecs qu'on a observé dans

* Phénicie, région maritime de Syrie.

l'ELECTRE de Sophocle *, & ailleurs. Elle fixe l'époque de ſes infortunes à Cadmus, fils d'Agénor, auteur de la race de Laïus. Cadmus en effet vint au pays Thébain; & d'Harmonie, fille de Vénus, il eut Polydore pour fils. Laïus, petit-fils de Polydore, épouſa Jocaſte, ſœur de Créon. C'eſt de ce mariage infortuné que ſortirent tous les malheurs qui ont fait la matière de pluſieurs tragédies anciennes.

Quoiqu'on ait déjà pu voir cette hiſtoire dans LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES, tragédie d'Eſchyle, & dans l'un & l'autre ŒDIPE de Sophocle, je ne ferai point difficulté de ſuivre le fil de ce prologue, & de répéter les principaux traits qui pourroient avoir échappé aux lecteurs; l'on y verra avec quelle diverſité les mêmes ſujets ſont expoſés & conduits par différens poëtes.

Laïus, ennuyé d'un mariage long-temps ſtérile, pria Apollon de lui accorder un fils. Le dieu lui répond qu'il doit bien ſe garder de vouloir ſe procurer un ſucceſſeur; que le fils qu'il auroit deviendroit ſon aſſaſſin; & que toute ſa poſtérité rempliroit ſa maiſon de ſang & de deuil. Laïus oublia l'oracle, eut un fils, & s'en repentit. Il lui fit percer les talons, & le donna à des bergers pour l'expoſer ſur le mont Cithéron. D'autres bergers prirent l'enfant, qu'on nomma depuis Œdipe,

* Tom. III, act. I, ſcèn. III, pag. 11.

à cauſe de ſes pieds percés, & ils le portèrent à Mérope, femme de Polybe, roi de Corinthe [1]. Cette princeſſe, qui n'avoit point d'enfans, le fit paſſer pour celui du roi. Mais Œdipe étant ſorti de l'enfance, ſoupçonna la ſuppoſition. Pour s'aſſurer de la vérité, il alla à Delphes conſulter Apollon ſur ſa naiſſance. Laïus y alloit de ſon côté pour ſavoir ſon inquiétude, & ſçavoir du dieu ſi ce fils vivoit encore ou non. Le père & le fils ſe rencontrèrent dans un détour de chemin en Phocide. Œdipe étoit à pied, & le roi dans un char. L'écuyer traita rudement de paroles Œdipe, qui fut même bleſſé par les chevaux. Le prince, outré de cet affront, entre en fureur. Il tue Laïus. Quelque temps après le ſphinx déſola les Thébains. Créon promit le ſceptre & Jocaſte en mariage à quiconque viendroit à bout de confondre le monſtre, & d'en délivrer la ville en devinant l'énigme qu'il propoſoit. Œdipe arrive par haſard; il la devine: il ſauve Thèbes. Le voilà roi des Thébains, & mari de ſa mère ſans le ſçavoir. Elle en a deux fils, Etéocle & Polynice, & deux filles, à ſçavoir Iſmène & Antigone; la première ainſi nommée par le père, & la ſeconde par la mère, ſuivant l'uſage. Car c'en étoit un aſſez ſingulier chez les Grecs; & comme Euripide l'indique deux fois dans ce prologue, j'ai cru devoir l'obſerver en paſſant. Œdipe reconnut

[1] Son nom n'eſt pas rappelé dans cette tragédie d'Euripide.

enfin qu'il avoit épousé sa mère ; & dans l'horreur qu'il conçut de ce crime involontaire, il s'arracha les yeux. Ses enfans, devenus capables de se connoître, l'enfermèrent dans son palais, pour cacher autant qu'ils pourroient la honte de leur naissance: Euripide suppose donc Œdipe à Thèbes, ce que n'a pas fait Sophocle, qui le suppose banni. Ce père infortuné chargea ses deux fils d'imprécations, & leur prédit qu'ils s'entre-tueroient. Pour prévenir les querelles, ils convinrent de se séparer, & de régner alternativement chacun leur année. Mais Etéocle, flatté par l'éclat d'une couronne, ne voulut plus la quitter, & chassa Polynice. Celui-ci eut recours aux Argiens, dont Adraste, son beau-père, étoit roi. « Il revient avec lui à Thèbes (dit Jocaste) » pour redemander le sceptre à la pointe de l'épée ». C'est ici que commence le spectacle. Les troupes d'Argos environnent la ville. Mais Jocaste a obtenu des deux frères une trève, durant laquelle Polynice doit entrer à Thèbes pour convenir de quelqu'accommodement avec Etéocle. Elle vient d'en recevoir l'avis par un député. « Daignez donc, dit elle, » ô Jupiter, daignez sauver notre déplorable mai- » son, & réconcilier mes fils. Père des hommes, » pouvez-vous souffrir que les malheureux le soient » toujours » !

Tel est le prologue de Jocaste, qui se retire après avoir mis les spectateurs au fait de l'action.

On peut remarquer, par les différens tours d'une même hiſtoire, les changemens que ſe permettent les poëtes Grecs en traitant leurs ſujets. Ces changemens étoient ſouvent conſidérables, mais jamais aſſez pour choquer la créance publique. Il eſt pourtant vrai que dans Sophocle, Jocaſte meurt de ſa main après avoir appris qu'elle a épouſé ſon propre fils, au lieu qu'ici elle ſurvit à ſes malheurs. Les traditions fabuleuſes varioient.

La ſcène ſuivante eſt une imitation très-heureuſe d'Homère. Antigone, fille de Jocaſte, a obtenu de la reine la permiſſion de quitter ſes femmes, & de monter avec un vieillard, ſon conducteur, ſur une baluſtrade du palais, afin d'obſerver l'armée Argienne. Il y a ici une bienſéance remarquable, c'eſt que le vieillard examine de tous côtés s'il n'y a perſonne des citoyens qui puiſſent les voir. Les Grecs euſſent été choqués de voir une jeune princeſſe paroître ſeule dans un endroit écarté. Du reſte, tous les agrémens que répand Homère ſur la deſcription du camp des Grecs au ſiége de Troie, ſe retrouvent chez Euripide, qui ſemble même avoir enchéri ſur ſon modèle, d'autant plus heureuſement, qu'Homère récite, & que le poëte tragique * fait agir ſes perſonnages.

Au livre III de l'Iliade, on lit que Priam ayant fait aſſeoir Hélène auprès de lui ſur une tour d'où

* V. 149.

l'on découvroit toute l'armée grecque, l'interrogeoit en détail sur tous les chefs qu'il voyoit, & qu'Hélène lui disoit : celui-ci est Ulysse, celui-là Ajax, cet autre Agamemnon, en faisant le caractère de chacun; tour très-fin pour faire connoître le caractère des acteurs, & si bien imaginé dans la nature, qu'il a même trouvé grace chez les plus sévères censeurs du plus grand des poëtes. Euripide en use précisément de même pour faire voir en quelque sorte au spectateur toute l'armée des assiégeans au camp de Thèbes. Ces deux poëtes, qui vouloient peindre à leur siècle les choses au naturel, nous instruisent bien par là du génie des deux plus anciens sièges dont l'histoire fasse mention.

Antigone, aidée de la main du vieillard, monte sur l'endroit le plus élevé du palais, mais toujours en vue aux spectateurs : « Nous voilà, dit le vieil-» lard, arrivés à propos. L'armée argienne s'ébranle, » & se partage en cohortes ». La jeune princesse, effrayée d'abord de voir toute la campagne couverte d'armes, appréhende tout pour Thèbes. On la rassure; & la curiosité succédant à la crainte, elle fait différentes questions, comme Priam dans l'Iliade. Le vieillard, ainsi qu'Hélène, y satisfait; & comme il connoît tous les chefs, il les nomme. « Ici c'est Hippomédon, là Tydée : sur cette émi-» nence, c'est Parthénopée; proche d'un fleuve, » c'est un autre chef ». On les peint tous. Mais il

n'eſt pas néceſſaire de nous y arrêter, parce qu'ils n'agiſſent pas ſur le théâtre. Antigone demande où eſt ſon frère Polynice. On le lui montre fort éloigné proche d'Adraſte ſon allié. Elle l'entrevoit & s'écrie : « Que ne puis-je, ſemblable à un nuage » léger, parcourir l'eſpace des airs qui nous ſépare, » & embraſſer ce cher frère exilé, & depuis ſi long-» temps malheureux ! « Elle admire ſon port & l'éclat de ſes armes. « A l'abri de la foi publique, » vous le verrez bientôt voler en ces lieux, pour » remplir vos ſouhaits », dit le vieillard.

Le reſte continue de la même façon, & le vieux écuyer voyant arriver des femmes que l'alarme attire au palais, prie Antigone de ſe retirer dans ſon appartement. « Car, dit-il, les femmes ſont » naturellement médiſantes, & le moindre ſujet » eſt pour elles une ſource féconde d'entretiens. » Elles augmentent le mal ; & c'eſt un plaiſir » exquis pour elles de s'entredétruire ». Voilà Euripide.

Le chœur fait la troiſième ſcène ou l'intermède. Ce chœur eſt une troupe de jeunes filles de Phénicie : elles racontent le malheur où elles ſe trouvent au moment d'un ſiège dans une ville étrangère, d'où elles étoient ſur le point de ſortir pour aller à Delphes. Euripide n'a pas voulu compoſer ſon chœur de Thébaines, que leur devoir auroit indiſpenſablement attachées à favoriſer la cauſe

d'Etéocle, toute injuſte qu'elle eſt. C'eſt pour cela qu'il introduit des étrangères, mais alliées aux Thébains. Les deſcendans d'Agénor s'étoient rendus maîtres de la ville de Tyr. Depuis cette conquête, les Tyriens envoyèrent à Thèbes une élite de leurs filles pour être renvoyées comme prêtreſſes d'Apollon à Delphes. C'étoit un tribut paſſé en coutume religieuſe. Ces Tyriennes ou Phéniciennes donnent le nom à la pièce. L'intermède qu'elles chantent ici expoſe ce qu'elles ſont, & le ſujet de leur frayeur à la vue des armes. Elles craignent pour Thèbes à cauſe de leur patrie. Ce ſont intérêts communs de part & d'autre, vu l'alliance & les nœuds du ſang qui lioient les Thébains & les Phéniciens.

ACTE II.

Polynice paroît l'épée à la main, parce que, malgré la trève, il craint quelque ſurpriſe de la part d'un frère capable de tout oſer. Cependant, dès qu'il apperçoit des autels (c'étoient des aſyles), il remet ſon épée dans le foureau pour ne pas effrayer les Phéniciennes. Elles ſe font connoître à lui, & ſe proſternent à ſes pieds, ſuivant la loi, comme captives ſoumiſes à toute la maiſon d'Agénor. Elles appellent auſſi-tôt la reine, qui vient promptement recevoir ſon fils.

Après les premiers embraſſemens, pleins de la plus vive tendreſſe, telle que devoit être celle

d'une mère qui revoyoit un fils malheureux qu'elle avoit si long-temps pleuré, jusqu'à se couper les cheveux & se revêtir de vêtemens noirs en signe de deuil, elle lui remet devant les yeux la douleur d'un père emprisonné & livré à son désespoir. Elle lui reproche tendrement l'alliance qu'il a contractée en épousant une femme étrangère, à sçavoir une des filles d'Adraste. « Je n'ai point, dit elle, » allumé le flambeau de l'hymen pour vous, suivant l'usage des heureuses mères. Le fleuve » Ismènus ne vous a point donné le bain nuptial, » & Thèbes n'a point retenti de cris de joie en » faveur de votre épouse. Puissent s'évanouir les » présages dont nous menacent ces maux! quelle » qu'en soit la cause, ou le fer, ou la discorde, » ou votre père, ou le destin, ces malheurs re» tombent tous sur moi ».

Polynice répond qu'il est venu avec défiance dans Thèbes; mais que l'amour de la patrie l'a emporté dans son cœur. Il se justifie par-là d'avoir traversé la ville l'épée à la main. Ses craintes étoient trop fondées pour ne pas les écouter. Mais enfin la trève & la foi de Jocaste l'ont rassuré. La vue du palais & des lieux où il a passé des jours si chers à son souvenir, lui arrache des larmes de tendresse. Mais ce qui le désespère, c'est de voir une mère en deuil, & dont il cause malgré lui les disgraces. Toute cette entrevue est extrêmement tendre.

Mais Jocaſte, pour tomber inſenſiblement ſur l'article de la réconciliation des deux frères qu'elle veut négocier, met Polynice en voie de raconter ſes aventures. Ceci eſt un dialogue ſerré vers à vers [1]. Polynice y décrit d'une maniere très-pathétique l'accablement où ſe trouve un malheureux prince exilé de ſa patrie & ſans appui. Il a éprouvé la miſere juſqu'à ſe voir dans la dernière indigence. Il dit préciſément, « Que la nobleſſe ne nourrit point, » & que la patrie eſt le plus doux de tous les biens, » puiſqu'un exilé ne trouve plus de reſſource ni » d'amis ». Il raconte enſuite comment le haſard lui gagna l'amitié d'Adraſte, roi d'Argos.

Ce roi avoit reçu un oracle d'Apollon qui lui ordonnoit de donner ſes filles en mariage à un ſanglier & à un lion qui ſe préſenteroient les premiers à ſa vue. Polynice, & Tydée autre exilé, vinrent implorer ſon ſecours. Il interpréta l'oracle en leur faveur, leur fit épouſer ſes deux filles, & leur jura de les rétablir dans leur patrie par la force des armes. Ici Polynice fait réflexion qu'il conduit des troupes contre ſa patrie. Il en ſoupire. « Oui, » dit il, j'atteſte les dieux que c'eſt malgré moi que » je combats contre ce que j'ai de plus cher au » monde. Mais c'eſt à vous, ô ma mère, qu'eſt » réſervée la gloire de terminer nos maux, de ré-

[1] C'eſt une expreſſion grecque qu'emploie ici le P. Brumoy, στιχομυθεῖν, parler vers à vers.

» concilier deux frères ennemis, & de rappeler la » paix si desirable pour vous, pour moi, & pour » l'état ».

C'est un roi détrôné qui parle avec beaucoup de moderation & de grandeur. Mais il finit par un sentiment singulier, & qui marque bien l'excès de misère auquel son exil l'avoit réduit dans des temps bien differens du nôtre, où toutefois l'on a vû des têtes couronnées éprouver, malgré l'humanité de leurs bienfaiteurs, les tristes effets d'une affreuse disette. « L'opulence, dit ce prince, est ce qu'il y a » de plus révéré parmi les hommes. Un roi in- » digent n'est plus rien. Voilà ce qui m'attire à » Thèbes à la tête d'une armée ». Le chœur avertit Jocaste qu'Etéocle va paroître.

Ce prince, dont le caractère bouillant & impétueux contraste merveilleusement bien avec la noble & la douce fierté de Polynice, parle en ces termes en arrivant. « Me voici, Madame. C'est en votre » faveur que je viens. Que veut-on de moi »? Il fait valoir l'effort où il s'est réduit de consentir à cette entrevue avec son frere.

« Attendez, répond la reine. Trop de précipi- » tation nuit dans des conjonctures si délicates. La » prudence veut plus de lenteur & de sang-froid » pour réussir. Etéocle, adoucissez ces regards » sévores; étouffez ce courroux prêt d'éclater. Ce » n'est point une Méduse que vous voyez. C'est

» votre frère, hélas, qui vient vers vous. Polynice ;
» tournez les yeux à votre tour sur votre frère.
» Cette vue vous disposera à lui parler & à l'en-
» tendre avec plus de tranquillité. Je n'ai plus
» qu'un conseil à vous donner. Songez que dans
» une entrevue, deux amis irrités ne doivent penser
» qu'au sujet qui les rassemble, & oublier tout le
» passé. Polynice, c'est à vous de parler, puisque
» vous venez vous plaindre à la tête d'une armée, &
» demander, dites-vous, justice d'une injure. Puisse
» enfin quelque dieu se faire l'arbitre, le juge &
» le pacificateur de cette querelle » !

POLYNICE. La vérité parle simplement & sans art. Elle n'use point de détours artificieux. C'est dans elle-même qu'elle trouve sa force. L'injustice, au contraire qui sent sa foiblesse, cherche à s'appuyer d'un art sophistique. J'ai voulu, je l'avoue, pourvoir aux intérêts communs de l'état, de mon frère & de moi. Il falloit prévenir l'effet des imprécations de mon père. Fugitif volontaire, j'ai cédé le sceptre à Étéocle pour une année; mais à condition de régner à mon tour. Je n'ai prétendu ni souffrir le traitement que je souffre, ni revenir en ennemi porter le fer dans le sein de ma patrie. Étéocle a souscrit à ce partage. Il en a pris les dieux à témoin; & toutefois, au mépris de ses sermens, il règne encore, & il occupe la place que je devrois occuper. Qu'il me rende le sceptre, & me voici prêt à congédier l'armée,

l'armée, & à céder à mon tour ce même trône qu'on m'aura rendu. A ce prix, je vous délivre de toute crainte, je reſpecte les murs de Thèbes, & je ne tente plus un coupable aſſaut. Mais ſi une demande ſi juſte m'eſt refuſée, je ſuis déterminé à me faire juſtice, & à tenter le ſort des armes. J'atteſte les dieux, témoins de la droiture de mon cœur & de l'equité de ma cauſe, qu'on m'a privé injuſtement de ma patrie.

Le chœur approuve un diſcours ſi meſuré & ſi raiſonnable.

ÉTÉOCLE. Si ce qui ſemble honnête aux uns le paroiſſoit aux autres, il n'y auroit plus de diſſentions parmi les humains. Mais rien ici-bas ne frappe nos eſprits de la même manière. On convient des noms en fait d'honneur, & de tout, nullement de la réalité. Je ne déguiſerai point ici mes ſentimens, madame; j'eſcaladerois le ciel, & je deſcendrois aux entrailles de la terre, ſi à ce prix je pouvois conquérir la plus brillante des couronnes. Le trône eſt un bien ſi cher à mes yeux, que je ne puis le céder à autrui. Quelle lâcheté ſeroit-ce de devenir ſujet quand on s'eſt vû roi! mais qu'elle honte de céder ce trône à un perfide, qui ôſe venir les armes à la main déſoler ſa patrie! quel opprobre pour Thèbes & pour moi, ſi la crainte des lances Argiennes me forçoit de deſcendre du trône pour y placer un vainqueur! Non, madame, ce n'étoit

point à main armée qu'il devoit chercher à entrer en négociation avec moi. La raiſon, auſſi puiſſante qu'une armée, eût ſuffi. Qu'il habite dans cette terre, j'y conſens. Mais qu'ayant donné la loi, je me rabaiſſe à la recevoir de lui, qu'il ne l'eſpère pas *. Employez donc le fer & la flamme. Couvrez ces plaines de chars; je ne céderai point ma couronne. Équité tant qu'on voudra, je la reſpecte en toutes choſes; mais ſi l'on peut jamais être injuſte, il eſt beau de l'être pour régner †.

JOCASTE. Les maux ſeuls ne ſont pas l'apanage de la vieilleſſe, mon fils. L'expérience qui l'accompagne, l'en dédommage, & la conduit plus ſûrement que l'impétuoſité de la jeuneſſe. Par quelle fatalité, l'ambition, cette divinité dangereuſe, a-t-elle emporté tous vos vœux? en combien de maiſons & d'états n'eſt-elle pas entrée! hélas! elle n'en eſt

* A Polynice.

† « Si violer la juſtice & le droit
» Il eſt licite à l'homme en quelque endroit,
» C'eſt pour regner qu'il ſe le doit permettre ».

Trad. d'Amyot dans Plut. TR. DE LA MAN. DE LIRE LES POÈTES [1].

[1] Et ailleurs :

« Si violer en rien ſe peut la loy
» Honneſtement, c'eſt pour ſe faire roy,
» Ce dit le Thébain Etéocle, & dit mal ».

Plut. LES RÈGLES ET PRÉCEPTES DE SANTÉ. T. XVII, p. 65.

sortie qu'en emportant toute leur félicité. C'est elle qui vous transporte, mon fils. Hé, ne seroit-il pas plus honorable pour vous d'aimer cette égalité précieuse qui lie entr'eux les amis, les guerriers & les états? C'est une loi sacrée parmi les mortels.

Jocaste s'étend ici un peu trop sur le prix de l'égalité, à qui elle attribue les poids, les mesures, l'ordre du jour qui succède à la nuit : d'où elle conclut qu'Etéocle doit céder le sceptre à son frère. Ce sont six ou sept vers qu'on a marqués, ainsi que bien d'autres, comme dignes d'être retenus. Mais ce raisonnement ne sçauroit entrer dans nos idées, & n'étoit bon que pour les Grecs, gens amateurs de sentences & d'exemples palpables.

Ce qui suit a plus de dignité. Jocaste appelle le trône une injustice heureuse *. « Qu'y trouve-t-on? » plus de travail & de prospérité qu'ailleurs. Mais » qu'est-ce que cette opulence? La médiocrité suffit » à qui sçait borner ses desirs. Les richesses n'appar- » tiennent véritablement qu'aux dieux. Les hommes » n'en sont que les dépositaires & les économes. » Aussi les dieux sçavent-ils les reprendre quand il » leur plaît. Jugez en par l'instabilité de la fortune. » Si je vous demande, mon fils, lequel est plus

* Euripide parle ici en républicain démocratique. Cependant il semble épouser d'autres sentimens ailleurs, & Platon, son contemporain, le blâme d'avoir trop loué les monarques & la monarchie.

» estimable à vos yeux, ou le trône, ou le salut de » l'état, oserez-vous répondre que c'est le trône? » Mais si Polynice est vainqueur, si Argos l'em- » porte sur Thèbes, vous verrez cette même » Thèbes désolée; vous verrez les Thébaines cap- » tives arrachées des bras de leurs mères par un » ennemi farouche. Ah, qu'alors les Thébains » paieront chèrement ce suprême pouvoir qui a tant » de charmes pour vous? Voilà, Etéocle, ce que » j'avois à vous dire.

» Pour vous, Polynice, je vous dirai avec la » même franchise, qu'Adraste a été imprudent » de vous offrir son funeste secours, & qu'im- » prudemment vous l'avez accepté pour détruire » votre patrie. Car, hélas! si vous prenez Thèbes, » (dieux, écartez ce préfage)! comment érigerez- » vous des trophées? Comment offrirez-vous des » sacrifices? De quelle inscription marquerez-vous » les dépouilles sur le bord du fleuve qui vous vit » naître? POLYNICE, direz-vous, CONSACRE AUX » DIEUX CES ARMES ENLEVÉES A SA PATRIE QU'IL A » RÉDUITE EN CENDRES*. Ah, mon fils, puissiez-vous » n'être jamais souillé d'une pareille gloire! Si au con- » traire vous êtes vaincu, de quel front retournerez- » vous à Argos en laissant nos champs couverts de

* Virgile a imité ces anciennes inscriptions:

« Æneas hæc de Danaïs victoribus arma ».

ÆNEID. l. III, v. 288.

» ſes citoyens morts pour votre défenſe ? Adraſte
» n'entendra-t-il pas ces murmures du peuple: quelle
» fatale alliance a-t-on contractée avec Polynice ?
» Son hymen nous coûte nos vies. Croyez-moi,
» mon fils, vous courez à un double écueil. Vous
» perdez l'appui des Argiens, & vous ne gagnez
» pas le ſceptre Thébain. Mettez, mes fils, mettez
» l'un & l'autre un frein à votre ambition. Hé,
» quels maux ne doit-on pas attendre de deux
» rivaux furieux qui tendent au même but »?

Le chœur redouble ſes vœux pour la paix en deux mots. Ce n'eſt donc pas Etéocle qui interrompt Jocaſte, comme l'a prétendu Barnes. Ce commentateur (à qui on a l'obligation de la belle édition d'Euripide faite à Londres, l'an 1694 [1], où il a raſſemblé à peu près tous les commentaires ſur Euripide, ſans compter ſes notes & ſes corrections particulières, quelquefois aſſez heureuſes) relève ici, comme ailleurs, les ſcholiaſtes & les critiques avec trop de hauteur, pour n'avoir pas tout-à-fait approuvé le diſcours de Jocaſte, qu'ils diſent être trop foible. Ces critiques peuvent avoir tort, ſans que Barnes ait raiſon de les accuſer

[1] Cette édition in-folio, devenue rare, a été réimprimée à Leipzig en 1778, in-4° avec beaucoup de ſoin. L'édition de Musgrave, Oxford, 1778, quoique précieuſe qu'elle ſoit, ne rend pas la première inutile. MM. Wakefield, Markland, Brunck, ont publié quelques pieces détachées qui font regretter qu'ils n'aient pas entrepris une édition complette de ce poëte.

d'ignorance. Ils ont tort, sans doute, puisque dans la situation où se trouvoit Jocaste, il seroit difficile d'imaginer rien de plus sensé ni de mieux tourné dans sa simplicité, que son raisonnement sur les vrais intérêts d'Étéocle & de Polynice. Mais la raison dont se sert Barnes pour les relever, n'est pas supportable. Si le discours de la reine paroît foible, dit-il, c'est qu'on n'a pas voulu voir qu'il n'est point achevé, & qu'Étéocle l'interrompt lorsqu'elle étoit sur le point de continuer. Il n'y a pas l'ombre d'interruption dans le texte : c'est le chœur qui parle après la reine. Et c'est à Etéocle à reprendre la parole ensuite. De plus, Jocaste avoit dit à ce prince ce qui lui convenoit, avant que de parler à son autre fils [1]. Etéocle reprend donc ainsi après le chœur.

ETÉOCLE. Madame, il n'est plus question de contester. Un tems précieux se perd; & tous vos efforts sont inutiles. Je le redis; nul autre accord entre nous que celui dont j'ai parlé. Je suis possesseur du trône. Je prétends l'être toujours. Epargnez-moi de nouveaux conseils; & vous, Polynice, sortez de ces murs, ou vous y trouverez la mort.

[1] La critique que le P. Brumoi fait ici du scholiaste grec & du commentateur anglois est fort juste. J'ajouterai que Jocaste n'a eu en vue que de préparer ses fils à une réconciliation dont ils devoient seuls regler les termes : on le voit assez par le vœu que forme le chœur à la suite du discours de Jocaste.

POLYNICE. Par quelle main, je vous prie? Et qui ſeroit cet invulnérable qui oſeroit me frapper ſans craindre un pareil deſtin?

ÉTÉOCLE. Moi. Tremblez à l'aſpect de ce bras.

POLYNICE. Moi, trembler! La proſpérité répand dans certains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables.

ÉTÉOCLE. J'entends. C'eſt parce que vous me comptez pour peu dans un combat, que vous venez à moi à la tête d'une nombreuſe armée.

POLYNICE. La prudence éclairée l'emporte ſur l'aveugle impétuoſité.

ÉTÉOCLE. Rendez grace à la foi publique. Sans elle Polynice m'auroit inſulté pour la dernière fois.

POLYNICE. Pour la dernière fois je redemande le ſceptre qui m'eſt dû.

ÉTÉOCLE. Il eſt à moi. Je ſçaurai le garder.

POLYNICE. Eſt-il à vous ſans partage?

ÉTÉOCLE. Ne m'importunez plus : retirez-vous.

POLYNICE. Sacrés autels de la maiſon paternelle....

ÉTÉOCLE. Que vous vous préparez à renverſer.

POLYNICE. Daignez prêter l'oreille à mes cris.

ÉTÉOCLE. Ecoute-ont-ils un citoyen armé contr'eux?

POLYNICE. O dieux protecteurs de Thèbes!

ÉTÉOCLE. Ils vous détestent.

POLYNICE. On me chasse de ma terre natale.

ÉTÉOCLE. Et vous venez la désoler.

POLYNICE. C'est votre injustice qui m'y contraint. O dieux!...

ÉTÉOCLE. Allez invoquer les dieux à Mycène.

POLYNICE. Vous ne les craignez donc pas?

ÉTÉOCLE. Je ne suis pas du moins l'ennemi déclaré de ma patrie.

POLYNICE. Et vous m'excluez de mon héritage!

ÉTÉOCLE. Je ferai plus, si vous m'y forcez. (Il le menace de le tuer.)

POLYNICE. O mon père, vous entendez l'outrage qu'on me fait!

ÉTÉOCLE. Il entend aussi le bruit de vos armes.

POLYNICE. Et vous, ô ma mère!...

ÉTÉOCLE. Ne profanez point ce nom. Il vous est interdit.

POLYNICE. O Thèbes!....

ÉTÉOCLE. Allez implorer Argos.

POLYNICE. N'en doutez point. J'y cours. O ma mère, ma reconnoissance pour vous est sans bornes.

ÉTÉOCLE. Partez.

POLYNICE. Je pars *. Mais souffrez auparavant que j'aye la consolation de revoir un père.

ÉTÉOCLE. Non.

POLYNICE. Que j'embrasse au moins mes sœurs.

ÉTÉOCLE. Vous ne les verrez plus.

POLYNICE. O mes sœurs!

ÉTÉOCLE. Hé, n'êtes vous pas leur plus cruel ennemi?

POLYNICE. Madame, puissiez-vous être toujours heureuse! Adieu.

JOCASTE. Heureuse! & je suis au comble du malheur, mon cher fils.

POLYNICE. Je ne suis plus votre fils.

JOCASTE. A quelle nouvelle infortune suis-je donc reservée?

POLYNICE. L'affront dont il me couvre, me rend indigne de ce nom.

* Nous sommes redevables de ce vers à M. Barnes, qui l'a rétabli d'abord par conjecture, puis sur l'autorité d'un manuscrit. Dolce l'avoit apparemment vu avant lui, puisqu'il l'a traduit ainsi,

« Non posse
» Non obedirti à questa volta: bene
» Ti vo pregar che mi conceda; ch'io
» Vegga mio padre ».

JOCASTE. C'eſt moi ſeule qui ſuis outragée *.

POLYNICE. (à Étéocle.) Quel ſera votre poſte?

ÉTÉOCLE. Pourquoi ?

POLYNICE. Vous m'y verrez.

ÉTÉOCLE. C'eſt l'objet de mes deſirs.

JOCASTE. Malheureuſe mère ! Et que prétendez- vous, mes fils ?

ÉTÉOCLE. L'effet le fera voir.

JOCASTE. Voulez-vous accomplir les imprécations de votre père ?

POLYNICE. Périſſe la maiſon entière !

ÉTÉOCLE. Oui, lorſque mon épée † ceſſera de ſe baigner dans le ſang.

POLYNICE. O pays natal, je te prens à témoin, ainſi que les dieux : qu'on m'ôte le nom de fils de roi, & qu'on m'exile comme un eſclave. Si ce bras te renverſe, impute-le, non à moi, mais

* C'eſt une erreur de nom qui en produit une autre de ſens. C'eſt Etéocle, & non pas Jocaſte, qui dit ce demi-vers :

Καὶ γὰρ ἀνθυβρίζομαι.

Polynice ſe plaint à ſa mère des outrages que lui fait Etéocle ; celui-ci replique : « Je ne fais que repouſſer l'injure ». (Note de l'ancien éditeur.)

† Au lieu de cette phraſe inintelligible, il falloit traduire littéralement :

ἀς τάχ' ὀυκίθ' ἁιματηρὸν τἀμὸν ἀργήσει ξίφος.

« Ha ! que bientôt cette épée altérée de ſang trouvera de plaiſir à » s'en raſſaſier » ! Etéocle rend à Polynice une menace pour une imprécation. (Note de l'ancien éditeur).

à l'unique auteur de tes maux. Mon entreprise est aussi involontaire que mon exil est injuste. Et vous, Apollon, palais, amis, autels, recevez mes adieux. C'est peut-être pour ne plus vous revoir que je vous quitte. Mais non, les déesses de l'espérance ne sont pas endormies pour moi. Je me flatte, avec leur secours & celui des dieux, de ravir le sceptre à l'usurpateur, dût-ce être au prix de tout son sang.

ETEOCLE. Partez, encore une fois.

Les deux frères se séparent en effet avec l'air & les regards qu'on peut imaginer après l'entretien qu'on vient de lire. Jocaste s'en va accablée de douleur, & le chœur reste pour l'intermède, où il décrit, pour ainsi parler, la naissance de Thèbes; chose qu'on pourroit nommer froide, si l'on ne faisoit réflexion qu'elle entre naturellement dans le sujet, par contraste aux funérailles de cette ville, qu'on affecte de faire craindre dans tout le cours de la pièce.

ACTE III.

Etéocle en revenant se tourne vers quelqu'un de ses officiers pour l'envoyer chercher Créon; & ce prince paroît tout à propos. Ils se cherchoient mutuellement. Il s'agit de délibérer sur la manière de soutenir le siège.

Créon apprend au jeune roi qu'un transfuge est entré dans Thèbes, & qu'il donne avis que le dessein

des Argiens eſt d'inveſtir & d'attaquer en même temps la ville de tous côtés. Étéocle, par un mouvement naturel qui marque ſon caractère impétueux, veut combattre hors des murs, & ſe promet de mettre tout à feu & à ſang. Créon, en prince expérimenté, arrête ces mouvemens de jeuneſſe, & lui fait entendre que l'armée Argienne étant innombrable & compoſée de braves ſoldats, il faut ſe donner de garde de haſarder une action déciſive qui ne laiſſeroit plus de reſſource en cas de défaite. Le Roi propoſe un combat nocturne, ce que nous appelons une *Camiſade*. Créon rejette encore ce parti comme dangereux & inutile. Étéocle imagine de fondre ſur les Argiens avec toute ſa cavalerie. Ce projet eſt encore combattu. « Quel parti faut-il » donc prendre? Irai-je rendre la ville, répond l'im- » patient prince? Non, dit Créon; mais les ennemis » ont ſept chefs qui doivent attaquer en même » temps les ſept portes de Thèbes. Soutenez l'aſſaut, » &, renfermé dans vos murs, oppoſez aux aſſié- » geans ſept autres guerriers également remplis » de prudence & de valeur: l'un ſans l'autre n'eſt » pas aſſez ». Voilà les ſept chefs d'Eſchyle.

Mais ſi l'on y regarde de près, il paroît qu'Euripide donne ici un trait de ſatyre aſſez fin à ſon prédéceſſeur. « Je vais, dit Étéocle, choiſir & poſter » les ſept guerriers. Ce ſeroit perdre un temps pré- » cieux que de les nommer tous, tandis que

» l'ennemi eſt aux portes ». C'eſt qu'Eſchyle emploie une grande ſcène à la deſtination des ſept héros qu'il oppoſe à ceux des ennemis dont un officier dit encore les noms, & fait le caractère, ſans oublier leurs ſymboles, qu'il décrit aſſez longuement [1].

En récompenſe, les dernières paroles d'Étéocle prêt d'aller combattre, ſont moins vives dans Euripide que dans Eſchyle. Le premier lui fait faire une eſpèce de teſtament en cas de mort. Étéocle laiſſe la couronne à Créon qu'il charge de Jocaſte, ſa mère, & de ſes ſœurs. A l'égard d'Œdipe, le prince dit froidement que ſon père s'eſt attiré lui-même ſes malheurs, & qu'il n'eſt pas à plaindre, puiſqu'il ne tient pas à lui que ſes fils ne périſſent par ſes imprécations. Ce ſentiment eſt aſſez cavalier pour un fils, quoiqu'on veuille le rendre odieux [2]. Il ſe ſouvient encore qu'il n'a pas demandé d'oracle à Tirefias, ſuivant l'uſage. Il charge Créon de le conſulter, ce qu'il n'oſe faire lui-même, parce qu'il s'eſt moqué, dit-il, des oracles de ce devin, & qu'il l'a irrité par ſes mépris. Pourquoi donc Étéocle a-t-il recours à des oracles dont il ſe moque? cela

[1] Tom I, p. 385.

[2] Ce ſentiment me choque moins que le P. Brumoy. Il ne me paroît pas que ce ſoit ſi froidement, ni d'un ton ſi cavalier qu'Étéocle fait un reproche à ſon père. Il uſe d'une expreſſion fort modérée : οὐκ ἄγαν σῷ ἐχρήσατο, « non valde eum laudo ». Je ne puis le louer; je ne puis parler de lui avec tendreſſe.

ſemble un peu tiré; mais c'eſt qu'en effet Tirésias avoit menacé de la colère des dieux ces fils ingrats envers un père malheureux. Ainſi ce mot d'Étéocle, outre qu'il peint de plus en plus ſon caractère, prépare l'arrivée de Tirésias pour produire un grand événement. Enfin, au ſouvenir de Polynice, Étéocle, pour dernier trait de haine implacable, défend de donner la ſépulture à ſon frère, juſqu'à condamner à mort quiconque oſera contrevenir à cette défenſe. Arrêt terrible, qui ſert de préparatif à un autre épiſode.

Tandis que le roi demande ſes armes & part, le chœur déplore les horreurs de la guerre, & les fatales ſuites de la diſcorde fraternelle. Il repaſſe de plus tous les crimes de la maiſon d'Œdipe. Cependant Ménécée, fils de Créon, étoit allé par ſon ordre chercher le devin Tirésias. Il le conduit par la main, comme un vieillard privé de l'uſage des yeux [1]. Euripide le peint courbé ſous le poids des ans, d'une manière qui nous paroîtroit trop populaire dans une ſcène tragique. Tirésias avoit été abſent. Il n'étoit revenu que le jour précédent de la ville d'Athènes qu'il venoit de rendre victorieuſe d'un ennemi. C'eſt pourquoi Créon lui raconte en

[1] C'eſt Manto, fille de Tirésias, qui lui ſert de guide. Je ne penſe pas qu'aujourd'hui on fût choqué de la noble ſimplicité des expreſſions du vieux Tirésias. N'a-t-on pas vu ſans dégoût le tableau de l'extrême vieilleſſe d'Œdipe & du roi Léar?

peu de mots le sujet de la guerre qui menace Thèbes, & lui demande un oracle. Le prophète consent à l'accorder, non à cause d'Etéocle, mais en faveur de Créon. Il commence donc à s'expliquer avec toute la gravité que lui inspire le caractère dont il est revêtu, & la vénération où il est dans toute la Grèce.

Le sens de son discours, c'est que les dieux ont voulu donner aux Grecs un exemple capable de les effrayer dans la personne d'Œdipe; que ses enfans ont voulu l'ensevelir dans l'oubli, en cachant ce malheureux prince aux yeux du monde, comme si l'on pouvoit tromper les dieux : double faute contre le ciel & contre un père. « Que n'ai-je point » tenté, que n'ai-je point dit, ajoute-t-il, pour les » faire rentrer dans le devoir! Loin d'être écouté » d'eux, je me suis attiré leur haine. Mais la mort » les poursuit. Ils vont s'entr'égorger. Ils mour- » ront environnés de mourans; & cette journée » coûtera bien des larmes au pays Thébain. Et toi, » infortunée Thèbes, je te vois sur le penchant de » ta ruine, si quelqu'un ne suit mes conseils. Telle » étoit ta destinée. Pour être heureuse, tu devois » n'avoir, ni pour citoyen, ni pour roi, aucun des » fils d'Œdipe, race livrée aux malédictions, & » dont le sort étoit de te détruire. Puisque tu n'as » pu éviter cette infortune, du moins il te reste » encore une ressource. Mais gardons le silence.

» Il ſeroit peu ſûr pour moi de propoſer un remède » ſi douloureux. Je me retire : adieu. Qu'ai-je à » perdre, ſi je ſuis enveloppé dans le malheur » général des Thébains » !

Créon l'arrête avec beaucoup d'impatience de ſçavoir ce qu'on veut lui cacher. Le devin perſiſte à ſe taire. Mais feignant à la fin d'être vaincu par l'importunité de Créon, il conſent de déclarer le ſecret, à condition qu'on écarte Ménécée. Créon, ſûr de la foi de ſon fils, le refuſe : & Tirésias laiſſe échapper l'affreux myſtère. « Si vous voulez » ſauver Thèbes, il faut immoler votre fils Méné- » cée ». Le père effrayé, comme on peut penſer, ſe le fait redire encore. « Non, s'écrie-t-il enſuite, » je ne veux rien entendre de ce que j'ai entendu ». Il voudroit n'avoir point exigé d'oracle. Mais il n'eſt plus temps. L'arrêt eſt prononcé. Il a donc recours aux prières ; foible reſſource contre un prophète, qui, après avoir une fois parlé, menace Créon, s'il n'obéit, de publier cette ſentence des dieux. Créon veut du moins ſçavoir ſur quel fondement les dieux demandent ſon fils. On a la condeſcendance de le ſatisfaire ſur ce point. Pour cela, Tirésias remonte juſqu'à l'hiſtoire de Cadmus. Ce fils d'Agénor, arrivé dans le pays Thébain, envoya ſes compagnons puiſer de l'eau à la fontaine de Dircé. Un dragon furieux qui la gardoit les dévora. Cadmus tua le dragon, & par le conſeil de

de Pallas, il en sema les dents sur un champ, qui produisit aussi-tôt une armée de combattans. Ils tournèrent incontinent leurs armes les uns contre les autres, & s'entre-tuerent, à l'exception de cinq. Ceux-ci aiderent Cadmus à bâtir Thèbes.

Comme cette fable est la matière des chœurs, & entre en ornement dans le corps de la tragédie, il a été nécessaire de se la rappeler en peu de mots. On peut la lire plus détaillée dans le IIIme livre des Métamorphoses. Comme le dragon étoit sous la protection de Mars, « Ce dieu, dit Tirésias, a » voulu venger sa mort dans le sang d'un prince issu » des dents du dragon ». Or, Ménécée étoit le dernier de cette race; il n'étoit point marié. En un mot, c'étoit la victime que demandoit le dieu Mars; & il falloit que son sang teignît la caverne même du dragon. Ce raisonnement étoit sans réplique dans la superstition ancienne. Aussi Créon n'a-t-il rien à répliquer, tant la victime est nettement désignée. Tirésias le laisse donc dans le triste embarras ou d'immoler son fils, ou de voir périr Thèbes, & il se retire.

Créon, à peine revenu de son accablement, fait éclater tous les sentimens d'un père au désespoir. Il ne peut se résoudre à livrer son fils. Il se dispose à mourir plutôt lui-même; & pour prévenir le bruit que va faire cet oracle, il ordonne à Ménécée de fuir promptement loin de Thèbes.

Ménécée paroît y consentir, & il ne demande que le temps d'aller faire les derniers adieux à Jocaste. Il semble que Créon est bien crédule de s'en rapporter à son fils sur cette fuite, & que d'ailleurs c'est un moyen assez difficile, puisque la ville est environnée d'ennemis. Quoi qu'il en soit, à peine Créon s'est-il écarté, que Ménécée déclare au chœur, que c'est pour tromper la douleur d'un père, qu'il a feint de se rendre à ses ordres. « Heureuse feinte, dit-il, Créon ôtoit à » Thèbes son unique ressource, & me livroit à » l'infamie. Il faut pardonner à un père; mais » serois-je excusable de trahir mon pays? Sçachez » donc que je parts pour être votre libérateur. Je » vais me sacrifier pour les Thébains ». Il continue l'expression de ces nobles sentimens, & part déterminé à se précipiter du haut des murs vers l'antre du dragon, après s'être frappé, afin de l'arroser de son sang. « Sa vie est, dit-il, l'unique » bien qu'il puisse donner à sa patrie. Peut-il lui » faire un don plus salutaire & plus précieux? » Heureuse la république où les citoyens con- » courent de tout leur pouvoir au salut de la pa- » trie »!

C'est là une espèce d'épisode ou d'action subordonnée à l'action théâtrale; ces épisodes sont rares chez les Grecs. Ils les croyoient contraires à l'effet de la principale action; & véritablement, quoi-

qu'on faſſe, ils détournent l'attention du ſpectateur; ils la partagent du moins, & ils ôtent à la tragédie les charmes de cette belle ſimplicité, qui ſçait ſi bien plaire par elle-même. Après tout, celui d'Euripide, quoiqu'un peu tiré, juſtifieroit ceux de nos jours, ſi on ne les pouſſoit pas plus loin qu'il ne l'a fait, & ſi on ne les faiſoit rouler preſque toujours ſur l'amour.

Ce ſacrifice de Ménécée rappelle au chœur l'idée du ſphinx, qui s'étoit ſi ſouvent raſſaſié de ſang humain, & le ſervice qu'Œdipe rendit à l'état en le délivrant de ce monſtre. La généroſité de Ménécée, qui, dans un âge ſi tendre, court volontairement à la mort pour le ſalut de ſes citoyens, fait encore une partie de l'intermède. On conviendra que c'eſt une adreſſe dans le poëte d'avoir donné aſſez de préſence d'eſprit & de courage à ce jeune prince pour feindre en préſence de ſon père, & pour voler enſuite au trépas ſans autre témoin que le chœur. Mais ce chœur même paroîtra peut-être un inconvénient. Car étoit-il naturel qu'il le laiſſât ainſi voler au trépas, du moins ſans en avertir Créon? Oui, ſans doute, puiſque le chœur n'étoit compoſé que d'étrangères, qui, par leur alliance avec Thèbes & par leur propre ſituation, prenoient plus d'intérêt au bien du public, qu'au bien particulier de Créon. Dans la tragédie dépouillée de chœurs, comme elle l'eſt aujourd'hui, il auroit

fallu recourir au monologue ou à quelque confident, qui auroit été plus embarrassant & plus froid. Est-il naturel d'ailleurs, qu'une grande & illustre action se passe sans témoins? On ne dira pas que les spectateurs le soient; ils sont comptés pour rien, & ce seroit mal entendre le théâtre, que de le prétendre. On ne le dit point, & on le suppose toutefois dans la pratique. Comment excuser cela?

ACTE IV.

Un officier vient avec empressement trouver Jocaste, pour lui raconter l'état des affaires. Elle sort du palais. La curiosité d'une mère & d'une reine sur le sort de ses enfans & de l'état, fait ici un bel effet. On lui dit que l'un & l'autre prince est plein de vie, & que les Thébains sont vainqueurs. Cela est très-bien ménagé pour suspendre l'attention. « C'est, dit l'envoyé, la mort de Ménécée » qui a procuré à Thèbes ce favorable succès. En » effet, après ce sacrifice Etéocle poste les sept » chefs de cohortes. Il distribue les corps de cava- » lerie pour soutenir ceux d'infanterie. Incontinent » les ennemis s'avancent sur le bord du fossé. Le » bruit des trompettes se fait entendre des deux » parts; Parthénopée, Amphiaraüs, Hippomédon, » Polynice, Tydée, Capanée, Adraste, les sept » chefs de l'armée ennemie sont chargés chacun

» de l'attaque d'une des portes ». L'officier, après les avoir ainsi nommés de suite, selon le rang de leurs attaques, décrit les devises de chacun d'eux d'une manière un peu différente de celle d'Eschyle *. J'ai cru devoir abréger dans l'un & l'autre poëte un récit peu intéressant pour nous. Il suffit d'en donner quelqu'idée, & d'observer en passant que la scène d'Eutipide paroît être plus adroitement ménagée en récit, que celle d'Eschyle ne l'est en action, quoiqu'elle ait ses beautés en ce qu'il fait agir Etéocle, qui dispose ses postes aux yeux du spectateur.

« D'abord, continue l'officier, on emploie l'arc, » la fronde, & les pierres détachées des murs. Les » assiégés avoient l'avantage, lorsque Tydée & » Polynice se mettent à crier qu'il faut donner » un assaut général. Le combat s'échauffe. Les sol- » dats tombent de part & d'autre ». L'officier fait ici un détail d'actions très-vives à la façon d'Homère. C'est un siége à l'antique. Voici un exemple. « Capanée applique une échelle, & jure que la » foudre même ne l'empêchera pas de prendre la » ville d'assaut. Il monte à travers une grêle de » pierres, dont il se garantit en se couvrant de son » bouclier. Il atteignoit déjà aux créneaux. Jupiter » le frappe tout-à-coup du feu du ciel, & la terre » s'ébranle d'une manière effroyable. Ce guerrier

* Voyez LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES, tom. I. acte III.

» eſt déchiré en morceaux. Ses cheveux voltigent » en l'air : ſon ſang coule à terre ; les pieds, » les mains tournoient çà & là ; & l'on voit ſon » cadavre enflammé tomber en forme de tourbillon. » C'eſt un autre Ixion ſur la roue. Adraſte, qui » voit que Jupiter lui eſt contraire, fait ſortir les » aſſiégeans du foſſé, &c ».

L'envoyé ajoute que les aſſiégés, encouragés par ce prodige, font bruſquement une ſortie avec de la cavalerie. « Ils fondent ſur les aſſiégeans ; ils » briſent leurs chars ; ils couvrent la campagne de » morts, & délivrent Thèbes ». Dans ce récit, qui eſt long, on dépeint bien l'activité d'Etéocle qui ſe trouve par-tout, & qui porte à propos du ſecours où ſa préſence eſt néceſſaire. On repréſente encore avec feu les chars fracaſſés, & les monceaux de morts.

Jocaſte, en l'écoutant, goûte une joie digne de ſon double caractère. Elle eſt mère & reine. L'état eſt ſauvé & ſes fils reſpirent. Elle ne plaint que Créon, à qui il en a coûté un ſang bien cher pour le ſalut de Thèbes. Mais comme elle veut ſçavoir la ſuite des événemens, & la dernière réſolution d'Etéocle & de Polynice, l'officier lui dit : « Madame, n'en demandez pas plus ; juſqu'à pré- » ſent tout a été heureux pour vous ». Ce mo ambigu pique de plus en plus la curioſité de Jocaſte. Elle preſſe l'envoyé de parler. « Que voulez-vous

» davantage, répond-t-il? les princes vos enfans » vivent ».

JOCASTE. Je veux ſçavoir en un mot, ſi l'iſſue eſt auſſi heureuſe que le combat.

L'OFFICIER. Laiſſez-moi partir, madame. Etéocle eſt ſans écuyer.

Il a beau feindre & ſe défendre de parler; Jocaſte l'y contraint. Il avoue que les deux princes ſont convenus d'un combat ſingulier. « Etéocle du haut » des murs a fait faire ſilence, & a parlé en ces » termes: Braves guerriers, qui êtes venus en ces » lieux, & vous, Thébains, écoutez-moi: Ne » prodiguez plus vos vies en faveur de Polynice ni » d'Etéocle. Il n'eſt plus queſtion de vous expoſer » à des périls dont je vous tiens quittes. Je veux » combattre ſeul avec mon frère. S'il meurt de » ma main, je régnerai ſans rival; & ſi je ſuis » vaincu, je lui cède le trône. Argiens, au lieu de » périr en ce lieu, retournez dans votre patrie; » & vous, Thébains, c'eſt aſſez du ſang que vous » avez verſé pour moi. Polynice accourt & ſouſcrit » à cet accord. L'une & l'autre armée y applaudit. » On fait une trève, & au milieu des deux camps, » tous les chefs font ſerment de s'en tenir à des » conditions ſi juſtes *. Les deux princes vont auſſi-

* On diroit que c'eſt Ménélas & Pâris qui ſe diſpoſent au combat: toute cette deſcription eſt imitée du troiſieme livre d'Homère.

» tôt ſe revêtir d'armes d'airain. Les Thébains » environnoient Etéocle pour l'armer, & les Ar» giens faiſoient de même à l'égard de Polynice. » Les deux freres ont paru en préſence l'un de » l'autre, ſous leur armure brillante, & ils n'ont » point pâli. Ils brûlent d'ardeur de combattre. Les » guerriers les exhortent de part & d'autre à ſou» tenir leur gloire. O Polynice, diſent les uns, » l'honneur des Argiens eſt entre vos mains. C'eſt » à vous d'élever à Jupiter une ſtatue pour monu» ment de votre gloire. Allez, diſent les Thé» bains; allez, brave Etéocle: ſongez que vous » combattez pour la patrie, que vous êtes vain» queur, & que vous régnez. Tels ſont les diſ» cours qu'on emploie pour les animer au combat. » Les prêtres ſont occupés à interroger les entrailles » des victimes, l'extrêmité des flammes & les autres » indices, dont ils tirent des preſages pour la vic» toire ou la défaite des combattans. Pour vous, » madame, ſi vous avez quelque reſſource dans » votre prudence, & dans l'art des enchantemens, » allez, détournez les princes d'un ſi horrible » combat. Prête à perdre deux fils en un jour, » ne négligez rien : le péril eſt certain pour eux; » & la victoire ne ſçauroit être que funeſte & dou» loureuſe pour vous ».

Jocaſte, ſans répondre à l'officier, qui n'a peut-être que trop différé à lui dire une choſe ſi eſſen-

tielle, fait appeler Antigone. Cette princeſſe vient toute effrayée. Jocaſte lui apprend que ſes deux frères ſont ſur le point de s'entr'égorger. « Allons, » dit-elle, nous jeter à leurs pieds ». Antigone, avant que de ſçavoir nettement de quoi il s'agiſſoit, faiſoit quelque difficulté de paroître à la vue des deux camps. Telle étoit la pudeur & la bienſéance de ces temps-là, dont les poëtes Grecs nous donnent de fréquens exemples. Mais dès que la princeſſe apprend qu'il n'y a pas un moment à perdre, & que tout eſt déſeſpéré, ſi elle ne vole vers ſes frères, elle eſt la première à preſſer la reine ſa mère de marcher ſans délai. Jocaſte la preſſe à ſon tour de la ſuivre à grands pas. « Pour » peu que vous tardiez, c'en eſt fait; nous ſommes » perdues, & vous me verrez expirer ſur vos frères » morts ».

Les Phéniciennes redoublent la frayeur & la curioſité du ſpectateur par des exclamations de crainte & de triſteſſe qui expriment les ſentimens de l'aſſemblée. « Malheureuſe mère! enfans dé- » plorables! qui des deux ſe baignera dans le ſang » de ſon frère? Qui des deux dois-je pleurer »? Ces exclamations, accompagnées de beaucoup d'autres, ſont encore beaucoup plus vives que notre manière ne peut les repréſenter.

ACTE V.

Créon déplore la mort de ſon fils, dont il a recueilli les triſtes reſtes, qu'il fait apporter à Jocaſte pour les enſevelir. Il cherche cette princeſſe. Mais le chœur lui apprend le combat ſingulier d'Etéocle & de Polynice, & le départ de Jocaſte & d'Antigone qui ſont allées ſe jeter au milieu d'eux.

Un officier entre auſſi-tôt avec la triſteſſe peinte dans tout ſon maintien. Son air ſeul annonce la mort mutuelle des deux princes. Créon & le chœur ſont à peine revenus de l'étonnement où les jette cette nouvelle, qu'on ajoute encore que Jocaſte ne vit plus. L'officier reprend le récit où il l'a quitté dans l'acte précédent. « Vous ſçavez, dit-il, » la victoire que nous avons remportée ſous les » murs. La proximité ne permet pas d'ignorer ce » qui s'y paſſe ».

L'on peut donc demander pourquoi Créon a-t-il ignoré le combat des deux frères ? Car il eſt ſuppoſé n'en rien ſçavoir, quoiqu'il vienne de l'antre du dragon, d'où il a enlevé le cadavre de ſon fils. Cela a bien l'air d'une faute, qu'Euripide aura faite pour en éviter une autre, à ſçavoir celle de répéter l'hiſtoire du ſiége à Créon qui ne l'avoit pas entendue, ou celle d'omettre la narration de la ſuite.

Si les anciens péchent, ce n'eſt qu'à force de précautions, pour faire entrer & ſortir à propos leurs acteurs; choſe dont on ne s'embarraſſe preſque plus aujourd'hui. Pour juſtifier Euripide, on peut ſuppoſer Créon tellement occupé de la mort de ſon fils, qu'après avoir vu de ſes yeux la victoire des Thébains, il n'a pas pris garde à la ſuite, qui étoit le duel d'Etéocle & de Polynice [1].

L'envoyé continue : « Après que les deux princes » ſe ſont revêtus de leur armure, ils ſe ſont avancés » entre les deux armées, prêts à combattre à coups » de lances. Alors Polynice, en ſe tournant vers » Argos : Déeſſe des Argiens, vénérable Junon, » a-t-il dit, (car je ſuis à préſent ſous votre ſauve- » garde, mon hymen avec la fille d'Adraſte & » ma retraite dans ſon palais, qui me tient lieu » d'aſyle, m'en ſont garants) faites que j'immole » mon frère, & que je rougiſſe de ſon ſang mes » mains victorieuſes. Hélas, je le ſçai trop, c'eſt » une victoire impie & honteuſe, mais néceſſaire, » que j'oſe vous demander. Ces mots ont arraché » des larmes aux ſoldats. Ils s'entre-regardoient en

[1] On peut, je crois, défendre Euripide avec plus de ſuccès, en faiſant obſerver que Créon ignore les faits les plus récens. Il ſait que Thèbes a repouſſé l'aſſaut. C'eſt un ſuccès éclatant & antérieur au combat ſingulier des deux frères. Il n'a pas eu le temps d'apprendre celui-ci. Ajoutons cependant que le meſſager l'en ſuppoſe inſtruit : ce qui eſt très-naturel, comme le prouve aſſez la remarque même qui nous occupe.

» plaignant la cruelle néceſſité où étoit Polynice, de » mourir ou de tuer. Pour Etéocle, il ſe tourne » vers le temple de la guerrière Pallas : Fille de » Jupiter, faites que de ce bras je porte ma lance » dans le ſein d'un frère qui vient renverſer ma » patrie & la ſienne. Incontinent on voit briller » le flambeau, ſignal du barbare combat ».

Ce ſignal de guerre avoit précédé l'uſage des trompettes. Euripide ne laiſſe pas de joindre ces deux ſignaux dans le ſiége de Thèbes [1]. Un prêtre couronné de laurier précédoit l'armée avec une torche allumée à la main. Les ennemis l'épargnoient preſque toujours dans la chaleur de la bataille. De-là eſt venue l'ancienne façon proverbiale d'exprimer une défaite complette : « Le porte- » flambeau même n'a pas été épargné ». De-là vient encore, avec aſſez de vraiſemblance, l'uſage de repréſenter la diſcorde avec des torches ardentes.

« Les deux athlètes, dit l'officier, courent l'un » vers l'autre, &, ſemblables à deux ſangliers qui » aiguiſent leurs défenſes, ils écument de rage, & » s'attaquent en même-temps ». On repréſente très naïvement leur double combat. Le premier s'eſt fait à la lance. « Ils ſe couvroient de leurs vaſtes

[1] Il n'eſt pas bien ſûr que ces ſignaux par le feu aient eu lieu à la guerre. Et il eſt probable qu'Euripide n'en parle point, mais qu'il compare le ſignal de la trompette à celui du feu qui avoit lieu aux jeux de la courſe. Voyez la traduction.

» boucliers, & tâchoient de saisir tour-à-tour l'en-
» droit que découvriroit l'un ou l'autre pour le
» frapper à coup sûr ». L'officier dit que les spec-
teurs attentifs étoient plus en fureur que les com-
battans mêmes. « Etéocle se heurte le pied, sort
» de son bouclier, & reçoit un coup qui excite un
» cri de joie parmi les Argiens. Polynice à son
» tour se découvre & se sent blessé. Sujet de
» triomphe pour les Thébains. Mais ce coup rompt
» la pointe de la lance. Etéocle recule, & ramas-
» sant une pierre, il la jette, & si heureusement,
» qu'il brise la lance de Polynice. Le combat de-
» vient égal. Ils tirent leurs épées; ils s'approchent;
» ils frappent avec grand bruit sur leurs boucliers.
» Mais Etéocle a recours à une ruse Thessalienne ».
Les scholiastes peignent les Thessaliens, comme
ont fait depuis tous les Grecs [1]. « Il écarte le pied
» gauche, avance le droit, & se courbant presque
» à terre, il enfonce son épée dans les entrailles
» de son frère. Ce prince tombe & nage dans son
» sang. Etéocle se croit vainqueur. Il jette son
» épée, & s'approche imprudemment pour dé-

[1] Les scholiastes parlent du caractère rusé & de la mauvaise foi qu'on attribuoit aux Thessaliens chez les anciens Grecs. Les Romains se défièrent de même du caractère des Grecs, &, comme dit le Tasse,

« La fede Greca a chi non è palese »?

Mais il n'est ici question que des Thessaliens.

» pouiller ſon ennemi. Polynice alors ramaſſant
» ſes forces, plonge tout-à-coup ſon épée dans le
» ſein d'Etéocle. L'un & l'autre étendus par terre
» mordent la pouſſière, & ſont également vain-
» queurs ou vaincus ».

Créon reconnoît, en ſoupirant, l'effet des imprécations d'Œdipe. « Ces deux princes étoient
» tombés, continue l'officier, lorſque leur mère
» accourt & arrive avec ſa fille. A la vue de ſes
» fils baignés dans leur ſang : ô ſecours trop lent,
» s'écrie-t-elle ! puis elle ſe proſterne près d'eux,
» & les pleure tour à tour. O mes chers frères, dit
» Antigone, abandonnez-vous ainſi une mère &
» une ſœur ? Étéocle, qui ne reſpiroit plus qu'à
» peine, lève les yeux, reconnoît la reine, lui
» préſente une main enſanglantée, & lui témoigne
» ſes regrets par ſes larmes. Son frère, de ſon
» côté, à l'aſpect de la reine & de la princeſſe :
» c'eſt fait, dit-il, madame, je meurs. Mon unique
» regret, c'eſt l'état où je laiſſe une mère, une
» ſœur, & même mon perfide frère. Car, hélas,
» cet ennemi m'eſt encore cher. Je vous demande
» pour dernière faveur, de ne pas me refuſer un
» tombeau dans ma patrie, & d'appaiſer Thèbes
» irritée. L'honneur du tombeau dans le pays Thé-
» bain me tiendra lieu du trône que j'ai perdu. O
» ma mère, fermez mes yeux de vos mains. Il
» porte lui-même la main de Jocaſte ſur ſes yeux.

» Adieu, dit-il d'une voix expirante, les ténèbres » de la mort m'environnent. Incontinent l'un & » l'autre expire. Jocaste, témoin de ces horreurs, » tire l'épée qui étoit dans le corps d'Etéocle [1], » se la plonge dans le sein, & tombe entre ses » deux fils qu'elle tient embrassés ». L'officier finit ce long récit par la contestation qui vient de s'élever entre les Argiens & les Thébains, au sujet du vainqueur. Des paroles, ils en viennent aux armes; & les Argiens sont mis en fuite, avec perte de six cens hommes *.

Aussi-tôt on apporte vers le fond du théâtre les corps de Jocaste, d'Etéocle & de Polynice. C'est le chœur qui en avertit. Antigone revient échevelée & sans voile. La vue de ces cadavres qu'elle a fait enlever, la jette dans le désespoir. Sa douleur n'éclate que par des exclamations entre-coupées de sanglots, & sa situation parle plus que sa langue. Elle appelle tout, jusqu'aux êtres inanimés, pour prendre part à ses larmes. Puis jetant les yeux sur des morts si chers : « Sur qui d'abord, dit-elle,

[1] Gr. « Elle prend l'épée de ces corps ». Le grec ne dit pas que ce fût celle d'Etéocle.

* L'officier qui fait le récit de cette action, ne marque point ce nombre. Il dit : ἔρρει δ' αἷμα μυρίων νεκρῶν, « fluebat vero san- » guis innumerorum cadaverum ». Dans la rigueur des termes, μυρίοι signifie six mille. Mais ici, il est pris pour un nombre indéfini, & veut dire, une grande multitude. (Note de l'ancien éditeur).

» répandrai-je les cheveux que je m'arrache ? Serâ-
» ce sur une mère, ou sur les blessures cruelles de
» mes frères ? Sortez, Œdipe, sortez de vos té-
» nèbres ».

Œdipe sort : « Pourquoi, dit-il, ma fille, me
» rappeler à la lumière qui n'est plus pour moi ?
» D'où vient me contraindre de sortir de mon
» tombeau, moi qui ne suis qu'un fantôme, ou
» qu'un cadavre animé ? Vous n'avez plus de fils
» ni d'épouse, répond Antigone. Je le dis avec
» douleur, & non pour aigrir vos maux. C'est votre
» génie funeste qui a fondu sur eux pour les animer
» à leur perte mutuelle ». Œdipe gémit, soupire, &
pleure. « Que seroit-ce donc, reprend la princesse,
» si vous pouviez voir leurs cadavres étendus par
» terre, vous en mourriez de désespoir ». Elle lui
raconte en deux mots, mais éloquemment, la
manière dont ils ont péri ; & le chœur souhaite
qu'au moins un jour si horrible pour la maison
d'Œdipe, soit le dernier de ses jours malheureux.
Mais Créon qui arrive, lui prépare de nouveaux
malheurs [1].

En effet, il se déclare roi de Thèbes suivant les
dernières volontés d'Etéocle. Il veut que son fils

[1] Créon n'arrive pas. Il ne paroît pas qu'il ait quitté la scène.
Du moins rien ne l'indique, rien ne motiveroit son départ, à
moins qu'il n'eût été ensevelir Ménécée. Mais en ce cas encore,
rien ne motiveroit son retour.

Hémon

Hémon épouse Antigone, & qu'Œdipe aille en exil. « Tirésias, dit-il, assure que jamais sans cela, » Thèbes ne jouira d'une paix durable; & c'est à » regret que je souscris à son oracle. O destin, » s'écrie Œdipe! fut-il jamais un mortel né sous » de plus effroyables auspices »! Il repasse tous ses malheurs, l'oracle donné avant sa naissance, la manière dont on l'exposa sur le mont Cithéron, le cruel service qu'on lui rendit en sauvant ses jours, le meurtre de son père, son hymen avec sa mère, son aveuglement, sa prison, la mort de Jocaste & de ses fils: & tout cela terminé par un exil pire pour lui que la mort. « D'où tirera-t-il le » secours nécessaire pour traîner une vie languissante? » Qui le conduira? Qui prendra soin de ses jours? » Jocaste l'eût fait. Elle n'est plus ». Il reproche à Créon sa dureté; mais loin de s'abaisser à d'indignes prières, il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un tyran, & qu'il soutiendra jusqu'à la mort la majesté d'un roi.

Le nouveau roi porte plus loin la rigueur & la sévérité tyrannique, sous prétexte d'exacte équité. Il ordonne qu'on jette le cadavre de Polynice hors du pays Thébain, sans sépulture, parce qu'il étoit venu porter le fer & le feu dans sa patrie. Il défend même de l'inhumer sous peine de mort.

Antigone, outrée de ces derniers coups du destin, qui lui semblent plus cruels que tout ce qui a pré-

cédé, oublie un moment des morts chéris, pour pleurer un père plus à plaindre qu'eux. « Ah, » mon père, s'écrie-t-elle, vous êtes un modèle » accompli du malheur. Les autres le partagent. » Vous en portez seul tout le poids ». Puis se tournant vers Créon, elle lui demande de quel droit il refuse la sépulture à Polynice. Il s'élève entr'elle & Créon une contestation très-vive. Dût Thèbes entière s'y opposer, elle fait serment d'ensevelir son frère. « Hé bien, dit le roi, inhumez-vous donc » vous-même avec lui ». Elle prie, elle menace; mais inutilement. Créon est inflexible. Il allégue l'ordre d'Étéocle & des dieux.

Pour comprendre jusqu'où alloit la passion des anciens, s'il est permis de parler ainsi, pour les honneurs du tombeau dans la patrie, & la pitié d'Antigone, il ne faut que lire ce qu'elle dit dans cette scène pour obtenir du tyran ce qu'elle souhaite.

ANTIGONE. De quel front portez-vous des loix contre un mort?

CRÉON. C'est Étéocle qui a prononcé l'arrêt. C'est à moi de l'exécuter.

ANTIGONE. L'arrêt est injuste. C'est une injustice d'y avoir égard.

CRÉON. Quoi! n'est-il pas juste de maintenir les loix?

ANTIGONE. Non, quand elles sont tyranniques.

CRÉON. Est-ce une tyrannie de punir Polynice?

ANTIGONE. Oui.

CRÉON. Il étoit l'ennemi de la patrie.

ANTIGONE. Le hasard des événemens l'a entraîné. La mort en est le fruit.

CRÉON. Et le refus du tombeau en sera la peine.

ANTIGONE. Il poursuivoit ses droits.

CRÉON. Il en sera puni. Je l'ordonne, je le veux.

ANTIGONE. Et moi je veux l'ensevelir, dût s'y opposer tout l'état.

CRÉON. Ensevelissez-vous donc avec lui.

ANTIGONE. Ce prix de ma tendresse me sera glorieux.

CRÉON. Gardes, qu'on la saisisse, & qu'on la mène au palais.

ANTIGONE. Vous avez beau faire; je ne quitte point ce cher mort.

CRÉON. Je pardonne à votre sexe. Sachez donc que cet arrêt est un décret des dieux.

ANTIGONE. C'est un décret des dieux de ne pas insulter les morts.

CRÉON. L'ordre est de ne pas l'environner, même d'un peu de poussière.

ANTIGONE. Hé, seigneur, je vous demand

cette grace par cette Jocaſte que vous voyez, votre ſœur, & ma mère.

CRÉON. Vains efforts! le deſſein eſt pris.

ANTIGONE. Laiſſez-moi ſeulement le laver d'eau pure.

CREON. C'eſt un point défendu.

ANTIGONE. Que j'enveloppe du moins ſes bleſſures.

CRÉON. Nul honneur à un perfide.

ANTIGONE. O mon cher frère, j'aurai du moins la ſatisfaction de vous embraſſer.

CRÉON. Non; ne troublez pas d'un deuil hors de ſaiſon, l'hymen dont je vous honore. [1].

ANTIGONE. Dont tu m'honores, tyran! Me crois-tu aſſez lâche pour épouſer ton fils?

CRÉON. L'intérêt & la néceſſité t'y réduiront.

ANTIGONE. La nuit que tu choiſiras verra donc renaître une Danaïde.

CRÉON. Quelle audace, ô ciel!

ANTIGONE. J'en atteſte le fer dont je fais vœu de frapper cet époux.

CRÉON. Hé pourquoi dédaigner cet hymen, ingrate?

ANTIGONE. Pour accompagner un père dans l'exil.

[1] « Dont je vous honore ». Ces mots ne ſont pas dans le grec, ni par conſéquent cette réplique d'Antigone: « Dont tu m'honores, tyran »!

CRÉON. Vaine fierté, qui dégénère en fureur !

ANTIGONE. Pour mourir avec lui, si ce n'eſt aſſez de l'exil.

CRÉON. Hé bien, partez. Je délivre mon fils d'une furie. (Il ſe retire.)

ŒDIPE. J'admire & je ſens votre tendreſſe, ma fille; mais....

ANTIGONE. Quoi, j'épouſerois le fils d'un tyran, & j'abandonnerois le meilleur des pères!

ŒDIPE. Vivez heureuſe; je ſçaurai ſeul ſupporter mes malheurs.

ANTIGONE. Et qui prendra ſoin de vos jours?

ŒDIPE. Je n'attends que la mort, en quelque lieu que le deſtin daigne me l'offrir.

ANTIGONE. Le dirai-je, mon père? je ne reconnois plus cet Œdipe qui a confondu le ſphinx.

ŒDIPE. Auſſi n'eſt-il plus; le jour qui le rendit heureux, cauſa tous ſes malheurs.

ANTIGONE. Et ſa fille pourroit les voir ſans s'y aſſocier!

ŒDIPE. Quel opprobre pour une princeſſe d'accompagner un père aveugle & banni!

ANTIGONE. Une princeſſe fière peut avoir

ces sentimens. Ce ne sont pas ceux d'une fille à l'égard d'un père [1].

ŒDIPE. Hé bien, conduisez-moi à votre mère. Disons-lui les derniers adieux.

ANTIGONE. La voici. Touchez pour la dernière fois une si chère main.

ŒDIPE. O mère! ô épouse infortunée!

ANTIGONE. Tous les maux se sont rassemblés sur elle. La mort y a mis le comble.

ŒDIPE. Où sont mes fils?

ANTIGONE. Les voici étendus l'un auprès de l'autre.

ŒDIPE. Conduisez ma main tremblante sur leurs visages.

ANTIGONE. Satisfaites votre tendresse pour des fils qui ne sont plus.

ŒDIPE. O restes trop chéris! enfans malheureux du plus malheureux père qui fût jamais!

ANTIGONE. Adieu, cher Polynice. Sois témoin de ma tendresse & de mon sacrifice pour toi.

ŒDIPE. L'oracle d'Apollon s'accomplit, ma fille

[1] Le P. Brumoy a suivi le texte des anciennes éditions, & moi celui des nouvelles, dans la traduction de cette phrase. La différence n'est pas considérable, mais le sens que présentent les premières ne paroît pas être celui qui convient au caractère d'Antigone.

ANTIGONE. Quoi! avez-vous encore d'autres maux à m'annoncer?

ŒDIPE. Je mourrai exilé à Athènes.

ANTIGONE. A Athènes! & oſera-t-elle recevoir Œdipe?

ŒDIPE. La demeure ſacrée de Neptune, Colone me recevra. Ce ſera mon aſyle & mon tombeau. Partons, généreuſe Antigone, puiſque vous voulez être compagne de mon exil, & conduiſez mes pas mal aſſurés.

Le reſte eſt décrit avec cette naïveté grecque qui nous choqueroit. Œdipe demande ſon bâton: Antigone le lui donne, & marque l'endroit où il doit poſer chaque pas pour ne point broncher. L'un & l'autre, après quelques retours ſur leur félicité paſſée & ſur leur fortune préſente qui augmentent la compaſſion des ſpectateurs, ſe retirent pour aller en exil, & finiſſent la tragédie.

Elle eſt fort chargée d'événemens, mais qui tendent tous au même but. C'eſt proprement l'aſſemblage des infortunes d'Œdipe & de ſa maiſon. Le poëte a voulu les réunir pour donner plus de jeu aux grands ſentimens de pitié & de terreur qu'il prétendoit exciter. Le dernier acte paroîtroit en partie poſtiche, comme celui d'Ajax chez Sophocle, ſi l'on ne faiſoit la réflexion que j'ai ſi ſouvent inſinuée; à ſçavoir que n'être pas inhumé, c'étoit chez les anciens un ſupplice plus redouté

que le trépas. Ainsi, la mort n'étoit pas pour leurs héros de théâtre un dénouement suffisant. Il y falloit joindre les honneurs ou la privation du tombeau pour achever l'action. Et voilà sans difficulté la clef des dénouemens anciens, tant du poëme épique, comme dans Homère, où il s'agit des funérailles d'Hector & de Patrocle, que de la tragédie, comme AJAX, les PHÉNICIENNES, & plusieurs autres dont les dénouemens blesseront toujours, tant qu'on s'obstinera à ne pas entrer dans les principes de l'antiquité.

Je ne dis rien des autres défauts que le lecteur peut trouver ou disculper, suivant son goût plus ou moins raffiné, pour ou contre les manières anciennes. La pièce a été exposée assez fidèlement & assez au long pour donner lieu de les remarquer. Quant aux mœurs, il a, par rapport à nous, des choses bien difficiles à goûter. A la vérité, Etéocle est coupable par son injustice & son ambition; & Polynice, quoique d'ailleurs si aimable, n'est pas tout-à-fait innocent pour avoir porté les armes contre sa patrie. L'injustice évidente de son frère qui l'y contraint, ne l'excuse pas; & voilà véritablement une de ces situations fines & délicates, si propres à intéresser le théâtre. D'ailleurs ces deux frères, n'eussent-ils fait autre chose que de cacher Œdipe dans les ténèbres du palais, sont en cela même coupables, parce que le respect pour un père doit l'emporter sur

toute autre considération, & même sur celle de s'épargner une grande confusion : chose unique qu'ils appréhendoient.

Mais que dire d'Œdipe, de Jocaste & d'Antigone, qui ne sont coupables que de crimes involontaires, & qui sont réellement malheureux ? Que dire de Créon qui, pour justifier son extrême rigueur & sa haine politique, se sert du prétexte d'un oracle de Tirésias, & des dernières volontés d'un usurpateur, si ce n'est qu'il faut monter son esprit à ces mœurs si étranges pour nous, & qu'ordinairement on n'en est pas capable, à cause de l'éloignement des temps & des idées ? Car, comme dans les affaires de plaisir & de goût, la première impression est vive & se tourne d'abord en préjugé, il est naturel qu'on se révolte & qu'on s'obstine contre des idées qui paroissent singulières, & dont la singularité fait évanouir le charme qu'elles ont produit autrefois dans d'autres esprits. Au reste, cette pièce fut couronnée sur le théâtre d'Athènes [1].

Pour connoître de plus en plus la différence du goût grec & de celui des autres siècles, il ne faut pas omettre ici la THÉBAÏDE de Sénèque, quoique plus qu'à demi tronquée, ni celle de Racine, bien qu'elle soit une de ses plus foibles tragédies, ni même celle de Dolcé, quoique traduite du Grec, & une partie de celle de Rotrou, dont on a déjà vu l'autre.

[1] Voyez la note sur les trois derniers vers d'Oreste. T. IV, *p.* 165.

LA THÉBAÏDE,

TRAGÉDIE DE SÉNÉQUE.

CETTE pièce eſt venue juſqu'à nous ſi mutilée, & la route que Sénéque a priſe, eſt ſi différente de celle d'Euripide, que je ne puis en dire que peu de choſe. Si du moins cette route étoit naturelle, on pourroit, par le moyen des conjectures, comme avec le fil d'Ariadne, en découvrir les détours. Mais on ſçait que ce n'eſt pas la manière de Sénéque d'être naturel. Il va où ſon feu l'emporte, de gauche à droite, & du blanc au noir. On a des reſtes précieux des ſtatues antiques, des troncs, par exemple; & par leur ſituation, un ſculpteur habile devine avec vraiſemblance quel héros ou quel dieu repréſentoit la ſtatue entière, & dans quelle attitude. Mais il eſt difficile de haſarder quelque choſe de ſemblable à l'egard de la THÉBAÏDE de Sénéque. D'ailleurs, ce qui nous en reſte eſt d'un enthouſiaſme ſi extravagant, pour appeler la choſe par ſon nom, que ce ſeroit une peine inutile d'y chercher de la ſuite. On me pardonnera de traiter ainſi Sénéque après ce qu'on en a déja vû.

Mais la Thébaïde eſt bien autre choſe. Tout l'emportement de Lucain, lors même qu'il eſt le plus énergumène, n'eſt qu'un badinage au prix de Sénéque. Toutefois, il y a du vrai ſublime. Ce ſont des traits qui échappent par haſard à un eſprit très beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, & d'une imagination emportée.

ACTE PREMIER.

Ce qui nous reſte du premier acte eſt une ſcène unique d'Œdipe & d'Antigone *. C'eſt plus de 300 vers. Mais il n'y en a que ſept ou huit qui aillent au fait, c'eſt-à-dire, qui indiquent le ſujet de la tragédie. Œdipe aveuglé paroît avec ſa fille; on ne ſçait d'abord pourquoi, ſi ce n'eſt qu'on découvre peu-à-peu qu'il veut s'exiler lui-même de ſon palais, & s'abandonner à ſon déſeſpoir. On ſe perſuade, par ſa ſituation & par l'excès de ſa douleur, qu'il n'y a pas long-temps qu'il s'eſt reconnu comme époux de ſa mère; autrement ſes emportemens ſeroient tout-à fait inexcuſables. Une douleur ſur laquelle le temps a paſſé, s'exprime avec plus de nobleſſe & de tranquillité. Cependant il doit y avoir au moins trois ou quatre ans qu'il s'eſt reconnu:

* Il eſt démontré, je crois, par l'étendue des autres tragédies latines, qu'il ne manque en cet acte que quelques vers, & l'ode du chœur.

Œdipe ne veut pas moins que se donner la mort, à quelque prix que ce puisse être: il en cherche tous les moyens, & d'une manière si folle, qu'après avoir inutilement demandé à sa fidelle Antigone, ou un précipice, ou le fer, ou le poison, il croit devoir recourir à ses propres mains. Il les apostrophe pour les exhorter à le bien servir. Mais l'embarras est de décider par où il commencera à se déchirer. « Car, dit-il, je suis criminel tout entier ».

« Totus nocens sum; qua voles mortem exige,
» Effringe corpus, &c.

« Ça, mon bras, commencez par où il vous » plaira. Brisez mon corps, arrachez mon cœur, » déchirez mes entrailles ». Il continue l'énumération, & il conclut à s'en tenir à la tête, parce que ses mains en ont déjà tiré les yeux. Cela n'est-il pas bien touchant? O simplicité grecque, qu'êtes-vous devenue sous la plume de ce bel-esprit latin!

Enfin Œdipe déclare tous les crimes & toutes les horreurs dont le souvenir & le sentiment l'obligent à sortir de la vie; & il finit comme en passant par le malheur unique qui fait toutefois le sujet de la pièce, je veux dire par la dissention cruelle de ses deux fils qui se disputent le trône. Il dit que l'un refuse de céder, & que l'autre vient le redemander à main armée. Antigone en prend occasion de presser Œdipe de vivre pour pacifier l'état & récon-

cilier ſes fils. On ne ſçait s'il l'accorde ou s'il le refuſe ; car l'acte eſt tronqué en cet endroit. Nous verrons pourtant ce prince reparoître.

Ce qui ſe préſente d'abord à l'eſprit après la lecture d'Euripide, c'eſt que le poëte Latin a voulu imiter la ſcène d'Œdipe dans le poëte Grec. Mais il eſt viſible qu'il l'a gâtée, & que d'une excellente choſe il en a fait une très-mauvaiſe, par la place où il l'a miſe, & par l'aſſaiſonnement qu'il lui a donné. Euripide fait ſortir Œdipe de ſa priſon pour être témoin des terribles châtimens dont le ciel vient de punir ſes fils, & pour y voir mettre le comble par ſon propre banniſſement. C'eſt alors qu'Œdipe peut & doit faire parler ſes douleurs, comme il le fait avec majeſté. Mais le poëte Latin ouvrant la ſcène par les fureurs de ce prince, ne lui donne aucun nouveau ſujet de s'emporter, ſi ce n'eſt à la fin la diſſenſion de ſes fils, dont le père avoit été déjà témoin, & peut être auteur par ſes imprécations. Après tout, on ne peut pas extravaguer en plus beaux vers que le fait Œdipe.

ACTE II.

Il ne s'eſt conſervé que 40 vers du ſecond acte. On voit ſeulement un officier qui annonce à Œdipe que Polynice vient aſſiéger Thèbes à la tête des Argiens, & il le prie d'écarter la tempête. « Mes,

» répond le prince, je ſerois homme à empê-
» cher le crime, & à retenir des mains prêtes à
» ſe baigner dans le ſang le plus cher ! non, non,
» mes fils ne ſont point dégénérés. Je les reconnois
» à ces traits ».

« Me nunc ſequuntur, laudo & agnoſco lubens ».

Il fait plus. Il les exhorte à ſe montrer dignes d'un tel père.

« Exhortor aliquid ut patre hoc dignum gerant ».

Cette figure eſt pouſſée fort loin à la façon de Sénéque ; car le père anime en effet ſes fils à s'entr'égorger, comme s'ils étoient préſens.

« Agite, o propago clara, generoſam indolem
» Probate factis, &c.
» Frater in fratrem ruat, &c ».

Voilà un caractère de déſeſpéré aſſez ſingulier. Il pourroit être beau dans cette conjoncture, s'il n'étoit outré.

ACTE III.

Jocaſte vient déclamer au troiſième acte, comme Œdipe l'a fait au premier. C'eſt-là le triomphe de Sénèque. Tous ſes grands perſonnages ſont déclamateurs. La reine ne ſçait pour qui ſon cœur doit ſe déclarer : ſera-ce pour Polynice ou pour Etéocle ?

L'un & l'autre eſt ſon fils. L'un redemande un bien qui lui eſt dû, mais il le demande en aſſiégeant ſa patrie. L'autre ne lui eſt pas moins cher que ſon frère. Elle penche cependant pour ce dernier, dont le parti eſt le plus juſte & le plus malheureux ; & elle dit comme Sabine, femme d'Horace, * dans la tragédie de Corneille.

Je ferai du parti qu'affligera le ſort.

« Quo cauſa melior ſorſque deterior trahit
» Inclinat animus ſemper infirmo favens ».

Corneille a eu en effet devant les yeux cette délibération de Jocaſte, en faiſant celle de Sabine ; & le merveilleux eſt que Sénéque ait formé un Corneille, comme Euripide un Racine.

Un officier vient interrompre la reine, pour lui dire que les deux armées ſont ſur le point d'en venir aux mains, ſi elle ne ſe preſſe de travailler à la réconciliation de ſes fils. Jocaſte répond qu'elle ira. Mais loin de ſe preſſer, elle demeure encore pour dire d'aſſez beaux vers que Sénéque n'a pas voulu perdre. Antigone la prie derechef de ne pas différer. Alors Jocaſte ſe ſouvenant qu'on l'a déjà preſſée de partir, & qu'il n'y a pas un moment à perdre, ſouhaite d'être enlevée par le vent ou par quelque griffon pour arriver plus tôt au camp. Elle

* Horace, act. I. ſc. I.

court en effet comme une écervellée : au moins l'officier le dit très-nettement.

« Vadit furenti similis, aut etiam furit ».

Il fait même cinq ou six comparaisons impertinentes, pour mieux faire comprendre sa pensée : il y a ensuite sept ou huit vers absolument inintelligibles, & qui apparemment sont déplacés, & mis ici par hasard. Car le même officier, en disant que Jocaste part comme une bacchante, ajoute tout de suite, (& malheureusement cela paroît une suite,) « que Jocaste est arrivée au milieu des deux » armées ; qu'elle les a séparées à l'instant ; que » les deux frères, prêts à fondre l'un sur l'autre, » tiennent leurs javelots suspendus ; qu'on parle » de paix » ; & choses pareilles qu'on ne voit pas qu'il puisse sçavoir si vîte, à moins qu'en effet Jocaste n'ait été enlevée subitement dans les airs, comme elle le souhaitoit, & que l'officier ne soit guindé sur une haute tour pour voir tout ce qu'il raconte. Après tout, quelque suivi que tout ceci paroisse par la liaison des vers, il l'est si peu par le sens, qu'il seroit injuste de vouloir rien décider sur une pièce si évidemment mutilée, & dont on n'a que peu de fragmens.

ACTE

ACTE IV.

L'acte quatrième, qui est ici le dernier, parce que le reste manque, n'est pas plus entier que les précédens, ni beaucoup plus intelligible, quoique tout semble se suivre dans la versification.

Jocaste y paroît comme étant au milieu de ses deux fils. Au moins elle parle à l'un & à l'autre, comme si elle les voyoit. Mais il n'y en a qu'un qui répond. C'est Polynice. Elle lui dit d'embrasser son frère. Il le refuse. « Ne vous fiez-vous pas, » dit-elle, à ma foi ? Non, répond Polynice ». Ce compliment est un peu dur, quoiqu'entortillé dans une pensée prétendue spirituelle.

« Timeo : nihil jam jura naturæ valent.
» Post ista fratrum exempla, ne matri quidem
» Fides habenda est.

» Je crains, & ma crainte est trop fondée. » La nature perd ici ses droits. Après un exemple » de deux frères si cruellement ennemis, que peut » une mère, & doit-on s'y fier » ?

La reine l'exhorte en vain à se désarmer, & cela en détaillant toutes les pièces de son armure. Polynice tient bon. Jocaste se tourne du côté d'Etéocle pour obtenir de lui la même chose. Mais d'abord inutilement. Elle fait ensuite une harangue aussi

différente de celle d'Euripide, que toute cette scène, c'est-à-dire, fort ampoulée, & nullement touchante. Polynice y répond. Étéocle, comme j'ai dit, ne parle point, & ce long silence est assez surprenant. Pour Polynice, il déclare qu'il veut régner, quelque prix qu'il en coûte; & il ne conserve que cela du caractère que lui avoit donné Euripide. Mais pour mettre entièrement le lecteur au fait de cette pièce, voici le sens & la conduite de tout ce qui nous reste de ce quatrième acte, qui est assurément le plus supportable & le plus soutenu par la beauté des vers & de quelques pensées.

JOCASTE. Tournez sur moi le fer & le feu. Que l'une & l'autre armée fonde sur Jocaste. Ennemi ou citoyen, tout doit frapper ce sein qui donna des frères à son époux. Déchirez & dispersez mon corps. Je suis la mère de Polynice & d'Étéocle. Allons, obéissez l'un & l'autre. Présentez-moi ensemble vos mains, tandis qu'elles sont innocentes. Une funeste erreur vous fit coupables malgré vous. Jusqu'ici c'est un crime de la fortune. Vous en voyez aujourd'hui l'horreur. Il vous est libre de l'adopter ou de le rejeter. Si la piété trouve encore place dans votre cœur, accordez-moi la paix. Si le crime vous plaît, un plus grand le suivra. Je viens m'y opposer. Ou la paix, ou une prompte guerre... Mais qui des deux me faut-il prier? Qui embrasser le premier? Tous les deux partagent ma

tendreſſe. L'un étoit abſent ; & ſi leur ancien accord avoit lieu, l'autre le ſeroit bientôt. Ce n'eſt donc que par la guerre qu'une mère les verra réunis ! Approchez, Polynice ; les travaux de l'exil que vous avez ſoufferts vous rendent plus précieux à une mère. Approchez ; mais remettez dans le fourreau cette épée cruelle ; fixez à terre ce javelot qui brûle de s'échapper de vos mains. Ce bouclier s'oppoſe à vos embraſſemens ; quittez-le. Otez ce caſque, & montrez-vous à une mère. Pourquoi détourner les yeux ? Pourquoi obſerver l'air & la main d'Etéocle ? Je ſerai votre bouclier, & ſes coups ne feront couler votre ſang qu'après le mien. D'où vient cet embarras ? Vous défiez-vous de la foi d'une mère ?

POLYNICE. Je crains tout, je l'avoue. La nature perd ici ſes droits. Après l'exemple de deux frères ſi cruellement ennemis, doit-on ſe fier même à une mère ?

JOCASTE. Hé bien, reprenez votre épée, votre caſque & vos armes, tandis que votre frère mettra bas les ſiennes. Etéocle, vous êtes la première cauſe de la guerre, c'eſt à vous de vous déſarmer le premier.

« Tu pone ferrum, cauſa qui es ferri prior ».

Si la fureur du combat vous poſſède, je ne demande qu'un court intervalle, qu'un moment pour embraſſer un fils de retour d'un long exil. Souffrez

que je l'embraſſe pour la première ou la dernière fois. Soyez du moins déſarmés quand je demande la paix. Vous vous redoutez l'un & l'autre ; & je crains tous les deux, mais pour vous ſeuls. Polynice, pourquoi refuſez-vous de poſer ce fer ? Jouiſſez de la trêve. Vous en êtes le maître. Le combat après lequel vous ſoupirez l'un & l'autre, rend la victoire honteuſe, & la défaite honorable. Vous craignez d'être ſurpris par un frère ! Ah, quand il s'agit de ſurpriſe & de crime, ſoyez-en plutôt la victime que l'auteur. Mais ne craignez rien. Une mère peut être garant pour l'un & l'autre. L'emporterai-je enfin, ou dois-je porter envie à l'aveuglement de votre père ? Suis je venue pour vous détourner d'un attentat, ou pour le voir de plus près ?

Étéocle a dépoſé ſes armes. Hé bien, Polynice, c'eſt donc à vous que je dois adreſſer mes prières, ou plutôt mes pleurs *. Je vous revois, hélas, après tant de vœux ! Vous êtes donc attaché à un roi étranger ! Tant de mers, tant de périls ont été témoins de votre fuite ! Une mère n'a ni préſidé à votre hymenée, ni orné le palais, ni paré les torches de bandelettes ! Le père de votre épouſe, au lieu de tréſors, de terres & d'états, ne vous a donné que la guerre pour dot. Gendre d'un en-

* Il eſt vraiſemblable que Polynice lève du moins la viſière de ſon caſque. Le texte le fait entendre.

nemi, éloigné de votre patrie, réfugié dans un état étranger, privé du vôtre, exilé sans crime, il ne vous manquoit de la destinée d'Œdipe, qu'un hymen criminel, & vous en avez serré les nœuds! O mon fils, que je revois après un long-temps! ô fils, la crainte & l'espérance éternelle d'une mère tendre, vous que j'ai si souvent demandé aux dieux de revoir, quoique ce retour dût m'être aussi funeste que cher! Quand cesserai-je, disois-je, de trembler pour lui? Vous le craindrez lui même, m'ont répondu les dieux, quand vous le verrez. Il est trop vrai. Point de Polynice sans la guerre, & point de guerre sans Polynice. Votre retour me coûte bien cher. Mais il m'est doux même à ce prix. Écartez du moins ce fer de votre patrie, tandis qu'il n'est pas encore coupable. Il l'est déjà trop de s'en être approché. Tout mon sang se glace, quand je vois deux fils sur le bord d'un précipice, & sur le point d'oser un attentat. Et quel attentat ai-je pensé voir! Un plus affreux sans doute que celui que n'avoit pu prévoir votre malheureux père. Je ne crains plus votre forfait: je ne le vois point accompli; mais je me crois malheureuse d'avoir pu seulement le voir.

Mon cher fils, par ce sein qui vous mit au monde après tant de douleurs; par la piété de vos sœurs; par le visage d'un père innocent, qu'il a lui-même si tristement défiguré, éloignez de votre patrie la flamme dont vous la menacez; & détournez ces

funeſtes drapeaux Votre retraite même n'empêchera pas qu'une partie du crime ne ſoit déjà commiſe. Thèbes a vû les champs couverts d'ennemis; elle a vu ſes prairies foulées par les fougueux courſiers; elle a vu les guerriers voler ſur leurs chars; elle a vu les torches allumées pour réduire nos maiſons en cendres; &, ce qui étoit encore inoui, même à Thèbes, elle a vu deux frères prêts à s'entre-détruire par le fer. Toute l'armée Thébaine, tout le peuple, vos deux ſœurs, & même une mère, ont été témoins de ces horreurs. Car, pour Œdipe, c'eſt à lui qu'il eſt redevable de s'en être épargné la vue. Rappelez-vous à ce nom, qu'au jugement de votre père, l'erreur même mérite d'être punie. Gardez-vous donc, je vous conjure, de renverſer votre patrie. Ne détruiſez pas un trône où vous voulez monter. Conſidérez quelle eſt votre fureur. Vous prétendez régner en ce royaume, & vous l'anéantiſſez! Vous voulez qu'il ſoit à vous, & il faut qu'il ceſſe d'être, pour être à vous! Votre conduite nuit à votre cauſe. Quoi! vous bouleverſez tout en ennemi, vous brûlez ou briſez les moiſſons, vous mettez tout en fuite, & vous rendez ces champs impraticables! Ah! Thèbes n'eſt donc point à vous. L'on ne détruit point ainſi ſon bien. Vous regardez comme étranger un pays où vous portez le fer & le feu. Laiſſez ſubſiſter l'état, & demandez alors qui de vous deux doit en être le roi.

Mais pourrez-vous soutenir la vue de Thèbes réduite en cendres! Quoi! ces tours d'Amphion, ces murs que formèrent, non les pénibles efforts des machines, mais les accords de la lyre & de la voix qui rendirent les pierres mêmes dociles, vous aurez la dureté de les renverser, d'en enlever les dépouilles, de faire autant de captifs des égaux d'Œdipe, de tirer les femmes des bras de leurs maris, de les charger de chaînes, de conduire au milieu des prisonniers de guerre l'élite des filles de Thèbes, pour les présenter comme esclaves aux jeunes épouses d'Argos? Et moi-même, qui suis votre mère, les mains honteusement liées, je serai le prix du triomphe d'un frère sur un frère! Quoi, vous aurez l'audace d'introduire l'ennemi dans une ville si chère, de la mettre à feu & à sang; & avec cette férocité, cette dureté, vous n'êtes pas encore roi! Que seroit donc le sceptre! Ah! croyez-moi, mon fils, mettez bas une si barbare ambition, & rendez-vous à la piété.

POLYNICE. Que je fuie, moi, que j'erre toujours loin de ma patrie, toujours asservi à implorer des secours étrangers! Hé! serois-je autrement traité, si j'avois été infidelle ou parjure? Je porterai la peine de la trahison d'autrui, tandis que lui auteur en goûtera le fruit? Vous m'ordonnez de fuir! Si j'obéis, fixez-moi le lieu du retour. Quoi, mon frère habitera mon palais,

& je me croirois heureux d'être relégué ſous un toît particulier qu'il daigneroit m'offrir ? Car c'eſt le moins que vous puiſſiez m'accorder. Une humble retraite doit au moins me dédommager du trône que vous m'ôtez. Réduit à cette ſituation, vil eſclave, & moins époux que ſujet, j'oſerai ſuivre un beau-père roi ? Non, madame, il eſt trop dur de tomber du trône dans l'eſclavage.

JOCASTE. Si vous voulez un trône, & ſi votre main ne peut ſe paſſer d'un ſceptre, tout peſant qu'il eſt, l'univers vous en offre mille.

L'auteur fait ici une énumération géographique qui eſt aſſez puérile en latin, & qui ſeroit encore plus mauvaiſe en françois. Jocaſte continue ainſi:

Allez conquérir ces états. Traînez-y Adraſte avec ſon armée. Qu'il vous mette en poſſeſſion de ces couronnes. Pour celle de Thèbes, perſuadez-vous qu'elle eſt encore à votre père. L'exil vous eſt plus avantageux qu'un pareil retour. L'exil eſt le crime d'autrui; le retour ſeroit votre crime perſonnel. Vos forces, plus utilement employées à d'autres conquêtes, vous livreront des ſceptres que vous n'aurez point ſouillés par un attentat. Votre frère, non plus votre rival, ſera le premier à combattre pour vous. Allez-donc, & faites des entrepriſes qu'un père & qu'une mère puiſſent ſeconder de leurs vœux. Un ſceptre acquis par le crime, eſt pire que l'exil. Réfléchiſſez à préſent

sur les maux & les vicissitudes de la guerre. Vous avez beau attirer avec vous toutes les forces de la Grèce, & déployer vos troupes innombrables, le sort des armes est toujours incertain. L'épée égale, ce semble, deux concurrens ; mais c'est la fortune qui balance les espérances & les craintes. Le crime est assuré ; le fruit en est douloureux. Je veux que tous les dieux favorisent vos desirs ; vous les bannissez de Thèbes ; les citoyens sont massacrés ; l'ennemi est le maître du pays ; vous dépouillez votre frère, vous triomphez. Mais il vous faut briser vos palmes. Quel triomphe que celui qu'un vainqueur ne peut goûter sans se rendre exécrable ! hélas ! celui même que vous brûlez de vaincre, vous le pleurerez vaincu. Quittez donc, croyez-moi, un si funeste dessein. Délivrez votre patrie de crainte, & vos proches d'inquiétude & de deuil.

POLYNICE. Que mon coupable frère ne soit pas puni de sa perfidie !

JOCASTE. Il le sera trop, croyez moi. Il régnera.

POLYNICE. C'est la peine que vous lui réservez ?

JOCASTE. C'en est une, croyez en votre aïeul & votre père. Cadmus & toute sa race vous l'apprendront. Nul d'eux n'a porté la couronne impunément, quoiqu'ils ne fussent pas des parjures. Mettez donc sans balancer Etéocle de ce nombre.

POLYNICE. Je l'y mets, & je trouve son sort trop beau de périr au nombre des rois.

JOCASTE. Je ne vous mets, moi, qu'au rang des exilés : ou bien soyez odieux, & régnez à ce prix.

POLYNICE. Soit. Qui craint d'être odieux, ne veut pas régner. Le créateur du monde * a réuni ces deux choses ; la haine, & l'empire. Un roi & un héros doivent dévorer la haine. Et que fait à un monarque l'amour de son peuple ? Il arrête son bras, & réprime son pouvoir. Il en a plus quand on le hait. Qui veut se faire aimer, peut tenir le sceptre d'une main indolente.

JOCASTE. † Quiconque est odieux, ne le tient pas long-temps. Mais c'est aux rois à donner des régles de politique & de gouvernement. Donnez-en pour les exilés.

Polynice ne répond à cette subtilité, qui est obscure, ainsi que bien d'autres endroits, qu'en disant que pour obtenir le trône, il sacrifiera tout ; il livrera tout aux flammes, sa patrie, son palais, sa femme même.

« Pro regno velim
» Patriam, penates, conjugem flammis dare.
» Imperia pretio quolibet constant bene ».

* « Mundi conditor Deus, v. 695 ».

† Malgré les éditions, il y a des manuscrits qui donnent ce vers à Jocaste. Dans la bouche de Polynice, il ne seroit pas intelligible.

On n'a point le reste. Ce qu'on vient de lire, peut être pris différemment, suivant les différens goûts. J'ai tâché de traduire sans parodier ; manière de traduction trop ordinaire. J'ai été plus fidelle au sens qu'aux pointes. L'on pourra trouver des beautés dans ce morceau, & il y en a ; mais ce ne sont pas des beautés dans le goût de la simplicité Grecque. Ceux qui sont frappés du brillant, y trouveront de quoi se satisfaire ; mais ceux qui voudront examiner de près la solidité du raisonnement & la conduite de la passion, n'y trouveront pas également leur compte. Afin de contenter les uns & les autres, je vais rapporter ce que pensent de la THÉBAÏDE latine Juste-Lipse & Daniel Heinsius.

Juste-Lipse *, dans ses observations sur les tragédies latines, recherche quels en sont les auteurs. Il prétend en trouver trois ou même quatre. Il donne MÉDÉE au vrai Sénéque du temps de l'empereur Claude : plusieurs autres pièces, comme l'HERCULE FURIEUX, à un Sénéque du tems de Trajan, ou même après. A l'égard de la THÉBAÏDE, voici sa pensée. Il lui donne un troisième auteur qu'il ignore, mais qu'il croit digne du siècle d'Auguste. Il veut, mais il n'ose, dit-il, prononcer. Cependant il se croit aussi sûr de la bonté de cette pièce par-dessus les autres, qu'il est assuré de sa propre

* J. Lipsii ANIMADVERS. in tragœd. quæ L. Annæo Senecæ tribuuntur.

vie. « L'économie, continue-t il, en eſt différente ; » ſans chœurs, & ſans interruption. Elle eſt écrite » uniformément, ſimplement, ſans bigarrure de » vers différens, d'une manière ſublime, ſçavante, » grande, & véritablement digne du cothurne. » Rien de jeune, rien de tiré, d'affecté : le tour & » les mots choiſis ; les ſaillies des ſentences, mer- » veilleuſes & non attendues, mais fortes, ner- » veuſes, & ſi frappantes pour moi, que non- » ſeulement elles me réveillent, mais qu'elles me » mettent en quelque ſorte hors de moi-même. » Eſt-il rien de pareil dans les autres ? J'oſe le dire, » c'eſt une pierre précieuſe que je rapporterois » volontiers au ſiècle même d'Auguſte. Le choix » du ſujet, & quelques vers qui paroiſſent inſérés » tout exprès, me font ſoupçonner qu'elle a été » écrite durant la guerre civile. Quoi qu'il en ſoit, » il la faut diſtinguer, & ne la pas proſtituer » davantage aux ſifflets du vulgaire ignorant. Cri- » tiques, rendez-vous, & mettez hardiment ce » morceau au rang des premiers écrits romains ».

Écoutons à préſent Heinſius *. Il donne les dix tragédies à cinq auteurs ; à ſçavoir, HIPPOLYTE, les TROYENNES & MÉDÉE, à Lucius Annæus Sénéque, le philoſophe ; HERCULE FURIEUX, THYESTE, ŒDIPE & AGAMEMNON, à Marcus Annæus Sénéque,

* « Dan. Heinſii in L. & M. Annæi Senecæ ac reliquorum quæ extant Tragœd. ANIMADVERSIONES, &c.

parent de l'autre, & surnommé le tragique; le reste, c'est-à-dire, la THÉBAÏDE, HERCULE AU MONT ŒTA, & OCTAVIE, à divers déclamateurs inconnus. « La THÉBAÏDE, dit-il, pièce de déclamateur, est » tout-à-fait indigne des éloges que lui donne un » sçavant ». (Il entend Juste-Lipse.) Heinsius, après ce début, en veut d'abord au nom de THÉBAÏDE qu'il trouve fort mal appliqué. C'est une pure chicanne. Mais quand il descend dans le détail de cette pièce, il y va plus sérieusement. Il dit que c'est une tragédie composée des défauts du poëte Grec, sans qu'on y retrouve la moindre des beautés qu'on auroit pu en tirer. Il blâme le prologue d'ŒDIPE, comme impertinent; la première scène de Jocaste, comme ridicule; & le reste, comme insensé. « Ses petites sentences, dit-il, étouffent » les sentimens qu'il a voulu saisir. Ses périodes, » & quelques sentences d'ailleurs assez heureuses, » s'évanouissent à la fin, & deviennent des atomes. » La diction n'a rien de L. Sénéque le philosophe, » ni des TROYENNES, de MÉDÉE, ou de l'HIPPO- » LYTE. Ceux qui rapportent la THÉBAÏDE au siècle » d'Auguste, ne nous allèguent que leur autorité. » A l'égard de leur discernement & de leur goût, » on n'a garde de s'y rendre, quand on n'en » manque pas tout-à-fait Du reste, de même » qu'Eschyle & Sophocle font par-tout profession » de se donner pour pythagoriciens, ainsi vous

» voyez ces ſortes de déclamateurs affecter de ſe
» donner un vernis de ſtoïciſme. Il y en a ici bien
» des traits. Tel eſt ce trait bannal dont les ſtoïciens
» ſe ſervent pour relever, avec tant de hauteur,
» l'inébranlable fermeté de leur ſage, & qu'Anti-
» gone exprime ainſi : Oui, mon père, vous devez
» vous regarder comme non-coupable, & d'autant
» plus innocent, que vous l'êtes malgré les dieux.
» On en voit de pareils en quantité chez Sénéque
» le philoſophe ; & voilà ce qui a fait illuſion au
» célèbre Juſte-Lipſe, grand amateur des ſtoïciens,
» &c. ».

J'ai rapporté ces deux ſentimens ſi oppoſés de deux gens habiles, pour donner un exemple de la contradiction des jugemens en fait de goût. Mais cette contradiction n'a point éclaté autrefois, ni au ſujet des écrits des Grecs, ni à l'occaſion de ceux du ſiècle d'Auguſte. Il n'y a eu que le ſtyle ingénieux & brillant qui a trouvé ſes partiſans & ſes critiques. Ce n'eſt même que depuis ſa naiſſance qu'on s'eſt aviſé d'en vouloir au ſtyle ſimple & ſenſé. On a été plus loin à meſure qu'on a eu plus ou moins de goût pour la ſimplicité & le bon ſens ; on a comparé entr'eux les écrits des auteurs brillans d'un même ſiècle, par exemple, les tragédies latines dont il eſt ici queſtion ; & c'eſt ſur cela ſeul qu'on a cru devoir, chacun à ſa manière, en diſtinguer les auteurs & les temps ;

d'autant plus qu'en effet ces tragédies ne ſont pas toutes, à beaucoup près, de la même force, quoique le tour d'eſprit & le ſtyle en ſoient à peu près les mêmes. Il s'agit de ſçavoir ſi ce ſtyle & ce tour d'eſprit qu'elles ont de commun, eſt comparable au tour & au ſtyle des Grecs; & voilà ce que je crois inſoutenable. Quoique notre théâtre, avec toute la pompe dont Corneille l'a revêtu, doive la hauteur où il l'a élevé à Lucain & à Sénéque, quoiqu'il l'emporte de beaucoup, ſi l'on veut, ſur le théatre des Grecs, il eſt vraiſemblable, que tant qu'il y aura quelques ſentimens dans les cœurs pour le naturel, les tragédies grecques réclameront toujours leurs droits, & vaudront toujours mieux que toute la broderie de Sénéque & de ſes imitateurs qui ne ſeront pas des Corneilles.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

ON a vu dans l'ANTIGONE de Sophocle une partie de celle de Rotrou. Depuis la troisième scène du troisième acte, c'est la tragédie de Sophocle ; & le commencement est une légère imitation des PHÉNICIENNES d'Euripide, ou plutôt de la THÉBAÏDE de Sénéque. Car Rotrou est encore moins imitateur dans cette première partie que dans la seconde. Racine a eu raison de remarquer que l'ouvrage de Rotrou, quoique fort défectueux par cette duplicité d'action, est toutefois rempli de beaux endroits. Il faut en exposer succinctement la conduite.

ACTE PREMIER.

On voit d'abord Jocaste à sa toilette. Elle achève de s'habiller dès la pointe du jour, pour courir promptement vers Étéocle, & interrompre le combat des deux armées qui s'est donné quelques heures auparavant à son insçu. Tandis qu'elle se dispose à sortir, Antigone & sa sœur se présentent à la reine,

reine, & lui rapportent la mort de Ménécée qui s'est, disent-elles, sacrifié pour le bien public. C'est l'épisode d'Euripide que Rotrou a mis ici en récit, & comme dans un lointain où il ne fait pas un grand effet. Aussi ce poëte a-t-il eu besoin de resserrer les événemens dans le dessein où il étoit d'en accumuler un grand nombre, pour s'enfler son poëme.

Etéocle vient aussi-tôt détailler le succès du combat également funeste aux uns & aux autres, & quelques particularités sur la mort de Ménécée.

Créon se trouve-là présent. Il lance contre les dieux quelques vers impies, & assez peu respectueux pour le roi, qui les pardonne à la douleur d'un père privé de son fils. Le roi ensuite va tenir un conseil où il amène tous les seigneurs, excepté Hémon, qui demeure seul avec Antigone qu'il aime. Il la revoit pour la première fois, après un an d'absence. Car il a suivi la fortune de Polynice, frère bien aimé d'Antigone. L'entretien roule donc sur ce prince, dont Antigone se promet de calmer le courroux pour terminer la guerre. Cependant l'amant & l'amante conçoivent de fâcheux présages sur cette paix, & sur les intérêts de leur amour. Incontinent, un page, de la part d'Etéocle, appelle au conseil Hémon, qui n'étoit resté que pour entretenir un moment Antigone, après une si longue absence.

Tous ces objets, qui paſſent ſous les yeux du ſpectateur preſque auſſi rapidement que je les rapporte, ont le défaut d'être extrêmement précipités: mais auſſi ont-ils une grace aſſez ſingulière; c'eſt que l'expoſition du ſujet ſe fait à chaque ſcène, d'une manière d'autant plus intéreſſante, que chaque acteur, en paroiſſant coup ſur coup, fait connoître quelque choſe de nouveau. Ainſi, tous les événemens paſſés, & les intérêts préſens, ſont développés beaucoup plus vivement qu'ils ne le ſont d'ordinaire par des confidences, artifice ſouvent néceſſaire, & preſque toujours froid.

Malgré la rapidité de Rotrou, nous ne ſommes encore qu'à la moitié du premier acte; & la ſcène eſt ici rompue. En effet, d'abord on s'eſt trouvé dans l'appartement de Jocaſte, où s'eſt faite toute l'expoſition dont je viens de parler. A préſent, il faut ſe tranſporter au camp des Grecs, hors de Thèbes, dans la tente de Polynice. On y voit ce prince entre Argie, ſa femme, & le roi Adraſte, ſon beau-père. Il ſe reproche à lui-même le ſang que ſon intérêt coûte à ſes alliés, & il ſe détermine à propoſer le défi d'un combat ſingulier à ſon frère. Adraſte & Argie en frémiſſent.

ADRASTE.

Dieux, que propoſez-vous? quelle horrible aventure!

ARGIE.

Hé, monſieur, écoutez la voix de la nature;

Songez quel eſt le ſang que vous voulez verſer.
Sans honte & ſans frayeur pouvez-vous y penſer?

POLYNICE.

La choſe eſt reſolue, & la nature même
Souſcrit à cet arrêt de ma fureur extrême, &c.

Adraſte inſiſte encore avec beaucoup de force. Il s'offre même à quitter le trône d'Argos, pour y faire monter ſon gendre. Mais Polynice auroit honte de devoir le ſceptre à l'amour d'un époux & à la tendreſſe d'un beau-père. C'eſt à ſon épée qu'il veut le devoir: & d'ailleurs, c'eſt moins une couronne enlevée qui le pique, que la foi violée, & la haine implacable d'un frère. Il embraſſe Argie, & la recommande à Adraſte, auſſi bien que le ſoin de l'enſevelir s'il vient à périr dans le combat. Puis il ſe dérobe à leurs vœux; & l'acte finit.

ACTE II.

En paſſant à l'acte ſecond, le ſpectateur ſe trouve ſitué au pied des tours de Thèbes, où Polynice, l'épée à la main, après avoir jeté dans la place ſon défi, appelle ſon frère à grands cris, en le traitant de lâche, parce qu'il différe trop à paroître. Vainement un des capitaines Argiens veut arrêter Polynice. Il répond:

Laiſſez juger les dieux; ne ſoyez que témoins.

Rotrou, comme il eſt aiſé de le voir, fait le

contraire d'Euripide, qui, dans le contraſte des deux frères, donne plus d'orgueil & de haine à Étéocle, & plus de modération & de douceur à Polynice. Ici c'eſt Polynice qui eſt fier, inflexible, inexorable. Étéocle eſt moins odieux. En quoi le poëte François paroît n'avoir pas réuſſi, non plus que Racine, ſon imitateur. Ils font même pis. Car, ſelon eux, Étéocle eſt aimé du peuple, & règne en quelque façon malgré lui; au moins a-t-il cette excuſe plauſible de ne pas rendre la couronne : au lieu que Polynice eſt regardé & craint comme un tyran. Préjugé qui n'attire ſur lui aucune compaſſion. On le plaint en liſant Euripide; & on le hait dans les deux tragédies Françoiſes.

Cette différence eſt d'autant plus digne de conſidération, qu'en effet la ſituation où Euripide met ce prince, le rend plus malheureux que coupable. On lui a ravi le ſceptre; il fait des avances pour le ravoir par la douceur; il n'a recours à la force qu'à la dernière extrémité; on l'outrage, on l'entraîne, pour ainſi dire, au précipice malgré lui; & cependant il porte toute la peine de ſes malheurs, comme d'un crime, puiſqu'il meurt, & qu'il eſt traité en ennemi & en criminel, même après ſa mort. C'eſt un héros tel qu'il le faut pour la tragédie. Mais vous lui ôtez cet avantage. Vous en faites un tyran, un barbare, un ennemi de ſon frère & de ſa patrie. Les ſpectateurs n'ont

plus de larmes pour lui. Il mérite son sort. D'ailleurs, quel héros lui substituez-vous pour prendre le premier rôle ? Etéocle, prince, à la vérité, un peu moins haïssable, mais usurpateur, & par ce seul endroit, plus capable d'irriter & d'aigrir le spectateur que de le toucher. C'est Sénéque qui, le premier, nous a défiguré Polynice ; & les François l'ont malheureusement plus suivi qu'Euripide.

Revenons. Antigone paroît sur les murs de Thèbes, & revoyant Polynice pour la première fois depuis son exil, elle lui fait un discours très touchant pour le dissuader de son funeste dessein.

Polynice, avancez ; portez ici la vue,
Souffrez qu'après un an votre sœur vous salue.
Malheureuse ! hé pourquoi ne le puis-je autrement ?
Quel destin entre nous met cet éloignement ?
Après un si long temps la sœur revoit son frère,
Et ne lui peut donner le salut ordinaire :
Un seul embrassement ne nous est pas permis,
Nous parlons séparés comme deux ennemis.
Hé, mon frere, à quoi bon cet appareil de guerre ?
A quoi ces pavillons sur votre propre terre ?
Contre quel ennemi vous êtes-vous armé ?
Ne tremblerez-vous pas, si je l'avois nommé ? &c.
Encore à la nature Etéocle défere ;
Il se laisse gagner aux plaintes d'une mère :
Il n'a pas dépouillé tous sentimens humains,
Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains :
Et vous, plus inhumain & plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible,
Moi, dont, &c.

Le reſte eſt de la même force. Mais Polynice a pris ſon parti. Il ne ſçauroit être déſarmé par une ſœur qu'il aime tendrement, à moins qu'elle ne lui plonge elle-même l'épée dans le ſein. Il y conſentira; mais il ne conſentira jamais à vivre & à ne pas ſe venger de ſon frère.

Etéocle à l'inſtant ſe montre, & accepte le défi. Confus d'avoir paru trop tard, il brûle de hâter le combat, & il dit:

Que le champ du combat en ſoit auſſi le prix.

Après cette courte & vive ſcène, Jocaſte ſurvient & ſe met entre ſes deux fils. Créon en conçoit de l'ombrage, & fait ſentir d'un ſeul mot, la cruelle ambition qui lui fait ſouhaiter que les deux frères s'entre-tuent pour lui laiſſer le trône. Racine a donné le même caractère à Créon. Chez Rotrou, Jocaſte fait le même rôle que dans Sénéque. Elle ordonne à ſes fils de s'embraſſer. Ils ſe regardent mutuellement avec des yeux qui reſpirent la rage. Polynice brave Jocaſte par la défiance qu'il conçoit d'elle. C'eſt un défaut où Sénéque a fait tomber Rotrou, qui, du reſte, a embelli Sénéque. Voici entr'autres quatre beaux vers:

Car quelle eſt cette guerre & quels ſont ſes objets?
Vos parens, vos amis, vos pays, vos ſujets.
C'eſt ce qu'on peut nommer votre parti contraire:
De ce funeſte hymen nous ſommes le douaire.

C'eſt que Polynice avoit épouſé la fille d'un ennemi de Thèbes. Les deux frères s'emportent & ſe piquent de paroles aigres & menaçantes. Jocaſte, pour les calmer, propoſe à Polynice des conquêtes plus dignes de lui, que n'eſt Thèbes. Elle lui dit, en parlant d'Etéocle :

Mais quoi, ſon règne plaît, le vôtre eſt redouté.

POLYNICE.

Il a gagné les cœurs. Et moi moins populaire
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.
Qui règne aime des ſiens en eſt moins abſolu, &c.

La reine, outrée de voir des fils ingrats dédaigner ſes prières & ſes larmes, les quitte, en leur diſant :

Adieu, non plus mes fils, mais odieuſes peſtes,
Et déteſtables fruits de meurtres & d'inceſtes,
Vous ne mourrez pas ſeuls, & je ſuivrai vos pas,
Pour vous perſécuter même après le trépas.

Hémon & les capitaines Argiens ne gagnent rien ſur Polynice; & Créon, de ſon côté, anime Etéocle par ce vers :

Vengez-nous, vengez-vous, & vengez vos ſujets.

Il eſt vrai qu'Étéocle, malgré la paſſion qui l'aveugle, ne laiſſe pas d'appercevoir l'intérêt ſecret qui fait parler Créon. Il va même juſqu'à le lui reprocher. Mais c'eſt un défaut d'avoir donné ce caractère à Créon; ce défaut a fait tomber Racine,

qui l'a copié, dans un autre encore plus grand, comme on le verra.

Les deux frères se retirent pour choisir un lieu propre au combat, c'est-à-dire, pour ne pas se battre devant le spectateur. Véritablement la scène est plus vive proche le lieu même du combat. Mais outre l'inconvénient de l'unité rompue, c'en est encore un d'être obligé d'apporter de mauvaises raisons pour ne pas exposer au spectateur ce qu'il ne devoit pas voir. Car qui empêchoit les deux concurrens de se battre dans l'endroit même où ils se trouvoient l'épée à la main?

ACTE III.

On se transporte à l'appartement d'Antigone, où l'on entend cette princesse qui psalmodie, pour ainsi parler, quelques stances au sujet de Jocaste, qui s'est tuée. Racine a pris ce même tour, & il a encore moins réussi. Car il fait parler Antigone d'amour devant le cadavre de sa mère. Du moins Rotrou ne fait-il rouler ses stances que sur la fortune, à qui il dit des injures poétiques.

Hémon entre pour apprendre à son amante la mort des deux princes. Ce récit, imité d'Euripide, en a aussi les plus beaux traits. Antigone demeure quelque temps comme insensible; puis elle fait voir à Hémon le corps de Jocaste. Enfin arrive

Ismène, qui achève d'accabler sa sœur en lui apprenant l'édit nouveau de Créon, qui défend d'inhumer Polynice, sous peine, au contrevenant, d'être enterré vif. Là commence un nouvel ordre de choses, je veux dire la tragédie de Sophocle, qui fait la seconde partie de celle de Rotrou. Nous en avons rendu compte en son lieu.

LA THÉBAÏDE
OU
LES FRÈRES ENNEMIS,
TRAGÉDIE DE RACINE.

ON ſçait que Racine a demandé grace pour cette pièce, qu'il fit étant encore fort jeune. Elle ſe ſent en effet de ſa jeuneſſe ; & elle eſt fort différente des chef-d'œuvres que ſa plume produiſit dans la ſuite. Il s'y eſt même rendu eſclave de Rotrou. On ne laiſſe pas néanmoins d'y reconnoître Racine à certains endroits qui ſont tout à-fait bien touchés. Comme cette pièce eſt plus connue que celle qui lui a ſervi de fond & de modèle, il ſuffira d'en donner un court detail pour diſtinguer ce qui eſt imité de Sénéque & de Rotrou, d'avec ce qui ne l'eſt pas. Sans doute ſi Racine eût traité LA THEBAÏDE avec autant de lumières qu'il en avoit acquis quand il fit IPHIGÉNIE & PHÈDRE, il auroit ſuivi la route d'Euripide. Ses réflexions le menoient à ſimplifier ſes ſujets à meſure qu'il avançoit. C'eſt auſſi le grand fruit qu'on

retire de l'expérience & de la méditation. On sent à la fin que le suprême effort de l'art est d'approcher au plus près de la nature, & que rien n'est si simple qu'elle.

ACTE PREMIER.

La première scène est presque la même que celle de Rotrou, excepté que Racine ne met pas Jocaste à sa toilette. Entr'autres beaux vers que la reine adresse au soleil, en parlant de ses fils, elle dit:

Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois de les voir vertueux.

Antigone, qu'on étoit allé avertir, paroît, & Jocaste se dispose à voler au camp avec elle, pour séparer les deux frères. C'est encore Rotrou. Étéocle survient, comme chez ce poëte : & Jocaste tombe presque évanouie à la vue du sang dont elle voit des traces sur les vêtemens d'Étéocle.

Est-ce le sang d'un frère, ou n'est ce point le vôtre?

Le roi, après l'avoir rassurée par le récit qu'il lui fait d'un simple combat de quelques soldats tant ennemis que Thébains, qu'il vient de terminer, veut justifier sa conduite & les raisons d'état qui l'engagent à livrer la bataille. Thèbes le veut pour roi, & refuse Polynice. Jocaste obtient du moins

une trève & une entrevue entr'elle & Polynice. Créon, en paroissant, dévoile malgré lui son ambition qui le porte à aigrir Etéocle, & à presser le combat. Jocaste & Antigone lui font sentir nettement qu'elles s'en apperçoivent. Mais Créon rejette habilement les craintes d'Antigone sur l'amour qu'elle a pour Hémon. C'est le fils & le rival de Créon. Tous ces intérêts secrets qui se développent, sont ici plus étendus que dans Rotrou, où Créon n'essuie de reproche sur sa soif de régner, qu'un seul mot d'Etéocle. Mais, chez Racine, Etéocle seul est la dupe de l'ambitieux Créon, dont tous les autres acteurs pénétrent les desseins intéressés. Pourquoi donc, dans l'ardeur où ils sont de détourner le combat, n'en donnent-ils aucun ombrage à Etéocle?

ACTE II.

Hémon s'entretient de son amour avec Antigone, tandis que Jocaste est allée au temple pour consulter l'oracle. Cette scène est plus galante que celle du vieux poëte, & par celà même elle plaît moins. Etoit-il question d'amour dans une crise aussi vive que celle de la révolution d'un état? Racine l'a bien senti lui-même; & il avoue dans sa préface * que l'amour jeté sur des personnages subalternes, devient une passion étrangère au sujet, &

* Préface des FRÈRES ENNEMIS.

que, d'ailleurs, « Les tendreſſes ou les jalouſies » des amans ne ſçauroient trouver que fort peu de » place parmi les inceſtes, les parricides, & toutes » les horreurs qui compoſent l'hiſtoire d'Œdipe & » de ſa malheureuſe famille ».

Olympe, confidente de Jocaſte, apporte la nouvelle de l'oracle, qui demande en ſacrifice le dernier du ſang royal. Hémon & Antigone doutent ſi cet oracle ne les regarde pas. Sur quel fondement ? Ignorent-ils qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre les derniers du ſang royal ? L'oracle indiquoit aſſez clairement Ménécée, dernier fils de Créon. C'eſt une faute inexcuſable.

Polynice, dans ſon entrevue avec Jocaſte & Antigone, montre la même fierté que chez Rotrou. Ce caractère en eſt pris tout entier ; & il eſt inconcevable que Racine, ſi grand amateur d'Euripide, n'ait pas plutôt peint Polynice avec ſes véritables couleurs. Il auroit plû davantage que lorſqu'il dit, même en ſi beaux vers :

Eſt-ce au peuple, madame, à ſe donner un maître ?
Si-tôt qu'il hait un roi doit-on ceſſer de l'être ?
Sa haine ou ſon amour, ſont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou deſcendre les rois ?
Que le peuple à ſon gré nous craigne ou nous chériſſe,
Le ſang nous met au trône, & non pas ſon caprice.
Ce que le ſang lui donne il le doit accepter,
Et s'il n'aime ſon prince, il le doit reſpecter.

Et ceux-ci sur Étéocle :

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a sçu parvenir.
Et son orgueil le rend par un effet contraire
Esclave de son peuple & tyran de son frère :
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr, &c.

Antigone dit à son tour tout ce que la nature & Rotrou ont dicté au poëte de plus tendre. Mais Polynice est sourd & inflexible. Pour le tirer d'embarras, un soldat accourt, & l'avertit que la trève vient d'être rompue. Il part, & se délivre par-là des importunes prières d'une mère & d'une sœur. Racine a ménagé avec beaucoup d'adresse cette rupture. C'est une émeute excitée par Créon, qui craignoit la réconciliation des deux frères.

ACTE III.

Jocaste envoye sa confidente pour voir ce qui se passe, & fait un assez beau monologue, après avoir préparé l'épisode de Ménécée, qu'on suppose être allé voir où en sont les affaires.

Étéocle, revenu avec Créon, s'excuse sur la rupture de la trève. Ce n'étoit, dit-il à la reine, qu'un simple démêlé qui, insensiblement, s'est tourné en

bataille. Créon feint de souhaiter la paix. Mais le roi, qui est sa dupe, l'anime au contraire à venger son fils sur les ennemis. Incontinent, on vient annoncer que Polynice demande une entrevue avec son frère. Cela n'étoit point préparé; le roi se rend, quoiqu'avec beaucoup de peine, aux prières de Jocaste, d'Antigone, & même de Créon, qui l'exhortent à voir Polynice. Mais Créon, demeuré seul avec son confident, met bas le masque, & développe l'horrible mystère qui lui fait préférer l'entrevue des deux frères, à une guerre ouverte. Il veut régner, mais sans qu'il lui en coûte du sang. La guerre pourroit être funeste à son fils Hémon, dont il vient de perdre le frère. Il connoît les haines enracinées d'Etéocle & de Polynice. Son dessein est que les deux frères s'étouffent dans leurs embrassemens, c'est-à-dire, qu'il n'a ménagé l'entrevue que pour le combat singulier. Ce trait est bien noir. Mais sa politique est-elle bien juste? L'un ou l'autre prince peut demeurer vainqueur; & dans ce cas, Créon est bien loin de compte. Mais c'est ici un tyran qui s'aveugle, qui foule aux pieds jusqu'aux remords, & qui fait gloire de paroître scélérat aux yeux de son confident, pourvu qu'il entrevoie quelque jour à monter sur le trône.

ACTE IV.

Dans l'entretien de Créon avec Étéocle, le pre-

mier se déguise aux yeux du second, & lui dit artificieusement au sujet de Polynice :

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, appaiser votre haine,

Le roi, qui n'apperçoit pas le but de cette insinuation, parce que personne n'a la charité de lui dévoiler le mystère, jure une haine éternelle pour Polynice, & peint avec de grands traits l'invincible antipathie qui les sépare. Ils se sont haïs avant que de naître, & peut-être se haïront-ils encore dans le tombeau.

J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire....
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr, &c.

Ce morceau est digne de l'auteur de PHÉDRE & d'ANDROMAQUE[1]. Créon voyant Étéocle à son point,

[1] Il est beau sans doute, mais est-il dicté par les convenances ? Etéocle, dont le caractère est le plus intéressant chez Racine, devoit-il montrer tant de haine? Cette haine n'est-elle point caractérisée par des traits un peu exagérés ? Il ne suffit pas qu'un tel sentiment puisse exister, ni qu'il ait existé en effet, pour qu'il soit propre à être mis sur la scène : il faut qu'il ne soit point étranger au cœur de la multitude des spectateurs. Il est malheureusement ordinaire de voir des frères divisés par l'intérêt ; chez le vulgaire des hommes, de petits motifs de fortune suffisent pour produire cet effet, de grands motifs d'ambition peuvent diviser des héros : mais rien de plus rare que l'antipathie originelle qu'on suppose ici entre deux frères, & dont on charge le tableau. Le spectateur ne peut se mettre à la place de ceux qui éprouvent de tels sentimens, & en est foiblement touché, quelque brillante qu'en soit l'expression.

consent

tonſent de ſacrifier, s'il le faut, l'inclination qu'il dit avoir pour la paix.

On annonce Polynice, & il vient en effet accompagné de Jocaſte, d'Antigone, & de toute la cour. Cette ſcène n'eſt autre choſe que Sénéque ou Rotrou embellis. La reine pleure & preſſe en vain.

Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure.
Ils ne connoiſſent plus la voix de la nature.

Elle ajoute quelques reproches en parlant à Polynice:

Et vous que je croyois plus doux & plus ſoumis, &c.

Elle a grand tort. Car ce n'eſt pas avec ces traits qu'on nous a peint Polynice dans le cours de ce poëme. Il garde même parfaitement le caractère de dureté qu'on lui a donné. Car c'eſt lui qui propoſe le combat ſingulier. Etéocle l'accepte. Jocaſte fait parler juſqu'à ſon déſeſpoir. Mais après ces mouvemens, qui doivent être réſervés pour la fin de la ſcène, le poëte en fait naître de plus foibles qui auroient dû précéder. Par exemple, Jocaſte propoſe à Polynice de conquérir d'autres ſceptres; puis elle ſe retire comme dans Sénéque & Rotrou.

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE.

Madame.... O ciel! que vois-je? hélas? rien ne les touche!

Antigone n'en dit pas davantage; & ſes frères

lui échappent pour voler au combat. Le poëte a bien fait de tenir cette princeſſe dans le ſilence. C'étoit aſſez de trois interlocuteurs pour une ſcène où la ſituation étoit violente. Tout ce que peut faire Antigone eſt d'envoyer Hémon après ſes frères pour les ſéparer.

ACTE V.

Jocaſte s'eſt tuée. Antigone fait connoître cette mort par ſes larmes & ſes ſtances. Elle balance ſi elle ne ſuivra pas ſa mère. Mais l'intérêt de ſon amour l'emporte ſur la gloire de mourir après une mère.

Dois-je vivre ? dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mère m'appelle.
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend :
Ce que veut la raiſon, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de ſujets d'abandonner le jour !
Mais, hélas, qu'on tient à la vie
Quand on tient ſi fort à l'amour !
. . . . . .
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a ſur moi.
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

C'eſt un reſte comique du vieux goût des ſtances qui n'infecta pas long-temps Racine.

Olympe, qui court éternellement depuis la pièce commencée juſqu'à la fin, tantôt du palais au camp,

tantôt du camp au palais, vient dire à Antigone que Polynice eſt vainqueur. C'eſt qu'elle n'a vû que la moitié du combat. Racine a pris cet heureux artifice de l'Horace * de Corneille, où Julie dit au vieil Horace, qu'elle a vû fuir ſon fils.

Créon ſe preſente enſuite à Antigone. Elle croit la politique de ce prince ambitieux bien punie par la victoire de Polynice. Mais Créon la déſabuſe en lui apprenant la véritable iſſue du combat. Etéocle mourant a tué ſon frère. Hémon même, en tâchant de les ſeparer, eſt mort victime de ſa complaiſance pour Antigone qui l'avoit chargé de ne pas abandonner ſes frères. Cette mort fait renaître l'eſperance dans le cœur de Créon. Il pleure un fils; mais il perd un rival. Il oſe même propoſer le trône & ſa main à Antigone. Elle lui répond:

Je le refuſerois de la main des dieux même,
Et vous oſez, Créon, m'offrir le diadême!

CRÉON.

Je ſçais que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un ſi noble deſtin me croyez-vous indigne?

Peut-on conſidérer ce diſcours de ſang-froid, & ne pas convenir qu'il eſt plus digne de Tartuffe que d'un père qui vient de perdre ſes deux fils, & qui a bouleverſé l'état pour régner? Il falloit ne lui

* Horace, acte III. ſc. VI.

donner que l'ambition. L'amour eſt abominable dans ſa bouche. Il continue pourtant ainſi :

Mais ſi l'on peut prétendre à cette illuſtre gloire,
Si par d'illuſtres faits on peut la mériter,
Que faut-il faire enfin, madame ?

ANTIGONE.

M'imiter.

Ce mot eſt très beau. Mais Créon ne devoit pas ſe rendre ridicule pour faire naître un beau mot. Il l'eſt bien plus dans la ſcène ſuivante, où il prend ce terme pour une marque certaine qu'Antigone s'eſt adoucie à ſon égard. Auteur de tant d'horreurs, du meurtre des deux frères, ſes rois, & de deux princes, ſes fils, il ne rougit point d'en tirer vanité, parce qu'il gagne un trône & une maîtreſſe. On pardonne le premier ſentiment à un prince furieux, qui ne s'eſt occupé qu'à tout immoler à ſon ambition. Mais eſt-il naturel d'imaginer que ce même prince, en même temps père, ſe réjouiſſe d'avoir perdu un rival dans un fils, & ſur-tout qu'il s'aveugle au point de ſe croire aimé d'une princeſſe qui a percé ſa politique, qui la lui a reprochée en face, & qui lui a donné aſſez de marques de mépris pour rebuter tout autre que lui ? Eſt-il, dis-je, naturel que malgré tout cela il ſoit aſſez inſenſé pour compter ſur l'amour d'Antigone, ſans autre fondement qu'une ſimple parole, ſi peu obſcure d'ailleurs, qu'elle n'eſt belle que parce qu'on voit

clairement qu'Antigone a pris le parti de se tuer pour suivre sa mère & son amant ?

C'est en effet ce qui arrive : & afin qu'il n'en doute pas, Olympe, messagère universelle de la pièce, lui vient apprendre qu'Antigone s'est frappée d'un poignard, en disant ces mots :

Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie.

A cette nouvelle, Créon se sacrifie presque lui-même à Antigone, tant il est plein de son extravagante passion, qu'il avoit si peu marquée avant le cinquième acte. Le trône ne lui est plus rien. Il n'a qu'Antigone devant les yeux ; il dit au ciel :

Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.

Il implore la foudre. Apparemment il n'avoit point d'épée, comme chez les Grecs. Enfin l'excès de sa fureur & de son désespoir le fait tomber entre les mains des gardes.

L'on s'est arrêté sur ces derniers traits, pour faire voir que ce n'est pas assez d'imaginer beaucoup de ressorts dans une pièce, si tous ne jouent ensemble & à propos. C'est pour cela que les Grecs, & Racine à leur exemple, dans quelques-unes de ses autres pièces, ont rendu leurs ouvrages plus simples. Une voix seule est plus touchante & fait plus d'effet que vingt voix, sur-tout si une seule détonne ; & de même une seule passion bien conduite, va plus sûre-

ment au cœur que plusieurs autres, quand même elles s'entr'aideroient, & à plus forte raison si l'une nuisoit à l'autre, comme l'amour & l'ambition s'entre nuisent dans cette tragédie.

Après ce détail, il est aisé de reconnoître ce qui appartient ici à Sénéque, à Rotrou & à Racine. On conclura qu'il est surprenant que ce dernier poëte, par un amour aveugle pour la première de ses tragédies, ait voulu faire croire que quand il la composa, « * il dressa à peu près son plan sur les » PHENICIENNES d'Euripide; & qu'à l'égard de la » THEBAÏDE qui est dans Sénéque, il étoit un peu » de l'opinion de Heinsius, & tenoit comme lui » que non-seulement ce n'étoit point une tragédie » de Sénéque; mais que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un » déclamateur qui ne sçavoit ce que c'étoit que » tragédie ».

Racine n'est certainement entré dans ces sentimens que quand il a imprimé sa préface, c'est-à-dire, long-temps après qu'il eut reconnu que la route des poëtes Grecs valoit mieux que celle des Latins.

* Préface des FRÈRES ENNEMIS.

JOCASTE

DE LUDOVICO DOLCÉ.

CE poëte, ainſi que les autres, a changé le titre d'Euripide. Car la THÉBAÏDE, l'ANTIGONE & JOCASTE ne ſont pour le fonds que les PHÉNICIENNES du poëte Grec. Dolcé le traduit à ſon ordinaire. Mais ce qu'on ne doit pas lui pardonner, c'eſt d'avoir changé la ſeconde ſcène qui eſt ſi belle. Il n'a oſé faire monter Antigone ſur une tour, comme elle fait chez Euripide ; & par-là, il a perdu toute la beauté de la ſcène qu'Euripide avoit ſi ſoigneuſement imitée d'Homère. Ces deux anciens poëtes étoient d'aſſez bons guides pour ne pas engager Dolcé à s'écarter ici de leurs traces, lui qui ne fait preſque autre choſe que les traduire dans tout le reſte.

PERSONNAGES.

JOCASTE.

UN VIEILLARD.

ANTIGONE, }
POLYNICE, } enfans de Jocaſte.
ÉTÉOCLE, }

CRÉON, frère de Jocaſte.

MÉNÉCÉE, fils de Créon.

TIRÉSIAS.

ŒDIPE.

LE CHŒUR, compoſé de jeunes Phéniciennes.

DEUX MESSAGERS.

La ſcène eſt à Thèbes en Béotie, devant le palais.

LES PHÉNICIENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, seule.

Soleil[1] ! qui sur ton char doré te fraies dans les cieux une route à travers les astres, & qui roules la flamme aux pieds de tes courtiers fougueux ! Quels funestes rayons lanças tu sur Thèbes, le jour où Cadmus quitta les rivages de la Phénicie pour aborder en ces contrées ? Devenu l'époux d'Harmonie, fille de Cypris, il donna le jour à Polydore. Laïodacus, fils de Polydore, fut père de Laïus. Je suis fille de Ménécée, Créon est mon frère, il est né de la même mère que moi : je m'appelle Jocaste :

[1] C'étoit un usage de raconter au soleil ses malheurs. Le zodiaque est désigné en grec plus clairement que je n'ai osé le faire. « Soleil, qui coupes la route du ciel dans les constellations ».

c'eſt le nom que j'ai reçu de mon père. Laïus s'unit à mon ſort : après pluſieurs années d'un mariage ſtérile, il partit pour interroger & prier à la fois Apollon, afin d'obtenir des héritiers de ſa maiſon, doux fruit de l'union qu'il avoit contractée avec moi. Le dieu lui répondit : « Roi des vaillans [1] » Thébains ! crains de devenir père contre le gré » des dieux : ſi tu as un fils, ce fils te fera périr, » & ta famille nagera dans des flots de ſang ». Inutiles menaces ! dans l'égarement de l'ivreſſe, il me rendit mère d'un fils. Bientôt il reconnut ſa faute ; & rappelant à ſa penſée les funeſtes prédictions de l'oracle, il livra cet enfant à des bergers, pour l'expoſer dans les prés d'Héra [2], ſur les rochers du Cithéron, & perça ſes pieds d'un fer cruel, ce qui le fit nommer ŒDIPE [3] par les Grecs. Des bergers [4] de Polybe prirent entre leurs bras cet enfant infortuné, l'emportèrent & le remirent à leur reine, qui allaita de ſon ſein le fruit de mes douleurs, & fit croire à ſon époux qu'elle en étoit la mère. Déjà mon fils avoit atteint l'âge d'homme ; & déjà un tendre coton fleuriſſoit ſur ſes joues, lorſque guidé

[1] Littéralement : « Habiles à monter à cheval ». Il y a auſſi une métaphore que je n'ai pu exprimer dans l'oracle d'Apollon.

[2] C'eſt le nom grec de Junon.

[3] ŒDIPE, qui a une tumeur aux pieds. MM. Vaikenaer & Brunck effacent le vers qui contient cette alluſion.

[4] Les bergers des chevaux.

par ſes propres ſoupçons, ou ayant reçu d'ailleurs quelques lumières ſur ſon ſort, il partit pour conſulter l'oracle d'Apollon ſur les auteurs de ſa naiſſance ; tandis que Laïus, mon époux, alloit au même temple s'informer du ſort de l'enfant qu'il avoit expoſé. Ils arrivèrent enſemble dans un lieu où la route de la Phocide ſe partage, & s'avancèrent en même-temps pour y porter leurs pas. Là, le conducteur de Laïus s'adreſſant à Œdipe : « Etranger, » s'écria-t-il, faites place, laiſſez paſſer le char du » Roi ». Mais Œdipe marche en ſilence, livrant ſon cœur à d'orgueilleux dédains. Cependant les chevaux l'atteignent, & déjà la corne de leurs pieds touche légèrement ſes talons & les rougit de ſang ; alors..... Mais pourquoi m'étendre ſur ces malheurs où je n'ai point eu part ? Le fils immole le pere, s'empare de ſon char & le donne à Polybe. Cependant le ſphinx déſoloit le pays ; mon époux n'étoit plus. Créon, mon frere, offrit ma main à celui qui expliqueroit l'énigme de la vierge artificieuſe. Le ſort voulut qu'Œdipe l'ayant devinée, obtînt le ſceptre pour récompenſe, & devint, ſans le ſçavoir, le mari de ſa malheureuſe mère, qui ignoroit elle-même que c'étoit un fils qu'elle recevoit dans ſon lit.

J'eus deux fils de mon propre fils, Etéocle & l'illuſtre Polynice ; & deux filles, dont la plus jeune reçut de ſon pere le nom d'Ismène : je nommai

l'aînée Antigone. Œdipe ayant découvert que sa femme étoit sa mère, furieux & ne pouvant supporter l'horreur de sa situation, il se creva les yeux avec une agraffe d'or, & en fit ruisseler le sang. A peine un léger duvet a-t-il ombragé leurs joues, que mes fils ont enfermé leur père dans un lieu sûr & secret, pour effacer la mémoire de ces tristes événemens; mais, hélas! quels artifices pourroient les faire oublier? Il vit dans ce palais; aigri par ses infortunes, il prononce contre ses enfans les plus horribles malédictions, & souhaite qu'ils partagent & détruisent cette maison par le tranchant de l'épée.

Craignant que le ciel n'accomplisse ses imprécations s'ils demeurent ensemble, ils sont convenus que Polynice, comme le plus jeune, s'exileroit le premier volontairement de sa patrie, qu'il laisseroit le sceptre à Etéocle, & que d'année en année ils se succéderoient l'un à l'autre; mais dès que celui-ci s'est vu maître du trône, il a refusé d'en descendre, & il interdit à son frère le retour dans sa patrie. Polynice s'est réfugié dans Argos; devenu l'époux de la fille d'Adraste, il a levé une nombreuse armée d'Argiens: maintenant il s'avance contre ces murs aux sept portes; il réclame le sceptre de son père & sa part à la royauté. Animée du desir de faire cesser leur querelle, j'ai engagé mon fils à se rendre en ces lieux sur la foi des traités, pour parler à son frère avant d'en venir aux mains. Le messager chargé de l'y

résoudre annonce sa prochaine arrivée [1]. O Jupiter, qui habites la brillante clarté de l'olympe! sauve nous, & donne la paix à mes enfans! Si tu es un dieu plein de sagesse, tu ne dois pas permettre que le même mortel soit à jamais la proie de l'adversité. (Elle sort).

SCÈNE II.

UN VIEILLARD, ANTIGONE.

LE VIEILLARD à Antigone, qui n'est pas encore visible.

ANTIGONE, illustre rejeton d'une maison malheureuse, puisque votre mère cédant à vos instances vous permet de quitter la couche virginale, & d'aller sur le portique le plus élevé du palais [2] pour voir l'armée d'Argos, arrêtez un moment, que j'observe auparavant le chemin d'un œil attentif, afin de m'assurer que personne ne paroît dans ce sentier : ne nous exposons pas à une injuste censure, moi comme esclave, vous comme reine. Ensuite

[1] Ce messager est le même vieillard qui parolt dans la scène suivante, ainsi qu'il le dit lui-même à Antigone.

[2] Pollux définit ce lieu d'observation comme une maisonnette découverte attachée au palais : c'est ainsi qu'on le représentoit sur le théâtre, & le nom qu'on lui donnoit semble indiquer qu'elle étoit haute de deux étages. Elle devoit avoir l'apparence d'une petite tour placée à une des ailes du palais.

je vous expliquerai tout ce que je ſçais, & ce que j'ai vu de mes yeux, & ce que j'ai pu recueillir de la bouche des Argiens, lorſque j'ai porté à votre frère les gages ſacrés de la foi publique ; car c'eſt moi qui ai été envoyé vers lui, & qui ai rapporté ſa réponſe en ces lieux. Mais aucun des citoyens n'approche du palais ; franchiſſez ces degrés d'un cèdre antique : jetez les yeux ſur la campagne vers le cours de l'Iſmène & vers la ſource de Dircé. Voyez comme l'armée ennemie eſt nombreuſe [1].

ANTIGONE.

Tendez-moi la main, je vous prie, du haut des degrés, bon vieillard, ſoutenez la jeune Antigone.

LE VIEILLARD.

Voilà ma main, approchez, jeune princeſſe : nous arrivons à-propos ; l'armée d'Argos s'ébranle & ſe partage ſous ſes différens chefs.

ANTIGONE.

Auguſte fille de Latone ! divine Hécate ! les champs couverts d'airain brillent des feux de l'éclair.

[1] Ce vieil officier du palais, *pædagogus*, paroît avant Antigone. Il fait quelques pas dans le chemin qui ſépare la galerie du palais, puis fait traverſer rapidement ce chemin à la princeſſe, & lui donne la main pour monter au haut de la tour. Un ſcholiaſte rapporte l'opinion de quelques critiques, qui penſent que ce jeu de théâtre étoit néceſſaire à l'acteur protagoniſte qui avoit prononcé le prologue, pour ſe dépouiller de ſes habits & de ſon maſque, afin de paroître ſous le nom d'Antigone, qui n'eſt en ſcène avec Jocaſte que longtemps après. Cela ſuppoſeroit donc que le premier acteur devoit réciter le prologue, quoique celui-ci fût étranger à ſon rôle.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas en guerrier obscur que Polynice est entré dans la terre des Thébains ; il est suivi d'une innombrable armée, & du bruit menaçant des chevaux & des boucliers.

ANTIGONE.

Les portes sont-elles munies de solides leviers ? Ces murs, fondés par Amphion, sont-ils fermés par des battans d'airain [1] ?

LE VIEILLARD.

Ne craignez rien, tout est en sûreté. Voyez-vous ce chef qui tient le premier rang ? voulez-vous que je vous le fasse connoître ?

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier au panache blanc qui marche au devant de l'armée, portant légèrement à son bras son énorme bouclier d'airain ?

LE VIEILLARD.

Princesse, c'est un des chefs....

[1] Des battans d'airain, ἔμβολα. Le scholiaste offre deux interprétations différentes pour ce mot, l'une des poids, *strophéis* ; l'autre, que j'ai suivie, lui fait signifier une plaque de métal nommée ailes, *pinna*, propre à recouvrir le battant de la porte, & à faire croire qu'elle étoit d'airain massif. Elle se levoit à coulisse, ce qui lui fait donner ici le nom d'ἔμβολος ou *piston*. On en faisoit à deux usages ; quelquefois c'étoit pour renforcer la porte en cas d'attaque, comme dans cette occasion. Il y en avoit d'autres qui servoient à fermer la ville pendant la nuit, afin de s'éviter l'embarras de faire mouvoir chaque jour les portes mêmes, qui étoient ordinairement fort pesantes.

ANTIGONE.

Qui eſt-il ? quel eſt le lieu de ſa naiſſance ? ô vieillard ! apprenez-moi ſon nom.

LE VIEILLARD.

Mycène eſt ſa patrie : il habite les lieux qu'arroſe la ſource de Lernè : c'eſt le roi Hippomédon.

ANTIGONE.

O qu'il eſt fier ! qu'il eſt terrible ! Tel qu'un géant fils de la terre...., ſon armure étoilée [1] lance des flammes étincelantes. Son air n'eſt pas celui d'un mortel.

LE VIEILLARD.

Voyez ce chef qui paſſe les eaux de Dircé.

ANTIGONNE.

Je le diſtingue à ſon armure. Quel eſt donc ce guerrier ?

LE VIEILLARD.

Tydée, fils d'Œnée. Sur ſa poitrine eſt Mars Etolien [2].

ANTIGONE.

O vieillard ! c'eſt donc lui qui a épouſé la ſœur de celle à qui Polynice eſt uni ? Comme ſon armure eſt variée [3], moitié grecque & moitié barbare !

[1] Elle portoit un Argus. Voyez Acte V. ſc. I.

[2] Cette expreſſion pourroit s'entendre figurément de la valeur de Tydée. Mais il eſt plus vraiſemblable qu'elle déſigne l'exploit de Méléagre, qui tua le ſanglier de Calydon, capitale de l'Étolie, où régnoit Œnée. Tydée, fils de ce dernier, avoit aſſiſté à cette chaſſe, & ſans doute portoit un emblême qui en rappeloit le ſouvenir.

[3] Ou de couleur étrangère. L'Étolie étoit limitrophe de la Grèce.

LE

LE VIEILLARD.

Ma fille, tous les Etoliens portent le bouclier & lancent le javelot d'une main sûre.

ANTIGONE.

O vieillard ! comment sçavez-vous si bien tous ces détails ?

LE VIEILLARD.

J'ai remarqué les emblêmes de leurs boucliers lorsque j'ai porté à votre frère les gages de la foi publique : ayant bien observé ces armes, je reconnois ceux qui les portent.

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier qui passe près du mausolée de Zéthus [1], dont les cheveux sont noués en boucles, qui a le regard terrible & l'air d'un jeune homme ?

LE VIEILLARD.

Est-ce un des chefs que vous désignez ?

ANTIGONE.

Une multitude d'hommes armés presse ses pas & l'environne !

LE VIEILLARD.

C'est Parthénopée, le fils d'Atalante.

ANTIGONE.

Puisse la déesse [2] que sa mère suit au travers des

[1] Zéthus & Amphion, fils d'Antiope & de Lycus, roi de Béotie, bâtirent Thèbes, dont Cadmus avoit jeté les premiers fondemens.

[2] Diane.

montagnes, percer de ses traits ce guerrier farouche qui vient pour dévaster ma patrie !

LE VIEILLARD.

Ma fille, puisse le ciel entendre vos vœux ! mais la justice est pour ces guerriers : je crains que les dieux ne la défendent.

ANTIGONE.

O bon vieillard ! où est donc enfin Polynice, ce frère chéri, né sous de si malheureux auspices ?

LE VIEILLARD.

Il est à côté d'Adraste, près du tombeau des sept filles de Niobé, le voyez-vous ?

ANTIGONE.

Je l'apperçois, mais confusément, ... je vois l'image de sa figure, une taille semblable à la sienne ! Que ne puis-je, telle qu'un nuage [1] emporté par le vent, fendre l'air de ma course rapide, voler dans les bras d'un frère, & serrer enfin dans les miens cet infortuné fugitif ! O qu'il est beau ! couvert de sa riche armure, brillant de tout l'éclat des feux naissans du soleil !

LE VIEILLARD.

Il viendra dans ce palais sur la foi des traités; vous goûterez le bonheur auquel votre cœur aspire.

[1] „ Quis me procellæ turbine insanæ vehens,
„ Volucer per auras ventus æthereas aget ?
Senec. Thebaïs.

ANTIGONE.

O vieillard! dites-moi qui est celui qui conduit ce char, remarquable par sa blancheur?

LE VIEILLARD.

Princesse, c'est le devin Amphiaraüs : il est entouré des victimes qu'il doit offrir à la terre altérée de sang.

ANTIGONE.

Fille du soleil orné d'une ceinture radieuse [1]! ô Lune, dont le disque doré réfléchit une clarté brillante! Voyez comme il conduit son char avec prudence! comme il excite ses chevaux avec modération! Mais où est ce fier Capanée qui menace avec insolence cette ville des plus effrayantes rigueurs?

LE VIEILLARD.

Il observe les passages qui peuvent ouvrir l'entrée des sept tours, & mesure des yeux les murailles.

ANTIGONE.

O Némésis! & vous tonnerres mugissans de Jupiter, feu consumant de la foudre! c'est à vous d'endormir l'orgueil qui s'élève au-dessus de l'homme. Voilà celui qui se vante que son épée livrera les femmes Thébaines captives à Mycène &

[1] Diane étoit sœur de Phébus. Mais un poëte philosophe a voulu peindre plus fidellement la nature, en appelant la lune fille du soleil, de qui elle emprunte sa lumière. Eschyle a suivi la même mythologie. Cette remarque est du scholiaste.

au Trident de Lerné [1], qu'il les conduira près des eaux de Neptune & d'Amymone, après les avoir couvertes du voile de la servitude. O Diane aux boucles dorées! auguste fille de Latone! que jamais un tel esclavage ne fasse courber ma tête.

LE VIEILLARD.

Ma fille, rentrez dans le palais, renfermez-vous dans votre couche virginale, à présent que vous avez joui du spectacle qui excitoit votre curiosité. Car une troupe de femmes, voyant la ville en proie au tumulte [2], s'avance vers le palais des rois. Les femmes aiment à exercer une maligne censure: dès qu'elles trouvent un léger prétexte de médisance, elles en ajoutent plusieurs autres. C'est un de leurs plaisirs les plus doux de parler des autres femmes de manière à faire naître mille soupçons dangereux.

[1] Lerné étoit une source dans l'Argolide : on nommoit *Trident* la place où elle jaillissoit, parce que Neptune, amoureux d'Amymone, fit sortir cette source en frappant la terre de son trident.

[2] Le chœur n'arrive point ici pour la première fois, il est déjà établi dans le palais; il en étoit sorti pour aller dans la ville, & y rentre à cause du tumulte. Il n'y a rien là que de naturel. D'ailleurs le palais étoit sans doute le lieu le mieux défendu de la place.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul.

J'AI quitté les bords de la mer Tyrienne pour venir sous les sommets du Parnasse, couverts de neiges éternelles, servir Loxias dans son temple, & me consacrer à lui comme les prémices des dépouilles de la Phénicie; j'ai traversé la mer Ionienne à force de rames, tandis que Zéphyre [1], s'élançant ainsi qu'un coursier sur les champs stériles des eaux dont la Sicile est entourée, faisoit résonner le ciel du doux frémissement de son haleine.

Choisie aux lieux de ma naissance comme une offrande agréable à Loxias, je viens dans la terre des Cadméens; on m'envoie vers ces murs où régna Laïus, uni par le sang aux illustres descendans d'Agénor [2]. Semblable aux statues d'or dont l'art enrichit nos temples, je serai consacrée au service du dieu. Déjà m'attend l'onde pure de Castalie pour laver mes cheveux, parure virginale; au culte sacré de Phébus.

[1] Si c'étoit Eure & non Zéphyre, le sens seroit plus clair. Ce dernier étoit contraire à la route des Phéniciennes.

[2] Agénor, dont les descendans régnoient en Phénicie, & avoient envoyé ces jeunes filles à Delphes, étoit père de Cadmus, fondateur de Thèbes.

O rocher brillant du Permeſſe ! ô feux ſacrés de Bacchus, reſplendiſſans ſur le double côteau ! Et vous, ô vigne [1] merveilleuſe d'où l'on voit couler chaque jour le jus délicieux de la grappe fleurie ! antre divin du dragon ! ſommets eſcarpés des montagnes d'où s'abaiſſent les regards des dieux ! mont ſacré, blanchi par les neiges ! mont de la déeſſe immortelle [2] ! que ne puis-je parcourir ces vallons placés au milieu de la terre, que Phébus honore de ſa préſence, & célébrer ſans crainte mes danſes religieuſes loin des eaux de Dircé !

Mais déjà l'impétueux Mars s'avance aux pieds des remparts. Ah ! puiſſent échouer ſes funeſtes projets ; il allume le feu du carnage pour embrâſer cette cité. Les douleurs des amis ſont communes entr'eux : ſi la ville aux ſept tours éprouve un ſort rigoureux, la Phénicie partage ſa peine. Hélas ! c'eſt un même ſang ; c'eſt la commune poſtérité de la fugitive [3] Io. Voilà, voilà la cauſe de mes peines.

Une épaiſſe nuée de boucliers étincelle autour des remparts, préſage du combat ſanglant que Mars

[1] Sur le ſommet du Parnaſſe conſacré à Bacchus, étoit un ſep merveilleux qui produiſoit chaque jour une grappe de raiſin, dont on ſe ſervoit pour faire des libations à ce dieu.

[2] Diane, à qui le ſommet du Parnaſſe étoit conſacré ainſi qu'à Apollon.

[3] Littéralement : Cornue.

apporte au fils d'Œdipe, préſent funeſte des Furies. O Argos ! je crains ta puiſſance, je crains les décrets des dieux ! car la Juſtice n'eſt point offenſée par le guerrier qui t'entraîne au combat pour conquérir la maiſon de ſes pères.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE, LE CHŒUR.

POLYNICE.

Les portes confiées à une garde vigilante ſe ſont ouvertes ſans peine pour me recevoir, & me donner un libre accès dans l'intérieur de ces murs. Tant de facilité excite ma défiance; je crains que me tenant dans leurs rêts, ils ne me lâchent point ſans répandre mon ſang. Il faut porter mes regards inquiets ſur tout ce qui m'environne, veiller de côté & d'autre dans la crainte de quelque ſurpriſe. Mais la main armée de cette épée, je me donnerai à moi même des gages ſûrs de confiance.... Holà, qui s'avance? — Un vain bruit m'épouvante ! Tout, même aux plus vaillans, paroit ſuſpect & dangereux en por-

tant ſes pas dans une terre ennemie. Je me fie ſans doute à ma mère qui m'a engagé à venir en ces lieux ſur la foi d'une trève, &..... je m'en défie tout à la fois. Mais je me trouve dans un lieu de ſûreté. Je vois près de moi le foyer des autels, & le palais n'eſt pas déſert.... Allons, faiſons rentrer dans ſon fourreau le glaive homicide, & ſachons qui ſont ces perſonnes qui environnent le palais. — Etrangères, dites-moi quelle eſt votre patrie, & quel ſujet vous amène dans la Grèce?

LE CHŒUR.

La Phénicie eſt ma patrie; les rois issus d'Agénor m'envoient à Phébus, comme les prémices de leurs victoires. L'illuſtre fils d'Œdipe ſe diſpoſoit lui-même à m'envoyer au temple fameux par ſon oracle, pour y ſervir les autels d'Apollon, lorſque les Argiens ſont venus mettre le ſiège devant la ville. Daignez m'apprendre à votre tour qui vous êtes, & pourquoi vous entrez dans ces murs?

POLYNICE.

Mon père eſt Œdipe, fils de Laïus; Jocaſte, fille de Ménécée, eſt ma mère; & mon nom eſt Polynice.

LE CHŒUR.

Illuſtre rejeton du ſang d'Agénor, de la famille de mes ſouverains, de ceux mêmes qui m'ont envoyée en ces lieux, ſouffrez, ſeigneur, que je tombe à vos pieds, & que je vous marque mon

respect suivant la coutume de ma nation. Vous voilà donc enfin de retour dans votre patrie.

O vous, auguste reine! venez, précipitez vos pas, ouvrez la porte à doubles battans,.... m'entendez-vous? auguste mère de ce jeune héros, ne tardez point à traverser les voûtes élevées du palais, venez presser un fils entre vos bras.

SCÈNE II.

POLYNICE, LE CHŒUR, JOCASTE.

JOCASTE.

Jeunes Phéniciennes, j'entends votre voix du fond du palais, & je traîne vers vous mes pas tardifs & chancelans. — O mon fils! enfin je te revois après tant de longs jours passés loin de toi! Jette tes bras autour de mon cou! que mes lèvres pressent tes joues, & que tes cheveux noirs ombragent mon sein, mêlés à mes cheveux blancs! O mon fils! mon fils, que je n'espérois plus de pouvoir embrasser encore! Que te dirai-je? comment pourrai-je à mon gré jouir du plaisir de te voir & de te serrer dans mes bras? comment t'exprimer mon amour, t'environner de mes caresses? comment rassasier mon cœur de volupté, & donner l'essor à ma joie? O mon cher fils! que ton frère a repoussé de son

sein, & a forcé d'abandonner la maison paternelle ! Oh ! combien tes amis ont pleuré ton absence ! combien ta patrie t'a regretté ! J'ai fait tomber mes cheveux blancs en signe de deuil : ces lieux ont retenti des accens de ma voix gémissante ; j'ai changé mes vêtemens blancs contre ces habits sombres & lugubres : tandis que le vieillard privé de la clarté du jour, se livre à d'éternels regrets, & déplore au fond du palais le sort de deux jeunes héros soumis au même joug, volant d'une aile pareille, qui maintenant, par un commun effort, brisent ce doux lien d'union fraternelle, dernier appui d'une maison malheureuse ; il s'élance vers la mort qu'il veut hâter par le fer ou par un funeste lacet. Il prononce en gémissant des malédictions contre ses fils, & fait percer ses plaintes au travers de la nuit qui l'environne. Mon fils, j'apprends que tu es uni à une étrangère ; qu'une autre terre que ta patrie t'a fait connoître les douceurs de l'hymen & de la paternité. Accablante douleur pour ta mère & pour Laïus ton aïeul ! Fléau étranger que l'hymen apporte en ces lieux ! Hélas, je n'ai point allumé le flambeau nuptial, ainsi qu'une heureuse mère ; les eaux de l'Ismène n'ont point servi à la pompe de ton hymenée ; Thèbes, à l'entrée de ton épouse, n'a point retenti de chants d'allégresse. Jours maudits, enfantés par Mars ou par la Discorde, ou par le crime de ton père, ou par l'implacable destin qui

a bouleverſé la maiſon d'Œdipe ! c'eſt ſur moi qu'eſt retombé tout le poids de ces maux.

LE CHŒUR.

Quel pouvoir ont ſur les mères les enfans, fruits de leurs douleurs ! la tendreſſe pour ceux qui ſont ſortis de leur ſein, eſt le ſentiment qui les anime ſans ceſſe.

POLYNICE.

Ma mère, j'ignore ſi j'ai conſulté la prudence en m'expoſant ainſi dans une terre ennemie ; mais on ne peut jamais arracher de ſon cœur l'amour de la patrie ; s'en vanter, c'eſt trahir lâchement ſa penſée. Cependant la crainte des embûches que mon frère a pu me dreſſer, m'a fait tenir ſur mes gardes, & j'ai traverſé la ville l'épée à la main en obſervant ſans ceſſe autour de moi. Rien ne peut me raſſurer que la trève & votre parole, ſur la foi de laquelle je ſuis entré dans les murs de ma patrie. Combien ai-je verſé de larmes en revoyant, après tant d'années, ce palais, ces autels ſacrés, ces gymnaſes qui ont élevé mon enfance, & ces eaux pures de Dircé ! en me voyant injuſtement proſcrit, relégué dans une terre étrangère, où je paſſe mes jours dans l'abattement & dans les larmes ! Mais quelle nouvelle douleur pour moi d'être témoin de la vôtre ! de voir votre tête dépouillée, vos lugubres vêtemens .... ô malheureux que je ſuis ! ... Ah ! ma mère ! combien ſont redoutables les haines qui divi-

ſent des amis unis par le ſang, qu'elles ſont difficiles à éteindre ! — Mais, dites-moi, je vous en conjure, que fait mon malheureux père? comment ſupporte-t-il la cruelle privation de la lumière ? Et mes ſœurs infortunées ? elles pleurent ſans doute leur frère fugitif.

JOCASTE.

Hélas ! une divinité malfaiſante s'acharne contre la race d'Œdipe ; après m'avoir rendue mère contre l'ordre des dieux, & m'avoir donné pour époux ce fils malheureux auquel tu dois le jour..... Mais à quoi bon ces cruels ſouvenirs ? Il faut ſupporter les décrets des dieux. — Je n'oſe, mon fils, t'interroger ſur des détails intéreſſans pour moi, de peur d'aigrir ta douleur ; je le crains, & je le deſire.

POLYNICE.

Contentez votre deſir, je ſuis prêt à répondre à vos queſtions ; croyez que tout ce qui peut vous plaire me ſera doux.

JOCASTE.

Mon fils, je te demanderai donc avant tout ce qui doit le plus toucher mon cœur. Quel eſt le ſort d'un homme privé de ſa patrie ? Ce malheur eſt-il auſſi grand qu'on le penſe [1] ?

[1] Amyot a imité quelques traits de ce dialogue, cités par Plutarque, dans ſon TRAITÉ DE L'EXIL :

JOCASTA.

Quoy donc, eſt-il ſi grand mal arrivé
A qui ſe ſent de ſon pays privé ?

POLYNICE.

C'eſt un ſupplice dont la rigueur ſe ſent mieux qu'elle ne s'exprime.

JOCASTE.

Quel mal ſi affreux éprouve un fugitif?

POLYNICE.

Le pire de tous : celui de n'oſer parler librement.

JOCASTE.

N'oſer dire ce que l'on penſe! c'eſt le ſort d'un eſclave.

POLYNICE.

Il faut qu'il ſupporte la folie de ceux qui ont en main le pouvoir.

POLYNICES.

Ouy, très-grand, & en expérience
Plus qu'exprimer ne ſçauroit eloquence.

JOCASTA.

Comment cela? qu'eſt-ce qui griefve plus
Ceux-là qui ſont de leur pays exclus?

POLYNICES.

Ce qui plus griefve, eſt que le banny n'oſe
Pas librement parler de toute choſe.

JOCASTA.

Celui eſt ſerf qui n'oſe franchement
Se declarer de tout ſon penſement.

POLYNICES.

On eſt contraint d'enduter ſoubs faintiſe
Des plus puiſſans ignorance & ſottiſe.

JOCASTE.

Dure néceſſité, de fouler aux pieds la ſageſſe avec ceux qui la déshonorent!

POLYNICE.

Que, vil eſclave de l'intérêt, il démente ſon caractère.

JOCASTE.

L'eſpérance, dit-on, conſole un fugitif.

POLYNICE.

Elle flatte par de doux regards, & ne ſe montre que dans un lointain avenir [1].

JOCASTE.

Le temps ne ſuffit-il point pour en faire ſentir la vanité?

POLYNICE.

L'eſpérance eſt un bien ſi doux aux malheureux!

JOCASTE.

Avant ton mariage, d'où tirois-tu ta ſubſiſtance?

POLYNICE.

Tantôt j'avois ce qui ſuffit aux beſoins que chaque jour voit renaître, tantôt je me voyois privé même de ce ſecours.

[1] Amyot l'entend autrement:

JOCASTA.

Mais comme on dit eſpérance de mieux
Paiſt les chétifs qui ſont hors de chez eux.

POLYNICES.

Ils ont beaux yeux, & la vue loingtaine,
Pour veoir de loing une attente incertaine.

JOCASTE.

Les amis, les hôtes de ton père, ne t'ont-ils pas soutenu ?

POLYNICE.

Soyez heureux.... Les amis disparoissent avec la fortune.

JOCASTE.

Enfin, n'as-tu pas joui des égards dûs à ta naissance ?

POLYNICE.

C'est un grand malheur de tomber dans l'indigence. Une haute naissance ne pouvoit point pourvoir à mes besoins [1].

JOCASTE.

La patrie, je le vois, est le bien le plus précieux & le plus cher aux mortels.

1 JOCASTA.

Les alliés de ton père & amis,
A ton besoin ont-ils secours omis ?

POLYNICES.

Garde toy bien de tomber en affaire,
Peu sont amis en fortune contraire.

JOCASTA.

Le noble sang dont tu es descendu,
Ne t'a-t il pas par-tout honneur rendu ?

POLYNICES.

Il fait mauvais en nécessité estre,
Mal me donnoit ma noblesse à repaistre.

PLUT. trad. par Amyot, édit. de MM. Brotier & Vauvilliers. Paris, chez Cussac, 1784. T. XIV. p. 360.

POLYNICE.

Toutes les expreſſions ſont foibles pour rendre le ſentiment qui nous y attache.

JOCASTE.

Comment es-tu allé à Argos? quelles vues t'y ont conduit?

POLYNICE.

Apollon avoit prononcé un oracle à Adraſte.

JOCASTE.

Quel oracle? explique-toi.

POLYNICE.

Un ſanglier & un lion devoient être les époux de ſes filles [1].

JOCASTE.

En quel ſens cet oracle pouvoit il te convenir?

POLYNICE.

Je me ſentis entraîné par ma deſtinée.

JOCASTE.

Ses inſpirations ſont toujours ſages : achève de me dire comment fut conclue cette alliance.

POLYNICE.

Il étoit nuit : je me préſente à la porte du palais d'Adraſte.

JOCASTE.

Cherchant un gîte comme un fugitif errant ?

[1] Il eſt encore queſtion de cet oracle dans les SUPPLIANTES d'Euripide. Acte. I. ſc. II. vol. VII.

POLYNICE.

POLYNICE.

C'étoit mon deſſein. Bientôt arrive un autre fugitif.

JOCASTE.

Quel étoit-il, mon fils ? étoit-ce auſſi un infortuné ?

POLYNICE.

C'étoit Tydée, fils d'Œnée.

JOCASTE.

Pourquoi Adraſte penſa-t-il à vous comparer aux bêtes ſauvages ?

POLYNICE.

Parce qu'il s'éleva une querelle entre nous au ſujet de nos gîtes, & que nous en vînmes aux mains.

JOCASTE.

Ainſi le fils de Talaüs vous appliqua les oracles du dieu ?

POLYNICE.

Et nous donna ſes deux filles en mariage.

JOCASTE.

Mon fils, cette union fait-elle ton bonheur ?

POLYNICE.

Juſqu'ici je ne puis que m'en féliciter.

JOCASTE.

Et comment as-tu engagé cette armée à te ſuivre ?

POLYNICE.

En nous recevant dans sa famille, Adraste jura à Tydée & à moi qu'il nous rétabliroit tous deux dans notre patrie, & que je serois le premier à jouir de ses bienfaits. Les chefs d'Argos & de Mycène composent mon armée; ils me rendent un service cruel, mais nécessaire. Hélas! je porte la guerre au sein de ma patrie; mais j'atteste ici les dieux, que je prends malgré moi les armes contre des amis & des parens, objets de toute ma tendresse. C'est à vous, ma mère, qu'il est réservé de faire cesser nos maux, en réconciliant deux frères nés pour s'aimer: terminez mes peines, les vôtres, celles de la ville entière. C'est une ancienne maxime, (& je ne crains point de la rappeler) les richesses aux yeux des humains sont les premiers honneurs; elles ont un pouvoir que rien n'égale parmi les mortels: voilà ce que je cherche à la tête d'une nombreuse armée; car j'éprouve que la noblesse n'est rien sans la fortune.

LE CHŒUR.

Voici Etéocle qui s'avance pour conférer avec vous. Jocaste, c'est à vous de rapprocher vos fils par vos sages discours.

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, LE CHŒUR.

ÉTÉOCLE.

MA mère, me voici; je cède à votre desir: que faut il faire? qu'on s'explique. Occupé à ranger autour des murailles les couples armés des cohortes, j'ai contenu l'ardeur de nos guerriers, afin de vous écouter. Quelles sont les propositions pour lesquelles vous m'avez engagé à accorder une trève à Polynice, & à le recevoir dans ces murs?

JOCASTE.

Arrête, mon fils: la promptitude est rarement d'accord avec la justice, & les discours réfléchis fondent les sages résolutions. Adoucis ce regard farouche, calme le souffle de la colère. C'est un frère qui vient à toi, & non l'affreuse Gorgonne. Et toi aussi, Polynice, tourne les yeux sur ton frère, afin qu'en rencontrant les siens, tes paroles soient plus persuasives, & que tu l'écoutes avec plus de douceur. Il est un autre conseil que dicte la sagesse & que je dois vous rappeler: deux amis irrités qui veulent se réunir, en portant leurs regards l'un sur l'autre, ne doivent s'occuper que du sujet qui

les rassemble, & perdre la mémoire du passé. Parle le premier, Polynice, mon fils, puisque c'est toi qui attaques ton frère à la tête d'une armée, pour venger les injustices dont tu te plains. Et puisse quelqu'un des dieux être votre juge, votre médiateur, & terminer ces funestes dissentions !

POLYNICE.

Les discours de la vérité sont simples & sans art : de justes droits n'ont pas besoin d'interprétations variées ; ils trouvent leur défense en eux-mêmes : mais une injuste cause, travaillée en secret d'un mal qui la détruit, a besoin des remèdes de l'art. Pour moi je n'ai point eu d'autre dessein que de servir à la fois les intérêts de la maison paternelle, les miens & ceux de mon frère : voulant détourner l'effet des malédictions prononcées contre nous par Œdipe, je suis sorti volontairement de ce pays, laissant le sceptre à mon frère, pendant la révolution d'une année, afin d'en jouir à mon tour, & de prévenir ces haines & ces sanglantes querelles, également funestes à tous les deux. Après avoir souscrit à ce traité, & pris les dieux à témoin de sa foi, Étéocle n'a point accompli de si saintes promesses ; il reste maître du trône, & me refuse la part qui m'est dûe dans l'héritage de mes pères. Qu'il me rende mon propre bien, & je suis prêt encore à envoyer mon armée hors des confins de cette terre : après avoir gouverné à mon tour

cette maiſon où j'ai de juſtes droits, je la lui abandonnerai enſuite pendant un temps égal. Ma patrie ceſſera d'être ravagée, & les échelles de nos guerriers n'eſcaladeront point ces murs. Si la juſtice m'eſt refuſée, voilà les moyens qui me reſtent, & que je ſuis réſolu de tenter. J'atteſte ici les dieux que j'y recours avec juſtice, repouſſé de ma patrie par une main injuſte & ſacrilége. Telles ſont mes raiſons, ma mère, expoſées ſimplement & ſans art. Je penſe qu'elles doivent paroître juſtes aux hommes les plus bornés, comme aux plus ſages.

LE CHŒUR.

Quoique étrangère aux mœurs de la Grèce, je ſens la vérité & la ſageſſe de tout ce que vous venez de dire.

ÉTÉOCLE.

Si la même action ſembloit ſage & honnête à tous, il n'y auroit jamais de querelle douteuſe parmi les hommes. Mais il n'eſt rien de pareil, rien d'égal aux yeux des mortels; les noms ſeuls ſont les mêmes, jamais les ſentimens qu'ils expriment. Je ne veux point ici, ma mère, diſſimuler les miens. J'irois au ſéjour des aſtres, aux feux naiſſans du ſoleil, au fond des abymes ſouterrains, s'il étoit en mon pouvoir, pour poſſéder la divinité digne de nos premiers hommages, la royauté. Je ne veux point, ma mère, céder à un autre ce bien, plutôt que le conſerver & le défendre;

car c'eſt une lâcheté de ſortir d'un haut rang pour remplir une place obſcure. Et quelle honte pour moi, ſi un rival armé qui vient ravager mes états, obtenoit l'objet de ſes deſirs ! Quel opprobre pour Thèbes, ſi la crainte des armes de Mycène me faiſoit céder un ſceptre qui m'appartient ! Non, ma mère, ce n'étoit pas les armes à la main qu'il falloit venir traiter avec moi : les paroles appaiſent tous les différends que le fer d'un ennemi peut entreprendre de terminer. Si Polynice veut habiter ces lieux ſans aſpirer à l'empire, je ne m'y oppoſe point ; mais il eſt un bien qu'il ne doit pas ſe flatter d'obtenir : lorſque je puis régner, je ne ſervirai point ſous lui. Qu'on m'oppoſe le fer & la flamme, qu'on rempliſſe la campagne de chevaux & de chars, je ne céderai point la couronne. S'il faut enfin violer la juſtice, pour poſſéder un trône, il eſt beau d'être injuſte, en toute autre occaſion la piété doit conſerver ſes droits [1].

[1] « Céſar », dit Cicéron, « avoit ſans ceſſe à la bouche des vers » Grecs de la tragédie des PHÉNICIENNES, que je vais rapporter » comme je pourrai le faire dans une traduction, ſans grace peut-» être, mais du moins ſuffiſante pour en ſaiſir le ſens :

» Nam ſi violandum eſt jus, regnandi gratia
» Violandum eſt : aliis rebus pietatem colas.

» Criminel Étéocle ! ou plutôt criminel Euripide ! qui excepte pré-» ciſément ce qu'il y a de plus condamnable.... Dieux immortels ! » quelqu'un peut-il trouver utile le plus atroce, le plus lâche des » parricides, le parricide de la patrie, lors même qu'il ſe voit décoré » du titre de PÈRE par la voix des citoyens opprimés » ? Cicéron, Offic. I. 3.

LE CHŒUR.

Défendre avec éloquence une cauſe criminelle, c'eſt outrager la juſtice & l'honnêteté.

JOCASTE.

La vieilleſſe, Étéocle, n'a pas tous les maux en partage : guidée par l'expérience, elle peut tenir des diſcours plus ſages que ceux du jeune âge. Pourquoi livres-tu ton cœur à la plus cruelle de toutes les divinités, à l'ambition? Mon fils, garde toi de ſes ſéductions ; c'eſt une injuſte déeſſe : elle eſt entrée ſouvent dans les maiſons & dans les villes fortunées, pour la perte de ceux qui ont ſuivi ſes conſeils. Voilà celle qui t'inſpire de ſi funeſtes tranſports. Il eſt plus beau, mon fils, d'honorer l'égalité qui lie pour jamais les amis aux amis, les cités aux cités, les alliés à leurs alliés : car l'égalité eſt une loi que les hommes reſpectent ; au lieu que le petit eſt toujours l'ennemi du grand, & prépare des jours de diſcorde. Les poids & les meſures ont été réglés par l'égalité, le nombre a été ſoumis à ſa loi, par elle l'obſcure paupière de la nuit & la clarté de l'aſtre du jour marchent d'un même pas dans le cercle de l'année : chacun d'eux, vaincu tour à tour, n'envie point à l'autre ſon triomphe. Enfin, le ſoleil même & la nuit ſervent l'un & l'autre les foibles mortels ; mais toi, tu ne peux ſouffrir d'avoir dans la maiſon paternelle la part que preſcrit l'égalité, & de laiſſer ton frère jouir

du même droit. Où donc eſt la juſtice ? — Enfin, la royauté, cette injuſtice heureuſe, qu'a-t-elle de digne de tes tranſports & de tes hommages ? Être environné de reſpects, eſt-ce là ce qui te ſemble beau ? Vide & ſtérile jouiſſance ! Deſires-tu d'avoir de grandes inquiétudes, en ayant de grands biens amaſſés dans ton palais ? Eh, qu'eſt-ce que l'excès des richeſſes ? Des véritables biens, ce n'eſt ſans doute que le nom : tout homme d'un eſprit ſain eſt ſatisfait d'obtenir ce qui ſuffit à tous ſes beſoins. Les mortels en effet ne ſont pas propriétaires de leurs richeſſes. Nous adminiſtrons les biens que les dieux nous ont confiés, & que, dès qu'il leur plaît, ils nous enlèvent de nouveau. L'opulence n'eſt point ſolide & permanente ; elle eſt éphémère & fugitive : mais encore, ſi, mettant à la fois ſous tes yeux les deux objets qui doivent fixer ton choix, je te demandois ici lequel tu préfères, ou de régner

[1] Hippolyte dans Euripide, Créon dans Sophocle, parlent avec le même dédain ; Corneille a orné la même penſée :

Et ce n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne.
Et celui dont le ciel pour un ſceptre a fait choix,
Juſqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.

Le P. Brumoy fait à ce propos une obſervation fort juſte dans ſon DISCOURS SUR LE PARALLÈLE DES THÉATRES, art. III. On ſçait le mot de Marc-Aurele ; on a dit de tout temps que les couronnes ſont doubleés d'épines.

ou de ſauver ta patrie, répondrois-tu, régner? Eh quoi! ſi ton frère eſt vainqueur, ſi les armes d'Argos l'emportent ſur celles de Thèbes, tu verras donc ta patrie gémir sous le joug? Tu verras l'ennemi, ardent au pillage, emmener captives les jeunes Thébaines? Ces richeſſes dont tu es avide, doivent donc devenir pour Thèbes une douloureuſe plaie? Ambitieux, c'eſt à toi que ce diſcours s'adreſſe.

Et toi, Polynice, prête l'oreille à mes conſeils: c'eſt un ſervice inſenſé qu'Adraſte te rend aujourd'hui: toi-même, tu foules aux pieds la raiſon, lorſque tu viens ravager ta patrie. Car, dis-moi, ſi tu t'en rendois le maître, (juſtes dieux! prévenez un tel malheur) éleverois-tu un trophée de ta victoire? Comment, deſtructeur de ta patrie, oſerois-tu [1] conſacrer les ſacrifices? Écrirois-tu ſur les dépouilles, au bord de l'Inachus: POLYNICE, APRÈS AVOIR BRÛLÉ THÈBES, A OFFERT CES BOUCLIERS AUX DIEUX? Ah, mon fils, que jamais une pareille gloire ne rende ton nom fameux chez les Grecs. Et ſi, au contraire, tu es vaincu, & que la fortune ſe déclare pour ton frère, comment retourneras-tu dans Argos, laiſſant la campagne couverte de ſes citoyens égorgés? O Adraſte, s'écriera-t-on autour de toi,

[1] La conſécration de la victime étoit faite par la même perſonne qui étoit chargée d'adreſſer les prières aux dieux. Les rois étoient ordinairement chargés de cette fonction, qui conſiſtoit en trois cérémonies: χίρνιψ, l'eau luſtrale; ἀλέχυτα, le gâteau ſalé; θρίξ, les poils coupés ſur la tête de la victime & jetés au feu.

quelle funeſte alliance as-tu contractée? Ta fille ſeule, par un hymen malheureux, nous a tous perdus pour jamais. Mon fils, tu cherches un double malheur, la privation d'un bien dont tu jouis, & la ruine de tes eſpérances. — Calmez, ô mes enfans, calmez l'excès de vos tranſports. L'aveugle paſſion, dans deux rivaux qui cherchent à ſe rapprocher, eſt une humiliante foibleſſe.

LE CHŒUR.

O dieux! détournez ces malheurs! offrez aux fils d'Œdipe quelque moyen de terminer leurs différends.

ÉTÉOCLE.

[1] Ma mère, il ne s'agit pas d'un vain combat de paroles : un temps précieux ſe perd en d'inutiles diſcours, & votre zèle à nous réunir ne peut avoir aucun effet. Car nous ne terminerons nos différends qu'aux termes que je viens de vous déclarer; enſorte que, maître du ſceptre, je ſois ſeul roi de cet état. Épargnez-vous donc de plus longues exhortations, & ſouffrez que je me livre à d'autres ſoins. — Toi, ſors au plutôt de ces murs, ou tu mourras . . . . .

POLYNICE.

De quelle main? Où eſt ce mortel invulnérable pour me frapper impunément?

[1] Pour marquer le mouvement de la paſſion & précipiter le débit de l'acteur, le poëte emploie ici le vers trochaïque.

ÉTÉOCLE.

Près de toi, sous tes yeux..... Vois ce bras.....

POLYNICE.

Je le vois:.. mais la richesse amollit le courage, & fait chérir la vie.

ÉTÉOCLE.

Et cette nombreuse armée est pour combattre un lâche?

POLYNICE.

Un chef prudent vaut mieux qu'un chef plein d'audace.

ÉTÉOCLE.

Que tu es fier de sentir qu'un traité te sauve la vie!

POLYNICE.

Je te somme encore une fois de me rendre le sceptre & ma part à l'empire.

ÉTÉOCLE.

Il n'est rien que je doive rendre. Ce palais est à moi; je continuerai de l'habiter.

POLYNICE.

Et de le posséder sans partage?

ÉTÉOCLE.

Telle est ma volonté. Mais toi, quitte au plutôt ces lieux où je commande.

POLYNICE.

Autels sacrés de mes aïeux!

ÉTÉOCLE.

Que tu viens renverser.

POLYNICE.

Entendez mes justes plaintes.

ÉTÉOCLE.

Entendront-ils un traître armé contre sa patrie ?

POLYNICE.

Dieux protecteurs de Thèbes [1] !

ÉTÉOCLE.

Ils t'envisagent avec horreur.

POLYNICE.

On m'arrache des lieux de ma naissance....

ÉTÉOCLE.

Tu viens y porter le ravage.

POLYNICE.

On me proscrit injustement. Dieux immortels !

ÉTÉOCLE.

Va dans Mycène invoquer les dieux.

POLYNICE.

Impie !

ÉTÉOCLE.

Mais non comme toi, ennemi de ma patrie.

POLYNICE.

Tu me dépouilles, tu me proscris.

ÉTÉOCLE.

Et je vais t'arracher la vie.

[1] Littéralement : « O temples des dieux montés sur des chevaux blancs », Castor & Pollux ; ou bien, Zéthus & Amphion.

POLYNICE.

O mon père! entendez ses outrages.

ÉTEOCLE.

Il entend tes fureurs.

POLYNICE.

Et vous, ô ma mère!

ÉTÉOCLE.

Profane, ce nom sacré t'est interdit.

POLYNICE.

O ma patrie!

ÉTÉOCLE.

Va dans Argos invoquer les eaux de Lerné.

POLYNICE.

J'y cours; n'en doute point. Mais vous, ma mère, croyez que je reconnois vos tendres soins.

ÉTÉOCLE.

Pars, te dis-je.

POLYNICE.

Je pars. Mais que du moins je puisse voir mon père.

ÉTÉOCLE.

Jamais.

POLYNICE.

Mes jeunes sœurs.

ÉTÉOCLE.

Tu ne les verras point.

POLYNICE.

Chères sœurs!

ÉTÉOCLE.

Pourquoi les appeler, toi, leur plus cruel ennemi?

POLYNICE.

O ma mère! adieu, vivez heureuse!

JOCASTE.

Heureuse!..... hélas! mon fils, comment pourrois-je l'être?

POLYNICE.

Je ne suis plus votre fils!

JOCASTE.

A quelles étranges peines étois-je donc destinée!

POLYNICE.

Je suis en butte à ses outrages.

ÉTÉOCLE.

N'enduré-je pas les tiens?

POLYNICE[1].

Où sera ta place au devant des tours?

ÉTÉOCLE.

Pourquoi la veux-tu connoître?

POLYNICE.

Pour m'y trouver, & t'y percer le cœur.

ÉTÉOCLE.

Un pareil desir me possède.

[1] Il me paroît que ce mot seroit mieux placé dans la bouche d'Étéocle; on peut soupçonner que les noms d'Étéocle & de Polynice ont été mis l'un pour l'autre au devant de ces quatre phrases de dialogue, comme ils ont été changés ou déplacés à la fin de la scène dans plusieurs manuscrits.

JOCASTE.

O malheureuse!... Que faites-vous, mes fils?

ÉTÉOCLE.

L'évènement va vous l'apprendre.

JOCASTE.

N'éviterez-vous point les furies de votre père?

ÉTÉOCLE [1].

Périsse à jamais toute notre maison!

POLYNICE.

Bientôt mon épée sanglante ne languira plus dans le repos. Cependant j'atteste les dieux & cette terre à qui je dois la naissance, qu'on me renvoie chargé d'outrages; qu'on me chasse de ma patrie comme un esclave, & non comme le fils d'Œdipe & le frère de mon ennemi. O ville chérie! ne m'impute point tes calamités: voilà celui qui les cause. Malgré moi je viens t'attaquer, & malgré moi je t'abandonne. Et toi, Apollon, roi, gardien de nos places! Et vous, palais, amis, images de nos dieux, objets de nos sacrifices! recevez mes adieux, car j'ignore si jamais je pourrai vous adresser de nouveau la parole. Cependant les déesses de l'espérance ne dorment point encore; je me confie en elles, & j'ose croire qu'avec les dieux, je deviendrai, par la mort d'un rival, maître du trône des Thébains.

[1] J'ai suivi ici dans la distribution des personnages les deux derniers éditeurs de cette tragédie.

ÉTÉOCLE.

Sors des confins de cet état .... Que c'eſt avec vérité qu'Œdipe t'a donné le nom de POLYNICE [1] tiré par un preſſentiment divin des querelles que tu devois exciter !

SCÈNE IV.

LE CHŒUR ſeul.

CADMUS, que Tyr a vu naître, vint jadis dans cette contrée, conduit par une géniſſe indomptée, qui accomplit un oracle ſacré en ſe repoſant aux lieux où la voix divine avoit ordonné de fonder une habitation nouvelle ; elle s'arrêta au milieu de ces plaines couvertes de moiſſons dorées, où les eaux d'un beau fleuve [2] & l'onde pure de Dircé répandent la fertilité ſur les champs fleuris, découpés de ſillons profonds. C'eſt dans ces lieux que l'amante de Jupiter donna le jour à Bromius, près de qui le lierre flexible éleva ſes rameaux verdoyans pour ſoutenir

[1] POLYNICE, qui excite beaucoup de querelles. C'eſt ſans doute avec raiſon que Quintilien trouve cette alluſion froide, (INST. ORAT. V. 10.) cependant ce rhéteur ne devoit pas, à ce qu'il me ſemble, l'enviſager comme une preuve ou un argument ; ce n'en eſt pas un, c'eſt plutôt une injure. Les opinions anciennes ſur les préſages rendoient moins ridicule l'obſervation de ces frivoles rapports.

[2] L'Iſmène.

la

la foible enfance du dieu, & le couvrir d'une ombre bienfaisante, en publiant dès lors ses hautes destinées. C'est ce dieu que célebrent par leurs danses les vierges Thébaines, & les femmes qui font retentir le cri d'Evoe.

C'est en ces lieux qu'on vit autrefois le dragon ensanglanté d'Arès [1], dur & farouche gardien, portant de tous côtés ses vigilans regards sur le courant du fleuve & sur ses bords verdoyans : Cadmus allant pour s'y purifier, écrasa la tête sanglante du monstre féroce sous le poids d'un rocher lancé d'un bras nerveux ; par les conseils de la déesse qu'une mère n'a point fait naître, de la sage Pallas, il lança les dents massives du monstre sur les champs coupés de sillons profonds, d'où la terre aussi-tôt fit sortir à ses yeux, sur la surface de la plaine, des hommes armés pour le combat : mais le carnage au cœur de fer les rejoignit bientôt à cette terre bienfaisante ; ils arrosèrent de leur sang celle qui les avoit fait jouir du souffle pur de l'éther, de la douce clarté des rayons de l'astre du jour.

O divin Epaphus, fils de Jupiter & d'Io, l'aïeule de nos rois ! entendez, entendez la voix d'une étrangère qui vous invoque à la manière de sa nation ; venez, venez dans ces murs fondés par vos ancêtres, protégez un pays qu'ont habité jadis deux illustres déesses, Proserpine & la bienfaisante Cérès,

[1] C'est le nom grec de Mars.

la reine de l'univers & la Terre nourrice de tout ce qui respire; envoyez ces déesses armées de leurs flambeaux, pour défendre cet état; car tout est facile aux dieux [1].

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE, à un officier.

Va, & ramène avec toi le fils de Ménécée, Créon, frère de Jocaste à qui je dois le jour : dis-lui que je veux unir avec lui mes conseils pour mon propre intérêt [2] & pour celui de l'état, avant de marcher au combat, & de parcourir les rangs de nos bataillons hérissés. — Mais lui-même t'épargne une course inutile; car je le vois qui s'avance vers mon palais.

[1] Pourquoi le chœur s'adresse-t-il à Epaphus pour obtenir le secours de Cérès & de Proserpine, plutôt qu'à ces divinités mêmes ou à d'autres? Io, mère d'Epaphus, étoit la même qu'Isis : Isis la même que Cerès, suivant quelques auteurs. Libye, fille d'Epaphus, étoit mère d'Agénor, père de Cadmus.

[2] Il est particulièrement occupé des intérêts de sa haine, & il en entretient Créon à la fin de la scène.

CRÉON.

Je viens, seigneur, de visiter vainement les gardes & les portes de la ville de Cadmus, pressé du desir de vous voir.

ÉTÉOCLE.

Votre présence ne m'est pas moins nécessaire, Créon, depuis qu'une vaine entrevue a fait évanouir tout espoir de réconciliation entre moi & Polynice.

CRÉON.

On dit que fier de l'alliance d'Adraste, il méprise Thèbes, & se repose sur son armée. Laissons aux dieux le soin des événemens, il en est d'autres plus pressans dont je dois vous entretenir.

ÉTÉOCLE.

Quels sont-ils ? je les ignore.

CRÉON.

Un transfuge des Argiens a passé dans notre camp.

ÉTÉOCLE.

Que vous a-t-il appris sur leur situation ?

CRÉON.

Que l'armée d'Argos, préparée pour le combat, va bientôt se déployer aux pieds de nos tours, & envelopper la ville de Cadmus de tous les côtés à la fois.

ÉTÉOCLE.

Il faut donc qu'à son tour la ville de Cadmus porte au-dehors ses armes menaçantes.

CRÉON.

Où, Seigneur ? votre jeune courage ne voit-il point ce qui doit frapper ses premiers regards ?

ÉTÉOCLE.

Hors de ces fossés qui nous arrêtent, afin de prévenir l'ennemi, & de lui livrer le combat sans délai.

CRÉON.

Nos troupes sont peu nombreuses : leur armée est immense.

ÉTÉOCLE.

Je sçais qu'ils sont braves en paroles.

CRÉON.

Argos parmi les Grecs jouit de quelque renom.

ÉTÉOCLE.

Soyez sans crainte. Dans peu j'abreuverai la terre de leur sang.

CRÉON.

Plaise aux dieux ! mais l'entreprise est dangereuse & difficile.

ÉTÉOCLE.

Non, je ne retiendrai point nos guerriers dans ces murs.

CRÉON.

Cependant, c'est à la seule prudence que la victoire est réservée.

ÉTÉOCLE.

Je dois donc, selon vous, avoir recours à quelque autre parti ?

CRÉON.

A tout autre plutôt que de courir un tel danger.

ÉTÉOCLE.

Je pourrois fondre sur eux la nuit en sortant d'une secrette retraite [1].

CRÉON.

Si vous manquez votre coup, espérez-vous leur échapper?

ÉTÉOCLE.

La nuit rend les forces égales, & c'est l'audace qui l'emporte.

CRÉON.

Dans l'horreur des ténèbres la défaite est plus dangereuse.

ÉTÉOCLE.

Et bien, je vais les attaquer au moment de leur repas.

CRÉON.

Vous pourrez les étonner; mais il faut vaincre.

ÉTÉOCLE.

L'eau de Dircé est profonde, il est vrai, & peut nous couper le retour.

[1] Au commencement de ce dialogue, Créon apprend à Étéocle, sur le rapport d'un transfuge, que les Argiens vont bientôt investir Thèbes. Étéocle propose ici de les attaquer de nuit pour prévenir leur dessein, & un moment après il dit qu'il va les attaquer à l'heure du repas. Il me semble qu'on peut inférer de ces circonstances réunies, que cet entretien a lieu à l'entrée de la nuit, & le siège le matin du jour qui suit cette même nuit, employée de part & d'autre en préparatifs. Ce siège s'exécute pendant l'entr'acte qui précède l'acte V.

CRÉON.

Tout doit céder au ſoin de la ſûreté [1].

ÉTÉOCLE.

Si nous tombions ſur les Argiens avec notre cavalerie ?

CRÉON.

Leur camp eſt retranché derrière une enceinte de chars.

ÉTÉOCLE.

Que faut-il faire ? dois-je ouvrir les portes à l'ennemi ?

CRÉON.

Non, ſans doute ; il faut prendre conſeil de votre prudence.

ÉTÉOCLE.

Dites-moi vous-même quel eſt l'avis le plus ſage ?

CRÉON.

On dit que les Argiens ont fait choix de ſept guerriers.

ÉTÉOCLE.

Dans quel deſſein ? . . . ſept guerriers ſont peu redoutables.

CRÉON.

Pour commander les bataillons qui doivent attaquer les ſept portes.

[1] Peut-être Créon dit-il que le meilleur parti eſt de ſe tenir ſur la défenſive. Ce ſens ſeroit également d'accord avec le texte.

ÉTÉOCLE.

Que ferons-nous donc ? car je ne veux point attendre pour agir que le danger soit plus menaçant.

CRÉON.

Opposez-leur sept vaillans guerriers placés à chaque porte.

ÉTÉOCLE.

A la tête de nos troupes, ou pour combattre seul à seul ?

CRÉON.

Rangez l'armée sous leurs ordres : choisissez-les d'une valeur éprouvée.

ÉTÉOCLE.

J'entends ; ils seront chargés de repousser l'ennemi, s'il veut escalader nos murailles.

CRÉON.

Et partageront avec vous le commandement de l'armée ; car un seul homme ne peut tout voir [1].

ÉTÉOCLE.

Qui doit fixer mon choix, l'audace ou la prudence ?

CRÉON.

L'une & l'autre : séparées, elles sont inutiles.

ÉTÉOCLE.

C'est assez. Suivant vos avis je vais choisir sept

[1] On traduit : « Donnez-leur des associés qui commandent avec eux ; car &c ». Mais il n'est point question de ces associés dans la suite, & d'ailleurs le sens que j'ai suivi est le plus naturel.

guerriers pour commander aux portes, & opposer à chacun des chefs des Argiens, un chef qui l'égale en valeur. Vous les nommer ici tandis que l'ennemi est aux pieds de nos murs, seroit perdre sans doute un temps précieux. J'y cours moi-même signaler ma valeur : & puissé-je y rencontrer mon frère & le combattre de ma propre main ! Puissé-je percer de ma lance, & livrer enfin à la mort cet ennemi qui ne vient en ces lieux que pour ravager ma patrie ! Si la fortune m'abandonne, c'est à vous que je remets le soin du mariage de ma sœur Antigone avec Hémon votre fils, & en ces derniers momens j'en ratifie toutes les conditions. Ma mère est votre sœur ; qu'ai-je à faire de la recommander à vos soins ? pour vous-même, comme pour moi, soutenez sa vieillesse défaillante. Pour mon père, que son propre égarement a privé de la lumière, & qui veut encore nous perdre par ses malédictions, je ne puis parler de lui avec tendresse. Il ne me reste plus maintenant qu'à entendre le devin Tirésias. Créon, j'enverrai auprès de lui votre fils Ménécée [1], pour qu'il vous l'amène. Il vous parlera plus volontiers qu'à moi, de qui il a sujet de se plaindre, parce que j'ai autrefois méprisé son art. Retenez sur-tout cet ordre qui s'adresse à vous & à tous les citoyens. Si mes armes sont victorieuses, qu'on n'enterre point Polynice dans la terre de Thèbes,

[1] Qui porte le même nom que votre père.

& qu'on puniſſe de mort quiconque oſeroit l'entreprendre, ſans que les relations les plus chères puiſſent le dérober à la peine. Voilà, Créon, ce que j'avois à vous dire : vous, fidelles ſerviteurs, apportez-moi mes armes & mon habillement de guerre; que je courre au combat, où la juſtice & la victoire m'appellent. Et prions [1] la Prudence, des déeſſes la plus ſecourable, de ſauver notre patrie.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, ſeul [2].

Funeste Arès! pourquoi le ſang & la mort poſſèdent-ils ton cœur! Les cris de ta voix diſſonante ſont étrangers aux fêtes de Bromius. Tu ne te mêles point aux danſes brillantes des jeunes beautés. On ne te voit point les cheveux épars ſur les épaules, accompagner du doux ſon de la flûte, des chan-

[1] Ou peut-être : « La peur, des déeſſes la plus utile ». C'eſt le ſens du ſcholiaſte. EUSTATHIA, la prudence, la précaution, la piété, la religion, la peur.

[2] Il ſembleroit que Créon reſte en ſcène; cependant on ne peut ſe prendre aiſement l'action muette de ce perſonnage pendant le chant de cet entr'acte : je penſe donc qu'il ſe retire en même-temps qu'Étéocle, mais non par la même porte : car Étéocle va dans la ville, & Créon doit entrer dans le palais. — Le poëte, dans ce chœur, fait un uſage heureux du vers héroïque pour s'adreſſer au dieu de la guerre.

sons pleines de grace & de gaieté. Mais suivi de guerriers chargés d'armes menaçantes, tu animes l'armée d'Argos contre le sang de Thébé [1], & tu t'élances le premier pour former une danse qui repousse les sons de la flûte harmonieuse. Jamais on ne te vit inspiré par le dieu du thyrse & couvert de peaux tachetées, précipiter tes pas dans les transports d'un doux délire ; mais du haut de ton char attelé de quatre coursiers, tu presses leurs freins écumans, tu t'avances le long de l'Ismène, tu voles suivi d'une troupe impétueuse, tu enflammes les citoyens d'Argos contre les fils de la Terre, chœur guerrier, revêtu de boucliers impénétrables, armé pour le combat, brûlant de renverser ces murs construits d'un solide rocher. Quelle déesse plus redoutable que la Discorde, qui seule inventa les tourmens où sont livrés les rois de cet état, les descendans de Labdacus, chargés d'éternelles douleurs !

Forêt dont les divins ombrages sont peuplés de farouches habitans, sommets blanchis du Cithéron, œil sacré d'Artémis [2] ! plût au ciel que jamais tu n'eusses soutenu l'existence du fils de Jocaste, d'un enfant malheureux rejeté de la maison paternelle, de cet Œdipe trop connu par les agraffes d'or qui

[1] Thébé, fille d'Asopus & épouse de Zéthus, donna son nom à la ville de Thèbes.

[2] C'est-à-dire, délices de Diane.

furent l'inſtrument de ſon ſupplice [1], plût au ciel que jamais Thèbes n'eût vû le Sphinx cruel, vierge aîlée, monſtre ſauvage, deuil de la terre; qu'elle n'eût point entendu ſes chants déteſtés des Muſes! marchant ſur quatre pieds, il s'avançoit contre ces murs, il ſaiſiſſoit les enfans de Cadmus dans ſes griffes meurtrières, & les portoit tout-à-coup juſqu'à l'inacceſſible lumière de la voûte éthérée: fléau funeſte, envoyé contre Thèbes par l'inexorable roi des Ombres. Maintenant un nouveau rejeton de diſcorde s'élève entre les fils d'Œdipe du ſein de leur maiſon & de leur patrie. Car le crime eſt toujours crime; il corrompt les fruits d'un commerce impur, opprobre de leur père, & de celle qui a ſouillé ſon lit par un inceſte.

O terre, rendue féconde par les dents d'un dragon nourri de bêtes farouches, armé d'une crête menaçante! ta gloire a pénétré juſques dans ma patrie. Les dieux honorèrent de leur préſence les noces [2] d'Harmonie. Les murs de Thèbes s'élevè-

[1] Un ſcholiaſte obſerve que le chœur, qui eſt compoſé d'étrangères, appelle agraffes d'or ce que Jocaſte, dans le prologue, a déſigné comme un inſtrument de fer. Mais le chœur ne déſigne-t-il point les agraffes dont Œdipe ſe perça les yeux? Au reſte, ces mots, « qui furent l'inſtrument de ſon ſupplice », ne ſont pas dans le Grec.

[2] Les dieux & les déeſſes, & en particulier les Muſes & les Graces, vinrent aux noces d'Harmonie & de Cadmus. (Voyez Theogn. Sent. v. 15). Harmonie étoit fille de Mars & de Vénus. Apollodore dit que tous les dieux quittèrent le ciel pour venir à ſon mariage.

rent au son de la lyre ; aux accords du luth d'Amphion, s'éleva la superbe tour qui domine sur les deux fleuves, au milieu des eaux de Dircé dont s'abreuve la verte prairie qui s'étend au-devant de l'Ismène. Les rois descendans de Cadmus comptent Io parmi leurs ancêtres. Une longue suite de prospérités a porté cette ville célèbre jusqu'au faîte glissant de la victoire.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHŒUR.

TIRÉSIAS conduit par Manto, sa fille.

PRÉCÉDE-MOI, ma fille, toi dont l'œil dirige mon aveugle vieillesse, comme les astres guident le nautonnier [1] ; évite les mauvais pas, mène-moi par le chemin le plus doux, car ton père est bien foible. Reçois dans tes mains pures ces sorts que j'ai pris en consultant les augures des oiseaux

[1] Littéralement : L'œil de mon pied aveugle, comme l'astre aux nautonniers.

dans le siége sacré destiné à cet usage. Dis-moi, Ménécée, nous reste-t-il encore beaucoup de chemin à faire avant d'arriver vers ton père ? car mes genoux tremblans sont fatigués d'une si longue marche, & j'aurai de la peine à la soutenir plus long-temps.

CRÉON.

Prends courage, Tirésias, te voilà chez tes amis. Soutiens-le mon fils ; le pied chancelant d'un vieillard, ainsi qu'un char à l'instant qu'il arrive, a besoin de l'appui d'une main étrangère.

TIRÉSIAS.

Ah! me voici arrivé. Eh bien, Créon, pour quel sujet m'as-tu fait presser de me rendre auprès de toi ?

CRÉON.

Je vais t'en entretenir : mais auparavant, remets-toi de ta fatigue & reprends haleine.

TIRÉSIAS.

Je suis las, il est vrai ; je suis arrivé hier de la terre des Erechtéides [1] ; ils étoient en guerre contre Eumolpe [2]. J'ai procuré une glorieuse victoire aux descendans [3] de Cécrops ; & j'ai rapporté cette

[1] Les descendans d'Érechtée, les rois d'Athènes.

[2] Eumolpe, roi de Thrace, a précédé de quatre générations la guerre de Thebes ; mais on l'en rapproche ici par un anachronisme permis aux poëtes.

[3] Aux Athéniens.

couronne d'or que tu vois, comme les prémices des dépouilles.

CRÉON.

Je la prends pour un augure de victoire. Car tu ſçais que Thèbes eſt en proie aux orages de la guerre, & qu'un grand combat ſe prépare contre les fils de Danaüs [1]. Etéocle notre roi, qui déjà eſt ſous les armes prêt à repouſſer les forces de Mycène, m'a chargé d'apprendre de toi ce qu'il faut faire pour ſauver la ville.

TIRÉSIAS.

Si Etéocle m'interrogeoit, je me tairois, je renfermerois mes oracles; mais en ta faveur, Créon, je vais parler. C'eſt le fils de Laïus qui cauſe les malheurs de Thèbes: né contre la volonté des dieux, devenu l'époux de ſa mère, il a lui-même arraché ſes yeux de leurs orbites enſanglantées; & la ſageſſe des dieux a effrayé la Grèce par ſon exemple. Ses enfans ont voulu enſevelir ſa honte dans l'oubli & éviter les jugemens céleſtes. Inſenſés! en renfermant leur père, en manquant au reſpect qu'ils lui doivent, ils l'ont aigri contre eux: la maladie & leurs dédains lui arrachent d'affreuſes imprécations. Que n'ai-je point tenté? que n'ai-je point dit?... je n'ai fait que m'attirer leur haine. Mais bientôt on les verra hâter leur trépas de leurs propres mains; bientôt les corps des citoyens d'Argos & de Thèbes,

[1] Les Argiens.

entassés confusément, rempliront la ville de deuil & de gémissemens. Ah! ville malheureuse! tu seras saccagée jusques dans tes fondemens, si quelqu'un n'écoute ma voix. Le premier devoir prescrit à cet état, étoit de ne recevoir les enfans d'Œdipe ni pour ses rois, ni pour ses citoyens, afin de ne point voir cette cité en proie à leur mauvais génie, & livrée à leurs funestes destinées. Maintenant que le mal l'a emporté sur le bien, il ne reste plus qu'un moyen de prévenir une ruine entière : mais..... il est peu sûr même pour moi d'oser le proposer ici, le remède est trop amer pour ceux qui jouissent du pouvoir. Je pars : adieu. Je supporterai, s'il le faut, avec beaucoup d'autres, les rigueurs que le sort nous prépare. Et que ferois-je pour m'y dérober ?

CRÉON.

Arrête, vieillard!

TIRÉSIAS.

Cesse de me retenir.

CRÉON.

Demeure ; pourquoi fuir ?

TIRÉSIAS.

Ce n'est pas moi, c'est la fortune qui te fuit.

CRÉON.

Parle : quelle ressource reste-t-il à cette cité ?

TIRÉSIAS.

Tu veux la connoître, & bientôt tu voudras l'ignorer.

CRÉON.

Et quoi, puis-je ceſſer de vouloir le ſalut de ma patrie?

TIRÉSIAS.

Tu le veux? tu l'exiges?

CRÉON.

Eh! vers quel autre objet pourroient tendre mes deſirs?

TIRÉSIAS.

Eh bien, écoute mes oracles. Mais il faut auparavant que je ſçache avec certitude où eſt Ménécée, qui a conduit ici mes pas.

CRÉON.

Il eſt à tes côtés.

TIRÉSIAS.

Qu'il s'écarte; il ne doit pas entendre mes paroles prophétiques.

CRÉON.

Le fils de Créon ſçaura taire ce qu'on ne doit pas révéler.

TIRÉSIAS.

Exiges-tu que je parle en ſa préſence?

CRÉON.

Le ſalut de ſa patrie l'intéreſſe autant que moi.

TIRÉSIAS.

Soyez attentifs à l'oracle; écoutez par quel moyen vous ſauverez la ville de Cadmus. Il faut immoler ton fils Ménécée à ta patrie, puiſque tu veux la faire triompher.

CRÉON.

CRÉON.

O vieillard! qu'as-tu dit? quelle parole eſt ſortie de ta bouche?

TIRÉSIAS.

J'ai prononcé l'arrêt irrévocable; c'eſt à toi de t'y ſoumettre.

CRÉON.

En un inſtant ſi court mille maux à la fois ſont ſortis de ta bouche.

TIRÉSIAS.

Pour toi, mais pour ta patrie une glorieuſe délivrance.

CRÉON.

Je ne veux rien ſçavoir, rien entendre. Que Thèbes echappe ou périſſe.

TIRÉSIAS.

Ce n'eſt plus le même homme. Il change, il ſe rétracte.

CRÉON.

Va, je n'ai que faire de tes divinations.

TIRESIAS.

Penſes-tu que ton malheur anéantiſſe la vérité?

CRÉON.

Oh! je t'en conjure par ces genoux que j'embraſſe, par ces vénérables cheveux blancs.

TIRÉSIAS.

Pourquoi me ſupplier! Tes malheurs ſont inévitables.

CRÉON.

Enſevelis ces oracles dans le ſilence : que la ville les ignore.

TIRÉSIAS.

Tu m'ordonnes l'injuſtice. Je ne me tairai point.

CRÉON.

Que vas-tu faire? tu veux perdre mon fils?

TIRÉSIAS.

D'autres peuvent s'en mettre en peine : mon devoir eſt de parler.

CRÉON.

Ah! qu'eſt-ce qui attire cette calamité ſur ma tête & ſur celle de mon fils?

TIRÉSIAS.

C'eſt avec raiſon que tu m'adreſſes cette queſtion, & que tu exiges que ta ſentence ſoit juſtifiée. Ton fils doit être immolé vers l'antre où le dragon, fils de la Terre, veilloit ſur le courant des eaux de Dircé; c'eſt là qu'il doit offrir à la Terre une libation de ſon ſang pour appaiſer l'ancien courroux d'Arès contre Cadmus, & prévenir la vengeance que ce dieu veut tirer du meurtre de ce dragon formidable. En agiſſant ainſi, vous mériterez que Mars lui-même combatte pour vous : cette terre demande un fruit pour les fruits qu'elle a fait naître, elle veut du ſang pour du ſang : à ce prix, vous ſera propice celle qui a fait germer

dans ses sillons une moisson de guerriers couverts de leurs casques d'or. Un descendant de ces guerriers, un rejeton des dents du dragon doit devenir la proie de la mort. Tu es le dernier reste de cet illustre sang : c'est à toi seul & à tes fils qu'il a été transmis sans mêlange, & par ta mère & par tes aïeux paternels. Les noces d'Hémon empêchent son sacrifice : il est époux, il n'est plus pur ; mais ce jeune homme est une victime dont la mort peut sauver sa patrie, rendre amer le retour d'Adraste & de ses Argiens, en couvrant leurs yeux des noires ténèbres du tombeau, & couronner Thèbes d'une gloire immortelle. Voilà ton sort ; choisis de sauver ton fils ou ton pays. J'ai rempli mon office. Ma fille, reconduis-moi dans ma maison. O qu'insensé est le mortel qui exerce l'art dangereux des devins ! S'il annonce des choses fâcheuses, il est odieux à ceux qui le consultent ; si la pitié le porte à falsifier ses oracles, il est coupable envers les dieux. Phébus seul devroit prédire aux hommes l'avenir, Phébus qui ne craint personne.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

CRÉON, tu te tais, la parole expire sur tes lèvres; ah! je n'éprouve pas un moindre saisissement.

CRÉON.

Hélas! que dirois-je? pour sçavoir ce que je sens, qu'est-il besoin que je l'exprime? Jamais, jamais je n'en viendrai à ce comble d'horreur, d'abandonner aux citoyens mon propre fils pour l'égorger. La tendresse paternelle est gravée dans tous les cœurs : quel père livreroit son fils à la mort? Non, je ne veux point mériter des louanges au prix d'un pareil sacrifice. Mais moi, dont la vie touche au terme fatal d'une lente maturité, je suis prêt à m'offrir moi-même, & à mourir pour sauver ma patrie. Mon fils, avant que le bruit de cet oracle insensé se répande, va, fuis loin de ces lieux : car bientôt les chefs & tous nos guerriers vont être instruits par le devin, qui le publiera aux portes de la ville & à toutes les cohortes: si nous pouvons le prévenir, ta vie est en sûreté; mais si tu tardes, nous sommes perdus, tu meurs.

MÉNÉCÉE.

Où fuir? en quelle ville, chez quel hôte?

CRÉON.

Aux lieux les plus éloignés de nos frontières.

MÉNÉCÉE.

C'eſt à vous d'ordonner, à moi d'obéir.

CRÉON.

Traverſe Delphes.

MÉNÉCÉE.

Où irai-je enſuite?

CRÉON.

Dans le pays des Étoliens.

MÉNÉCÉE.

Et de-là où dois-je adreſſer mes pas?

CRÉON.

Dans la Theſprotide.

MÉNÉCÉE.

Aux retraites ſacrées de Dodone?

CRÉON.

Tu l'as dit.

MÉNÉCÉE.

Quelle ſûreté trouverai-je?

CRÉON.

Un dieu te conduira [1].

MÉNÉCÉE.

Comment pourvoirai-je à mes beſoins?

[1] La Fortune.

CRÉON.

Avec l'or que je te fournirai.

MÉNÉCÉE.

Mon père, je vous obéis [1].

CRÉON.

Va, pars.

MÉNÉCÉE.

Permettez seulement que j'aille faire de tendres adieux à Jocaste, votre sœur, qui m'a nourri de son sein, & qui m'a tenu lieu de la mère que j'avois perdue. Après cela, je ne pense plus qu'à sauver ma vie.

CRÉON.

Ah ! pars incessamment : crains de te perdre par tes délais.

[1] MM. Musgrave & Brunck mettent la fin de la scène toute entière & sans interruption, dans la bouche de Ménécée; ce qui produit ce sens : « Mon père, je vous obéis, maintenant retirez-» vous. Pour moi je vais saluer Jocaste; retirez-vous, vous dis-je. » — Citoyennes, &c ». Le P. Brumoy observe avec raison, qu'il y a quelque défaut de convenance dans la facilité de Créon; & le changement que proposent les sçavans critiques que je viens de citer, laisseroit encore à desirer le motif de la retraite de Créon, qui n'est point exprimé. Cependant ce changement éclaircit le texte, & je l'aurois adopté, s'il étoit autorisé par d'anciens manuscrits.

SCÈNE III.

MÉNÉCÉE, LE CHŒUR.

MÉNÉCÉE.

CITOYENNES, ai-je bien ſçu diſſimuler avec mon père, & diſſiper ſes terreurs pour contenter mon deſir ? Cédant à la crainte, il veut que je parte, & que je prive ma patrie d'un bonheur qui eſt en ma puiſſance. Il faut pardonner à un vieillard ; mais moi je ſerois ſans excuſe ſi je trahiſſois mon pays, la ville qui m'a donné la naiſſance. Sçachez-donc que je pars pour la ſauver, pour elle je cours donner ma vie. Ah ! tandis que ces guerriers, libres du joug des oracles & de la néceſſité du deſtin, demeurent fermes ſous leurs bouclers, & vont affronter la mort au pied de nos murailles en combattant pour la patrie ; quel opprobre pour moi, ſi trahiſſant mon père, mon frère, mon pays, je fuyois comme un lâche pour conſerver une vie que je traînerois dans le mépris ! Non, j'en atteſte Jupiter qui règne dans les aſtres, & le ſanguinaire Mars qui plaça ſur le trône de Thèbes ces hommes ſortis des dents ſemées dans la terre ; je vais ſur le haut du rempart, dans l'antre noir du dragon déſigné par le devin : là, je m'immole, & je délivre

ma patrie. J'y suis résolu : partons. Ma mort sera une offrande honorable à ma patrie, & y ramènera le bonheur. Ah ! si chaque citoyen employoit toutes ses forces au bien de sa patrie, & rapportoit tout à ce but commun, de moindres calamités affligeroient les cités, désormais florissantes.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

Monstre ailé, fruit de la Terre & de l'infernale Echidna[1] ! C'est ici que tu vins exercer tes funestes rapines contre la terre de Cadmus, chargé de mille morts, chargé de mille gémissemens, vierge informe, prodige destructeur, volant d'une aile furieuse, armé de serres carnacières : des lieux qu'abreuve le Dircé tu enlevois de jeunes adolescens avec un chant discors, & tu apportois à leur patrie désolée la funeste Erinnys & les sanglantes douleurs. Sanglante divinité dont tant de maux furent l'ouvrage ! Les cris des mères gémissantes, les cris gémissans des vierges éplorées, faisoient retentir les maisons : une lugubre voix, une lugubre complainte se répétoit douloureusement de l'un à l'autre dans la ville de toutes

[1] ECHIDNA étoit un monstre moitié femme & moitié serpent, mère de beaucoup d'autres monstres, tels que Cerbère, l'hydre de Lerne & le Sphinx.

parts ; mais les gémissemens & les cris s'élevoient à l'égal du tonnerre, lorsque la vierge ailée faisoit disparoître dans les airs quelqu'un des infortunés citoyens.

Œdipe vint enfin, envoyé par Apollon : il fit d'abord la joie de Thèbes, depuis il a fait sa douleur. Vainqueur glorieux de l'énigme, il contracte avec sa mère une union infâme, dont la ville entière est souillée ; il la fait nager dans le sang, & précipite ses fils, par ses malédictions, dans un exécrable combat. Nous admirons ce héros qui se dévoue pour sa patrie. Quelle douleur pour Créon ! mais quelle gloire pour l'illustre ville aux sept tours, à qui sa mort va donner la victoire ! Puissions-nous ainsi devenir mères ! puissions-nous mettre au jour des enfans vertueux ! divine Pallas ! C'est toi qui as fait répandre le sang du dragon terrassé par le choc d'un lourd rocher ; c'est toi qui excitas dans le cœur de Cadmus l'ardeur de frapper ce coup glorieux par qui la désolation est venue envahir cette contrée, livrée à la violence & aux rapines des démons.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

(Il fait un cri pour appeler les ſerviteurs.) Y a-t-il près de cette porte quelqu'un qui puiſſe m'entendre? Ouvrez... engagez Jocaſte à ſortir du palais. (Il fait un nouveau cri pour appeler les ſerviteurs.) Encore une fois qu'on ſe hâte. Après tant de lenteurs ſortez enfin, illuſtre épouſe d'Œdipe, ſuſpendez pour m'écouter, vos gémiſſemens & vos larmes.

SCÈNE II.

Les mêmes, JOCASTE.

JOCASTE.

O mon ami! eſt-ce quelque ſiniſtre cataſtrophe? eſt-ce la mort d'Etéocle que tu viens m'apprendre? C'eſt toi qui te tenois toujours à ſes côtés pour repouſſer les traits des ennemis: quelle nouvelle m'apportes-tu? Eſt-il mort? vit-il encore [1]?

[1] L'ordre de ces queſtions de Jocaſte mérite d'être remarqué.

LE MESSAGER.

Il vit, calmez vos craintes à cet égard, je viens pour les dissiper.

JOCASTE.

Et comment les murs aux sept tours ont-ils soutenu le choc des assiégeans ?

LE MESSAGER.

Ils demeurent inébranlables. La ville a résisté.

JOCASTE.

Ont-ils éprouvé l'impétuosité de l'armée d'Argos ?

LE MESSAGER.

Le combat vient de se livrer, & le grand Arès [1] des Thébains a triomphé des armes de Mycène.

JOCASTE.

Ah! dis-moi encore, je t'en conjure, si tu n'as rien appris du sort de Polynice; car il est aussi l'objet de ma tendre sollicitude; apprends-moi s'il respire ?

LE MESSAGER.

Vos deux enfans sont encore au nombre des vivans.

JOCASTE.

Que les dieux daignent te rendre la joie que tu me causes! Mais comment avez-vous pu du haut des tours repousser l'assaut des Argiens ? Dis-le moi, pour que je puisse réjouir par le récit de notre délivrance, l'aveugle vieillard renfermé dans le palais.

LE MESSAGER.

Aussi tôt que le fils de Créon, se dévouant au

[1] Mars, ou les forces militaires, ou la vaillance.

ſalut de ſa patrie, s'eſt percé le ſein de ſon épée ſur le ſommet des remparts, votre fils a choiſi ſept guerriers, & autant de bataillons, qu'il a placés aux ſept portes de la ville, pour repouſſer les Argiens, oppoſant la cavalerie à la cavalerie, l'infanterie à l'infanterie, afin que ſi la muraille venoit à être enfoncée en quelque endroit, le ſecours ne fût pas éloigné. Du haut de la citadelle nous voyons l'armée d'Argos couverte de ſes boucliers blancs, qui quitte le Teumeſſe [1] : arrivée près du foſſé, elle franchit d'un pas rapide l'intervalle qui la ſépare des murs. Les trompettes ſonnent la charge dans leur armée & ſur nos tours [2]. D'abord s'avance contre la porte Néitienne, guidant les rangs preſſés de ſa cohorte frémiſſante, Parthénopée, dont la mère n'aimoit que la chaſſe & les forêts. Son bouclier en rappelle la mémoire ; on y voit Atalante perçant de ſes fléches rapides le ſanglier d'Étolie. Vers la porte Prétide marchoit le devin Amphiaraüs ; des victimes étoient ſur ſon char ; il n'avoit point de deviſes inſultantes, ſes armes étoient modeſtes & ſans figure. Le roi Hippomédon marche à la porte

[1] Le Teumeſſe étoit éloigné de cent ſtades, ou environ quatre lieues, mais les racines de ce mont s'étendoient plus près de la ville, & auſſi près que devoit être l'armée d'Argos, pour que de la tour d'obſervation, Antigone en pût diſcerner les différentes parties, & pour qu'on vit leurs mouvemens ſans peine du haut des remparts.

[2] Sonnent la charge. En grec, ſonnent péan.

Ogygienne ; au milieu de son bouclier, trouvé après sa mort sur le champ de bataille, est la figure d'un Argus, dont les yeux innombrables s'ouvrent & se ferment tour-à-tour en suivant le cours des astres lumineux. Tydée commandoit la troupe à qui étoit confiée l'attaque de la porte Homolée; il avoit chargé son bouclier de la dépouille d'un lion aux crins hérissés, & tenoit un flambeau dans sa main droite, semblable au Titan Prométhée, prêt à livrer la ville aux flammes. Votre fils Polynice conduit ses soldats contre la porte Crénée; son bouclier a pour emblême les rapides jumens[1] Potniades, qui se cabrent saisies de frayeur, & qui tournant autour de l'anneau par de secrets ressorts, semblent respirer la rage. Capanée, semblable à Mars en fureur, mène sa troupe à la porte Electre: son bouclier d'acier représente un géant fils de la terre, portant sur ses épaules la ville entière arrachée avec un énorme levier, emblême de la ruine qu'il nous prépare. Adraste attaque la porte Hebdome[2]. Son bras gauche est armé d'un bouclier que couvrent cent vipères, images de l'hydre, or-

[1] Glaucus étoit fils de Sisyphe & de Mérope. Sa patrie étoit Potnie, ville de la Magnésie. Ses jumens, qu'il nourrissoit de chair humaine, le dévorèrent.

[2] Hebdome signifie septième. Au lieu d'Adraste, Eschyle nomme Eteocles dans sa tragédie des sept contre, vol. I. p. 388. Et Euripide a aussi mis Eteocles à la place qu'il donne ici à Adraste dans sa tragédie des SUPPLIANTES, vol. VII. acte IV, sc. III.

gueil d'Argos, qui s'élancent au milieu des murs; & enlèvent dans leur gueule les enfans de Cadmus. Tous ces objets ont frappé mes regards en portant l'ordre aux chefs des cohortes.

D'abord nous combattons avec l'arc & le trait, avec la fronde qui frappe de loin, avec des rochers détachés des murailles. La victoire penchoit pour nous; tout-à-coup Tydée s'écrie, & votre fils avec lui : « Enfans de Danaüs, attendez-vous qu'on vous » taille en pièces? fondons aux portes tous à la fois, » cavaliers, troupes légères & conducteurs de chars ». A sa voix, nul n'est oisif. Plusieurs sont renversés la tête ensanglantée : les nôtres tombent en foule précipités du haut des murailles, & rendent l'ame en arrosant la terre altérée des flots de leur sang. Le fils d'Atalante [1] s'élance contre la porte, tel qu'un ouragan furieux, demandant à grands cris une hache & du feu : on eût cru que sous ses efforts la ville alloit être renversée. Le fils du dieu des eaux, Périclymène, contient sa rage, & lançant un rocher détaché des murailles, dont le poids fatigueroit un char, il fracasse sa tête blonde, brise la jointure des os, & fait ruisseler le sang sur ses joues de roses : sa mère, la Nymphe du Ménale, habile à décocher les traits, ne le reverra pas vivant.

Etéocle, voyant que la fortune seconde ici nos vœux, va visiter les autres quartiers; je le suis. Là,

[1] Arcade, & non Argien.

j'apperçois Tydée & ses soldats, pressés & couverts de leurs boucliers, qui font pleuvoir sur le faîte ouvert de nos tours une grêle de javelots étoliens: déjà les nôtres s'ébranlent & abandonnent le haut des remparts. Comme un chasseur appelle sa meute égarée, votre fils à l'instant les rallie & les ramène aux murs. Après avoir ainsi rétabli le combat en ce lieu, nous volons aux autres portes. Comment peindrai-je les fureurs de Capanée? Il s'avançoit chargé d'une longue échelle qu'il soutenoit de ses deux mains, se vantant orgueilleusement que le feu sacré de Jupiter ne l'arrêteroit pas, & qu'il prendroit la ville en s'emparant de la citadelle. En proférant ces paroles superbes, il grimpe accablé de pierres, repliant son corps sous son bouclier, portant ses pieds tour-à-tour sur les marches glissantes: déjà il franchissoit les créneaux des murailles; Jupiter le frappe de sa foudre, la terre retentit au loin, & nous restons saisis de frayeur. Ses membres volent çà & là comme la pierre échappée à la fronde; sa chevelure est emportée vers le ciel, & son sang arrose la plaine: ses pieds & ses mains tournent en tourbillons comme la roue d'Ixion, & le tronc consumé retombe sur la terre.

Adraste sent que Jupiter se déclare contre lui; il fait retirer son armée hors du fossé; & les nôtres voyant ce prodige qui leur annonce la faveur du dieu, font sortir les chevaux, les chars, les fan-

taſſins, & vont mêler leurs armes à celles des Argiens. Là règnent à la fois toutes les horreurs de la guerre ; ils tombent mourans de leurs chars ; les roues fracaſſées volent en éclats ; les eſſieux briſés ſont confuſément entaſſés avec les monceaux de cadavres. En ce jour nous avons prévenu la chûte de nos tours : leur proſpérité future eſt au pouvoir des dieux.

LE CHŒUR.

Il eſt beau de vaincre ; mais ſi les dieux avoient permis ce qui valoit mieux que la victoire, je m'eſtimerois heureuſe.

JOCASTE.

La fortune & les dieux ſont pour nous. Mes fils ſont vivans, mon pays eſt libre. Mais il ſemble que Créon partage la malédiction de mon mariage & les infortunes d'Œdipe : en rendant le bonheur à ſa patrie, ſon fils le plonge dans le déſeſpoir. — Continue, je te prie, & m'apprends ce que mes fils ont réſolu.

LE MESSAGER.

Ne m'en demandez pas davantage. Juſqu'ici tout eſt heureux pour vous.

JOCASTE.

Ce que tu dis m'inquiète : je veux l'éclaircir.

LE MESSAGER.

Que voulez-vous de plus ? vos fils ſont vivans.

JOCASTE.

Je veux ſçavoir ſi je dois long-temps être heureuſe.

LE MESSAGER.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; pendant que vous me retenez, votre fils n'a perſonne qui l'accompagne.

JOCASTE.

Il eſt un malheur que tu caches, & que tu veux enſevelir dans le ſilence.

LE MESSAGER.

Non, je ne troublerai point votre joie par un récit funeſte.

JOCASTE.

Si tu ne fuis dans les airs, ne penſe pas m'échapper.

LE MESSAGER.

Hélas ! que ne permettez-vous que je me retire après cette heureuſe nouvelle ! pourquoi faut-il que je vous annonce des malheurs ! Vos fils, il eſt vrai, méditent les plus coupables attentats ; ils vont combattre ſeuls, ſéparés de l'armée. Ils ont déclaré publiquement leur deſſein par un diſcours qui n'eût jamais dû ſortir de leur bouche. Etéocle le premier, du haut de la tour, a fait faire ſilence, & a dit : « Illuſtres chefs de la Grèce, vaillans Argiens que la guerre attire en ces lieux, & vous peuples de Cadmus, ne prodiguez plus vos vies pour Polynice & pour moi. Je combattrai mon frère ſeul à ſeul,

& vous ne braverez plus les dangers. Si je le frappe du coup mortel, je régnerai seul dans mon palais ; vaincu, je lui céderai l'empire. Et vous, abandonnant un inutile combat, vous retournerez aux champs d'Argos, & ne laisserez point vos vies en ces lieux : de notre côté, assez de citoyens sont étendus sans vie ». Il dit : Polynice, s'élançant au milieu des rangs, applaudit à ce discours. Les deux armées en reconnoissent la justice, & l'on n'entend qu'un murmure d'approbation. On conclut un traité, & les chefs sur le champ de bataille font serment de s'y soumettre [1]. Les fils d'Œdipe revêtent leurs armes d'airain. Les plus affectionnés des principaux Thébains [2] arment le roi ; les chefs Argiens arment Polynice. Tous deux paroissent resplendissans ; leur visage n'est point altéré ; ils brûlent de plonger leur fer dans le sein l'un de l'autre. Leurs amis les entourent, enflamment leur audace par ces discours : « Polynice, c'est à toi d'ériger un tro-» phée à Jupiter, & de couvrir Argos de gloire ». —Et à Etéocle : « Tu combats pour ta ville & pour » ta patrie : une glorieuse victoire va t'assurer la cou-» ronne ». C'est ainsi que des deux côtés on les excitoit au combat. Cependant les devins immolent des brebis, consultent les présages du feu, & observent des ruptures, une ondulation contraire &

[1] Littéralement : Les deux jeunes fils du vieil Œdipe.

[2] Littéralement : Ornoient.

un point brillant au sommet de la flamme, double augure qui annonce tout à la fois la défaite & la victoire. — S'il est quelque moyen d'arrêter ce combat affreux, ou dans votre prudence, ou dans les philtres & les enchantemens, hâtez-vous de le prévenir : le danger est menaçant, & le prix funeste du combat sera pour vous une source de pleurs ; vous serez dans un même jour privée des deux objets de votre tendresse [1].

JOCASTE.

O ma fille ! ô Antigone ! accours hors du palais ; ce n'est plus au milieu des danses & des plaisirs des jeunes filles que les dieux te permettent de couler tes jours. Deux vaillans guerriers, deux frères cherchent la mort ; c'est à toi de les arrêter, & de te joindre à ta mère pour prévenir un fratricide.

[1] Il n'est pas naturel que le messager prévoie l'événement du combat. Aussi M. Walkenaer ne croit-il pas ce vers authentique.

SCÈNE III.

ANTIGONE, JOCASTE, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

O ma mère! quel nouveau malheur vous fait pousser ces cris devant le palais?

JOCASTE.

O ma fille! bientôt tes frères ne seront plus au nombre des vivans.

ANTIGONE.

Que dites-vous?

JOCASTE.

Ils vont combattre seuls; les coups vont se porter.

ANTIGONE.

Grands dieux!... se peut-il?... ma mère!

JOCASTE.

Il n'est que trop vrai. — Suis-moi.

ANTIGONE.

En quels lieux dois-je vous suivre loin de ma couche virginale?

JOCASTE.

Vers l'armée.

ANTIGONE.

La pudeur me permet-elle de m'exposer à ses regards?

JOCASTE.

Tes malheurs en veulent le sacrifice.

ANTIGONE.

Que puis-je donc faire en ce lieu?

JOCASTE.

Réconcilier tes deux frères.

ANTIGONE.

Et par quel moyen, ma mère?

JOCASTE.

En tombant à leurs pieds avec moi.

ANTIGONE.

Conduisez-moi sur le champ de bataille : hâtons-nous.

JOCASTE.

Viens, cours, ma fille; car si nous prévenons les coups que mes fils brûlent de se porter, je respire, & la clarté du jour a encore pour moi quelques charmes; mais s'ils sont la proie de la mort, je reposerai avec eux dans la nuit du tombeau.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

Hélas! hélas! hélas! hélas! mon cœur frémit, il frissonne d'horreur. Hélas! hélas! la pitié déchire mon sein, je pleure une mère désespérée... Deux fils!... lequel donc versera le sang.... O douleurs! ô Jupiter! ô Terre!... le sang d'un frère, l'ame d'un frère, au bruit des armes & du carnage! Malheureuse! ah malheureuse! lequel dois-je pleurer dans mes lugubres chants?

O terre! ô terre! bêtes féroces!... ames sanguinaires!... Ils agitent leurs lances! bientôt leurs cadavres ennemis vont nager dans le sang. Malheureux, que n'a point révoltés l'idée d'un pareil combat! Ma voix étrangère fera retentir des gémissemens agréables aux morts; je pousserai des cris mêlés de larmes. Le destin s'accomplit, la mort s'avance. Ce jour jugera l'avenir. O meurtre déplorable inspiré par les furies!

— Mais j'apperçois Créon qui s'avance vers le palais; ses yeux sont couverts d'un nuage. Cessons nos gémissemens pour l'entendre.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, CRÉON.

CRÉON.

HELAS! comment donner l'essor à ma douleur? Est-ce sur mes propres malheurs que doivent couler mes larmes, ou sur cette ville que couvre un sombre nuage, & que le noir Achéron semble près d'engloutir? Mon fils est mort pour son pays; il acquiert un nom immortel, mais il me plonge dans la douleur. J'ai été chercher son corps dans les précipices de l'antre du dragon, où il s'est donné lui-même la mort, & je viens de l'en rapporter entre mes bras. Toute ma maison retentit de cris douloureux; & moi, malheureux vieillard, je cherche Jocaste, ma sœur, affoiblie par l'âge, pour qu'elle lave le corps de mon fils qui n'est plus & prenne soin de sa sépulture; car les vivans doivent honorer les morts, & rendre hommage au dieu des enfers.

LE CHŒUR.

Créon, votre sœur est sortie du palais, & sa fille Antigone l'accompagne.

CRÉON.

En quels lieux? & quel malheur nouveau a causé son départ? Répondez-moi, je vous en conjure.

LE CHŒUR.

Elle a sçu que ses deux fils alloient se disputer le sceptre dans un combat singulier.

CRÉON.

Que dites-vous?... Hélas! le soin que j'ai pris des restes chéris d'un fils, m'a empêché d'apprendre ces tristes nouvelles.

LE CHŒUR.

Seigneur, il y a déjà long-temps que la reine est absente, & je pense que le combat qui doit décider de la vie des enfans d'Œdipe, doit être terminé.

CRÉON.

O dieux! j'en vois la preuve dans l'air sombre de ce messager, qui ne tardera pas sans doute à nous instruire de leur sort.

SCÈNE II.

UN MESSAGER, LE CHŒUR, CRÉON.

LE MESSAGER.

Malheureux ! quelle nouvelle viens-je apporter que vais-je dire ?

CRÉON.

Tout eſt perdu. Tes premières paroles nous montrent aſſez que tu n'as rien d'heureux à nous apprendre.

LE MESSAGER.

Malheureux, je ne puis trop le répéter, malheureux que je ſuis, d'annoncer de telles cataſtrophes ?

CRÉON.

Quelle nouvelle infortune eſt donc ajoutée à toutes les autres ?

LE MESSAGER.

Créon, les fils de votre ſœur ne jouiſſent plus de la clarté du jour.

CRÉON.

Hélas ! quelle douleur pour la ville & pour moi !

LE MESSAGER.

O palais d'Œdipe ! la mort d'un même coup a frappé ſes deux fils.

LE CHŒUR.

Murs insensibles, versez des pleurs.

CRÉON.

O douleur! ô calamité! que de maux rassemblés sur ma tête! Malheureux!

LE MESSAGER.

Ah! si vous les connoissiez tous!

CRÉON.

Et qui pourroit ajouter à tant d'infortunes?

LE MESSAGER.

Votre sœur a suivi ses enfans dans la tombe.

LE CHŒUR.

Que l'air retentisse de cris lugubres! Frappons, frappons nos têtes dans notre douleur.

CRÉON.

Malheureuse Jocaste! quelle triste fin! quel fruit de ton hymenée & de l'énigme du sphinx! Dis-moi, je te prie, comment s'est accompli le meurtre des deux frères, & le funeste combat que les imprécations d'Œdipe ont fait naître?

LE MESSAGER.

Vous sçavez avec quel succès nous avons combattu sur les remparts. L'enceinte de nos murs n'est pas assez éloignée pour que vous puissiez ignorer rien de ce qui s'est fait en ce lieu. Aussi-tôt que les jeunes fils de l'aveugle vieillard ont été décorés de leurs armes d'airain, ils se sont avancés entre les deux armées, deux chefs, deux généraux prêts à

éprouver seuls leur valeur & la force de leurs bras. Polynice se tourne vers Argos, & fait cette prière : « Vénérable Junon, car je t'appartiens par » l'alliance que j'ai contractée avec Adraste, & » parce que j'habite le pays qui t'est cher, donne- » moi de tuer mon frère, & de tremper dans son » sang cette main victorieuse » [1]. La mort d'un frère, quelle gloire honteuse! La douleur étoit peinte sur tous les visages, & chacun se regardoit en silence. Etéocle se tournant vers le temple de la guerrière Pallas, s'écrie : « Fille de Jupiter, donne- » moi d'enfoncer de ma main cette lance victo- » rieuse dans le sein de mon frère, & de faire périr » celui qui est venu pour renverser ma patrie ». A peine la voix bruyante de la trompette tyrrhénienne, comme le flambeau dans l'arène [2], a rempli l'air de son éclat, & donné le signal du combat sanglant; les deux guerriers s'élancent l'un sur l'autre d'une course furieuse, ainsi que deux sangliers qui aiguisent leurs cruelles défenses; & soufflent une écume fumante avec l'air qu'ils respirent; ils fondent l'un sur l'autre à coups de lances; mais à l'instant,

[1] MM. Brunck & Walkenaer suppriment ces trois vers comme interpolés. J'ai suivi la correction de Canter. En ne l'admettant point, cette phrase : « La mort d'un frère, quelle gloire honteuse », forme la suite du discours de Polynice.

[2] Aux jeux de la course on donnoit le signal avec un flambeau. On explique ordinairement ce passage différemment. V. la note sur la carrière du P. Brumoy, p. 220.

ils se couvrent de leurs boucliers, & le fer retombe inutile : si l'un, pour porter un coup sûr, ose découvrir le visage, l'autre y frappe aussi tôt, & le force à se garantir en portant les yeux à la visière de son bouclier, pour éviter le coup mortel. L'horreur d'un fratricide rendoit les spectateurs plus émus que les combattans ; la sueur inondoit leur visage. Enfin Étéocle ayant heurté du pied contre un caillou, bronche, & découvre une jambe. Polynice voit que le fer y peut atteindre ; il frappe, & la perce de sa lance : aussi-tôt toute l'armée d'Argos pousse le cri de la victoire. Mais, sur le coup même, Polynice ayant laissé voir son épaule nue, Étéocle, tout blessé qu'il est, enfonce sa lance dans la poitrine de son rival, & relève les espérances des enfans de Cadmus. Cependant sa lance se brise : le guerrier, privé de son arme, fait un pas en arrière ; & saisissant un rocher énorme, il en fracasse celle de son ennemi. Le combat étant ainsi devenu égal, & tous deux ayant la main désarmée, ils saisissent leurs épées, & frappent à coups redoublés, se serrant & tournant autour l'un de l'autre ; l'airain résonne d'un bruit affreux. Étéocle emploie alors un stratagême thessalien [1] : suspendant tout-à-coup ces

[1] « Par sa relation avec ce pays ». Les Thessaliens étoient fameux par leurs artifices. Celui-ci consiste à changer brusquement de mouvement pour frapper une partie découverte. Les deux combattans tournoient ayant le pied gauche en dehors & les pieds droits rapprochés. Étéocle, en portant brusquement le pied gauche en

efforts infructueux, il ramène le pied gauche en arrière, couvre & défend son propre corps, & avançant la jambe droite, il plonge son glaive dans le ventre de son adversaire, & le fait pénétrer jusqu'aux vertèbres de l'épine. Le malheureux Polynice succombe ; son corps ploie sous son propre poids, & tombe noyé dans son sang. Fier de la victoire dont il se croit assuré, son rival jette son épée, & s'avance pour le depouiller, sans songer à lui-même. Fatale sécurité ! Polynice profitant du souffle de vie qui lui échappe, soulève avec peine son épée qu'il avoit conservée dans sa chûte déplorable, & l'enfonce dans le cœur [1] d'Étéocle : ils mordent tous deux la poussière, & leurs corps roulés l'un sur l'autre, laissent la victoire indécise.

LE CHŒUR.

Œdipe ! je gémis sur tes malheurs. Un dieu accomplit tes funestes imprécations.

LE MESSAGER.

Écoutez jusqu'à la fin cet affreux récit. Les deux combattans tomboient sans vie ; leur mère, leur infortunée mère se précipite avec sa fille ; elle voit ces corps sanglans : « O mes enfans ! s'écrie-t-elle » douloureusement, j'arrive trop tard pour vous

arrière, surprit son adversaire, & lui perça le sein, tandis qu'il tenoit le bouclier élevé pour garantir sa tête.

[1] Littéralement : « Dans la foie ».

» secourir » ! Et se jetant sur eux tour à tour, elle pleure ses malheureux fils allaités de son sein ; elle pousse des cris lamentables. Leur sœur mêloit ses larmes à celles de sa mère. « O soutiens de la » vieillesse de ma mère ! frères chéris qui me laissez » dans l'abandon, sans époux, sans appui » ! Étéocle entend la voix de sa mère ; poussant avec peine un dernier soupir du fond de sa poitrine, il lui tend une main mourante ; il ne peut articuler une parole ; ses yeux mouillés de larmes, expriment ses tendres regrets. Polynice respiroit encore ; il a fixé sa sœur & sa malheureuse mère : « Ma mère, » lui a-t-il dit, je me meurs ; mon cœur est pé- » nétré de compassion pour votre sort, pour celui » de ma sœur, & pour mon malheureux frère. » Il fut mon ennemi, mais il m'est encore cher. » O ma mère ! ô ma sœur, ayez soin de ma sé- » pulture : que ma patrie reçoive ma cendre : ap- » paisez son courroux : que j'obtienne d'elle du » moins quelques grains de poussière, au lieu du » trône que j'ai perdu. O ma mère ! fermez mes » yeux ». (En disant ces mots, il prend sa main, & la porte sur ses paupières) « Adieu : déjà les té- » nèbres m'environnent ». Au même instant, tous deux exhalent leur vie infortunée. A ce spectacle d'horreur, leur mère désespérée arrache l'épée du sein de son fils, & la plongeant dans son propre sein, tombe entre ces corps chéris, & meurt en les

ſerrant dans ſes bras. Auſſi-tôt une conteſtation s'élève entre les deux armées ; nous nous écrions que la victoire eſt à notre roi ; les ennemis la réclament pour Polynice : la diſcorde règne parmi les chefs. Polynice, diſent les uns, a frappé le premier coup ; cette double mort, diſent les autres, rend le triomphe douteux. Antigone ſe retire au milieu de ces débats, & l'on en vient aux mains. Les Thébains, par prudence, étoient demeurés ſous les armes ; nous tombons ſubitement ſur l'armée d'Argos qui étoit ſans défenſe. Rien ne réſiſte : ſes ſoldats ſe débandent, & gagnent la campagne : leur ſang coule à grands flots, & des milliers de morts tombent ſous les coups de nos lances. Après cette victoire, les uns élèvent un trophée à Jupiter [1] ; les autres dépouillent les corps des Argiens, & font entrer les dépouilles dans l'enceinte des murs ; d'autres avec Antigone apportent en ces lieux les corps des jeunes princes [2], afin que leurs amis les arroſent de leurs larmes. Telle eſt l'iſſue de ces combats qui rempliſſent à la fois la ville de triomphe & de deuil.

[1] Littéralement : « Une ſtatue trophée ». On faiſoit avec les dépouilles une eſpèce de ſtatue de Jupiter.

[2] « Des jeunes princes ». J'ai ajouté cette détermination que le ſens me paroît indiquer.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, CRÉON, ANTIGONE accompagnant les corps d'Étéocle, de Polynice & de Jocaſte.

LE CHŒUR.

DE tragiques récits ne frappent plus nos oreilles; nous voyons tout de nos propres yeux : voilà devant le palais les corps de ces trois infortunés, précipités à la fois dans la ſombre demeure.

ANTIGONE.

J'abandonne le ſoin d'une décente & modeſte parure ; je ne crains plus d'offrir aux yeux mon viſage découvert & mes cheveux épars, ce front que la jeuneſſe & la pudeur colorent d'une rougeur virginale : je me livre à tous les tranſports d'une bacchante dévouée au ſervice des morts. Ces vains ornemens ne doivent plus charger ma tête ; il eſt temps de quitter cette robe couleur d'or qui fut témoin de mes innocens plaiſirs [1], pour conduire la pompe funèbre avec de longs gémiſſemens. Hélas! ô Polynice! ô nom de mauvais augure! —

[1] « De quitter cette robe ». Ou peut-être de défaire cette robe, de la déchirer, comme faiſoient les femmes dans le deuil, afin de ſe frapper la poitrine.

O Thèbes! — Querelle fatale! . . . Mais que dis-je? O meurtre produit par le meurtre! ô ruine de la maison d'Œdipe! sang funeste! sang déplorable! qui fera retentir ces lieux de chants lugubres? Palais de mes aïeux! quel homme inspiré par les muses, joindra ses plaintes touchantes à mes larmes? Je porte au tombeau trois corps sanglans & chers, une mère & ses fils, triomphe d'Erinnys: elle renversa la maison d'Œdipe, dès le jour où ce roi, par une pénétration funeste, expliqua l'énigme obscure du sphinx, chantre sauvage, qu'il précipita dans le Tartare. O mon pere! quel Grec, quel barbare, quel homme illustre par sa naissance, & toutefois sorti d'un sang mortel, fut comme vous en proie à l'infortune & aux cruelles douleurs? O mère infortunée! recevez l'hommage de mes pleurs. Que l'oiseau gémissant, retiré dans le feuillage touffu des forêts, mêle ses chants plaintifs à mes cris lamentables, & aux accens douloureux que soupire mon triste cœur. Seule & délaissée, je passerai ma vie dans la tristesse & dans les larmes. Auquel de ces corps chéris dois-je offrir les prémices de ma chevelure arrachée? Sera-ce sur ce sein qui m'a nourri, sera-ce sur ces funestes & honteuses blessures? . . O douleurs! — O vieillard aveugle & infortuné! mon père! sortez du palais; Œdipe! exposez à tous les yeux votre vieillesse défaillante: vous qui, après vous être condamné à d'éternelles ténèbres, traînez ici depuis

long-temps une vie languiſſante ! entendez ma voix ! ô infortuné ! ſoit que vous erriez dans le palais, ou que vos membres affaiſſés goûtent quelque repos.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, CRÉON, ŒDIPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

MA fille, pourquoi ces larmes attendriſſantes ? Pourquoi me fais-tu quitter cette retraite ténébreuſe où repoſe ma caducité, pour expoſer à la lumière ce corps infirme & chancelant, cette tête aveugle & chenue, un vain fantôme de l'air, un mort, habitant des enfers, un ſonge qui diſparoît, & ſe diſſipe dans les ténèbres ?

ANTIGONE.

Dois-je vous annoncer cette ſiniſtre cataſtrophe ? Vos deux fils ne ſont plus, votre épouſe n'eſt plus ; cette épouſe qui ſoutenoit votre démarche mal aſſurée, & dont les tendres ſoins ſoulageoient les infirmités de votre âge. — O mon père ! — Ah ! dieux !

ŒDIPE.

O douleur ! ô déſeſpoir ! il ne me reſte que des cris & des gémiſſemens. O ma fille ! comment,

& par quel deſtin ces trois perſonnes chéries ont-elles perdu la lumière ?

ANTIGONE.

Je le dis avec douleur, & non comme un reproche ou comme un outrage . . . O mon père ! votre mauvais Génie a fondu ſur vos fils, armé de glaives & de feux, chargé de la déſolation des combats.

ŒDIPE.

O dieux !... hélas !...

ANTIGONE.

Vous gémiſſez ?...

ŒDIPE.

O mes enfans !

ANTIGONE.

Que ſeroit-ce, ſi jouiſſant des rayons que lance le char brillant du ſoleil, vos yeux pouvoient contempler ces corps privés de vie ?

ŒDIPE.

Le triſte ſort de mes fils ne peut être douteux : mais quel coup a frappé mon épouſe infortunée ?

ANTIGONE.

Expoſant à tous les regards ſes larmes & ſa douleur, elle alloit vers ſes fils, comme une ſuppliante, eſpérant que l'aſpect de ce ſein maternel pourroit les attendrir. Arrivée à la porte Electre, ſur le pré couvert de lotos, elle trouve ſes enfans, qui, tels que deux lions nourris dans le même

antre, viennent de livrer le ſanglant combat, & meurent à ſes yeux de leurs bleſſures : froides & ſanglantes victimes que Mars immole à Pluton ! Alors, arrachant le glaive du ſein de ſon fils expirant, elle le plonge dans le ſien, & tombe mourante auprès de ces corps chéris. O mon père ! le dieu qui nous pourſuit, a, dans cette cruelle journée, accumulé tous les maux à la fois ſur notre maiſon déſolée.

LE CHŒUR.

Ce jour a été fatal à la maiſon d'Œdipe : puiſſe le reſte de ſa vie être moins malheureuſe !

CRÉON.

Ceſſez ces lamentations ; il eſt temps de penſer aux funérailles. Œdipe ! entends ma voix. Ton fils Étéocle m'a établi pour ſuccéder au trône ; c'eſt la dot qu'il a donnée à Hémon, en lui accordant la main d'Antigone. Je ne puis te permettre d'habiter plus longtemps ces lieux : Tirésias a déclaré que tant que tu y demeurerois, Thèbes ne ſçauroit proſpérer. Sors de ces murs : ce n'eſt ni la haine ni le deſir de t'outrager qui me fait parler ainſi, mais la crainte que ton mauvais Génie n'attire ſur cette terre quelque nouvelle calamité.

ŒDIPE.

O deſtinée, qui m'as fait naître pour l'infortune & pour la douleur ! à quel autre mortel t'es-tu

montrée plus rigoureuse ? Avant même que je fusse sorti du sein de ma mère, Apollon annonce à Laïus que je serai le meurtrier de mon père. Malheureux ! à peine ai-je vu le jour, que celui qui me l'a donné, me dévoue à la mort comme un ennemi qui doit lui arracher la vie ; & tandis que mes lèvres cherchent la mamelle de ma mère, il me livre aux bêtes sauvages pour être leur triste pâture. On me dérobe à leur fureur. O Cithéron ! qui n'as pu me détruire, plût au ciel que dès lors le noir Tartare t'eût englouti dans ses profonds abîmes ! La fortune me soumet à Polybe : mon malheureux sort me fait tuer mon père, & entrer dans le lit d'une mère infortunée. Père & frère de mes enfans, c'est moi qui les fait mourir, en transportant sur leur tête les malédictions dont Laïus avoit chargé la mienne. Ah ! si quelqu'un des dieux ne m'eût inspiré sa fureur, aurois-je poussé la démence jusqu'à m'arracher les yeux de mes propres mains, jusqu'à plonger le poignard dans le sein de mes propres fils ? Que vais-je devenir ? Sort cruel ! Qui conduira mes pas dans les ténèbres ? Sera-ce celle qui n'est plus ? Hélas ! vivante, elle ne m'eût pas abandonné.... ou bien ces deux fils, le ferme appui de ma vieillesse ? Je ne les ai plus. Mais mon âge peut-être me permettra de suffire à mes besoins ? Eh ! comment y suffirois-je ? —O Créon ! pourquoi me frapper du coup de la mort ? Oui, c'est vouloir

ma mort que de me chasser de cette contrée. Ne crois pas cependant que, tombant à tes pieds comme un lâche, j'embrasse tes genoux de mes mains suppliantes : dans l'excès de mon infortune, je ne démentirai [1] point la fierté de mon caractère.

CRÉON.

Tu prends un sage parti ; & c'est en vain que tu te jetterois à mes pieds [2], car je ne révoquerai point ma défense. Qu'on porte ce corps dans le palais, mais que celui de Polynice qui est mort en combattant contre sa patrie, soit exposé sans sépulture, hors des confins de cette contrée. Apprenez à tous les Thébains que quiconque osera l'inhumer ou lui rendre quelque honneur funèbre, aura la mort pour récompense ; privé de larmes & de tombeau, qu'il soit la proie des vautours [3]. Antigone, cessez de pleurer les morts ; respectant votre sexe & votre âge, retirez-vous dans le palais, en attendant le jour où l'hymen doit vous unir avec mon fils.

ANTIGONE.

O mon père ! dans quel abyme de maux sommes-nous plongés ? Hélas ! je pleure sur vous bien plus

[1] Ou bien : mon infortune ne me fera point déshonorer ma naissance.

[2] Le grec semble dire : C'est en vain que tu souillerois mes genoux de tes embrassemens.

[3] M. Brunck supprime ce vers, comme étant tiré de l'ANTIGONE de Sophocle.

que sur les morts. Ah! si du moins dans vos malheurs il vous restoit quelque juste espérance! mais toutes les circonstances en sont également cruelles & accablantes. Et toi, nouveau tyran, ose ici me répondre : de quel droit chasses-tu ignominieusement mon père de sa patrie? Qui t'autorise à faire des loix contre un mort, objet de ma juste douleur?

CRÉON.

Ce sont les volontés d'Etéocle, & non pas les miennes.

ANTIGONE.

Volontés insensées! insensé qui peut s'y soumettre.....

CRÉON.

Quoi! n'est-il pas juste d'exécuter les ordres suprêmes?

ANTIGONE.

Non, quand ils sont tyranniques & leur publication odieuse.

CRÉON.

Osez-vous appeler injuste la sentence qui privé ce guerrier de la sépulture?

ANTIGONE.

Vous violez une sainte loi, en infligeant un tel supplice.

CRÉON.

Il fut l'ennemi de la ville dont il devoit être le défenseur.

ANTIGONE.

Sa fatale deſtinée l'a entraîné à ſa perte.

CREON.

La privation du tombeau doit l'en punir.

ANTIGONE.

Quel eſt ſon crime ? Il ne vouloit que rentrer dans ſes droits.

CRÉON.

Il reſtera ſans ſépulture.

ANTIGONE.

Je l'enſevelirai : Thèbes en vain voudroit me le défendre.

CRÉON.

Vous vous enſevelirez donc avec lui.

ANTIGONE.

Il me ſera glorieux de repoſer dans la tombe avec l'objet de ma tendreſſe.

CRÉON.

Gardes, qu'on la ſaiſiſſe, & qu'on l'entraîne dans le palais.

ANTIGONE.

Non, l'on ne m'arrachera point de deſſus ce corps chéri.

CRÉON.

Jeune Princeſſe, ſongez que ce ſont les dieux qui l'ordonnent.

ANTIGONE.

Les dieux ont ordonné de ne pas outrager les morts.

CRÉON.

Que perſonne n'oſe répandre autour de ce corps les grains d'une poudre légère.

ANTIGONE.

Créon, au nom de ce corps chéri, au nom de Jocaſte, votre ſœur & ma mère.

CRÉON.

Tous vos efforts ſont ſuperflus : n'eſpérez pas me fléchir.

ANTIGONE.

Permettez du moins que je le lave d'une eau pure.

CRÉON.

Ces ſoins envers Polynice ſont au nombre de ceux que j'interdis à tous les citoyens.

ANTIGONE.

Souffrez que je jette un bandage autour de ces effrayantes bleſſures.

CRÉON.

Ce corps ne doit recevoir de vous aucun honneur.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice ! j'appliquerai du moins mes lèvres ſur les tiennes.

CRÉON.

Ceſſez de corrompre par vos larmes le bonheur de votre hymenée.

ANTIGONE.

Barbare! penſes-tu que je puiſſe, vivante, épouſer ton fils?

CRÉON.

Vous-même, penſez-vous l'éviter?

ANTIGONE.

Ah! dans cette nuit funeſte, j'augmenterai le nombre des Danaïdes.

CRÉON.

Ciel! quelle audace! quelles menaces orgueilleuſes!

ANTIGONE.

Oui, j'en jure par le fer, par le glaive vengeur que je n'atteſte pas en vain.

CRÉON.

Et pourquoi mettre tant d'ardeur à vous ſouſtraire à cette alliance?

ANTIGONE.

Pour ſuivre dans ſon exil un père infortuné.....

CRÉON.

Ton cœur eſt généreux, mais non pas exempt de folie.

ANTIGONE.

Et pour mourir avec lui.... Tu ſçais tous mes projets.

CRÉON.

Va, je ne livrerai pas mon fils à tes fureurs. Abandonne ces lieux qui t'ont vu naître [1].

[1] Il n'eſt pas facile de dire ſi ces mots ſont un ordre ou une

ŒDIPE.

Ma chère fille, j'admire ta tendresse & ton zèle; mais....

ANTIGONE.

Et si j'acceptois sa main, si vous éprouviez seul les rigueurs de l'exil, ô mon père!..

ŒDIPE.

Laisse-moi, vis heureuse; je sçaurai supporter mes maux avec patience.

ANTIGONE.

Qui donc prendroit soin de votre aveugle caducité?

ŒDIPE.

Ma cendre reposera aux lieux fixés par la destinée.

ANTIGONE.

Œdipe! vainqueur du sphinx! qu'êtes-vous devenu?

ŒDIPE.

Hélas! il n'est plus: le jour qui fit mon bonheur a causé ma ruine.

ANTIGONE.

Ah! c'est à moi de partager vos malheurs.

ŒDIPE.

Accompagner un père aveugle dans son exil,

permission. Ce sont les derniers que Créon prononce: on pourroit en conclure qu'il se retire, & qu'Œdipe & la fille restent seuls sur la scène avec le chœur. Cependant je n'ai pas indiqué ce changement, parce qu'il n'est pas certain qu'il ait lieu.

c'eſt pour une jeune fille une charge trop humiliante.

ANTIGONE.

Non, mon père, elle eſt honorable pour une fille vertueuſe.

ŒDIPE.

Conduis-moi donc vers ces corps privés de vie, que je touche celui de ta mère.

ANTIGONE.

La voilà; portez votre main ſur ces reſtes chéris.

ŒDIPE.

O mère! ô épouſe infortunée!

ANTIGONE.

Objet de douleur & de compaſſion, elle eſt étendue ſans vie après avoir vu tous les maux s'accumuler ſur ſa tête!

ŒDIPE.

Où eſt le corps d'Étéocle? où eſt celui de Polynice?

ANTIGONE.

Les voici étendus tout auprès l'un de l'autre.

ŒDIPE.

Poſe ma main tremblante ſur leurs viſages glacés.

ANTIGONE.

Vous touchez de vos mains les corps de vos enfans.

ŒDIPE.

Chers & malheureux fils d'un trop malheureux père!

ANTIGONE.

O nom cher à mon cœur ! ô doux nom de Polynice !

ŒDIPE.

C'eſt maintenant, ma fille, que s'accomplit l'oracle de Loxias.

ANTIGONE.

Quel eſt cet oracle ? Dois-je me préparer à de nouvelles infortunes ?

ŒDIPE.

Le dieu a déclaré que je mourrois exilé dans Athènes.

ANTIGONE.

Où dites-vous ? quelle forteresſe dans l'Attique oſera vous recevoir & vous protéger ?

ŒDIPE.

Colone, la demeure ſainte du dieu dont le trident a produit le courſier fougueux. — Viens, ma fille, ſers de guide à ton père aveugle, puiſque tu veux être la compagne de ſon exil.

ANTIGONE.

Partons pour ce triſte exil ; ô mon père ! donnez-moi votre main chérie, afin que ſemblable au vent qui fait mouvoir le vaiſſeau, j'anime vos forces défaillantes.

ŒDIPE.

Je te ſuis, ma chère fille ; pauvre infortunée ! ſois mon guide.

ANTIGONE.

Parmi toutes les jeunes Thébaines, en eſt-il quelqu'une dont le ſort ſoit plus déplorable ?

ŒDIPE.

Où poſerai-je mon pied chancelant ?... Donne-moi mon bâton, ma fille.

ANTIGONE.

Ici, ici,... portez ici votre pied, ô vous dont la force eſt comme un ſonge !

ŒDIPE.

O cruel exil ! chaſſer de ſa patrie un malheureux vieillard ! ah ! quelle injuſte rigueur !

ANTIGONE.

Ceſſez, ceſſez de vous plaindre. La juſtice ne voit pas les méchans, & laiſſe impunis les forfaits.

ŒDIPE.

Voilà celui qu'inſpiroit une muſe céleſte & victorieuſe, & qui ſeul ſçut expliquer l'énigme obſcure du ſphinx !

ANTIGONE.

Quel ſouvenir oſez-vous rappeler ? Banniſſez de vos diſcours ainſi que de vos penſées l'image de vos proſpérités. Hélas, voilà le triſte ſort où elles devoient vous conduire ! Proſcrit de votre patrie, votre dernier deſir devoit donc être de trouver un lieu qui reçût vos cendres. — Et moi, ſuivie des larmes tendres de mes jeunes & chères com-

pagnes, je fuis loin de ma terre natale, pour mener une vie errante, étrangère à mon sexe.

ŒDIPE.

O chère & généreuse fille!

ANTIGONE.

Le soin d'un père affligé doit faire toute ma gloire. — Malheureuse que je suis! je vois mon frere outragé, son corps rejeté de la maison paternelle, privé de la sépulture. Ah! mon père, dussé-je expier cette action par ma mort, je veux l'ensevelir dans la terre ténébreuse.

ŒDIPE.

Va, salue tes jeunes compagnes.

ANTIGONE.

Ah! n'ai-je pas assez de mes gémissemens?

ŒDIPE.

Invoque les dieux aux pieds des autels.

ANTIGONE.

Les dieux sont fatigués du bruit de mes malheurs.

ŒDIPE.

Va dans le temple écarté, consacré à Bromius sur la montagne des Ménades [1].

ANTIGONE.

Dois-je invoquer le dieu que j'ai si souvent célébré par mes danses religieuses sur les montagnes

[1] La montagne des Ménades ou des Bacchantes, c'est le Cithéron.

de Sémelé [1], revêtue de la peau de cerf des Bacchantes? culte inutile, & bien mal récompensé!

ŒDIPE.

Illustres citoyens de ma patrie! voyez, je suis cet Œdipe qui expliqua jadis l'énigme fameuse, qui mérita le nom de grand [2], & seul sçut réprimer le tyrannique empire du sphinx homicide; maintenant, couvert d'opprobre & digne de compassion, je suis chassé de ma terre natale.... Mais pourquoi ces gémissemens, pourquoi ces larmes inutiles? L'homme mortel doit se soumettre à la nécessité du destin.

LE CHŒUR.

Victoire à jamais glorieuse! sois la compagne de ma vie, & ne cesse point de me distribuer tes couronnes [3].

[1] C'est encore le Cithéron. En grec, le nom de Sémélé peut également se rapporter aux danses religieuses : les danses de Sémelé.

[2] M. Brunck, d'après M. Walkenaër, supprime les deux premiers vers de ce discours, comme dérobés à l'ŒDIPE de Sophocle avec de légers changemens. En suivant ces habiles critiques, il faudroit traduire : « Moi qui jadis contins seul la tyrannie du sphinx meurtrier, maintenant &c. »

[3] Voyez p. 37.

FIN.

EXAMEN

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES PHÉNICIENNES.

Il est facile d'indiquer & difficile de définir le sujet de cette tragédie. La THEBAÏDE n'est pas une action, c'est une histoire. Stace, qui en a fait le sujet de son poëme, eût peut-être choisi le siége de Troie, si l'ILIADE n'eût point existé. Mais ni le siége de Troie, ni le siége de Thèbes, ne peuvent être le sujet d'un poëme épique ou dramatique. Que seroit l'œuvre immortelle d'Homère, sans l'action simple, unique, importante qui est l'ame de ce grand corps? Présente à toutes ses parties, elle y souffle à chaque instant la chaleur & la vie, & développe, comme le principe du mouvement, tous les admirables ressorts que le poëte met en jeu. Voilà sans doute ce qui manque à tous ces poëmes historiques, qui, comme la PHARSALE, n'offrent que des beautés qui fatiguent la vue, parce qu'elles ne forment point un tout & ne montrent pas un objet fixe & déterminé, où l'esprit tende sans cesse au travers des inquiétudes & de l'espérance. Je ne compare pas la THEBAÏDE de Stace à

la PHARSALE de Lucain. On ne ceſſera jamais d'admirer dans celle ci la poéſie du langage, l'élévation des ſentimens & la grandeur des caractères : tandis que la THEBAÏDE n'offre point des beautés qui dédommagent du principal défaut qui lui eſt commun avec le poëme de Lucain. Je veux ſeulement fixer l'attention ſur les écueils qu'offre le ſujet de la THEBAÏDE, & voir juſqu'à quel point Euripide a ſçu les éviter.

Il ſembleroit, au premier coup-d'œil, que c'eſt le ſiége de Thèbes qu'Euripide a enviſagé comme ſon ſujet. Tous les chœurs ſe rapportent à cet objet. Tantôt ils élèvent la grandeur de cette ville & ſon illuſtre origine, tantôt ils gémiſſent ſur ſa prochaine deſtruction, tantôt ils montrent Mars plein de fureur, qui cherche à exercer ſur elle de cruelles vengeances. Stace n'a pas oublié cette dernière circonſtance, & Mars joue auſſi un grand rôle dans ſon poëme. Indépendamment des chants du chœur, l'examen le plus léger de chaque partie de cette pièce fait voir qu'il y eſt continuellement queſtion du ſiége de Thèbes, à l'exception du dernier acte, qui, ſous ce point de vue, eſt tout-à-fait épiſodique. Et c'eſt en vain qu'on alléguerois pour le juſtifier les opinions anciennes ſur la ſépulture. Quelles qu'aient été ces opinions, ſi Euripide a traité le ſiége de Thèbes, il n'étoit point queſtion dans ce ſujet du corps de Polynice ni de la vieilleſſe d'Œdipe.

Le poëme d'Euripide offriroit cependant, dans cette ſuppoſition, un champ plus reſtreint que celui de Stace, & par là même il ſeroit moins vicieux. Ce n'eſt pas tout un ſiége, c'eſt un aſſaut dont il eſt queſtion dans la tragédie. Cependant comme un aſſaut ne peut point fournir le plan d'un poëme, le ſujet, ſous ce point de vue, paroîtra chargé d'acceſſoires.

Mais ce n'eſt pas ainſi qu'Euripide l'a enviſagé; l'entrepriſe dont il a fait choix eſt plus touchante & plus dramatique; c'eſt un ſujet moins vague & plus heureux, qu'il n'a point aſſez défini peut-être, qu'il n'a pas traité, je crois, avec aſſez de rigueur & d'auſtérité, que ſon génie a plutôt ſenti que développé, mais qui domine néanmoins toutes les actions ſubordonnées, qui en fait le nœud, & répand un intérêt ſur cet ouvrage dont il n'eſt pas aiſé de ſe rendre compte : intérêt que n'ont point les imitations où cet objet eſt perdu de vue.

POLYNICE ENTREPREND DE RENTRER DANS SES ÉTATS; Y REUSSIRA-T-IL? Telle eſt la queſtion dont la ſolution fait le dénouement de cette tragédie. Il entreprend d'abord d'exécuter ſon projet par les voies de douceur, enſuite par la force. Enfin obligé de renoncer au trône, il ſe réduit à demander la ſépulture, « quelques grains de » pouſſière, au lieu du trône qu'il a perdu ». Bien loin donc que le dernier acte ſoit ſuperflu, en par-

tant des opinions anciennes, il n'a d'autre défaut que de n'être pas achevé. Car entre la rigueur de Créon & le courage d'Antigone, le ſpectateur demeure incertain ſur le ſort de Polynice, & c'eſt en partie ce qui me fait dire que l'auteur a plutôt ſenti que développé ſon ſujet.

Malgré ce moyen de défenſe, la tragédie des PHÉNICIENNES reſte encore expoſée au reproche d'être chargée d'épiſodes. Celui de Ménécée eſt bien propre au ſujet du ſiége de Thèbes; mais au ſujet des PHÉNICIENNES, tel que je le conçois, il l'eſt moins, & c'eſt ſans contredit pour cela qu'il frappe davantage, & que le P. Brumoy l'a relevé, quoiqu'il n'eût point fait obſerver ceux dont eſt chargée la tragédie d'ORESTE, parce que ceux-ci ſont véritablement tirés du fond du ſujet; j'en dis autant de l'épiſode de Tirésias. Il faut encore regarder comme un épiſode l'entretien d'Etéocle & de Créon, mais il eſt plus propre au ſujet que le premier, non parce qu'il prépare la défenſe de Thèbes, (car c'eſt plutôt par là qu'il s'en écarte) mais parce qu'il amène la déclaration des dernières volontés d'Étéocle, & par là même l'obſtacle à la ſépulture de Polynice dans ſa patrie.

Il réſulte de cette manière d'enviſager le ſujet, qu'il étoit indiſpenſable que les caractères fuſſent tels qu'Euripide les a tracés. Car ou les deux caractères ſeroient doux, & alors il n'y auroit plus

de discorde; ou tous deux seroient hautains, & en ce cas nulle voie de conciliation à tenter; ou Etéocle seroit doux & Polynice hautain; mais alors il n'y avoit plus de possibilité de tenter la conciliation au sein des murs: car Polynice n'y fût point entré; & Euripide étoit bien loin de transporter, comme Stace, la scène au milieu de deux armées prêtes à en venir aux mains, & d'imaginer que Jocaste prétendit les arrêter sur le champ de bataille par ses discours. Enfin toutes les bienséances poétiques & théâtrales, la nécessité même & les vraisemblances, exigeoient que la scène eût lieu dans Thèbes, & près du palais. Il est bien vrai que dans la THEBAÏDE de Racine, où les caractères sont tels que je les suppose ici, Polynice entre deux fois dans la ville; mais c'est une des raisons sans doute qui engageoient ce grand poëte à juger sévèrement ce premier essai de son talent. Il restoit donc l'unique parti qu'a suivi Euripide, & dont se sont écartés si mal à propos ceux qu'a critiqués le P. Brumoy, & sur-tout le déclamateur Sénéque, dont les tragédies, pauvres d'action & riches de paroles, ne peuvent soutenir un examen sévère.

Lors même qu'il ne seroit pas nécessaire, le caractère de Polynice seroit donné par les convenances. Il falloit exciter l'intérêt en faveur de l'ennemi de sa patrie, & sans cela ce n'eût été qu'un caractère odieux, que la tragédie auroit rejeté. Le

poëte ne pouvoit accumuler trop de circonſtances adouciſſantes pour rendre excuſable LE PARRICIDE DE SA PATRIE, comme dit Cicéron. C'eſt le caractère le plus doux & le plus affectueux; ſon frère a violé ſes promeſſes; Étéocle d'ailleurs eſt peu religieux, ambitieux ſans diſſimulation, d'un caractère grand à la vérité, noble & fier, mais hautain, emporté, dédaignant les lois de la juſtice vulgaire lorſqu'il s'agit d'aſpirer à la gloire. Une circonſtance l'excuſoit; Étéocle étoit l'aîné de ſon frère; ſans doute Euripide a bien penſé à ce moyen de juſtification lorſqu'il a fait parler Étéocle: & le reproche d'un ſcholiaſte à cet égard, n'eſt qu'une preuve de la légéreté de ſa critique; c'eſt avec raiſon, & de propos délibéré, qu'Euripide a diſſimulé cela. Il veut que ſes ſpectateurs n'y ſongent pas, qu'ils ſuppoſent tous les droits du côté de Polynice, & la poſſeſſion ſeule en faveur d'Étéocle. Car, je le répète, quelle adreſſe n'étoit pas néceſſaire pour intéreſſer au perſonnage qui eſt chargé du plus odieux des attentats?

Maintenant je me crois diſpenſé, par le travail du P. Brumoy ſur cette pièce, qui eſt plus étendu que celui qu'il a fait ſur les précédentes; je me crois diſpenſé, dis-je, d'entrer dans le détail des beautés & des défauts particuliers de la pièce, & de la ſuivre dans toutes ſes parties: je me contenterai de quelques rapprochemens relatifs à

l'exposition. Le P. Brumoy a déjà indiqué la source où Euripide l'a puisée. Je vais citer ce morceau d'Homère par extrait, afin que le lecteur ait sous les yeux les principaux traits d'imitation, & en particulier la manière dont chaque chef est annoncé.

« Hélène arrive près des portes Scées. Au-dessus de ces portes étoient assis des vieillards vénérables... Priam haussant la voix : Venez ici, dit-il, ma chère fille, & asseyez-vous à mes côtés, pour considérer vos parens & vos amis.... Nommez-moi cet homme étonnant, dites quel est ce chef remarquable par son port & par sa stature : d'autres l'emportent sur lui par la hauteur de la taille ; mais jamais mes yeux n'ont vu d'homme si beau ni si majestueux : il ressemble à un roi..... Ce guerrier est le fils d'Atrée, Agamemnon, dont l'empire est si étendu, & qui possède à la fois l'art de régner & de combattre.... Apprends-moi aussi, ma chère fille, poursuivit le vieillard, quel est ce guerrier-ci : moins grand de toute la tête qu'Agamemnon, il l'efface par sa carrure. Ses armes sont couchées sur la terre féconde : lui cependant, tel qu'un bélier, parcourt les rangs..... C'est, répondit Hélène, le fils de Laërte, le prudent Ulysse.... Quel est cet autre chef si grand & si terrible, & qui, par sa taille & par sa carrure, l'emporte sur tous les Grecs ? — C'est le redou-

table Ajax, le rempart de la Grèce. Là, parmi les Crétois, se tient Idoménée, semblable à l'un des immortels.... Mais je ne puis découvrir deux chefs : Castor, qui dompte les coursiers; Pollux, invincible à la lutte, mes propres frères, & sortis du même sein que moi ».

M. Bitaubé, de qui j'emprunte la traduction, indique dans une note fort intéressante les imitations auxquelles cette fiction a servi de modèle. Il rappelle celle d'Euripide. Le Tasse, ajoute-t-il, l'a de même imitée avec succès. Herminie fait connoître à Aladin les principaux chefs de l'armée ennemie. Elle n'est pas, comme Hélène, la cause & l'objet de la guerre; cependant elle intéresse comme amante.

Entrons dans plus de détails, & rapprochons, par un extrait, l'imitation de son modèle.

Le vieux Aladin est enfermé dans Jérusalem comme Priam dans Troie :

Gli ordini diede e poscia ei si ritrasse
Ove sorge una torre infra due porte.
. . . . . .
Volle che quivi seco Erminia andasse : Erminia bella, &c.
Allor siccome turbine si scioglie
E cade dalle nubi aereo foco
Il buon Tancredi a cui Goffredo accenna
Sua squadra mosto ed arresta l'antenna.
Onde dice il Re a colei ch' è seco assisa,
E che già sente palpitarsi il petto :
. . . . . .

Chi è dunque coſtui che così bene
S'adatta in gioſtra, ſe fero in viſta è tanto?
A quella, in vece di riſpoſta, viene
Su le labbra un ſoſpir, ſu gli occhi il pianto.
. . . . . .
Goffredo è quel che nel purpureo manto
Ha di regio e d'auguſto in ſe cotanto.
. . . . . .
Dimmi chi ſia colui ch' ha pur vermiglia
La ſoppravveſte, e ſeco a par ſi vede.
. . . . . .
E Baldovin, riſponde e ben ſi ſcopre
Nel volto a lui fratel, ma più nell' opre.
Or rimira colui, che quaſi in modo
D'uom che conſigli, ſta dall' altro fianco:
Quegli è Raimondo.... uom già canuto e bianco.
Quell' altro più in là,....
Del re Britanno è il buon figliuol Guglielmo
V'è Guelfo ſeco.....
Ma'l gran nemico mio tra queſte ſquadre
Già riveder non poſſo, e pur vi guato.
Io dico Boemondo il micidiale,
Diſtruggitor del mio ſangue reale.
Così parlavan queſti.

« Il donne ſes ordres, enſuite il va ſe placer ſur une tour, bâtie entre deux portes.... Il veut qu'Herminie reſte auprès de lui, la belle Herminie, &c.... Alors, ſemblable à un tourbillon qui s'entrouvre & à l'éclair qui perce la nue, le brave Tancrède, à qui Godefroi a fait ſigne, avance ſon eſcadron, & met ſa lance en arrêt..... Le roi

s'adreſſant à Herminie, qui étoit aſſiſe à ſes côtés, & qui déjà ſentoit ſon cœur palpiter.... Quel eſt donc ce guerrier qui tient ſi noblement ſa lance en arrêt, & dont la mine eſt ſi fière? A ces mots, au lieu d'une réponſe, un ſoupir vient ſur les lèvres d'Herminie, & des pleurs dans ſes beaux yeux.... Ce héros qui, ſous ce manteau de pourpre, a l'air ſi auguſte & ſi majeſtueux, c'eſt Godefroi.... Quel eſt ce guerrier dont la cotte d'arme eſt de couleur de feu, & qui ſemble marcher l'égal de Godefroi?... C'eſt Baudouin, répondit Herminie; ſa figure annonce qu'il eſt ſon frère, & ſes exploits encore mieux. Et cet autre guerrier, de l'autre côté de Godefroi, qui ſemble lui donner des conſeils, c'eſt Raimond:... ſa tête chauve a blanchi dans les travaux.... Un peu plus loin, celui dont le caſque brille de l'or qui le couvre, c'eſt Guillaume, fils du roi d'Angleterre. Guelfe eſt auprès de lui.... Mais je ne retrouve point parmi tous ces guerriers, le plus cruel de mes ennemis, en vain je le cherche. Je veux parler de l'homicide Boémond, de ce deſtructeur de mon trône & de ma famille entière. Ainſi s'entretiennent Aladin & Herminie [1] ».

Maintenant voici les imitations de Stace:

Turre procul ſola nondum conceſſa videri
Antigone populis, teneras defenditur atra
Veſte genas, juxtaque comes, quo Laïus ibat

[1] JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, III. 12. trad. de M. Panckoucke.

Armigero, tunc virgo senem regina veretur.
Quæ sic ora prior; spesne obstatura Pelasgis
Hæc vexilla, pater?.... dic o precor....
..... quæ noster signa Menœceus,
Quæ noster gerat arma Creon,....
Sic rudis Antigone. Senior cui talia Phorbas:
Mille sagittiferos gelidae de colle Tanagræ
Promovet ecce Dryas. Hic cui nivea arma tridentem
Atque auro rude fulmen habent, Orionis alti
Non falsus virtute nepos.....
Quis tibi Phœbeas acies, veteremque revolvat
Phocida? quis Panopen? quis Aulida?
. . . . . .
Omnibus immixtas cono super aspice lauros....
Iphitus acer agit, genitor cui nuper ademptus
Naubolus Hippasides, tuus, o mitissime Lai!
Hospes; adhuc currus, securaque lora tenebat,
Cum tua subter equos jacuit convulsa cruentis
Ictibus, o utinam nostro cum sanguine! cervix.
Dicentis maduere genæ, vultumque per omnem
Pallor ait, vocisque repens singultus apertum
Intercepit iter.....
Et jam acies obtusa negat, cunctique resistunt:
Et tuus armatis jubet ecce silentia frater.

« Antigone, qui n'osoit point s'exposer aux regards du peuple, couvrant ses tendres joues d'un voile noir, étoit dans une tour écartée, seule, avec un guide fidelle. Jadis il accompagna Laïus, & lui servit d'écuyer; maintenant la jeune princesse respecte ses cheveux blancs. Elle lui adresse la parole la première : O mon père! pouvons-nous espérer

que ces drapeaux réſiſtent aux Pélaſges ?.... Dites-moi, je vous en conjure..... quelles enſeignes portent Ménécée & Créon, nos chers défenſeurs.... C'eſt ainſi que la jeune Antigone interrogeoit ſon guide. Le vieux Phorbas lui répond : Voyez ici Dryas, il conduit mille archers de la froide colline de Tanagre. Celui-ci, dont les armes plus blanches que la neige, ſont chargées d'un trident & d'une foudre d'or groſſièrement imitée, eſt le petit-fils d'Orion; il ne dément point la vertu de ſon aïeul.... Qui pourroit compter ici les troupes de Phébus? Et l'antique Phocide, & Panope, & l'Aulide?.... Voyez les lauriers mêlés aux caſques de tous ces guerriers... L'ardent Iphitus eſt à leur tête, Iphitus à qui ſon père vient d'être enlevé, Naubolus, ton hôte, ô bon Laïus! ô le plus doux des rois! il retenoit encore ton char & les rênes d'une main aſſurée, lorſque ta tête, déchirée de mille ſanglantes bleſſures, fut foulée aux pieds des chevaux. Ah! plût à dieu que mon ſang eût été répandu avec le tien. A ces mots, les joues du vieillard ſe mouillent de larmes, la pâleur de la mort s'empare de ſon viſage, les ſanglots ſe ſuccèdent & interceptent le paſſage de la voix.... Mais déjà ma vue affoiblie ne diſcerne plus les traits des guerriers, tous s'arrêtent à la fois, & voilà votre frère qui leur impoſe ſilence ».

Ce dernier vers ſert de tranſition au diſcours

du jeune roi, & il faut convenir qu'elle eſt auſſi noble que naturelle. Le diſcours de Phorbas, que je n'ai point rapporté, dans lequel il fait le dénombrement des troupes, eſt long & froid; j'ai mieux aimé citer le mouvement de ce vieillard à l'aſpect du fils d'un ancien ami de ſon maître, quoiqu'il n'ait qu'un rapport indirect avec les PHÉNICIENNES d'Euripide.

Le ton des PHENICIENNES eſt élevé & héroïque plus, à ce qu'il me ſemble, que celui d'aucune autre pièce d'Euripide. La nature du ſujet l'exigeoit : il eſt peut-être traité d'une manière trop épique : on y trouve deux récits partagés chacun en deux parties, qui en font quatre récits diſtincts & aſſez longs, ſans parler du prologue qui eſt auſſi fort long, mais qui ne peut, je crois, être critiqué, étant tout-à fait hors de la tragédie : & cela eſt ſi vrai, qu'en l'en détachant, cette pièce n'en ſeroit pas moins une des plus longues du théâtre Grec. Elle a environ 1800 vers, & en auroit plus de 1700 ſans le prologue. Je remarque cela pour confirmer l'obſervation que j'ai faite au ſujet du prologue dans l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE. Il eſt d'ailleurs certain que le ſujet eſt fort bien expoſé, indépendamment de ce prologue, quoique celui-ci répande ſur quelques circonſtances de l'avant-ſcène une clarté qu'il eût été impoſſible d'obtenir par un autre moyen.

Il me ſemble enfin que cette pièce, enviſagée comme je viens de dire, offre un ſujet nouveau & auſſi noble qu'intéreſſant & pathétique, qui produiroit un grand effet ſur le théâtre François auſſi bien que ſur le théâtre Grec, ſur-tout ſi on en écartoit toute eſpèce de luxe, & qu'on évitât les défauts dont Euripide n'eſt pas exempt.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

JASON oubliant qu'il devoit tout à Médée, qui l'avoit délivré d'un péril certain dans la conquête de la toiſon d'or, & qui avoit tout ſacrifié pour le ſuivre à travers tant de périls & de mers, réſolut de l'exiler avec les enfans qu'il avoit eus d'elle, après avoir épouſé à ſes yeux Glauca, fille du roi de Corinthe. La vengeance qu'en tire Médée eſt le ſujet de cette tragédie. L'action eſt ſi frappante, qu'elle a fait la matière de pluſieurs tragédies imitées de celles d'Euripide. Ovide en a compoſé une qui n'eſt pas venue juſqu'à nous, & dont Quintilien nous a conſervé ce vers ſi connu:

« Servare potui, perdere an poſſim rogas » ?
Si j'ai pu le ſauver, ne puis-je le détruire ?

Ennius avoit traduit en vers latins la MÉDÉE d'Euripide, & l'on en trouve des fragmens dans CICERON. On dit que Mécénas même avoit traité ce ſujet à ſa maniere. Mais ce qui nous reſte de meilleur en ce genre, ſe réduit à la MEDE de Sénéque, à celle de Louis Dolcé, à la traduction de Buchanan, à une tragédie de P. Corneille, ſous

le nom de MÉDÉE, ſans compter celle * de la TOISON D'OR, & l'opéra de THÉSÉE. Nous en parlerons au ſujet de la tragédie d'Euripide, qui leur a donné lieu [1].

Il y a neuf perſonnages, à ſçavoir, Médée, Jaſon; Créon, roi de Corinthe; Égée, roi d'Athènes, les deux fils de Médée encore enfans, leur gouverneur, la confidente de Médée, & un officier, outre le chœur, compoſé de femmes Corinthiennes attachées aux intérêts de Médée. La ſcène eſt dans le veſtibule du palais de Créon. † Corneille dit que c'eſt une place publique, & il trouve bien peu de vraiſemblance à y faire parler des rois. Il a raiſon quant au dernier article. Mais rien n'oblige à croire que ces ſortes de veſtibules, où Euripide place ſi ſouvent ſes ſcènes, fuſſent toujours publics. Il eſt croyable que c'étoient des portiques ſéparés des appartemens intérieurs, mais élevés, & fort différens en toute manière de ce qu'on nomme places publiques. Quelquefois ces portiques étoient en vue des places & des rues, comme la tragédie d'ORESTE le ſuppoſe; mais on n'a point de preuve que cela fût toujours ainſi.

Il eſt bon de ſe rappeler en peu de mots l'hiſtoire

* Elle n'a point de rapport au ſujet préſent, quoique Médée y joue le principal rôle.

[1] La MÉDÉE de Longepierre, celles de MM. Clément & Glover ſeront rappelées à la ſuite de cet extrait.

† Pierre Corneille, EXAMEN DE MÉDÉE.

de

de Médée, si élégamment écrite dans le septième livre des METAMORPHOSES d'Ovide. Elle étoit fille d'Aëtas, roi de Colchos *, & très-versée dans l'art magique, c'est-à-dire, très-spirituelle. Mais elle usa mal de son art & de ses lumières : car elle se rendit célèbre par ses forfaits. L'amour qu'elle conçut pour Jason fut la source de tous ses crimes. Jason, fils d'Æson, roi d'Iolcos, avoit été supplanté par son oncle Pélias, usurpateur des états d'Æson. Le jeune prince, qui avoit été dérobé à la fureur du tyran, revint & demanda ses états. Mais Pélias, pour s'en défaire en politique †, l'engagea à tenter l'expédition de la toison d'or à la tête des Argonautes. Il s'agissoit d'aller à Colchos, & de ravir cette riche toison gardée par des taureaux à gueule enflammée, & par un horrible dragon. Ce fut là que Médée l'aima, & le rendit maître de ce trésor sans danger, mais aux dépens de sa patrie & de son père Aëtas, dont le sort dépendoit de la toison. L'amante & l'amant prirent la fuite. Aëtas les poursuivit en vain. Jason revint à Iolcos avec son épouse. Elle trouva moyen de le délivrer de l'usurpateur Pélias, en feignant d'avoir un secret pour le rajeunir ; &, sous ce frivole prétexte, elle engagea ses filles même à l'égorger. Médée & Jason, contraints de fuir après cet

* Colchos, capitale de la Colchide, à l'embouchure du Phase.

† Ainsi en usa Eurysthée à l'égard d'Hercule.

attentat, abordèrent à Corinthe, où Jaſon abandonna Médée pour ſe livrer à de nouvelles amours. Ce dernier trait eſt le ſujet de la tragédie d'Euripide[1]. Il n'eſt pas ici queſtion de démêler l'hiſtoire de la fable, puiſque c'eſt la fable qui fait le fond du poëme. On peut ſeulement obſerver en paſſant que Médée, quoique coupable d'avoir trahi ſon père, & tué ſon frère Abſyrte, dont elle jeta, dit-on, les membres en chemin pour arrêter la pourſuite d'Aétas, eſt pourtant juſtifiée du meurtre de ſes fils par quelques auteurs qui veulent rendre au moins la choſe douteuſe. Ælien dit, par exemple qu'une autre tradition veut que les fils de Jaſon aient été tués, non par Médée, mais par les Corinthiens; & il ajoute que ce fut à la prière des Corinthiens qu'Euripide tourna autrement ſon ſujet, & rejeta ſur Médée un forfait ſi odieux. Il y a eu même des critiques qui ont voulu, ſur quelqu'autre autorité incertaine, qu'Euripide ait reçu des Corinthiens cinq talens pour en uſer ainſi. Que cela ſoit ou non, Euripide, dans ce ſujet comme dans les autres, avoit différentes traditions qu'il pouvoit ſuivre, & celle qu'il a ſuivie étoit beaucoup plus propre au théâtre qu'aucune autre.

[1] Le ſujet eſt la vengeance de Médée. Voyez l'EXAMEN de cette pièce. T. VI, p. 37.

ACTE PREMIER.

La scène s'ouvre par la * confidente de Médée. « † Plût aux dieux, dit-elle, que le vaisseau des » Argonautes n'eût jamais abordé à Colchos ; que » les pins du mont Pélion n'eussent point été coupés » pour composer ce fatal vaisseau, & que la toison » n'eût pas été enlevée » ! elle en apporte la raison : Médée ne seroit pas criminelle & malheureuse ; criminelle, pour avoir fait mourir Pélias à Iolcos par les mains de ses propres filles, sous prétexte de

* Grec, Nourrice. Comme dans la tragédie d'HIPPOLYTE, t. VI.

† Phédre nous apprend dans une de ses fables deux choses assez importantes pour les remarquer. 1. Que cette ouverture de scène étoit fort estimée de son temps, puisqu'il la cite comme un des plus beaux morceaux, pour tâcher de dérider les censeurs de ses fables. 2. Que ce même morceau étoit critiqué par les délicats, parce que Minos avoit vogué sur la mer Egée long-temps avant qu'Argos eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom. Ce vaisseau n'étoit donc pas le premier. Euripide a donc eu tort de le supposer tel. Que répond à cela Phédre ? « Que voulez-vous donc qu'on » vous fasse, lecteur plus censeur que Caton, si les fables, ni petites » ni grandes, ne peuvent vous contenter ? Croyez-moi, n'allez » point chicaner avec les lettres, de peur qu'elles n'aient leur tour » à vos dépens. Ceci regarde ceux qui font profession de tout » dédaigner, & qui veulent s'attirer la réputation d'esprits supé- » rieurs, à force de blâmer les belles choses, qui sont aussi éloi- » gnées d'eux que le ciel l'est de la terre ».

La Fontaine a imité cette fable dans celle qu'il a fait, contre ceux qui ont le goût difficile. C'est la vingt-troisième, qui commence par ces vers :

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope, &c.

le rajeunir ; malheureuſe, à cauſe de la perfidie de ſon époux, qui l'a traînée à Corinthe pour l'y ſacrifier à de nouvelles amours. « Médée au déſeſ-» poir (continue-t-elle) atteſte la foi violée, & les » dieux témoins de ſon hymen. Elle sèche de dou-» leur, & s'en laiſſe conſumer. Semblable à un » marbre, elle ne paroît avoir de vie que lorſqu'elle » pleure ſon père, ſa patrie & ſa maiſon, qu'elle » a trahis pour ſuivre un étranger qui la trahit » & la mépriſe à ſon tour. Elle apprend trop tard » à ſes dépens combien il eſt doux de vivre dans » ſa terre natale. Elle hait même ſes enfans, & ne » peut plus ſupporter leur vue ». En un mot, la confidente appréhende quelque funeſte effet d'une douleur ſi profonde. « Elle m'eſt connue, dit-elle ; » un cœur auſſi fier que le ſien ne peut eſſuyer un » outrage, ſans en venir à de cruelles extrémités ».

Comme elle apperçoit alors les enfans de Médée qui reviennent avec leur * gouverneur, elle ajoute : « Les voici. Hélas, ils ne ſongent pas à la dou-» leur où leur mère eſt plongée ! Heureux âge, qui » ignore les cruels chagrins » ! Le gouverneur lui demande pourquoi elle a laiſſé Médée ſeule. Elle répond que la violence de ſon chagrin l'a contrainte de ſortir & de raconter ſes plaintes au ciel & à la terre. Coutume grecque, qui montre que ce

* Gr. Pédadogue, comme dans l'ÉLECTRE de Sophocle & les PHÉNICIENNES d'Euripide.

prologue détaché & les autres semblables, ne laissent pas d'avoir leur fondement dans les manières anciennes. Par-là ils devoient moins choquer les Grecs, qu'ils ne nous choquent. Ils se plaignoient au soleil; on se plaint aux échos en poésie. Tout cela ne signifie autre chose, sinon qu'on veut exhaler sa douleur en liberté. Et voilà l'unique fondement vraisemblable des monologues des Grecs, sur-tout d'Euripide.

Le gouverneur dit que Médée ignore encore les nouveaux affronts qu'on lui prépare, & qu'en effet on songe à l'exiler de Corinthe avec ses enfans. La confidente [1] fait remarquer à ces jeunes princes que leur père est prêt de les abandonner. Puis elle dit au gouverneur de les emmener, & sur-tout de ne les pas laisser approcher de leur mère, dont la fureur lui paroit pronostiquer quelqu'attentat funeste. Cette scène entre deux personnes attachées aux intérêts de Médée, a toute la naïve douceur de celles de Térence [2].

Au moment que les petits princes sont prêts d'entrer dans le palais, on entend les cris de Médée qui est dans son appartement. Elle se dit la plus malheureuse des femmes. Elle fait des imprécations contre ses enfans, son époux, toute sa maison & contre elle-même. Ces plaintes, & autres

[1] La nourrice.

[2] Térence copioit Ménandre. Et Ménandre, selon Quintilien, imitoit Euripide.

ſemblables, ſont entrecoupées par les réflexions de la confidente, qui fait promptement retirer les enfans de Médée. Sur quoi elle débite une très-belle morale ſur les ſoucis cuiſans qui dévorent les têtes couronnées.

Quelques dames Corinthiennes deſtinées à compoſer le chœur, accourent aux cris de Médée pour prendre part à ſes chagrins. Médée redouble ſes plaintes, & toujours ſans paroître. Autre ſujet de reflexions & de tendre pitié pour des perſonnes amies, telles qu'on ſuppoſe celles du chœur. Elles engagent la confidente à preſſer Médée de ſe montrer, afin de la conſoler par leurs entretiens. « J'y » vole, répond celle-ci; mais je doute ſi je pourrai » gagner ſur elle de paroître. Je vais l'en preſſer en » votre faveur, quoique ſemblable à une lionne » farouche, elle nous effraye de ſes regards quand » nous oſons lui parler. Que les hommes ont été » peu ſages! Ils ont inventé le chant pour animer » les feſtins. Que ne trouvoient-ils plutôt l'art de » calmer les dépits cruels & les tranſports affreux » qui produiſent ſi ſouvent le renverſement des » maiſons! C'eſt à guérir ces maux qu'il falloit » employer l'harmonie; car, à quoi bon chercher » dans le chant, l'allégreſſe que les feſtins réveillent » aſſez d'eux-mêmes»? Cette penſée a paru belle à Euripide. Ariſtophane en a pourtant jugé autrement [1],

[1] Je crois que le paſſage d'Ariſtophane, que le P. Brumoy a en

Hugues * Grotius s'eſt donné la peine de la traduire en vers latins fort délicats, auſſi bien que Buchanan dans ſa MÉDÉE. Mais ces exemples de fineſſe Anacréontique qui nous paroiſſent hors de leur place dans le tragique, nous montrent ſeulement combien il eſt difficile de repréſenter entièrement nos poëtes Grecs tels qu'ils ſont. Pluſieurs traits pareils ſont des traits perdus pour quiconque ne ſe tranſporte pas dans le ſiècle où ils ſont nés.

vue, eſt le mot de Strepſiade dans les NUÉES : « Nous étions à table ; je prends la lyre, & j'invite mon fils à chanter une chanſon de Simonide. Mais il me répond auſſi-tôt que c'eſt un uſage qui a vieilli de chanter en buvant ». Phidippide lui répond : « Et quoi, n'en étoit-ce pas aſſez pour mériter d'être battu, de vouloir qu'on chante en mangeant, ainſi que les cigales » ? Peut-être y a-t-il quelqu'autre alluſion d'Ariſtophane à ces vers d'Euripide, mais je ne m'en rappelle pas de plus directes ni de plus claires.

* Nil me peccet judice, ſi quis
Proavos multum ſapuiſſe neget.
Placuit thalamos quibus & feſtas
Ornare dapes carmine, latas
Quod mulceret molliter aures :
At multifidis nemo Camœnis
Docuit ſtygios ſiſtere luctus,
Unde & mortes, & funeſti
Caſus totas vertere domos.
Atqui potius debuit iſtis
Muſa mederi, numquid cœna
Ridente juvat tendere vocem,
Cum res per ſe ſit grata ſatis
Dulcis mortalibus eſca ?

ACTE II.

Médée, avertie par la confidente, consent à se montrer. Elle tient, pour ainsi dire, sa cour, & commence par s'insinuer adroitement dans le cœur des dames Corinthiennes, pour les faire entrer dans ses intérêts. Elle dit qu'elle veut les voir pour ne pas leur donner sujet de se plaindre d'elle; que les princes pèchent souvent en se montrant trop ou trop peu, & choses semblables. Sa douleur exigeoit pourtant de la solitude. « Car enfin abandonnée » de son époux, triste jouet d'une cour étrangère, » elle n'a plus de ressource que le tombeau ». Elle détaille le malheur des femmes que leur état contraint de prendre un mari, à peu près comme * Hippolyte peint celui d'un homme qui prend le parti du mariage.

A entendre Médée, « il faut d'abord qu'une » femme achète un époux, c'est-à-dire, un maître, » & peut-être un maître insupportable. Destinée à » devenir esclave, elle ignore à qui sa liberté sera » vendue, & elle entre, pour ainsi parler, dans » une nouvelle région ». C'est à peu près sur ce ton qu'elle continue, en exceptant les dames à qui elle adresse la parole. Car au moins elles ont une ressource dans leur patrie pour se consoler d'un

* Hippolyte, tragédie, tome VI.

mauvais choix. Mais pour Médée, étrangère, inconnue, sans parens, sans amis, à qui pourra-t-elle confier ses chagrins? Tout cela est jeté avec artifice afin de concilier le chœur. Médée le gagne en effet si bien, que * Corneille n'a pas dû, ce semble, être surpris de voir que cette princesse fasse le chœur dépositaire des vengeances qu'elle prépare à un mari perfide & à un tyran odieux. On le verra plus parfaitement dans la suite. Médée, en effet, quoique coupable, est réduite à un tel point d'infortune, & si indignement traitée par son époux & par le roi de Corinthe, qu'elle enlève tous les suffrages en sa faveur.

Il est vrai que par-là cette pièce paroît autoriser, ou plutôt justifier un peu des crimes, & des crimes exécrables. Mais outre que Médée est punie par ses propres forfaits, on avouera que la conduite de Jason la force en quelque manière à commettre de pareils attentats, & la rend moins odieuse aux spectateurs. C'est un caractère singulier qu'Euripide a produit sur la scène, & que Quinaut a si bien exprimé d'après lui dans son opéra de THESÉE:

Le destin de Médée est d'être criminelle,
Mais son cœur étoit fait pour être vertueux †.

* Corneille, EXAMEN DE MÉDÉE.

† THÉSÉE, opéra, acte II. sc. I.

Et dans la scène neuvième du second acte :

Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Et toi, meurs pour toujours, tendresse trop fatale,
Que le barbare Amour, que j'avois cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale!
Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuse & sans égale,
Préparons avec soin nos plus funestes coups :
Ah! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.

Le chœur se livre donc aux intérêts de Médée. Sur cela Créon, roi de Corinthe, paroît avec cet air qu'inspire la tyrannie. Il vient un peu brutalement annoncer lui-même à Médée qu'il l'exile avec ses enfans. Il ne fait pas même difficulté de lui en dire les raisons. Il redoute sa jalousie contre une rivale, & son art dangereux : car on n'ignoroit pas qu'elle étoit versée dans la magie, science estimée des Grecs, mais suspecte. C'est ainsi qu'il la traite. Aussi Médée se plaint-elle d'un mérite qui lui est si fatal. « Le mérite, dit-elle, est onéreux; & » la science attire des jaloux qui cherchent à la » rendre odieuse ». Puis, après une morale très-fine sur ce point, elle ajoute que l'état de sa fortune ne doit pas la rendre redoutable à un roi; que

c'eſt ſon époux & non le roi qu'elle accuſe d'infidélité ; qu'enfin elle ne demande qu'une retraite dans ſes états pour y vivre inconnue. Mais Créon la lui refuſe. Il craint encore plus ſa tranquillité que ſes fureurs. Il s'attendoit à des éclats de la part d'une princeſſe outragée, & il ne trouve qu'une femme éplorée qui tombe à ſes genoux, & qui emploie tout ce que la pitié a de plus tendre pour le fléchir. Cela même fait un effet contraire, & devient pour lui un ſujet plus conſidérable de crainte. Un courroux ſi modeſte lui paroît couvrir quelque choſe de fatal. Ainſi tout ce que peut obtenir Médée après s'être abaiſſée juſqu'aux ſupplications, c'eſt un jour unique pour préparer ſa fuite : à peine même lui accorde-t-on ce court intervalle. Il ſemble qu'on voit Didon demander à ſon perfide Enée, « quelques jours de délai pour donner » à ſa paſſion & à ſes fureurs le temps de ſe ral» lentir ».

Tempus inane peto, requiem ſpatiumque furori, &c. *

Cette ſcène d'Euripide eſt pour le moins auſſi bien touchée que celle de Virgile. C'eſt le même génie, avec cette différence dont il faut convenir, à ſçavoir que Créon nous paroîtroit trop dur. Tels étoient, après tout, les Grecs. Médée lui dit donc, « daignez au moins m'accorder un jour pour me

* Æneid. lib. IV, v. 433.

» diſpoſer à un départ ſi précipité. Laiſſez-moi » pourvoir à la ſûreté de mes enfans malheureux, » puiſqu'un père aujourd'hui dédaigne ces tendres » ſoins. Souffrez que la pitié vous touche. Hélas, » vous êtes père ; & pouvez-vous n'être pas ſenſible » aux maux d'une mère au déſeſpoir ? Ce ne ſont » point mes malheurs particuliers, ce n'eſt point » mon exil qui m'afflige ; c'eſt leur infortune qui » me déſeſpère ». Ému d'une prière ſi touchante, & de tout ce qui a précédé, Créon dit qu'il n'a pas le cœur d'un tyran. Il accorde un jour à Médée, comme on l'a déjà dit ; mais à condition qu'elle ſera punie de mort, ſi le lendemain la retrouve à Corinthe. Tout cela augmente encore la compaſſion des perſonnes du chœur.

Créon retiré, Médée dévoile toute ſa rage. « Penſez-vous, dit-elle, que ſans l'eſpoir d'une » vengeance éclatante, Médée eût pu s'abaiſſer à » flatter un tyran ? J'ai du moins acheté l'avantage » d'avoir vu le traître aveuglé au point de m'arrêter » en ces lieux pour un jour, précieux jour où je » ſacrifierai le père, la fille & l'époux » ! Elle délibère ſur la manière de les faire périr. Elle craint, non pas de mourir, mais de manquer ſa vengeance, & d'être un objet de riſée pour ſes ennemis. Elle conclut aux philtres magiques, ou pour parler plus juſte, au poiſon. « Mais, reprend-elle, » eux immolés, quel ſera mon aſyle ? Quelle main

» fidelle ſe prêtera à mes malheurs? Je ne vois
» encore aucune reſſource. Hé bien, demeurons,
» & dans l'attente d'une retraite aſſurée, vengeons-
» nous en ſecret & ſans éclat. Que ſi le deſtin me
» trahit, & m'oblige de précipiter ma fuite, je
» fondrai ſur eux le poignard à la main, & duſſé-je
» périr moi-même, ils périront. Ma fureur ne
» connoît plus de bornes. Non, vénérable Hécate *,
» vous que j'ai choiſie pour ma divinité tutélaire,
» il ne ſera pas dit qu'ils aient eu le plaiſir cruel
» de jouir impunément de mes larmes. Je ſçaurai
» à mon tour changer en un deuil horrible leur
» hymen & mon exil. Allons, Médée, mets en
» uſage tous tes enchantemens. Porte la vengeance
» juſqu'à la barbarie. C'eſt à préſent qu'il faut tout
» oſer. Tu vois l'outrage, venge-toi. Iſſue du
» ſoleil, ſçavante dans l'art des charmes, femme
» enfin, & par cela ſeul capable des plus hardis
» projets, ſerois-tu la fable & le jouet du perfide
» Jaſon, & des vils deſcendans de Siſyphe † »?

Elle s'en va; & le chœur qui lui eſt dévoué goûte par avance la vengeance de Médée, & la gloire qu'elle va acquérir au ſexe, en puniſſant la perfidie d'un époux. Ce même chœur, frappé du crime de Jaſon, juſtifie tous ceux des femmes en pareil genre, à l'égard de leurs époux; morale perni-

* La Lune, déeſſe des Magiciens.
† Ancien roi de Corinthe.

cieuſe, & qu'on ne peut pardonner ici qu'aux fureurs que Médée a ſoufflées dans le cœur de ces femmes, & à l'idée qu'elles avoient de la foi conjugale violée par les maris.

ACTE III.

C'eſt ici, comme dans Virgile *, une entrevue d'un époux & d'une femme dédaignée, ſcène aſſez délicate à toucher, & qui n'a pas même paru ſans défaut dans ce judicieux poëte, où Énée joue un aſſez mauvais rôle; auſſi bien que Pyrrhus avec Hermione dans l'ANDROMAQUE de Racine. Je ne penſe pas qu'Euripide paroiſſe plus heureux. Cependant une ſituation pareille étant une ſource de grandes beautés, ne devoit pas être omiſe par un poëte qui aimoit le pathétique.

Jaſon commence. Tout ſon diſcours eſt plus artificieux que ſolide. A l'en croire, Médée doit ſeule s'imputer ſon banniſſement de Corinthe. Elle auroit pu y vivre heureuſe en domptant ſa colère. Mais ſes emportemens contre un grand roi ont réduit Jaſon à n'oſer la plaindre, & à la trouver même heureuſe d'en être quitte pour l'exil. Il proteſte qu'il n'a rien omis pour fléchir Créon, & que tous ſes efforts ont été vains, parce que Médée a aigri le roi par ſes fureurs. Jaſon veut donc au moins

* ÆNEID. lib. IV.

adoucir par ſes ſecours la fuite de ſon épouſe. Médée, outrée d'un pareil diſcours & des offres qu'on lui fait, interrompt Jaſon, & ne lui épargne pas les noms les plus odieux. Elle a tout ſacrifié pour lui, juſqu'à devenir criminelle pour lui plaire: c'eſt en faiſant mourir le vieux roi Pélias par les mains de ſes filles. Elle a dérobé Jaſon à mille périls. Par elle il a dompté les taureaux qui vomiſſoient des flammes. Par elle il a trompé la vigilance du dragon qui gardoit la toiſon d'or. Quel prix de tant de bienfaits? Jaſon la répudie, & va épouſer une rivale à ſes yeux. Elle atteſte la foi violée, & tant de marques trompeuſes d'un amour feint. « Hé, dis-moi, continue-t-elle, chargée de » tes mépris, où puis-je porter mes pas? Sera-ce » dans ma patrie, & dans le palais de mon père? » Je les ai trahis pour toi. Seroit-ce chez les infor- » tunées filles de Pélias? Et de quel œil reverroient- » elles la main qui a tué leur père? Plus d'amis, » plus de parens pour moi. Je t'ai tout ſacrifié, » cruel, &c ». Ces ſentimens ſont à peu près les mêmes que ceux d'Hermione à l'égard de Pyrrhus:

Je ne t'ai pas aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes:
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y ſuis encor malgré tes infidélités, &c. *

Médée même eſt plus emportée. Auſſi étoit elle

* Racine, ANDROMAQUE, acte IV. ſc. V.

plus outragée qu'Hermione, qui n'étoit pas mariée avec Pyrrhus chez Racine. Les enfans de Médée, réduits à une triſte indigence par un père qui conſent à leur exil, ſervent encore à animer ſes plaintes trop bien fondées.

Jaſon réplique en orateur embarraſſé, & qui cherche de vains détours pour éluder de bonnes raiſons. Il attribue, non à Médée, mais à Vénus, ſon heureuſe entrepriſe de la toiſon d'or. C'eſt l'amour aveugle qui engagea Médée malgré elle à le ſervir. Mauvaiſe excuſe : auſſi gliſſe-t il légèrement ſur ce point; & il ſe croit aſſez juſtifié ſur l'article de la reconnoiſſance, d'autant plus qu'il a tiré cette princeſſe d'un climat barbare pour la tranſporter en Grèce, région polie, ſenſible au mérite, & qui a ſçu connoître tout l'eſprit de Médée. C'eſt une flatterie pour la Grèce. On ne ſçait pas comment la nommer, tant elle eſt hors de place, & peu aſſortie à une pareille ſcène. A l'égard de ſon nouvel hymenée, Jaſon s'excuſe d'une manière qui ne pouvoit être tolérable que pour les anciens. C'eſt une alliance royale & un appui néceſſaire qu'il a cherché pour Médée même & pour ſes enfans. Il étoit exilé comme elle & ſans reſſource : triſte héritage pour une illuſtre poſtérité ! Ce nouvel hymen lui donne du luſtre, & procure de puiſſans amis à ſes enfans. Jaſon ſemble preſque vouloir que Médée lui ſçache gré d'une perfidie qu'il

qu'il croit, dit-il, avantageuse pour elle. Voilà où mène la nécessité d'entrer dans ces sortes de situations, si intéressantes d'ailleurs sur le théâtre.

Les usages mis à part, comme choses très-différentes dans les divers temps, on conviendra que dans l'ANDROMAQUE, Pyrrhus apporte de plus méchantes raisons à Hermione *, quand il lui dit sans détour :

Je voulus m'obstiner à vous être fidelle :
Je vous reçus en reine, & jusques à ce jour
J'ai cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte, & par un coup funeste
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour éternel.

Jason nie du moins que l'amour ait produit son infidélité. Il veut que ce soit l'intérêt de son épouse, de ses enfans, & le sien. Le chœur lui dit nettement que son discours est captieux, mais que sa conduite est inexcusable. Il falloit en effet que les raisons de ce prince parussent au moins spécieuses aux spectateurs, puisque Médée elle-même daigne y répliquer. « Je te confondrai, dit-elle, d'une » seule parole. Puisque cet hymen t'a paru si inno- » cent, falloit-il le faire sans mon aveu ? Non, » non, ajoute-t-elle ; ce ne fut pas là ton motif.

* Là même.

» Tu dédaignois une femme étrangère, & sur le » retour de l'âge * ». Jason persiste à soutenir ses raisons, & pour dernier adieu il offre à Médée de l'argent & des gages d'hospitalité pour fixer le lieu de son exil où elle voudra. Ceci donnera beau jeu aux ennemis outrés de l'antiquité théâtrale. Mais c'est une affaire de coutume antique qu'il faut passer au siècle d'Euripide. J'en fais mention pour avertir seulement que je ne prétends point déguiser ni embellir ce poëte, quoique l'équité demandât que dans une traduction suivie, on mît un équivalent moins choquant pour nos mœurs.

Médée, toujours fière & noble dans sa colère, refuse tout d'un parjure. Jason prend les dieux à témoin, qu'il n'omet rien en faveur de Médée & de ses enfans. Elle le renvoie à sa nouvelle épouse, à peu près comme Hermione renvoie Pyrrhus à Andromaque :

Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi ;
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu lui parles des yeux.
Je ne te retiens plus ; sauve-toi de ces lieux :

* Médée n'a garde de convenir qu'elle soit vieille ou approchant de la vieillesse ; elle n'en convient pas non plus ; elle reproche seulement à Jason, « d'avoir cru indigne de lui de vivre avec une » femme barbare, (c'est-à-dire étrangere) jusqu'à la vieillesse », προς γηρας. Et c'est-à-dire, toute la vie. (Note de l'ancien éditeur).

Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée,
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Perce au pied des autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.

L'adieu de Médée est pourtant plus court & moins tendre, comme il devoit l'être. « Va retrouver ta nouvelle épouse. Je le vois, tu languis » en son absence, & je t'arrête trop. Va, cours » à l'autel, & hâte un hymen qui, grace aux dieux, » te coûtera plus d'un repentir ».

Les dames Corinthiennes remontent à la source des malheurs de Médée. C'est l'amour. Elles prient Vénus, déesse sage au gré des chœurs Grecs, d'écarter de leur union conjugale les dépits, les jalousies, les transports causés par un amour aveugle. Elles font ensuite un autre retour sur elles-mêmes au sujet de l'exil de Médée; & elles relèvent le bonheur qu'on a de vivre dans sa patrie, comparé avec toutes les suites affreuses de l'exil. Médée, cependant livrée à sa rêverie, n'est point sortie du théâtre.

Egée, roi d'Athènes, arrive subitement & sans être annoncé, comme s'il tomboit des nues. C'est un personnage amené pour tirer Médée d'intrigue. Après les premières civilités, & un récit mutuel des aventures de cette princesse & d'Egée, on voit

aiſément où tend cette ſcène. Égée vient de Delphes, où il étoit allé demander à Apollon un héritier de ſon trône. Il revient avec un oracle fort obſcur, dont il s'attend de trouver l'interprétation dans les lumières de Pitthée, roi de Trézène. Médée ſaiſit cette occaſion d'expoſer ſes maux à Égée. Elle implore ſon ſecours, & un aſyle dans ſes états, avec toute la vivacité & toute la tendreſſe poſſible, promettant qu'en revanche elle trouvera dans ſon art un ſecret infaillible de le mettre au comble de ſes vœux, en lui procurant des ſucceſſeurs. Égée entre dans ſes intérêts; mais il exige de Médée qu'elle aille à Athènes, ſans qu'il paroiſſe entr'eux aucun concert : ſi Créon & Jaſon découvroient qu'il y eût de l'intelligence, ils auroient droit de la redemander à main armée. Médée promet tout; mais elle veut s'aſſurer de ce prince, & tirer de lui un ſerment de ne pas l'abandonner; & cela ſous prétexte que ce ſerment mettra Égée à couvert de tout reproche, ſi les alliés viennent à lui demander raiſon de ſa conduite. Le ſerment ſe fait à la manière des Grecs, ainſi qu'on l'a pu déjà voir dans l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE : & le chœur, touché de la généroſité d'Égée, lui ſouhaite un heureux retour dans ſes états, & toutes les proſpérités qu'il mérite.

Par ce ſecours inopiné, Médée voit un obſtacle de moins à ſa vengeance. Elle a un aſyle aſſuré.

« C'eſt à préſent, dit-elle, ô déeſſe de la ven-
» geance, que je puis en ſûreté triompher de mes
» ennemis. Le chemin de la victoire m'eſt ouvert,
» & l'eſpérance renaît dans mon cœur ». Sur cet eſpoir, elle développe au chœur tout le plan de ſon intrigue. C'eſt de rappeler Jaſon, de recourir à la feinte pour le regagner, & de faire préſenter par ſes enfans un don funeſte à ſa rivale. Voilà une partie de ſa vengeance. A la ſeule penſée du reſte qu'elle ne dit pas *, elle s'effraye elle-même. « Je
» frémis, dit elle, quand je ſonge à l'attentat hor-
» rible qui me reſte à concerter. Car enfin le deſ-
» ſein en eſt pris, je maſſacrerai moi-même mes
» enfans ». Médée frémit & ſoupire en diſant ceci: ce ſoupir & ce retour ſur elle ſont bien exprimés à la françoiſe dans l'opéra de THÉSÉE:

Ah, faut-il me venger
En perdant ce que j'aime!
Que fais-tu ma fureur? Où vas-tu m'engager?
Punir ce cœur ingrat, c'eſt me punir moi-même:
J'en mourrai de douleur: je tremble d'y ſonger.
Ah, faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?
Ma rivale triomphe & me voit outrager.

* Ou plus exactement, qu'elle n'a pas encore dit: car, comme le remarque le P. Brumoy, elle s'explique tout de ſuite fort clairement.

Quoi, laiſſer ſon amour ſans peine, & ſans danger!
Voir le ſpectacle affreux de ſon bonheur extrême!
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime *.

Le chœur effrayé a beau vouloir arrêter une mère furieuſe, & lui repréſenter combien elle eſt dénaturée de s'armer contre ſes propres enfans; Médée replique qu'il n'eſt plus temps, qu'elle a pris ſon parti; & que pourvu que Jaſon ſoit puni, il lui importe peu à quel prix.

Le chœur. Quoi, vous oſerez tuer vos enfans, & vous êtes mère!

Médée. C'eſt pour frapper Jaſon par l'endroit ſenſible.

Le chœur. Et ce coup ne retombera-t-il pas ſur vous?

Médée. Il n'importe. Le ſort en eſt jeté; n'en parlons plus.

Ce mouvement de pitié que Médée apperçoit dans les dames Corinthiennes, fait qu'elle leur demande encore une fois le ſecret pour cet attentat. Auſſi-tôt elle envoie une de ſes femmes chercher Jaſon. « Va, dit elle, ta foi m'eſt connue. Amène » moi ma victime: confidente & femme, tu dois » ſervir doublement mes fureurs ».

Le chœur perſiſte à détourner Médée d'un ſi exécrable deſſein. Ceci paroît chanté. Il y a deux

* Thésée, opéra, acte V. ſc. I.

ſtrophes employées en l'honneur d'Athènes, dont voici le ſens : « O Athènes, région chérie des » dieux, ſejour de la ſageſſe, où l'on dit que les » Muſes ont fixé la divine harmonie, où Vénus, » dit-on, ſur les bords du Céphiſe, répandit un » ſouffle auſſi doux que celui des Zéphirs, où enfin » Cypris, en couronnant de fleurs ſa belle che- » velure, a laiſſé les tendres Amours & les Génies » qui préſident aux beaux arts.... » Le chœur s'interrompt tout-à-coup, & ſe tournant vers Médée : « de quel œil, dit-il, cette Athènes, cette ville » ſi polie, verra-t-elle une mère encore teinte du » ſang de ſes enfans » ? Là, il redouble ſes prières pour la fléchir ; mais en vain.

ACTE IV.

Jaſon averti vient trouver Médée. Elle fait tout ce qu'elle a promis dans la ſcène précédente, qui, pour le dire en paſſant, prévient un peu trop celle-ci : c'eſt-à-dire, que Médée fait excuſe à Jaſon de ſon emportement. Elle avoue qu'à tort elle a blâmé un hymen politique & avantageux pour ſes enfans & pour elle-même. Elle va juſqu'à dire qu'elle auroit dû favoriſer cet hymen, & couronner de ſes mains la nouvelle épouſe. « Paroiſſez, dit-elle, » chers gages de mon hymen, paroiſſez ſans crainte ; » embraſſez un père : étouffons nos haines anciennes. » Mon courroux ceſſe, & je me réconcilie. Baiſez

» la main paternelle. Hélas, enfans malheureux,
» le ſerez-vous long-temps? Ciel, quel ſouvenir
» affreux vais-je me rappeler? Attendrie & ſaiſie
» de crainte, je ne puis retenir mes larmes ». Cela eſt ambigu; & Jaſon attribue cette tendreſſe à un retour ſincère de la part de Médée, tant elle a ſçu faire ſervir la nature même à l'artifice. Il la loue d'avoir enfin ouvert les yeux ſur ſes véritables intérêts. Il aſſure ſes enfans qu'il les chérit toujours d'un amour de père; il les flatte de l'eſpoir d'être dans la ſuite rois de Corinthe; & il ſouhaite enfin de les revoir dignes de lui dans un âge plus avancé. « Mais d'où vient, dit-il à Médée, détournez-
» vous vos regards & vous baignez-vous de pleurs?
» Ah, répond-elle, c'eſt le ſouvenir de mes fils
» qui m'arrache ces larmes. Je ſuis mère; & ce
» ſouhait paternel qui vient de vous échapper en
» leur faveur, a réveillé dans moi une crainte
» ſecrette qu'il ne s'accompliſſe pas ».

Médée voile ainſi la véritable cauſe de ſa douleur, & amène peu à peu Jaſon au point d'écouter la demande qu'elle lui fait d'empêcher l'exil de ſes enfans par l'entremiſe de la fille du roi. Jaſon promet de le tenter, & ſe flatte d'y réuſſir par cette voie. Médée propoſe enfin, pour gagner tout-à-fait cette princeſſe, de lui envoyer par ſes enfans un don digne d'elle, une robe très-fine, & une couronne d'or. « Allez, dit-elle à ſes femmes, ne

» différez pas d'apporter les préſens que je lui » deſtine. Mille fois heureuſe cette épouſe d'être » unie à un époux tel que Jaſon! Elle mérite de » poſſéder le gage précieux que le Soleil, mon » aïeul, a laiſſé à ſa poſtérité. Venez, chers en- » fans, prenez cette robe & cette couronne, & » portez un tréſor ſi eſtimable à cette royale » épouſe ».

Jaſon veut empêcher Médée de ſe dépouiller ainſi elle-même pour une reine qui n'a point beſoin de ſes préſens. Enivré du fol amour qui le poſſéde, il croit, dit-il, que le cœur de Jaſon lui ſera plus précieux que tout l'or du monde. « Ah, repart » Médée, les préſens touchent les dieux mêmes. » L'or agit plus efficacement ſur les cœurs que » les plus beaux diſcours. Elle eſt reine, elle eſt » heureuſe, & je fuis. Je rachéterois l'exil de mes » fils au prix non-ſeulement de l'or, mais de ma » vie. Partez donc, mes enfans, & allez trouver » ma ſouveraine, l'épouſe de votre père : ſuppliez, » preſſez, obtenez votre grace, & faites qu'elle » reçoive de ſes mains les dons que vous lui portez. » C'eſt un point néceſſaire. Allez, rempliſſez mon » attente, & revenez m'annoncer un heureux » ſuccès ».

J'ai mis ici tout le détail de cette ſcène ſi intéreſſante, pour laiſſer voir qu'après tout Jaſon paroît un peu trop crédule. Il devoit, ce ſemble, con-

noître assez Médée pour s'en défier. Mais il est aussi vrai que la passion aveugle les hommes, & c'est sur ce principe qu'on excuse le peu de défiance de Pyrrhus dans l'ANDROMAQUE de Racine.

Après le départ de Jason, le chœur achève la scène, & prévoit ce qui va arriver, à sçavoir que les dons de Médée feront périr la princesse, & la pareront, comme il dit, pour Pluton.

Le gouverneur des fils de Médée revient avec eux. « Vos enfans, dit-il, ne sont plus exilés. La » princesse a reçu favorablement vos dons ». A cette nouvelle, Médée ne répond que par des soupirs & des pleurs, dont le gouverneur, qui en ignore le sujet, s'étonne d'autant qu'il attendoit d'elle des marques de joie. Pour toute réponse, elle le renvoie. Puis s'adressant à ses deux fils, elle leur dit : « Chers enfans, vous avez donc une retraite assurée » dans ce palais. Vous y vivrez privés d'une mère. » Car, hélas, il me faut chercher des climats étran- » gers. Je ne goûterai point le plaisir flatteur que » j'attendois d'un âge plus avancé. On ne me verra » point vous choisir des épouses, ni allumer pour » vous le flambeau nuptial. Triste effet de mes » emportemens contre Créon! C'est donc en vain » que je vous ai porté dans mes flancs : en vain » m'en a-t-il coûté tant de soins pour élever votre » enfance. J'espérois que vous seriez un jour mon » appui, & que des mains si chères me rendroient

» les derniers devoirs. Eſpoir ſi doux pour les
» humains, qu'êtes-vous devenu pour moi? Séparée
» de mes fils, je vais traîner une vie languiſſante.
» Contraints à votre tour de paſſer dans une fa-
» mille étrangère, vous ne verrez plus une mère
» tendre. Ah, pourquoi tournez-vous ſur moi vos
» regards, déplorables enfans? que ces dernières
» careſſes, que ce ſouris me déchirent le cœur!
» Que ferai je, hélas, chères compagnes? Cette vue
» m'attendrit & me déſarme. Non, je ne puis ſouſ-
» crire à mon barbare arrêt. Ils me ſuivront. Quoi,
» pour punir un ingrat, je me rendrois moi-même
» malheureuſe! Non, encore une fois. Mais ſera-t-il
» dit que les perfides ſe riront impunément de
» Médée? Ah! je reprends mes fureurs. Oſons
» tout. Lâche tendreſſe, as-tu pu m'arracher une
» indigne pitié? Rentrez mes enfans, je vous ſuis.
» S'il eſt des dieux témoins & ennemis d'un pareil
» ſacrifice, que m'importe; je n'en croirai pas mes
» mains ſouillées.... Que vais-je oſer? Ah! mon
» cœur, ne commettons pas un ſi horrible attentat!
» Epargnons notre ſang. Ils vivront du moins, &
» me conſoleront dans ma fuite. Non, non, par
» tous les dieux infernaux, je ne ſouffrirai pas que
» mes plus cruels ennemis puiſſent outrager leur
» enfance. Mes fils, au point où nous en ſommes,
» ne peuvent éviter le trépas. Hé bien, puiſque
» telle eſt leur deſtinée, ils recevront la mort de

» celle dont ils reçurent le jour. C'en eſt fait, leur » arrêt eſt prononcé. Auſſi bien je le vois, la cou- » ronne & la robe fatale auront eu leur effet. La » princeſſe expire; fuyons, précipitons ma ven- » geance, & rappelons mes enfans pour la der- » nière fois. Venez, mes fils, embraſſez votre » mère, &c ».

Ces dernières tendreſſes & ces embraſſemens mutuels devoient faire une grande impreſſion dans le ſpectacle, Médée entend encore malgré elle les cris de la nature. Elle les étouffe, & renvoie derechef ſes enfans. « Allez, retirez-vous. Je ne » puis plus ſoutenir leur vue. Je ſuccombe ſous le » faix de mes maux. Je ſens toute l'horreur du » crime que je vais commettre. Mais la rage a » banni la raiſon; & juſqu'où le déſeſpoir ne porte- » t-il pas les humains » !

Rien ne nous fait ici entrevoir ſi Médée reſte ſur le théâtre. Il y a apparence qu'elle n'en ſort pas, & que, livrée à ſa noire triſteſſe, elle attend le ſuccès de ſes préſens. Cela paroît par le commencement de l'acte cinquième, & par la tranquillité du chœur qui, en finiſſant le quatrième acte, ſe contente de porter ſes réflexions ſur les inquiétudes qu'entraîne après ſoi la tendreſſe des mères pour leurs enfans, de comparer l'état du mariage avec le célibat, & de préférer la douceur de ce dernier état aux avantages onéreux du pre-

mier. Cette morale eſt fort belle ; mais eſt-elle aſſez vive après une ſituation auſſi violente que celle de la ſcène précédente? La vérité eſt qu'elle paroît ménagée exprès avec le chant pour adoucir l'impreſſion faite ſur les eſprits, & pour les diſpoſer à de plus grands efforts de paſſion par un paſſage doux & inſenſible. C'eſt ce que Boileau dit en parlant de l'auteur tragique :

Il faut qu'en cent façons pour plaire il ſe replie,
Que tantôt il s'élève, & tantôt s'humilie :
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par-tout fécond :
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond,
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille,
Qu'il courre dans ſes vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la tragédie marche, agit, & s'explique *.

Voilà Euripide, & je ne doute pas que ſes plus grands ennemis ne lui donnent une grande partie au moins des talens qu'exige ici Deſpréaux, & particulièrement celui qu'il ſouhaite aux poëtes :

Heureux qui dans ſes vers ſçait d'une voix légère
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Il faut, en effet, dans la tragédie, ménager les

* Deſpr. Art. Poet. ch. 3.

ſentimens pour la ſuſpenſion des eſprits, comme dans un tableau, les couleurs pour le repos des yeux.

ACTE V.

Médée, impatiente de ſçavoir l'iſſue de ſes préſens, qui tarde trop à ſon gré, voit tout-à-coup arriver un officier de Jaſon, dont les regards effarés montrent aſſez que tout eſt en pleurs dans le palais. Cet officier, par un reſte de pitié pour ſon ancienne reine, s'écrie dès qu'il l'apperçoit : « Fuyez, malheureuſe princeſſe : fuyez, qu'atten-» dez-vous ? Glauca[1] & Créon expirent victimes de » vos dons cruels ». Médée, pour couronner ſa joie, ſe fait raconter en detail cet horrible dénouement. « Ce ſera pour moi, dit-elle, un ſurcroît déli-» cieux de plaiſir, ſi j'apprends que leur ſupplice ait » été affreux ». L'Officier fait ſa narration en cette manière : « Jaſon avec ſes enfans entroient » dans l'appartement nuptial. Nous commencions » à goûter le plaiſir d'une heureuſe réconciliation. » Car le bruit s'en étoit répandu à la cour, & » les courtiſans s'empreſſoient autour des jeunes » princes. L'un leur prenoit la main ; l'autre les » embraſſoit ; moi-même, comblé de joie, je les » ſuivois dans l'appartement des femmes. La reine, » d'un œil ſerein, aborde Jaſon : mais à peine a-

[1] Elle n'eſt point nommée dans la tragédie d'Euripide.

» t-elle apperçu ſes fils, qu'elle détourne les yeux,
» comme ſi elle eût été ſaiſie d'horreur à cet aſpect.
» Jaſon toutefois a ſçu la gagner par ce peu de
» mots : calmez votre colère, princeſſe : pourquoi
» détourner vos regards ? Les fils ne ſont pas moins
» à vous que le père. Daignez recevoir les dons
» qu'ils vous offrent, & obtenir leur grace du roi.
» Qu'ils éprouvent vos bontés pour Jaſon. La vue
» des préſens offerts, adoucit le cœur de la prin-
» ceſſe. Elle promet tout ; &, charmée de ces dons,
» elle attend le départ des princes pour ſe revêtir
» de la robe. Elle ſe met la couronne ſur la tête ;
» &, conſultant le miroir pour arranger ſes che-
» veux, elle goûte une ſecrette complaiſance à
» l'aſpect de cette parure. Elle ſe lève ; elle fait
» pluſieurs tours avec des regards ſur elle-même, &
» des airs qui marquoient aſſez la vaine joie dont
» elle ſe repaiſſoit. Mais bientôt après, quel af-
» freux ſpectacle ! Nous l'avons vue changer de
» couleur. Ses genoux ſe dérobent ſous elle. A peine
» peut-elle ſe ſoutenir un moment. Elle retombe
» ſur ſon trône. Une de ſes femmes, la croyant frap-
» pée du dieu Pan ou de quelqu'autre divinité en-
» nemie, s'effraye & appelle du ſecours. En effet,
» on voit l'écume ſur ſes lèvres, ſes yeux éteints
» & égarés, & tout ſon corps ſans couleur. Elle
» jette d'horribles cris : toute la cour s'émeut, &
» les femmes courent çà & là, les unes vers le

» roi, les autres à Jaſon. Le mal étoit au comble.
» Elle étoit ſans voix : ſes yeux ſe fermoient à la
» lumière. Incontinent, elle ſoupire, elle ſe ré-
» veille, mais pour lutter avec un double mal.
» Car la couronne qui environnoit ſa tête, jetoit
» un tourbillon de flamme, & la robe empoiſonnée
» la conſumoit. Toute entourée de feux, elle ſe
» fuit elle-même, & ſecouant ſa chevelure, elle
» tâche d'arracher la fatale couronne. Vains efforts ;
» plus elle en fait, plus la flamme redouble. Enfin,
» elle tombe méconnoiſſable à tout autre œil qu'à
» celui d'un père, tant ſa beauté étoit défigurée.
» L'éclat de ſes yeux & de ſon teint avoit diſparu.
» Le ſang mêlé de feu lui inondoit le viſage. Les
» chairs mêmes tomboient comme les gouttes ar-
» dentes d'un flambeau. Les os étoient découverts :
» loin d'oſer toucher ce cadavre enflammé, à
» peine pouvoit-on en ſoutenir la vue. Son déplorable
» père qui ignoroit ce qui alloit lui en coûter,
» entre enfin, & ſe jetant ſur le corps de ſa fille
» avec de grands cris, il le tient ſerré dans ſes bras.
» Fille infortunée, dit-il, qui des dieux t'a ſi
» cruellement frappée, pour me précipiter au tom-
» beau ? Oui, je veux t'accompagner aux enfers.
» Après ces premiers tranſports de douleur, il veut
» ſe relever. Mais, hélas, les funeſtes ornemens
» de la fille s'attachent au corps du père, comme
» le lierre au laurier. Vainement il s'efforce de les
détacher ;

» détacher; il se sent arrêté. S'il redouble ses efforts, » la chair est enlevée. Les forces l'abandonnent; » & contraint de céder au poison, il expire entre » les bras de sa fille. Enfin, la fille & le père sont » étendus par terre; spectacle capable d'attendrir, ... » même votre cœur[1] ». L'officier finit en conseillant la fuite à Médée. Il ajoute une sentence ou réflexion sur l'instabilité des choses humaines. Le chœur plaint la fille du roi, d'avoir porté la peine dûe à l'infidélité de Jason.

C'est ici que Médée, après le départ de l'officier, s'apprête tout de bon à exécuter sa dernière vengeance, dont le projet a tant coûté à son cœur. « Elle se voit, dit-elle, dans l'impossibilité de dé- » rober ses enfans à la fureur des vengeurs de » Créon. Il faut donc qu'ils meurent. C'est à une » mère à leur percer le sein. Ses coups seront plus » doux que ceux d'une main ennemie ». C'est la même pensée & les mêmes vers que ci-dessus. « Hé-bien, mon cœur, arme-toi de barbarie. Pour- » quoi frémir? Ne différe plus un crime horrible, » mais nécessaire. Main infortunée, prens le poi- » gnard; prens: va trancher des jours malheureux: » cesse de trembler, & oublie que tu vas te baigner » dans mon sang. O mes fils! souvenir cher & » cruel! faut-il donc que je sois mère! Mais, non: » oublions-le au moins pour ce jour-ci. La douleur

[1] Même votre cœur. Ces mots ne sont pas d'Euripide.

» & les larmes auront leur tour. Ils ne m'en feront » pas moins chers : je n'en ferai que plus mal- » heureuse ».

Elle rentre pour accomplir ce projet. Le chœur épouvanté, jette des cris, s'adreſſe au Soleil, auteur de la naiſſance de Médée, & le prie d'arrêter cette mère inhumaine, devenue la furie de ſes enfans. Il s'adreſſe enſuite à Médée elle-même, & il emploie les menaces : mais inutilement. On entend les cris de ſes fils, comme ceux des victimes frappées, qui tâchent d'éviter de nouveaux coups. Les dames Corinthiennes veulent entrer ; mais elles ne peuvent forcer les obſtacles. Elles ont recours aux larmes & aux cris pour réveiller la pitié dans le cœur de cette nouvelle Ino. C'eſt le nom qu'elles lui donnent, parce que Ino * ſe jeta dans la mer avec ſon fils Mélicerte. Cette hiſtoriette, toute courte qu'elle eſt, paroît languir dans une ſcène auſſi vive que celle qui ſe paſſe derrière le théâtre.

Sur ces entrefaites, Jaſon arrive pour punir la cruauté de Médée, & plus encore pour ſouſtraire ſes fils à la vengeance de la maiſon royale & des Corinthiens. Il apprend que ſes enfans ſont maſſacrés par les mains de leur mère. Furieux, il veut

* Ino étoit fille de Cadmus & d'Harmonie. Le dépit qu'elle conçut contre Athamas, ſon époux, qui avoit tué ſon fils Léarque, lui inſpira, diſent les poëtes, une fureur divine, de ſorte qu'elle ſe précipita dans la mer avec ſon autre fils Mélicerte. Médée ne l'imita qu'en partie.

briſer les portes. Mais Médée s'élève dans les airs, ſur un char que lui avoit donné le Soleil, ſon aïeul. Horace * & Sénéque † diſent que ce char étoit traîné par des dragons ailés. Euripide ne dit rien de cette circonſtance, qui eſt peu importante.

Quoique ce dénouement ſoit magique, auſſi-bien que la mort de Glauca & de Créon, il produit une ſituation bien intéreſſante, je veux dire, les adieux de Jaſon & de Médée. Elle lui dit d'abord, pour arrêter ſes efforts inutiles, le ſens à peu près de ces vers de Corneille.

Que ſert de t'emporter à ces vaines furies?
Epargne, cher époux, les efforts que tu perds;
Vois les chemins de l'air qui me ſont tous ouverts;
C'eſt par-là que je fuis, & que je t'abandonne §.

« Barbare mère ¶, s'écrie Jaſon, monſtre exé-» crable aux dieux & à l'univers, comment as-tu

* Hæc delibutis ulta donis pellicem
Serpente fugit alite. Hor. Epod. 5.

† Squamoſa gemini colla ſerpentes jugo
Summiſſa præbent. Senec. Med. v. 1022.

§. P. Corneille, MÉDÉE, ſcène dernière.

¶ Un commentateur (Gaſpar. Stiblin) fait la liſte de dix injures qu'il a trouvées dans cette ſcène. La choſe n'étoit pas aſſez curieuſe pour en tenir regiſtre. Au reſte, ces injures repondent à celles que le théâtre ſouffre encore de nos jours ſans ſe dégrader: & l'on ne ſçauroit ſans injuſtice en faire un crime à Euripide.

» osé plonger un poignard dans le sein de tes » propres enfans, pour me frapper dans eux & » par eux? Comment vois-tu encore la lumière » après cet attentat »? Ensuite de ces emportemens, il reproche à Médée tous ses crimes. Insensé, dit-il, d'avoir traîné avec lui dans la Grèce une pareille furie. Médée répond qu'elle auroit trop de quoi confondre son infidélité, quand même Jupiter ne seroit pas témoin de leur conduite réciproque. « Quoi, dit-elle, j'aurois souffert le » triomphe & le bonheur d'un ingrat? Non, appelle moi barbare; charge moi de noms encore » plus détestés. Il me suffit d'être vengée, & de » jouir de ta peine ». Voilà au moins le tour & le sens de sa réponse.

JASON. Et c'est à vos dépens, cruelle, que vous êtes vengée.

MÉDÉE. Que m'importe à quel prix, pourvu qu'un perfide ne se rie pas de Médée.

JASON. Chers enfans, quelle mère vous a donné le jour! (Il faut remarquer qu'il voit leurs corps ensanglantés dans le char de leur mère).

MÉDÉE. Chers enfans, c'est un père infidelle qui vous a perdus.

JASON. Ma main du moins ne s'est pas trempée dans leur sang.

MÉDÉE. Elle a fait plus : elle m'a trahie.

JASON. Ce léger mal devoit-il être si cruellement puni?

MÉDÉE. Perfide, oses-tu nommer léger un pareil outrage ? Connois tu le cœur d'une femme ?

Jason demande du moins les corps de ses fils pour les ensevelir. Médée les lui refuse. Elle va, dit-elle, les cacher dans un temple de Junon, pour enlever ces tristes restes à la fureur de ses ennemis. Elle-même établira des fêtes & des expiations solemnelles à Corinthe pour appaiser les mânes. Ce sont apparemment ces fêtes & ces expiations qui ont pu faire croire que les Corinthiens avoient égorgé ces enfans sur l'autel où Médée les avoit laissés en fuyant de Corinthe, suivant une autre tradition. Pour elle, c'est Athènes qui va la recevoir en qualité d'épouse d'Égée [1]. Enfin, elle prédit à Jason qu'après avoir assez vécu pour sentir tout le poids de son infortune, il périra accablé sous les débris du vaisseau des Argonautes, ce qui arriva en effet. Un jour qu'il dormoit à l'abri de ce vaisseau, une poutre détachée lui fracassa la tête.

JASON. Puissent les Euménides & la vengeance te réserver le supplice dû aux parricides ?

MÉDÉE. Hé, quel dieu prêteroit l'oreille aux vœux d'un parjure & d'un impie ?

Les adieux du côté de Médée, se terminent par

[1] C'est une erreur. Égée a une autre épouse. Médée dit qu'elle habitera avec Égée, qu'elle se retirera chez lui, elle ne parle pas de l'épouser.

cette amère dérision. « Va rendre les derniers » devoirs à ta nouvelle épouse. Tu ne sens pas » encore tous tes maux. Le temps & la vieillesse » me vengeront de plus en plus » ; & choses semblables. Il y a encore quelques sentimens très-fins, comme ceux-ci.

JASON. O enfans chéris !

MÉDÉE. Oui, chéris d'une mère, mais non pas de toi.

JASON. Cruelle ! & c'est vous qui les avez égorgés !

MÉDÉE. C'étoit pour ton supplice.

JASON. Hélas ! ne pourrai-je au moins les embrasser !

MÉDÉE. Caresses tardives ! hé, ne les as-tu pas bannis ?

JASON. Au nom des dieux, accordez-moi cette triste consolation.

MÉDÉE. Non : tes efforts sont vains.

Jason, en proie à son désespoir, prend les dieux à témoin d'un refus si barbare. En effet, l'on ne sçauroit trop remarquer combien un pareil refus devoit être douloureux à Jason, dans l'idée des anciens, eu égard à leur manière de penser sur les morts & les funérailles. Nous avons vu l'exemple d'un refus semblable dans les PHÉNICIENNES. C'étoit-là le dernier trait que Médée réservoit à Jason, & le plus haut comble de l'action tragique.

Médée, après avoir ainsi fait languir son époux par une lente vengeance, se fait enlever sur son char volant * [1].

* Telle est la tragédie d'Euripide, fondée sur l'histoire Grecque de son temps, ou plutôt sur des traditions fabuleuses. Car, au rapport d'Hérodote (Clio ou l. I) les historiens de Perse rapportoient bien différemment des Grecs l'enlèvement de Médée par Jason, & généralement tous les rapts des femmes qui causèrent une haine irréconciliable entre les Grecs & les Asiatiques. Le premier enlèvement (disent les Perses) fut celui d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, par des marchands Phéniciens, qui la conduisirent en Egypte. Le second est celui d'Europe, fille du roi de Tyr, que des Crétois enlevèrent, pour rendre la pareille aux Phéniciens. Médée fut la troisième enlevée à Colchos par Jason, & vainement redemandée par le roi son père, à qui les Grecs alléguèrent le rapt d'Io, dont ils n'avoient point reçu de réparation. Au siècle suivant, Pâris, fils de Priam, s'avisa de son côté d'enlever Hélène aux Grecs, qui, les premiers, crurent devoir s'en venger, ce que ne faisoient pas les Asiatiques. De là les haines mutuelles qui mirent l'Europe & l'Asie en combustion dans la suite des siècles.

[1] La traduction de la Médée d'Euripide sera placée à la suite des extraits relatifs à ce même sujet, suivant le plan que nous nous sommes tracé dans cette édition. Comme ces extraits sont nombreux, la traduction se trouve rejetée au volume suivant.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE SÉNÉQUE.

ACTE PREMIER.

LE premier acte consiste en deux scènes, à sçavoir, un monologue de Médée, & un autre du chœur. Médée explique le sujet en s'adressant aux dieux vengeurs de la foi conjugale, violée par un ingrat époux. P. Corneille a traduit presque mot pour mot cette scène, & toutes celles de Sénéque qui sont un peu intéressantes. Voici la première de Sénéque, travaillée par les mains de ce grand homme.

Souverains protecteurs des lois de l'hymenée,
Dieux, garans de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur, &c *.

Sénéque nomme tous ces dieux; ce que son habile imitateur ne fait pas.

Et vous, troupe sçavante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, Larves, Furies,

* P. Corneille, MÉDÉE, acte I. sc. VI.

Frères sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames.

Sénéque dit : « Sortez telles que vous parûtes à » mon hymen ». Cela est plus fort.

Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale & celle de son père.
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province ;
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, sans bien & sans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui, &c.

Médée, dans le poëte Latin, dit beaucoup plus & en moins de mots sur l'article de Jason. Car en demandant aux dieux une vengeance plus sensible pour lui, elle l'exprime par ce mot : qu'il vive. Il est vrai qu'elle ajoute dans la suite ce que Corneille lui a fait dire. Il auroit peut être suffi d'ajouter : qu'il vive malheureux, ou plutôt de ne rien ajouter du tout, pour ne pas affoiblir un trait sublime.

L'on peut juger du reste de la scène par ce commencement. C'est donc proprement là le point où commence l'action tragique. Médée offensée, se détermine à punir sa rivale, que Sénéque appelle Créuse, & à sacrifier aussi Créon, père de cette

princeſſe, pour punir Jaſon. Le chœur, ſans faire connoître qui il eſt, (car il faut deviner que ce ſont des citoyens de Corinthe) chante une eſpèce d'hymne nuptiale pour les nouveaux époux. Tel eſt le premier acte, qui eſt aſſurément fort au-deſſous du premier d'Euripide.

ACTE II.

Médée ſent ſa fureur ſe ranimer par les apprêts de l'hymen de Jaſon. Elle fait ici une déclamation comme dans l'acte précédent. Mais ſon amour ſe réveille en même temps que ſon courroux, & trouve des raiſons pour juſtifier un ingrat aimé. Véritablement ces raiſons ont quelque ſolidité. Car Sénéque ſuppoſe ingénieuſement que Jaſon ne peut éviter la mort, s'il refuſe la main de Créüſe : c'eſt qu'Acaſte, fils de Pélias, menace de ravager Corinthe, ſi Créon ne lui livre Jaſon & Médée. Jaſon a le bonheur de trouver grace aux yeux de Créon, à condition d'épouſer Créüſe ; de ſorte que l'on trouve moyen d'appaiſer Acaſte, & de ménager la paix en lui livrant ſeulement Médée. Médée eſt donc la ſeule victime d'état qu'on ſacrifie dans Sénéque. Cet heureux artifice a été imité par Corneille : & c'eſt le pivot ſur qui roule l'une & l'autre tragédie, la latine & la françoiſe. Ainſi dans le ſecond acte de Sénéque,

Médée pardonne en secret à Jason, & se contente de prendre le parti d'immoler Créüse, parce qu'elle est sa rivale, & Créon parce qu'il manque au devoir de l'hospitalité par politique. La confidente de Médée exhorte sa maîtresse à cacher du moins sa rage. C'est-là qu'on voit cette belle pensée que Corneille a rendue avec ses défauts *.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le Ciel vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi:
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi:

Moi, dis-je, & c'est assez.

NÉRINE.

Quoi, vous seule, madame!

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule & le fer & la flamme,
Et la terre & la mer, & l'enfer & les cieux,
Et le sceptre des rois, & la foudre des dieux.

Ce MOI, qui a paru si sublime à Despréaux, & si mal accompagné du reste, comme d'un allongement languissant, est précisément le même que celui du poëte latin avec tout ce qui l'accompagne.

NUTRIX.

Abiere Colchi, conjugis nulla est fides:
Nihilque superest opibus è tantis tibi.

* P. Corneille, MÉDÉE, acte I. sc. I.

MEDEA.

Medea ſupereſt. Hîc mare & terras vides,
Ferrumque & ignes, & deos & fulmina.

Enfin Médée conſent à prendre la fuite. Mais elle eſt réſolue d'enſanglanter ſes adieux, & de laiſſer des marques terribles de ſa vengeance.

Créon, qui a porté l'arrêt de banniſſement contre elle, vient la preſſer de quitter ſes états. Cette ſcène eſt imitée d'Euripide. S'il y a moins de ſimplicité, en récompenſe elle brille d'eſprit. Corneille n'a fait que la traduire, ſans omettre aucun des défauts ni aucune des beautés. En voici quelques traits. Premièrement pour les défauts. C'eſt le commencement.

Quoi, je te vois encore! avec quelle impudence
Peux-tu ſans t'effrayer ſoutenir ma préſence?
Ignores-tu l'arrêt de ton banniſſement;
Fais-tu ſi peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle, & d'orgueil & d'audace:
Ses yeux ne ſont que feu, ſes regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi *.

Ce dernier vers ſur-tout eſt peu digne de la majeſté royale.

Arcete famuli tactu & acceſſu procul.

Euripide n'a point donné cette lâche crainte à Créon. En revanche, voici du beau de Sénéque

* Là même, acte II. ſc. II.

& de Corneille, qui n'eſt pas dans le poëte Grec. Créon reproche à Médée d'avoir trahi ſa patrie; elle répond:

Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoient Jaſon & tous vos Argonautes?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
Eût péri le premier, & tous l'auroient ſuivi....
Je vous les ai ſauvés, je vous les cède tous:
Je n'en veux qu'un pour moi: n'en ſoyez point jaloux.
Pour de ſi bons effets laiſſez-moi l'infidelle:
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle.
Aimez cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'ai fait;
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon forfait.

Il eſt vrai que ces penſées ſont plus brillantes que ſolides; mais, après tout, c'eſt de l'ingénieux, & cette ſorte de broderie ne laiſſe pas quelquefois de relever une ſcène tragique, ſur-tout quand elle eſt tiſſue par une main de maître, telle qu'étoit celle du grand Corneille. J'oſerai toutefois le dire, duſſé-je encourir la diſgrace des adorateurs de ce ſublime génie, il paroît qu'il court ſouvent avec trop d'ardeur à ce qui s'appelle ESPRIT: ce qui le fait quelquefois donner dans le faux brillant. Combien de ſcènes de ce goût! Preſque toute la pièce d'HORACE, où il y a d'ailleurs tant de ſublime, joue ſur les titres de ſœur & d'amante, de frère & d'époux, d'Albe & de Rome. L'eſprit de Sénéque & de Lucain a formé le tour de celui

de P. Corneille : heureux d'avoir trouvé dans ſes propres forces aſſez de reſſources pour ne pas ſe rendre entièrement eſclave de ceux qu'il vouloit bien regarder comme ſes maîtres, & choiſir pour ſes guides.

Créon accorde enfin à Médée un ſeul jour, ainſi que chez Euripide. Le chœur bat la campagne à ſon ordinaire. Au ſujet de la navigation des Argonautes, il parodie ces vers d'Horace,

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem
Primus *.

« Celui-là avoit ſans doute un cœur de roche » & de bronze, qui riſqua le premier d'eſſuyer » ſur un vaiſſeau fragile, la violence d'une mer » courroucée † ».

ACTE III.

L'acte troiſième commence par un entretien de Médée avec ſa confidente, comme le précédent, & cette ſcène ne dit rien de nouveau. C'eſt Médée furieuſe dont une confidente tâche d'arrêter les emportemens. L'arrivée de Jaſon qui ſurvient, n'y eſt pas même préparée. Ces délicateſſes n'étoient

* Horat. Ode III. l. I.

† Trad. du P. Sanadon. Horace, édit. de Paris, 1728.

pas du goût de Sénéque. L'entrevue de Jaſon & de Médée eſt pleine de beautés. Il y a même une adreſſe fort judicieuſe, & qu'Euripide n'a point employée, ou du moins ſi bien employée. C'eſt de rendre Jaſon excuſable, en ne le faiſant infidelle que pour ſauver ſes enfans. En effet, Acaſte menaçoit leurs jours autant que ceux de Jaſon. Il falloit leur trouver un appui, & il ne s'en préſentoit point d'autre que l'hymen de Créüſe qu'on lui offroit. Voilà un prétexte plauſible pour pallier une infidelité, & pour la faire enviſager comme néceſſaire. Auſſi Corneille a-t-il pris toute cette ſcène avec le même reſſort. Par ce moyen Jaſon y ſoutient aſſez bien ſon perſonnage; & Médée n'y perd rien de ſa dignité. Elle dit d'abord, comme dans Euripide :

Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez ?
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon père,
Appaiſer de mon ſang les mânes de mon frere ?
Irai-je en Theſſalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi...
Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur, que déloyale fille,
Ces titres glorieux plaiſoient à mes amours :
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours *.

Ces derniers vers ont encore plus de force dans Sénéque. « Je n'ai rien emporté dans ma fuite,

* P. Corneille, *Médée*, acte III. ſc. III.

» que les membres disperses de mon frère Absyrte » égorgé par mes mains. Je les ai même prodigués » pour toi. Je t'ai livré patrie, père, frère, honneur, » tout : voilà ma dot. Rends-moi ce que je t'ai » donné ».

Nil exul tuli
Nisi fratris artus : hoc quoque impendi tibi.
Tibi patria cessit, tibi pater, frater, pudor.
Hac dote nupsi. Redde fugienti sua.

Tels sont encore ceux-ci.

JASON.

» Objicere crimen quod potes tandem mihi ?

MEDEA.

» Quodcumque feci ».

MÉDÉE.

Oui je te les reproche, & de plus...

JASON.

Quels forfaits ?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits *.

Et les suivans,

JASON.

» Hinc res & illinc.

MEDEA.

» Est & his major metus
» Medea ».

JASON.

Il est aisé de fuir : mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asyle.

* P. Corneille, ibid.

Qui

Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera ſi je te veux punir *?

Enfin, il y a un trait de rage qui vaut ſon prix. Médée, contrainte de ſubir l'exil, redemande au moins ſes enfans. Jaſon ne peut ſe réſoudre à ſe priver d'un gage ſi précieux: & Médée dit,

« Sic gnatos amat,
» Bene eſt: tenetur; vulneri patuit locus ».

Il aime ſes enfans ce courage inflexible:
Son foible eſt découvert: par eux il eſt ſenſible,
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur †.

Jaſon parti, Médée fait le projet d'empoiſonner par ſes enchantemens la robe & le bandeau qu'elle deſtine à ſa rivale en préſent. Le chœur paroît témoin de tout cela, ou tout au moins d'une partie de la tragédie & du projet de Médée: ce que je remarque exprès pour faire voir que ¶ P. Corneille s'eſt mépris, quand il a dit que Médée ne prend point, à ce qu'il ſemble, ces réſolutions violentes en préſence du chœur. Il eſt pourtant véritable que l'intermède de cet acte & les ſuivans, ne roulent que ſur la colère & les menaces de

* P. Corneille, ibid.
† P. Corneille, ibid.
¶ P. Corneille, EXAMEN DE MÉDÉE.

cette princeſſe, & donnent lieu à de grandes morales, d'ailleurs aſſez inutiles, pour ne pas dire ennuyeuſes, ſur la fureur des femmes offenſées. La différence eſt bien ſenſible entre le chœur de Sénéque & celui d'Euripide. Dans ce dernier, le chœur eſt compoſé des amies de Médée; amies que ſon adreſſe & ſes malheurs lient de plus en plus à ſes intérêts. Elle peut donc leur faire part de ſes projets. Il n'en eſt pas ainſi chez Sénéque, où le chœur ſemble n'avoir nul rapport avec Médée, & n'être qu'un perſonnage poſtiche pour remplir les vuides des entr'actes. Auſſi le chœur, dès le premier acte, loin de plaindre Médée, célèbre par des chants le nouvel hymenée de Jaſon. Cette différence ſi marquée réſout pleinement les difficultés de Corneille.

ACTE IV.

Le quatrième acte eſt très-ſingulier par l'extravagance qui y règne d'un bout à l'autre, & par la beauté du projet ſi mal exécuté. Ce ſont deux ſcènes, l'une de la confidente, & l'autre de Médée. Celle-là vient annoncer que ſa maîtreſſe eſt occupée à des enchantemens magiques. Mais comment l'annonce-t-elle? Par la deſcription de quantité de ſerpens, d'inſectes, & de monſtres que Médée fait venir en un inſtant des deux bouts du monde. Enſuite elle décrit les herbes venimeuſes qu'elle emploie, ſans oublier, je penſe,

un seul de tous les pays où il en croît. Nous avons vu ailleurs ces sortes de descriptions géographiques. C'étoit le goût du siécle de Sénèque. Il a pris ici cette mauvaise fécondité d'un endroit d'Ovide qui fait précisément la même chose au septième livre des métamorphoses. C'est bien de l'érudition perdue:

Postquam evocavit omne serpentum genus
Congerit in unum frugis infaustæ mala;
Quæcunque generat invius saxis Eryx,
Quæ sert opertis hieme perpetua jugis
Sparsus cruore Caucasus Promethei;
Pharetraque pugnax Medus, aut Parthus levis;
Et quæ sagittas divites Arabes linunt:
Aut quos sub axe frigido succos legunt
Lucis Suevi nobiles Hercyniis.
Quodcunque tellus vere nidifico creat;
Aut rigida cum jam bruma discussit decus
Nemorum, & nivali cuncta constringit gelu.
Quodcunque gramen flore mortifero viret,
Diruptæve tortis succus in radicibus
Causas nocendi gignit, attrectat manu.
Æmonius illas contulit pestes Athos;
Has Pindus ingens; illa Pangæi jugis
Teneram cruenta falce deposuit comam:
Has aluit altum gurgitem Tigris premens;
Danubius illas: has per aventes plagas
Tepidis Hydaspes gemmifer currens aquis,
Nomenque terris qui dedit Bætis suis
Hesperia pulsans maria languenti vado, &c.

L. An. Seneca, MEDEA, act. IV.

Sublimis rapitur. Subjectaque Theſſala Tempe
Deſpicit, & Cretcis regionibus applicat angues:
Et quas Oſſa tulit, quas altus Pelion herbas,
Othryſque, Pinduſque, & Pindo major Olympus
Perſpicit: & * placita partim radice revellit,
Partim ſuccidit curvamine falcis aënæ.
Multa quoque Apidani placuerunt gramina campis,
Multa quoque Amphryſi: neque eras immunis, Enipeus:
Nec non Peneus, nec non Sperchcides undæ
Contribuere aliquid, juncoſaque littora Bœbes.
Carpſit & Euboïca vivax anthedone gramen;
Necdum mutato vulgatum corpore Glauci. &c.

Ovid. MÉTAM. l. 7.

Voilà les herbes cueillies pour rajeunir Æſon. Voici la compoſition des drogues, & la façon de la magie:

Interea validum poſito medicamen aëno
Fervet & exſultat, ſpumiſque tumentibus albet.
Illic Æmonia radices valle reſectas,
Seminaque & flores & ſuccos incoquit acres.
Adjicit extremo lapides Oriente petitos,
Et quas Oceani refluum mare lavit arenas.
Addit & exceptas luna pernocte pruinas,
Et ſtrigis infames, ipſis cum carnibus, alas,
Inque virum ſoliti vultus mutare ferinos
Ambigui profecta lupi. Nec defuit illis
Squamea Cinypheï tenuis membrana chelydri,
Vivaciſque jecur cervi; quibus inſuper addit
Ora †, caputque novem cornicis ſæcula paſſæ, &c.

Ovid. METAM. l. 7.

* Ne pourroit-on pas lire PLANTAS?
† Ne liroit-on pas mieux OVA?

On doit toutefois passer plus aisément cette érudition fréquente à Ovide, qui écrivoit de dessein formé un ouvrage dont le but étoit d'instruire & de plaire par des descriptions exactes & détaillées, qu'à Sénéque, qui ne devoit travailler que pour l'amusement & le plaisir des spectateurs. Le théâtre n'est point fait pour les détails historiques & géographiques.

Revenons à la confidente : en suivant toujours Ovide pour guide, elle représente Médée qui exprime le sang & le venin des serpens. Mais cela est peint d'une manière si hideuse, que la peinture fait plus d'horreur que de plaisir. « Je » l'entends, ajoute-t-elle. Ses chants font déjà trem- » bler tout l'univers ».

En effet, Médée vient achever ses charmes sur le théâtre. C'est moins un enchantement magique qu'un hurlement infernal. J'appelle ainsi cette longue tirade de vers ampoulés que Médée hurle plutôt, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle ne les récite. C'est la sibylle de la Pharsale, & pis encore, s'il est possible. Il est bien étonnant que Corneille ait dérobé quelque léger lambeau de cette effroyable guipure.

Vois comme ces serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obéir à mes clameurs funestes
Ont fait de ce don fatal vomi toutes leurs pestes.

L'amour à tous mes ſens ne fut jamais ſi doux,
Que ce triſte appareil à mon eſprit jaloux.
Ces herbes ne ſont pas d'une vertu commune:
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand les cheveux flottans, le bras & le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu *.

Corneille épargne au moins le détail géographique de pluſieurs climats:

Vois mille autres venins. Cette liqueur épaiſſe
Mêle du ſang de l'Hydre avec celui de Neſſe.
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Eſt celui qu'une harpie en fuyant laiſſa choir.
Par ce tiſon Althée aſſouvit ſa colère,
Trop pitoyable ſœur, & trop cruelle mère.
Ce feu tomba du ciel avecque Phaëton:
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges enſoufrées.
Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux.
Ce préſent déceptif a bu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.

Cet étalage, ou, s'il eſt permis d'uſer de ce terme, cette diſpenſation de pharmacie doit-elle faire grand plaiſir au ſpectateur? Ce n'eſt pas qu'il ne faille offrir de grands traits, & des choſes même au-deſſus de toute croyance; mais il faut un pinceau auſſi délicat & auſſi ſage que celui de

* P. Corneille, MÉDÉE, acte IV. ſc. I.

Virgile pour tracer des peintures de choſes horribles. En voici un exemple ſans ſortir beaucoup du ſujet de Médée :

Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare *,

(C'eſt Circé, autre magicienne).

Les Parques, Néméſis, Cerbère, Phlégéton
Et l'inflexible Hécate, & l'infâme Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante auſſi-tôt le conſume.
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour :
Les aſtres de la nuit interrompent leur courſe ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur ſource,
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſéjour.
Sa voix redoutable
Trouble les enfers :
Un bruit formidable
Gronde dans les airs :
Un voile effroyable
Couvre l'univers :
La terre tremblante
Frémit de terreur :
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune ſanglante
Recule d'horreur.
Dans le ſein de la mort ces noirs enchantemens,
Vont troubler le repos des ombres.
Les Mânes effrayés quittent leurs monumens,
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens,

* Rouſſ. CANTATE CIRCÉ.

Et les vents échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts! &c.

Combien plus sagement que Sénéque *, Virgile lui-même décrit-il les présages funestes de la mort de Didon, présages qui ont l'air lugubre des enchantemens de Médée! Le cœur en est touché, & non pas rebuté. Ces images entretiennent je ne sçais quelle horreur majestueuse, & non pas dégoûtante, comme celle qui naît des vers de Sénéque & de Corneille. Mais Corneille, c'est-à-dire, le plus grand poëte de nos jours, a été dupe de l'estime qu'on fait de la MÉDÉE latine, qui est en effet la plus belle des tragédies qu'on attribue à L. Sénéque.

Pour revenir à Médée, elle donne la robe & le bandeau à ses fils, avec ordre de les porter à Creüse. Mais tout cela n'est ni lié, ni préparé. Le chœur parle ici beaucoup moins, & plus sensément au sujet de la fureur de Médée.

ACTE V.

Un officier vient dire que les dons enchantés ont consumé le roi & la princesse, le père & la fille, & que de plus tout le palais est embrâsé, de sorte qu'on craint un incendie universel de la

* ÆNEID. l. IV, v. 450.

ville. A quoi le chœur répond qu'il faut apporter de l'eau pour l'éteindre : mais l'officier réplique aussi-tôt, que l'eau sert d'aliment à ce feu extraordinaire.

CHORUS.

Unda flammas opprimat.

NUNTIUS.

Alit unda flammas, &c.

Puérilité que j'observe pour faire voir que ces esprits naturellement guindés, tombent quelquefois par terre d'une manière pitoyable.

Ce qui suit est véritablement beau en plusieurs endroits. Médée, loin de fuir, dit que quand même elle seroit partie, elle reviendroit pour jouir de sa vengeance. Cette catastrophe lui tient lieu d'hymenée. Nuptias specto novas. Elle s'anime à mettre le comble à ces horreurs par le massacre de ses enfans. Ce qu'elle a fait n'est qu'un prélude.

Prolusit dolor
Per ista noster.

Elle n'ose pourtant s'avouer encore à elle-même ce qu'elle veut oser.

Nescio quid ferox
Decrevit animus intus, & nondum sibi
Audet fateri.

Elle sent les combats de la nature & de la passion.

Immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Creüſe me renvoie.
Ils viennent de ſa part, ils ne ſont plus à moi ;
Mais ils ſont innocens ! auſſi l'étoit mon frère.
Ils ſont trop criminels d'avoir Jaſon pour père *.

» Scelus eſt Jaſon genitor, & majus ſcelus
» Medea mater. Occidant, non ſunt mei.
» Pereant, mei ſunt.... Crimine & culpâ carent.
» Sunt innocentes fateor ; & frater fuit ».

En récompenſe il y a bien des ſentimens outrés, comme celui-ci. « Que n'ai-je, dit Médée, autant » d'enfans que Niobe. J'en ai trop peu pour aſſouvir » ma vengeance ». Sterilis in pœnas fui. « Au moins » en ai-je aſſez pour appaiſer les ombres d'un » père & d'un frère ». Elle croit voir des furies & l'ombre d'Abſyrte. « Laiſſe-moi, s'écrie-t-elle, » le ſoin de te venger. Cette main & ce poignard » le feront aſſez ſans toi ». Elle entend un bruit d'armes, elle monte ſur un balcon, & s'exhorte à maſſacrer ſes enfans en public. Ce ſeroit perdre ſa vengeance, que de le faire en ſecret. Il faut montrer à tout le peuple quel eſt le bras de Médée.

Non in occulto tibi eſt
Perdenda virtus. Approba populo manum.

C'eſt pécher directement contre le précepte d'Ho-

* Corneille, MÉDÉE, acte V. ſc. II.

race, qui défend de repréſenter Médée égorgeant ſes fils ſur la ſcène.

Nec pueros coram populo Medea trucidet *.

Jaſon court à la vengeance; & Médée parle ainſi ſans le voir. « J'ai retrouvé mon ſceptre, » mon frère, mon père, la toiſon & mon honneur » trahi. Dieux favorables! heureux jours! triomphe » précieux! (Elle tue un de ſes fils). Mon crime eſt » achevé : mais ma vengeance ne l'eſt pas ». Elle ranime ſa main. Mais elle ſe repent de ſon crime; puis elle s'en réjouit, & ſa joie s'accroît à la vue de Jaſon. « Il me manquoit, dit-elle, » de l'avoir pour ſpectateur ».

Deerat hoc unum mihi
Spectator ipſe. Nil adhuc factum reor.
Quidquid ſine ipſo fecimus ſceleris perit.

» Je n'ai rien fait encore. Hélas! le crime que je » viens d'épargner à ſes yeux, eſt perdu pour » moi ».

Voilà un raffinement de rage dont on ne ſçait que dire, tant il eſt extraordinaire. Corneille n'a oſé l'imiter. Mais Sénéque le porte encore plus loin. Médée montre d'un côté à ſon époux un de ſes fils déjà égorgé, & de l'autre le ſecond prêt à recevoir le coup dont elle le menace. Le

* Horat. Art. Poët. v. 185.

poignard eſt levé. Jaſon effrayé demande la mort pour lui, & grace du moins pour le ſeul fils qui lui reſte. Médée excite de plus en plus cette pitié paternelle, pour jouir du plaiſir barbare de tourmenter de plus en plus le cœur d'un père. « Je te veux frapper par l'endroit ſenſible, dit-elle. » Ne ſuis-je pas aſſez puni par la mort d'un fils, » répond Jaſon ? Non, reprend Médée. Si j'avois » pu me contenter d'en ſacrifier un, j'aurois épargné » l'un & l'autre. Deux fils ! c'eſt trop peu pour » ma fureur. De ce fer je ſonderai encore juſqu'à » mes entrailles ».

In matre ſi quod pignus etiamnum latet,
Scrutabor enſe viſcera, & ferro extraham.

Quelles idées ! quels traits ! on les admire en frémiſſant. Jaſon demande que tout au moins elle ſuſpende un peu ſa barbarie. Elle y conſent, mais c'eſt pour prolonger le ſupplice d'un père. « Jouis, » (ſe dit-elle à elle-même), jouis, Médée, d'une » lente vengeance. Ne hâte pas ton forfait : le » jour entier eſt à toi : mets tous les momens » à profit ».

Perfruere lento ſcelere ; ne propera, dolor :
Meus dies eſt ; tempore accepto utimur.

« Barbare, maſſacrez-moi, s'écrie Jaſon. Bon, » dit Médée, tu demandes grace : la voici ». (Elle

frappe son autre fils.) « O vengeance, voilà tout » ce que j'ai pu t'immoler! Lève les yeux, perfide » Jason; reconnois ton épouse à ces traits ». Elle s'enfuit aussi-tôt sur son char volant : & Jason termine la pièce par un vers des plus impies qui se fassent. « Va, parcours les espaces célestes, » & sers de garant à toute la terre, que là-haut » il n'est point de dieux ».

Testare nullos esse qua veheris deos.

Pensée divine, dit un critique. Certainement il n'y a rien de moins divin. Telle est une des plus belles tragédies latines parmi le peu qui nous en reste du même siècle. Personne ne fait difficulté de l'attribuer à L. Sénéque, au vrai Sénéque, c'est-à-dire, au philosophe, ou du moins au tragique. Quelques-uns même la préfèrent à celle d'Euripide. C'étoit beaucoup de les comparer l'une & l'autre.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE P. CORNEILLE.

ON en a déjà rendu compte en partie par l'analyse qu'on vient de voir. Il ne reste qu'à tracer le plan de Corneille, pour discerner d'un coup-d'œil ce qu'il a de conforme à celui d'Euripide ou de Sénéque, & de différent.

ACTE PREMIER.

C'est Pollux qui ouvre la scène. On suppose que cet Argonaute, depuis la conquête de la toison d'or, a été absent de la Grèce, & qu'il ignore ce qui s'est passé. Corneille avoue que c'est un personnage protatique, introduit seulement pour écouter la narration du sujet. C'est en effet presque tout son rôle. Il n'agit que très-peu dans la pièce, ou, pour mieux dire, point du tout. Jason lui raconte donc toutes ses aventures, & la nouvelle alliance qu'il va contracter en répudiant Médée. Ce récit n'est autre que celui d'Euripide avec l'heureuse supposition de Sénéque, qui rend Jason plus excusable, en le mettant dans la nécessité,

ou de quitter Médée, ou de voir ſes enfans en danger d'être accablés par de puiſſans états, Iolcos & Colchos qui veulent ſe venger, l'un de la toiſon enlevée, l'autre de la mort de Pélias.

Jaſon, preſſé par le deſir de revoir Creüſe qu'il aime, quitte aſſez bruſquement Pollux, parce qu'en effet ils n'ont plus rien à ſe dire, ni à apprendre au ſpectateur ; & comme il eſt bon de prévenir les cœurs en faveur de Creüſe, on la montre un moment dans une ſcène ; & elle diſparoît à la vue de Médée. C'eſt-là proprement que commence la tragédie. J'ai cité une partie de cette ſcène, qui eſt la première de Sénéque. Médée, dans un monologue, & enſuite dans un entretien avec ſa confidente Nérine, prend la réſolution de perdre Creüſe & Créon. Tout cet acte n'eſt donc que le premier du poëte latin, dont les morceaux ſont récités par divers acteurs ; au lieu que dans la tragédie latine, c'eſt un ſeul monologue de Médée.

ACTE II.

Médée revient déterminée à épargner Jaſon. Créon la preſſe de partir, & lui accorde un délai. Tout cela eſt encore de Sénéque. Mais l'épiſode d'Egée qu'on va voir eſt purement de Corneille.

* Il blâme Euripide d'avoir introduit ce per-

* P. Corneille, EXAMEN DE MÉDÉE.

ſonnage comme un paſſant néceſſaire ſeulement à tirer Médée d'intrigue. Il a raiſon : auſſi la ſcene d'Égée eſt-elle aſſez courte dans Euripide. Mais les deux choſes que P. Corneille trouve de plus à redire dans le poëte Grec, ne paroiſſent pas fondées. La première eſt qu'Égée étant dans la cour de Créon, ne parle point de le voir. Il en parle équivalemment, & aſſez pour laiſſer penſer que ce roi d'Athènes a déjà vû le roi de Corinthe en arrivant ; & que, comme étranger, il vient enſuite faire civilité à Médée qu'il ſçait être à Corinthe, ſans ſçavoir encore ſa dernière aventure. Ce qui le montre évidemment, c'eſt un endroit auquel Corneille ſemble n'avoir pas fait attention. Le voici : Égée proteſte à Médée qu'elle ſera bien reçue à Athènes ; mais il ajoute qu'il ne croit pas devoir l'emmener lui-même, de peur de donner quelque ombrage à ſes hôtes. Ce mot, HÔTES, indique nettement Créon. Égée l'a donc vu, ou le va voir. Il n'en falloit pas davantage pour le laiſſer deviner.

Quant au ſecond reproche de Corneille, c'eſt une pure ſubtilité. « Bien que le roi d'Athènes, » dit-il, promette à Médée de la recevoir, & » protéger à Athènes, il lui témoigne toutefois » qu'au ſortir de Corinthe, il va trouver Pithœus » à Trézene, pour conſulter avec lui ſur le ſens de » l'oracle qu'on venoit de lui rendre à Delphes.

» Ainſi

» Ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise » posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il » tarda manifestement quelque temps chez Pithœus, » où il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa » grosse de Thésée, & n'en partit point que sa » grossesse ne fût constante ».

Je réponds que le dessein d'aller à Trézène chercher le sens de l'oracle, précede la promesse faite à Médée. Cette princesse même approuve ce voyage. Elle se contente d'obtenir un asyle chez Égée, sans exiger sa présence. Or, une absence qui devoit être si courte, (à en juger par le seul projet), n'auroit pas laissé Médée en mauvaise posture à Athènes. Il est vrai que, par l'événement, Égée demeura quelque temps à Trézène, puisqu'il y accomplit, sans y penser, l'oracle de Delphes, qui lui défendoit en termes obscurs & fort indécens pour un oracle, le commerce qui donna lieu à la naissance de Thésée. Mais ce défaut ne doit pas être imputé à Euripide. Il prend Égée tel qu'il est dans le moment présent, c'est-à-dire, déterminé à retourner incessamment à Athènes, & flatté de l'espérance que lui donne Médée de faire réussir le desir qui l'avoit conduit à Delphes. Cela suffisoit à Euripide, sans qu'il dût s'embarrasser beaucoup, si en effet Égée tarderoit ou non à terminer son voyage, qui fut, après tout, assez court. Faute ou non, c'est une bagatelle

qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Corneille ne s'y est arrêté que pour faire valoir son épisode d'Égée, qu'il ne fait pas jouer beaucoup plus heureusement qu'Euripide. Au contraire, il rend ce vieux roi ridicule, en le faisant rival de Jason & amant de Creüse. Puis il le fait emprisonner, autre chose fort étrange, le tout pour donner occasion à Médée de le tirer des fers, afin que cette obligation engage le roi d'Athènes à donner une retraite à sa bienfaitrice, & même à l'épouser. Parlons plus juste : tout cet épisode n'est amené que pour remplir les actes vuides. Aussi n'a-t-il d'autre effet que de faire languir l'action principale, en reculant les scènes véritablement capables d'intéresser le spectateur. Mais la tragédie de Sénéque étoit trop courte, il falloit l'allonger. Égée est donc ici ce qu'est l'infante dans le Cid ; un allongement, un personnage plus ennuyeux qu'utile. Il ne m'appartient pas de faire le procès à Corneille. Il faut respecter jusqu'aux défauts des grands hommes. Je ne blâme que la fâcheuse nécessité qu'on s'est imposée d'épisoder presque toutes les tragédies. On veut faire cinq actes dont la représentation puisse occuper deux ou trois heures. La matière manque, ou paroît manquer : on en cherche une étrangère qu'on lie, comme on peut, au véritable sujet. On convient bien que cet alliage gâte souvent l'or pur ; mais

c'eſt, dit-on, un mal néceſſaire. Comment donc ont fait les Grecs pour l'éviter ?

Retournons à Égée. On a ſuppoſé qu'il aimoit Creüſe. Mais la princeſſe, d'accord avec ſon père, ſe détermine à congédier cet amant ſuranné. Creüſe le fait civilement, dit-elle, mais en effet aſſez leſtement, de façon qu'Égée, qui ſe voit joué, projette d'enlever Creüſe.

ACTE III.

Les deux premières ſcènes du troiſième acte, à ſçavoir de Nérine ſeule & de Jaſon avec elle, diſent peu de choſe, & ſont faites pour ménager l'entrevue de Jaſon & de Médée. C'eſt la ſcène qu'on a déjà vue dans Sénéque. L'une & l'autre eſt belle ; mais l'une & l'autre a un défaut conſidérable. C'eſt que Médée y paſſe ſans intervalle des reproches amers & de la rage la plus violente, à un amour feint dont Jaſon eſt la dupe. Si Jaſon paroît un peu trop crédule chez Euripide, où pourtant la feinte de Médée eſt ſi artificieuſement préparée par un ſecond tête-à-tête, combien plus doit-il le paroître ici, puiſque le paſſage de la violence à la douceur y eſt ſi ſubit ? Jaſon d'ailleurs ayant perdu ſon ancienne tendreſſe pour Médée, on ne peut pas dire pour le juſtifier,

> . . . . L'on eſt aiſément dupé par ce qu'on aime,
> Et l'amour propre engage à ſe tromper ſoi-même *.

* Molière, l'Imposr. acte IV. ſc. III.

La scène suivante qui finit l'acte, est un entretien de Médée avec sa confidente, fondé sur une vraie enfance de Créüse. Corneille n'a pas voulu donner à Médée le dessein d'envoyer elle-même des présens à la nouvelle épouse, en reconnoissance de ce qu'elle a obtenu la grace des enfans de Jason. Il a feint que Créüse meurt d'envie d'avoir la robe de Médée, (envie de jeune femme), & qu'elle prie Jason de la lui procurer à quelque prix que ce puisse être. Ce trait assurément n'est pas digne du grand Corneille. C'est pourtant sur cela que roule une partie du dénouement. Ainsi Virgile a-t-il manqué le sien par l'équivoque risible des tables que doivent manger les Troyens, suivant l'oracle d'une Harpie. L'envie puérile de Créüse, & le desir qu'a son amant de le satisfaire, occupent deux ou trois scènes un peu comiques, soit dans cet acte, soit dans les précédens.

ACTE IV.

Médée saisit donc cette occasion pour se venger: & c'est à ce sujet que se fait la scène des enchantemens dont j'ai parlé ci-dessus. Comme cette scène, qui fait le quatrième acte de la tragédie latine, étoit trop courte pour remplir le même acte de la tragédie françoise, l'on y fait éclore l'effet des menaces d'Egée; & l'on vient raconter

à Médée comment ce prince a penſé enlever Creüſe. Nérine veut achever ſon récit, & dire comment la princeſſe a été ſauvée ; mais Médée l'interrompt par ce vers ſi bien placé :

Je devine la fin ; mon traître l'a ſauvée.

Jaſon en effet a volé au ſecours de ſon amante avec Pollux, & l'a tirée des mains d'Egée, qui s'eſt trouvé lui-même enveloppé. Corneille fait obſerver cette ingénieuſe interruption de Médée. C'eſt un artifice véritablement délicat & dans les mœurs. Médée avoit l'eſprit trop agité pour entendre un détail inutile. Elle ordonne à Nérine de faire porter ſur le champ la robe empoiſonnée à Creüſe, par les jeunes princes, fils de Jaſon.

La ſeconde ſcène eſt un vain combat de complimens entre Créon & Pollux, pour montrer que ce dernier perſonnage n'a pas été tout-à-fait oiſif, puiſqu'il a combattu. Il donne même de juſtes défiances à Créon dans la ſcène ſuivante, au ſujet du préſent de Médée.

J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis,

Dit-il après Virgile.

Timeo Danaos & dona ferentes *.

* Æneid. l. II. v. 49.

Créon a de la peine à en prendre ombrage ; ce qui eſt étonnant après les frayeurs qu'il a marquées à la vue de Médée.

Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.

Il conſent toutefois à faire un eſſai de la robe ſur une femme condamnée à mort : épreuve inutile ; Médée y avoit pourvu. Le poiſon, comme s'il eût eu l'art de diſcerner, étoit fait pour nuire à Créon & à Creüſe, & pour épargner tout autre qu'eux.

On paſſe de ces deux ſcènes à la priſon d'Égée, qui débite des ſtances beaucoup moins intéreſſantes que celles de Polieucte ou de Rodrigue. Corneille a tâché en vain de juſtifier ces changemens de lieu qui ſont aſſez fréquens dans ſa MÉDÉE. La prétendue place publique d'Euripide & de Sénéque le bleſſoit trop. Mais ces changemens de place choquent-ils moins ? Certainement le ſpectateur a moins de peine à oublier que le lieu où on le fixe eſt trop expoſé à la vue des paſſans, qu'à faire tant d'allées & de venues pour ſuivre les acteurs, ſans changer lui-même de lieu.

Médée vient enfin avec ſa baguette magique briſer la priſon ; elle fait tomber les fers d'Égée ; & celui-ci part ſans bruit, après avoir offert ſon trône & ſa main à ſa libératrice.

ACTE V.

Un officier ſort du palais pour avertir promptement Jaſon du funeſte effet de la robe. Médée, d'un coup de baguette, l'arrête tout court. Puis ayant ſçu la cauſe de ſon voyage, elle lui rend par un autre coup la liberté de marcher. Voilà bien de la magie. Euripide n'a-t-il pas mieux fait d'en prodiguer moins?

Médée enſuite ſe détermine au meurtre de ſes deux fils, comme chez Sénéque, & s'en va. Puis le vuide de ce dernier acte, eſt rempli par Créon & Creüſe, qui paroiſſent ſur la ſcène, dévorés par un feu, (inviſible, à la vérité, mais inſupportable). Leur ſituation eſt plus affreuſe que touchante. Créon ſe frappe à la fin d'un poignard pour laiſſer le champ libre à Jaſon. C'eſt une adreſſe du poëte. Il a ſenti qu'une ſituation bien tragique, languit d'ordinaire quand il y a plus de deux interlocuteurs. C'eſt pour cela qu'il ſe ſçait gré d'avoir écarté pour quelque temps Jaſon, qui, par politeſſe, remenoit Pollux hors de Corinthe, parce qu'on n'avoit plus affaire de ce dernier acteur.

Jaſon reparoît enfin, & ſa ſcène eſt frappante par la ſituation où il ſe trouve entre un beau-père mort, & une épouſe mourante, ſans qu'il puiſſe la ſoulager. Les adieux mutuels ſont bien

touchés. Mais Creüſe morte, la fureur qui ſaiſit Jaſon n'eſt guères dans la nature. Non content de vouloir livrer Médée aux plus rudes ſupplices dans une tirade fougueuſe, (il étoit queſtion d'agir, & non pas de déclamer), il va juſqu'à délibérer s'il n'immolera pas ſes propres enfans, parce qu'ils ont porté le don fatal, & parce qu'ils ſont fils de Médée. C'eſt à Médée ſeule qu'il falloit réſerver une pareille fureur, comme l'on fait Euripide & Sénéque. Un père ne s'emporte point juſqu'à tuer ſes enfans pour ſe venger de ſa femme. Il eſt vrai que Jaſon ne fait que délibérer, & cela dans l'excès de ſon déſeſpoir. Mais cette penſée fait horreur dans un prince qu'on voudroit plaindre. De plus, il arrive au palais: il voit Médée ſur le balcon, & de-là ſur le char volant: il l'accable d'invectives. Elle a tué ſes enfans, & ſe félicite d'avoir prévenu Jaſon. A cela Jaſon ne répond rien. Il ſemble qu'il ait oublié qu'il eſt père, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt amant. Il ne dit pas un mot de ſes fils; il ne ſonge qu'à Creüſe; & dans l'impuiſſance où il ſe voit de la venger ſur Médée, il la venge ſur lui-même & ſe tue.

Je ſçais bien que Médée n'eſt pas la meilleure pièce de P. Corneille. Il a bien ſenti lui-même que le ſtyle en étoit inégal; & même il a remarqué *

* P. Corneille, EXAMEN DE MÉDÉE.

que depuis cette tragédie, il a acquis assez de force pour ne paroître pas fort au-dessous de l'enthousiasme de ceux qu'il a imités ; par exemple, dans Pompée : ce qui est très-vrai, & la postérité lui rendra toujours cette justice. Il seroit seulement à souhaiter qu'il n'eût pas quelquefois porté l'imitation de Sénéque & de Lucain, jusqu'à épouser leurs défauts. Après tout, cela ne diminue en rien la gloire d'un si grand génie, qui a toujours enchéri sur ses modèles. Aussi n'ai-je rapproché sa tragédie de celles des Grecs, que parce que c'est une de celles qu'on peut comparer aux anciennes par rapport au sujet. Si l'on avoit égard à tout, le grand Corneille pourroit soutenir une comparaison plus étendue à l'avantage de notre siècle & au sien.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE LODOVICO DOLCÉ.

J'EN dirai peu de choſe, parce qu'elle eſt preſque la même que celle d'Euripide. C'eſt préciſément le même goût de traduction que ſon IPHIGENIE dont nous avons parlé [1]. Dolcé n'a ajouté à ſon original que des ornemens peu conſidérables, pour remplir davantage quelques actes. Il a même gâté un morceau, loin de l'embellir. C'eſt une ſcène du premier acte, où Médée eſt ſuppoſée derrière le théâtre, dans le poëte Grec. L'Italien a cru mieux faire en introduiſant Médée ſur la ſcène; & il a perdu une belle ſuſpenſion qui ſurprend, pour une déclamation qui languit. Il a encore jugé à propos de faire parler ſur le théâtre les petits enfans de Médée, comme il a fait à l'égard du petit Oreſte dans IPHIGÉNIE : choſe inouie chez les anciens. Les enfans n'étoient introduits que pour augmenter l'impreſſion de la pitié, & leur bégayement ne paroiſſoit pas digne de la majeſté du théâtre tragique [2]. Dans Euripide, les enfans

[1] Tome VII.

[2] MÉDÉE, ANDROMAQUE, ALCESTE, LES SUPPLIANTES, ſont les ſeules tragédies d'Euripide & de tout le théâtre Grec que nous connoiſſons, où des enfans parlent & jouent un rôle.

ne disent que très-peu de vers derrière le théâtre, lorsque Médée les poursuit à coups d'épée.

Toutefois Dolcé, ainsi que les autres poëtes Italiens, imitateurs des Grecs, en a bien rendu le pathétique & même la simplicité sans concetti, sans antithèses, sans vaine parure. Heureux si au lieu de s'en tenir si exactement à l'économie grecque, il eût osé donner à l'Italie l'exemple de hardiesse que nos poëtes ont donné à la France, en s'écartant un peu des mœurs grecques, sans sortir de leur goût :

Vestigia Græca
Ausi deserere *.

J'ai vu encore de Dolcé deux autres tragédies, l'une intitulée PROGNE, l'autre THYESTE. Elles sont de la même manière, c'est-à-dire, modelées sur l'arrangement & le goût des poëtes Grecs, sans atteindre à leur souveraine beauté. Le THYESTE est une traduction de Sénéque. Dolcé y a manqué ce beau mot qui fait un dénouement admirable dans le poëte Latin. Atrée, après le festin qui fit reculer le soleil, présente à Thyeste une coupe. Thyeste demande à voir ses enfans ; & son frère lui montrant les restes de ces infortunées victimes qu'il lui a servies dans le repas, dit ces horribles paroles :

ATREUS.
Gnatos ecquid agnoscis tuos ?

* Horat. de ART. POET.

A quoi Thyeſte répond :

Agnoſco fratrem.

* Ce qu'un de nos poëtes a traduit heureuſement de cette manière :

ATRÉE.

Reconnois-tu ce ſang ?

THYESTE.

Je reconnois mon frère.

Dolcé n'a pas ſenti la vivacité & le ſublime de cette penſée, quand il a cru la traduire en s'exprimant ainſi :

ATREO.

Conoſci queſte teſte e queſte mani ?
Queſti ſon tuoi figliuoli : ora gli abbraccia.
Chè queſto è Filiſten : queſti ſon gli altri.

THYESTE.

Oime, come conſenti
Terra crudel, di ſoſtener ancora
Tanta ſceleritade, &c.

Ce Lodovico Dolcé a fait quantité d'autres pièces toutes tirées des Grecs ou des Latins, ou plutôt traduites pour la plupart. C'eſt un des Héros du théâtre Italien.

* ATRÉE de M. Crébillon.

ANALYSE

DE QUELQUES AUTRES TRAGÉDIES,

PUBLIÉES SOUS

LE TITRE DE MÉDÉE.

Mon dessein est de réunir dans cet article un extrait suivi de trois tragédies, & une notice de quelques autres publiées sous le même titre. Quoique je présente ces extraits sous mon nom, ils sont en partie l'ouvrage d'une jeune personne qui a bien voulu m'en faire part, mais ne m'a point permis de la désigner [1].

Chez les anciens, il paroît qu'avant Euripide, les Grecs n'avoient pas mis ce sujet au théâtre. Après lui, le poëte Néophron le traita de nouveau. Il vivoit au temps d'Alexandre le grand, qui le fit périr à cause de son attachement pour Callisthène. Voici la traduction du fragment de sa MÉDÉE, que Stobée nous a conservé. La situation paroît tout-à-fait semblable à celle de la

[1] Il semble que les femmes soient nées pour ce genre d'écrire où il faut saisir des nuances, & faire des comparaisons délicates; elles ne peuvent manquer d'y réussir, lorsqu'elles joignent aux dons de la nature, le goût de l'étude & l'habitude de la réflexion.

MÉDÉE d'Euripide, à la fin de la seconde scène du cinquième acte.

« Barbare! que vas-tu faire? Réfléchis, avant que » ta main s'égare, & que tu changes l'amour en » haine. Malheureuse! où t'entraîne une passion » funeste? Calme cette fureur dont s'irritent les » dieux .... Et pourquoi donc ces larmes dans » cette affreuse solitude, abandonnée de ceux qui » te doivent du secours? Après de tels outrages, » me laisserai-je aller aux mouvemens d'une lâche » tendresse? O mon courage! tu ne te trahiras pas » toi-même .... C'en est fait: mes enfans, fuyez » loin de mes yeux: mon cœur altier se livre à » la rage sanguinaire. O mon bras! pour quel coup » vas-tu t'armer? .... O malheureuse! ô crime! » Ainsi je vais détruire en un instant les doux fruits » de mes soins & de mes longues inquiétudes »!

Chez les Latins, Ennius, Ovide, & Sénéque, (ou du moins l'auteur connu sous ce nom), ont composé des tragédies sur le même sujet.

Quoiqu'il ne reste qu'un vers de celle d'Ovide [1], on peut conjecturer qu'il n'avoit pas imité entièrement Euripide, car on ne sçauroit où placer ce vers dans le plan du poëte Grec. Il paroît, au contraire, par les fragmens d'Ennius, que sa pièce étoit presqu'une traduction de celle d'Euripide. L'analyse du P. Brumoy nous dispense de parler de Sénéque.

[1] Cité par le P. Brumoy.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE LONGEPIERRE.

ACTE PREMIER.

LA ſcène eſt à Corinthe, dans le palais de Créon, lieu vague & mal défini, où les acteurs arrivent ſans qu'on voie pourquoi ils ſe trouvent ſans ceſſe réunis dans cet appartement particulier du palais. L'expoſition eſt lente & laborieuſe. Jaſon explique à un confident toutes les raiſons qui s'offrent à ſon eſprit pour juſtifier l'amour qui l'enflamme pour Creüſe : il fait connoître dans cet entretien les circonſtances de ſa retraite à Corinthe, & les pourſuites du fils de Pélias. Le confident lui retrace les droits & la puiſſance de Médée ; mais Creüſe paroît, & Jaſon ne ſonge qu'à ſon amour. Créon vient interrompre un ſi doux entretien : il a de juſtes ſujets d'alarmes. Acaſte redemande Médée ; il exige du moins qu'on la proſcrive, ce n'eſt qu'à cette condition qu'il épargnera Corinthe. En vain Jaſon intercède pour l'épouſe qu'il eſt prêt à quitter. Le roi lui déclare que l'exil de Médée eſt néceſſaire ; qu'il le doit à ſes

ſujets & à lui-même, & que Jaſon doit à ſa gloire de ſéparer ſon ſort de celui d'une femme criminelle :

Juſtifiez ainſi l'appui que je vous donne.
Poſſédez à ce prix ma fille & ma couronne.

Jaſon ſe rend, & ſe borne à demander pour Médée des égards & des ſecours que le roi n'héſite pas de lui promettre.

ACTE II.

La vengeance de Médée eſt, ſans contredit, le ſujet que l'auteur s'eſt propoſé de traiter. Mais juſqu'ici il n'en eſt point queſtion : le caractère de la reine de Colchos n'a point encore été annoncé par ces traits vigoureux & fortement prononcés, qu'on remarque dans la tragédie d'Euripide. Le confident de Jaſon a exagéré la puiſſance ſurnaturelle de Médée. Créon a rappelé ſes anciens forfaits. Mais cette Médée altière & implacable, qui doit occuper dès cet inſtant toute l'attention des ſpectateurs, leur eſt encore étrangère. Elle paroît, & dès les premiers mots qu'elle prononce, on peut aiſément la connoître :

Où ſuis-je, malheureuſe ? où porté-je mes pas ?
Qu'ai-je vu ? qu'ai-je ouï ? je ne me connois pas.
Furieuſe, je cours, & doute ſi je veille.

Elle

Elle vient d'apprendre qu'elle eſt trahie :

. . . . Dieux juſtes, dieux vengeurs !
De la foi conjugale auguſtes protecteurs,
Garants de ſes ſermens, témoins de ſes parjures,
Puniſſez ſon forfait, & vengez nos injures.
Toi, ſur-tout, ô ſoleil ! . . . . .
Retourne ſur tes pas, & dans l'obſcurité
Plonge tout l'univers. . . . . .
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire,
En poudre dans ces lieux je ſçaurai tout réduire ;
Je tomberai ſur l'iſthme avec ton char brûlant,
J'abîmerai Corinthe & ſon peuple inſolent.
J'écraſerai ſes tois ; & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe ſépare.

Enfin elle ſe réſout à recourir à ſon art, c'eſt-à-dire, à la magie & aux poiſons. Tandis qu'elle explique ſes projets à ſa confidente, Créon vient lui prononcer ſon arrêt : elle l'écoute avec un mépris inſultant ; &, pour en montrer l'injuſtice, elle rappelle les ſervices éclatans qu'elle a rendus à la Grèce. Qu'eût été ſans elle ce Jaſon ſi fameux ? Qu'auroient fait avec lui tous les guerriers qui l'accompagnèrent dans la Colchide ?

J'ai ſauvé ces héros que vous vantez ſans ceſſe,
Le plus pur ſang des dieux & la fleur de la Grèce,
. . . . . .
J'empêchai leur trépas, je les couvris de gloire,
Je leur ſacrifiai remords, crainte, pudeur,
Mon père, mon pays, ma gloire, mon bonheur.

Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense,
. . . . . .
Pour les avoir sauvés je ne demande rien :
Je vous les laisse tous, mais laissez-moi mon bien.

Ces vers, que nous rapprochons, sont coupés par une description brillante, mais un peu déplacée, des monstres de la toison d'or.

Créon joue un fort petit rôle dans cette scène, & finit par déclarer à Médée que le soleil qui va suivre, ne doit pas la retrouver à Corinthe. Il lui accorde ainsi, de lui-même & sans songer à quoi il s'expose, cette journée que dans les autres MÉDÉES, l'épouse de Jason n'obtient qu'avec peine, & après l'avoir long-temps sollicitée. Médée restée seule, se résout à quitter Corinthe ; mais, dit-elle :

Je lancerai la foudre avant que de partir.

Jason s'avance, & vient, on ne sçait pourquoi, s'offrir aux justes reproches de Médée. Elle lui peint avec force ses torts envers une épouse innocente, & l'abandon où il l'a livrée :

Reverrai-je Colchos ! irai-je en Thessalie
Implorer les bontés des filles de Pélie ?
Irai-je sur le Phase, où mon père irrité
Réserve un juste prix à mon impiété ?
Hélas ! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelqu'asyle en Europe, en Asie ?

Jason, sans s'arrêter à lui donner des raisons de sa perfidie, lui dit, en un mot, que

Les bontés de Créüse & les bienfaits du roi

l'empêchent de se refuser à leur alliance. Médée, bien justement outrée de ce langage, lui demande ce qu'ils ont fait pour lui, qui puisse balancer ses droits :

Ta vie est un tissu des bienfaits de Médée.

Elle change cependant de langage, & prend le ton le plus tendre pour engager son époux à lui rester fidelle; elle le conjure, au nom de ses enfans, de ne point trahir leur mère; elle lui peint les maux auxquels son exil va les exposer. Ici Jason l'arrête ; il lui déclare qu'il ne veut pas se séparer de ses fils. A ces mots, Médée furieuse s'écrie :

Tu m'ôtes mes enfans ! tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah ! je t'en punirai, j'en jure ma douleur :
Tremble, ingrat, c'en est fait, ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

Mais Jason n'est point intimidé de ses menaces, & se flatte que Médée lui rendra justice, en le connoissant mieux. C'est avoir bien de la confiance. Il sçavoit quel étoit le pouvoir, l'amour, la fureur de Médée ; & il ne pouvoit point se dissimuler

ſes propres torts envers elle. Devoit-il eſpérer le pardon, ou mépriſer la vengeance? L'auteur répondroit apparemment qu'il ne penſoit qu'à Creüſe, & que l'amour eſt aveugle.

ACTE III.

L'acte s'ouvre par un entretien entre les deux amans. Creüſe ne quitte Jaſon que pour aller implorer Vénus. Le prince, reſté ſeul, témoigne quelques remords : il frémit à l'aſpect de Médée, qui arrive en cet inſtant ſur la ſcène : il veut fuir, elle l'arrête, lui parle avec douceur & tendreſſe, & le ſupplie de lui laiſſer ſes fils pour la conſoler dans ſa miſère : elle eſſuie un nouveau refus. Qu'eût-elle fait ſi Jaſon lui eût accordé ſa demande? Sa vengeance paroît déterminée par ce refus. Le regret d'être ſéparée de ſes enfans, peut il égarer à ce point le cœur d'une mère? Quoi qu'il en ſoit, Jaſon refuſe; Médée diſſimule : elle recommande ſes enfans à la tendreſſe de leur père, & fait ſes adieux à ſon époux, du ton le plus doux & le plus affectueux. Jaſon, qui devroit mieux la connoître, ſe perſuade trop aiſément que Médée, qu'il vient de voir violente & furieuſe, eſt devenue tout-à-coup tendre & ſoumiſe : il aſſure que le temps ne l'effacera jamais de ſon ſouvenir. Il ſort.

Médée, plus terrible encore par la contrainte qu'elle s'eſt faite, ſe prépare à invoquer les divinités

infernales. Elle décrit à sa confidente une robe que sa mère reçut jadis du Soleil, comme un présent nuptial. Cet astre brillant s'est plû lui même à l'embellir,

Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumiere à l'or de ses rayons.

Elle va empoisonner cette robe, & l'envoyer à Creüse. Elle se sent déjà en proie aux fureurs infernales, & sort en s'écriant :

Terribles dieux du Styx, je marche sur vos pas,
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

ACTE IV.

Médée, qui n'est sortie que pour empoisonner la robe, revient achever son charme sur le théâtre.

Cette scène, dont le fond est une imitation de Sénéque, n'est pas chargée, comme celle de l'auteur Latin, de détails absurdes ou révoltans : Médée y conserve une dignité dans sa fureur qui l'éleve au-dessus du caractère d'une simple magicienne, & semble annoncer une inspiration divine.

Déjà ses vœux sont exaucés ; Médée sera vengée. Elle voit Sisyphe : il pleure, s'écrie-t-elle, il pleure sa disgrace, il gémit des maux que sa postérité va souffrir :

Son desespoir commence à soulager le mien.

Un père, un frère s'offrent tour-à-tour à ſes regards; ils font naître en ſon cœur mille ſentimens douloureux. Bientôt tout diſparoît. Le charme a réuſſi. Médée ordonne à ſa confidente d'apporter la robe fatale. Cette robe, annoncée avec tant d'éclat, & décrite en vers ſi riches & ſi pompeux, ne devoit point, à ce qu'il paroît, être miſe ſous les yeux du ſpectateur: c'eſt le forcer d'oublier les traits d'un pinceau brillant, pour ne voir qu'une toile inanimée. L'objet eſt bien petit, ſans doute; mais rien ne doit être négligé, lorſqu'il s'agit de faire illuſion. On voit donc apporter cette robe éclatante, & au même inſtant la confidente, par l'ordre de Médée, amène auprès d'elle ſes deux fils, qui ſe jettent dans les bras de leur mère. Elle leur adreſſe de touchans diſcours. Le poëte emploie ici quelques traits de la MÉDÉE d'Euripide. Mais quoique la ſituation ſoit la même, l'impreſſion eſt moins forte, parce qu'elle eſt moins préparée; le ſpectateur n'a pas prévu de loin les ſiniſtres projets de Médée. Ce n'eſt qu'à la fin de cette ſcène qu'elle les laiſſe entrevoir, ou plutôt ce n'eſt qu'en cet inſtant qu'elle les forme, & que, sûre d'être vengée de Créon, elle invente un moyen nouveau, digne d'une ame atroce & implacable, pour punir un perfide époux.

Les enfans ont offert la robe à Creüſe, qui

l'a acceptée, & s'en eſt parée ſur le champ. Ils viennent l'annoncer à leur mère. Médée les revoie avec une profonde triſteſſe. L'orgueil & l'amour maternel combattent dans ſon cœur; elle ſe peint leur abaiſſement, leur miſère, leur eſclavage,

Pour les fils du ſoleil quel indigne partage!
Quel coup!... mon amour meurt & ſe transforme en rage.

Elle prend un poignard, il lui tombe des mains: elle ſe reproche ſa foibleſſe. Tout ce morceau eſt une imitation d'Euripide:

O ma lente douleur! ô mon foible courage!
. . . . . .
Couronnons ma vengeance & bornons leur malheur.
Que dis-tu, miſérable! & que veut ta fureur?
Non, pour finir leurs maux il n'eſt plus d'autre voie,
Un moment de douleur va me combler de joie.
Frappons, frappons....
.... Je frémis. Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les armes.
O mon ſang! ô mes fils!....
Infortunés auteurs de ma douleur amère,
Approchez, mes enfans, embraſſez votre mère.
Empreſſez-vous encor d'obéir à mes loix;
Et baiſez moi du moins pour la dernière fois.....
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble & redouble ma peine.

C'eſt alors que, reſtée ſeule avec elle-même, elle s'anime par la penſée que Jaſon immolera

ſes enfans à une marâtre, ſi elle ne les prévient.... Leur père moins timide,

Pour venger tes tyrans leur percera le flanc.
. . . . . .
Ils n'adouciront point ma fuite & mes alarmes;
S'attachant à leur mère, & tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon ſein, on va les détacher:
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur père:
Qu'ils meurent. Auſſi bien ils ſont morts pour leur mère.

ACTE V.

Créon eſt mort, Creüſe eſt mourante. Ils ſont l'un & l'autre victimes de l'artifice de Médée: le peuple irrité, veut punir l'auteur d'un tel attentat. Médée refuſe de ſe dérober à ſa colère. Elle veut jouir de ſon triomphe:

Rentrons, dit-elle, & perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour & combions ma vengeance.

Creüſe arrive ſur la ſcène pour mourir dans les bras de Jaſon. Médée paroît ſur ſon char; d'un coup de baguette, elle rend Jaſon immobile; elle lui adreſſe des diſcours outrageans & pleins d'une ſanglante ironie; lui déclare le parricide qu'elle vient de commettre, & s'élève dans les airs, en s'écriant:

Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

Jaſon ſe perce de ſon épée.

Le tableau qu'offre cette ſcène, ne fait point

un heureux effet. Retenu par une puiſſance inviſible & merveilleuſe, que le ſpectateur ne peut croire réelle, Jaſon ſe répand en injures contre Médée, & a l'air de n'oſer s'approcher d'elle. Le char & les dragons qui le traînent, offrent l'image d'un jeu puérile qui diſtrait l'attention d'une manière d'autant plus déſagréable, que Médée montre ces fidelles dragons, & leur adreſſe, pour ainſi dire, la parole, en louant leur zèle & leur reconnoiſſance. C'eſt une maladreſſe difficile à juſtifier. En général, il y en a beaucoup à prétendre imiter ſur de très-petits théâtres, les effets qu'on pouvoit produire ſur les vaſtes théâtres des Grecs ou des Romains.

Il eſt encore plus fâcheux de voir les tragiques François préferer ſi ſouvent le clinquant de Sénéque à l'or d'Euripide. La magie, que le poëte Grec a eu ſoin de tenir à l'écart & de laiſſer à peine entrevoir dans un ſombre lointain, devroit être proſcrite ſans réſerve, & reſpecter la ſcène qu'elle déshonore. Quel objet plus puérile que celui d'exciter une puérile frayeur, & quel moyen plus groſſier de produire un foible intérêt? Le reſſort des paſſions humaines eſt-il donc inſuffiſant pour remuer des cœurs ſenſibles? & au milieu d'une nation polie, faut-il rappeler la barbarie des premiers âges[1]? D'ailleurs ce moyen même eſt

[1] Dans tout ceci je ne parle point de l'opéra, où le merveilleux de

ici ſuperflu ; quoique Médée diſe à Hécate que, ſans elle, ſes poiſons manqueroient de vertu, il n'en eſt pas moins certain qu'il ſuffiſoit du poiſon pour la vraiſemblance théâtrale. On trouve même l'invocation peu proportionnée à l'effet qu'elle produit. A la voix de l'enchantereſſe, on croiroit l'enfer dépeuplé : toutes les divinités infernales, ſans même en excepter Cerbère, paroiſſent ſoumiſes à ſes loix. Quel ſervice en attend-t-elle ? Va-t-elle faire éclater la foudre, troubler l'univers, confondre les élémens ? Tous ſes vœux ſe réduiſent à augmenter l'activité d'un poiſon déjà imbu de mille ſucs empeſtés. Il eſt vrai qu'elle veut encore que ce venin, par une bien merveilleuſe propriété, n'agiſſe que ſur deux perſonnes. Mais cette ſuppoſition choquante & bizarre n'étoit pas néceſſaire, & Euripide l'a évitée.

Plus on médite les poëtes Grecs, plus on demeure frappé de la ſageſſe & de la grandeur de leurs compoſitions. C'eſt ſur-tout en les oppoſant aux poëtes modernes, que ces qualités ſe font ſentir. Il eſt vrai que Longepierre n'eſt pas Racine, & ne peut pas, comme lui, être jugé à la rigueur. Abrégeons donc ces réflexions, & contentons-nous d'obſerver que le défaut & le mérite de ſa MÉDÉE, eſt que

tout genre peut être admis pour favoriſer les effets de la muſique & du ſpectacle.

tous les perſonnages y ſont ſacrifiés à un ſeul.

Il ſemble, en particulier, que l'auteur, frappé des difficultés qu'offroit celui de Jaſon, n'ait pas même tenté de les vaincre. L'amour, loin d'excuſer ce héros, ne ſert qu'à le rendre plus méprisable. Chez Euripide, il ne paroît au dénouement que parce qu'il veut ſauver ſes fils. Médée a bien ſçu trouver l'endroit ſenſible de ſon cœur. Ici, ſon amante lui fait oublier qu'il eſt père, juſqu'à l'inſtant où Médée vient le lui rappeler par un coup bien cruel, mais auquel on ne s'attend pas à le trouver fort ſenſible.

Créon manque de caractère. Creüſe n'a point des charmes capables d'excuſer la perfidie de Jaſon. Ce défaut étoit peut-être inévitable; en ce cas il falloit ſupprimer un perſonnage qui ne fourniſſoit que quelques ſcènes languiſſantes, & qu'on ne pouvoit rendre aimable qu'en laiſſant à l'imagination du ſpectateur, le ſoin de l'embellir. Mais le caractère de Médée a de la force & de la vérité; il excite l'attention, il étonne, il eſt grand & terrible. Auſſi toutes les fois qu'une actrice diſtinguée a rempli ce rôle, la pièce a reçu des applaudiſſemens.

Elle excite rarement la pitié; elle occupe plus qu'elle n'émeut; mais on y trouve de beaux vers, un caractère, du mouvement, des ſituations, des tableaux; & comme elle a été remiſe

au théâtre avec ſuccès à diverſes époques, il eſt probable qu'elle s'y ſoutiendra long-temps. On peut regretter que l'auteur, qui avoit ſaiſi fortement le caractère de Médée, n'ait pas, à l'exemple du poëte Grec, préparé de loin le parricide; qu'il ait attendu la fin du quatrième acte pour faire naître la crainte & le ſoupçon même d'un tel crime; qu'il ait prodigué les premiers actes à de langoureuſes confidences, au lieu de les employer à faire preſſentir par mille traits déchirans, le coup qu'il ſe préparoit à frapper. Il ſeroit d'ailleurs inutile de dépouiller la fable de ſes épiſodes : les compoſitions modernes ſupportent rarement cette épreuve.

MEDÉE,

TRAGEDIE DE M. CLÉMENT.

M. Clément a suivi d'assez près le plan d'Euripide. Il a écarté du sujet la magie & le merveilleux, même dans le dénouement : ainsi, à cet égard, on peut dire qu'il est supérieur à tous ceux qui l'avoient précédés dans cette carrière. Le sujet ainsi limité, ne lui a fourni que trois actes.

ACTE PREMIER.

Le premier, &, si je ne me trompe, le plus beau, s'ouvre par une scène entre Médée & sa confidente. Médée y exprime ses regrets, comme la nourrice, dans le prologue d'Euripide.

Plût aux dieux que l'ingrat fatal à mon repos,
N'eût jamais abordé aux rives de Colchos !
Je n'aurois point trahi ma patrie & mon pere,
Je n'aurois point rougi mes mains du sang d'un frère,
Et je ne verrois pas l'infidelle aujourd'hui
Oublier que Médée a tout perdu pour lui.

Les scènes de Créon, de Médée & de Jason ressemblent à celles de l'auteur Grec. En s'attachant à ce modèle, l'auteur a évité plusieurs défauts de Corneille & de Longepierre. Jason n'allégue

point le ſort & l'amour pour juſtifier ſon infidélité ; il allégue des raiſons politiques, tirées de l'interêt de ſa gloire ; il offre, comme dans Euripide, des ſecours à ſon épouſe abandonnée, qui les rejette avec courroux : elle paſſe de l'emportement aux plaintes ; elle peint ſes fils ſuivant leur mère dans ſon exil : ici, comme dans la tragédie de Longepierre, Jaſon la raſſure en inſinuant qu'il a deſſein de garder ſes enfans auprès de lui. Cette idée trouble le cœur de Médée, & lui arrache les plus effrayantes menaces.

Il eſt impoſſible que Jaſon joue un rôle intéreſſant dans cette ſituation. Un héros interdit, criminel & humilié, eſt peu propre à la tragédie. Ce reproche ne s'adreſſe pas à M. Clément, mais plutôt au ſujet, qui offre un obſtacle peut-être inſurmontable. C'eſt en vain qu'on a prétendu comparer Jaſon à Pyrrhus de l'Andromaque de Racine. Pyrrhus n'a d'autre tort que l'inconſtance. Les charmes & la douceur d'Andromaque, l'aigreur & la violence d'Hermione diſpoſent le ſpectateur à l'indulgence. Ce qui caractériſe la perfidie de Jaſon, c'eſt moins ſon inconſtance que ſon ingratitude. La ſituation où il ſe trouve, reſſemble à celle d'Énée ; & comme tout l'art de Virgile ne peut excuſer ſon héros, tout le talent des poëtes tragiques n'a pu rendre Jaſon ſupportable. Son action, quoiqu'il diſe, ſemble

toujours odieuſe, & la foibleſſe de ſon caractère, contraſte d'une manière déſagréable avec la force du caractère de Médée. On doit du moins ſçavoir gré à M. Clément de lui avoir ſauvé un ridicule en n'en faiſant pas un amant langoureux.

ACTE II.

Jaſon ſent quelques remords : Médée l'apprend, & ſe livre à l'eſpérance, mais elle eſt bientôt déſabuſée. Jaſon eſt à l'autel. On ſe demande pourquoi ce mariage eſt ſi fort précipité ? Pourquoi on n'épargne point à Médée un ſpectacle cruel, en le différant d'un ſeul jour ? L'auteur a prévenu cette objection. Acaſte l'exige. Peut-être cependant eût-il été plus naturel d'imiter en ceci Longepierre ou Euripide. Celui-ci n'indique point l'époque où doit ſe célébrer l'hymen. Longepierre ſe contente de la faire enviſager comme prochaine.

Cela étoit d'autant plus facile, que Médée n'a point attendu cet inſtant pour envoyer la robe empoiſonnée. Elle n'en charge pas ſes fils, mais ſa confidente. On ne prépare point le ſpectateur à cet incident, comme dans les autres MÉDÉES ; la robe n'eſt point décrite avec pompe ; Creüſe ne l'a point deſirée ; ce n'eſt point un préſent fait à la ſuite d'une réconciliation ; & il ſemble que, ſans un excès de défiance, Creüſe pourroit bien dire comme Pollux :

J'ai toujours pour ſuſpects les dons des ennemis.

Ce défaut de préparation se fait aussi sentir dans la manière dont Médée se détermine au parricide. On est surpris lorsqu'on lui entend dire tout-à-coup,

C'est au cœur de ses fils que je veux le frapper.

Rien n'avoit annoncé une si étrange résolution. Cependant elle est désormais inébranlable; & dès qu'on vient lui demander ses fils, elle sort pour l'exécuter. Il est vrai qu'elle envisage comme un artifice & comme un outrage tout à-la-fois, cette demande & le motif qu'on y joint. On veut, lui dit-on, conduire au temple ces jeunes enfans, afin que Creüse,

Par un serment sacré dans ce jour solemnel,
Les adopte, & leur jure un amour maternel.

Elle se contient, & répond avec fierté :

Allez, dites, Arbas, à ce généreux père,
Qu'il recevra ses fils de la main de leur mère.
Pour les rendre à lui seul j'ai de justes raisons;
Il le veut, il l'ordonne, il les aura.... sortons.

On voit que le poëte avoit besoin de la conclusion du mariage, pour amener l'incident qui hâte le crime de Médée; mais on peut douter qu'il fallût sacrifier à ce besoin des convenances d'un autre genre.

ACTE

ACTE III.

« Qu'ai-je fait »! s'écrie Médée en revenant sur la scène. A ce mot on devine de quel sang est teint le poignard dont elle est armée. Elle exprime avec force les remords auxquels son cœur est en proie ; mais les plus vives couleurs pâlissent dans une situation si violente. Dans les autres tragiques, on la revoit avec plus d'horreur, il est vrai, mais avec moins de mépris, lorsque livrée encore à l'ivresse de la vengeance, elle revient pour en jouir & pour l'aggraver. Jason la trouve en cet état dans l'instant où il vient lui reprocher le meurtre de Creüse ; il apprend de Médée elle-même un crime bien plus affreux : elle lui demande la mort, mais il la lui refuse, & fuit en la chargeant de malédictions. Médée se tue, en disant :

Ce fer m'affranchira de tes vœux exécrables,
C'en est fait ; en tranchant mes jours trop misérables,
Je finis des remords que rien n'eût pu calmer,
Et me délivre enfin de l'horreur de t'aimer.

Il paroît que le soin qu'a pris M. Clément d'éviter les écarts & les erreurs de ses devanciers, l'a empêché de se livrer à son sujet avec confiance. Il a tenu en quelque sorte son génie captif, & n'a point osé lui donner l'essor ; il a craint la

tempête, comme dit un maître de l'art, & a trop pourvu à sa sûreté [1]. Son ouvrage n'en est pas moins estimable à plus d'un égard; & ses rapports avec la MÉDÉE d'Euripide ne nous permettoient pas de l'omettre dans cette collection.

[1] Tutus nimiùm timidusque procellæ.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE GLOVER[1].

LE plan de cette tragédie angloise ne ressemble à aucun de ceux qu'on vient de voir. L'héroïne n'est point une femme féroce & implacable; à cet égard, le poëte n'a pas suivi la tradition; il a enfreint volontairement le précepte donné par Aristote, & si souvent répété, de rendre les caractères semblables à ceux des fables reçues : il a violé la règle d'Horace, de suivre la renommée dans les sujets connus; règle confirmée par l'exemple même de Médée :

« Sit Medea ferox, invictaque ».

Ici, sous le nom de Médée, on voit une femme tendre & sensible, qui n'a d'autre tort que de tout

[1] Cette pièce a été représentée, pour la première fois, en 1761. Son auteur, M. Glover, déjà connu par la tragédie de BOADICIA, & par le poëme de LEONIDAS, avoit commencé à se faire un nom dès l'an 1740, en plaidant avec éloquence la cause du commerce de Londres à la barre des Communes, où il a siégé ensuite comme membre. Il est mort le 25 novembre 1785, âgé de 74 ans. On a de lui une autre tragédie, faite pour servir de suite à celle de MÉDÉE; mais elle n'a point encore été jouée, à cause des grandes dépenses qu'exigeroit ce spectacle.

ſacrifier à l'amour; elle a commis des crimes, il eſt vrai, mais on laiſſe entendre qu'elle pourroit s'en juſtifier, ſi ſa fierté lui permettoit de l'entreprendre; elle devient même parricide ſans ceſſer d'être innocente : c'eſt une enchantereſſe, & on lui voit demander vengeance à Hécate; mais ſon cœur paroît ſi peu fait pour goûter ce plaiſir, qu'elle ne ſçait elle-même qui ſon bras doit frapper; elle épargne ſa rivale; elle reſpecte Éſon; enfin elle nomme à peine Créon pour ſa victime, & frémit de l'idée de punir un époux infidelle.

Le caractère de Créon eſt préciſément l'oppoſé de celui qu'Euripide donne à ce prince. Chez le poëte Grec, c'eſt un homme foible, qui ne ſçait point être abſolu ni ſoutenir un ordre rigoureux : dans la pièce angloiſe, c'eſt un tyran impie & deſpotique; il mépriſe les dieux, & veut qu'on reſpecte en lui leur image. Ce caractère ſemble avoir été choiſi pour faire reſſortir celui de Théano, prêtreſſe de Junon, qui lui réſiſte avec un courage tranquille, & oppoſe conſtamment à l'impiété de ſon roi, la confiance d'un cœur pur & religieux.

Jaſon eſt à Corinthe : il eſt venu ſolliciter du ſecours contre le fils de Pélias. Créon profitant du malheur qui amène un héros à ſa cour, & voulant s'en faire un appui, lui offre ſa fille en mariage, ou plutôt il ne lui promet ſon ſecours qu'à condition de s'unir à lui par les nœuds de

cette alliance. C'est ici que la pièce commence.

L'unité de temps & de lieu y est respectée. La scène est dans la citadelle de Corinthe, &, à ce qu'il paroît, en plein air, suivant la coutume des anciens. D'un côté est un bosquet consacré à Junon, déesse tutélaire de Corinthe & protectrice de Médée. De l'autre le palais de Créon. On découvre la mer dans le lointain.

ACTE PREMIER.

Un vaisseau aborde sur le rivage. Des hommes qui paroissent étrangers, en sortent & s'avancent vers la prêtresse. « Que vois-je! s'écrie-t-elle, ma » vision est accomplie ». C'est que Junon l'avoit avertie de donner asyle à ces étrangers, qui se font connoître pour des citoyens de Colchos, & qui accompagnent Médée.

Ces Colchiens & une troupe de Phéaciennes, qu'ils appellent les compagnes de leur affliction, & qui sont aussi de la suite de Médée, forment deux chœurs qui parlent, comme les chœurs anciens, par la bouche d'un coryphée, & occupent les entr'actes par des stances lyriques analogues au sujet & à la situation des personnages.

C'est sa tendresse pour son époux qui amène Médée à Corinthe; inquiète de ne point le voir revenir à Iolcos, elle a pris le parti de le suivre: à peine arrivée, elle apprend que cet époux est infi-

delle. Théano indique aux citoyens de Colchos le bosquet de Junon comme un asyle inviolable où elle peut se retirer. Créon, qui est venu presser Théano de se préparer à bénir l'hymen de Jason, apprend que Médée est dans ses états, il défend à Théano de lui donner asyle. Cependant, il ne paroît pas que cette défense lui tienne fort à cœur; car, quelques momens après, Médée traverse le théâtre en sa présence pour se rendre au bois de Junon, sans qu'il s'y oppose : il est vrai qu'en cet instant il est avec le vieil Éson, qui, proscrit de ses propres états, est arrivé sur la scène en longs habits de deuil, dans le costume d'un suppliant & d'un roi détrôné; Éson, qui connoît la fierté & le pouvoir de Médée, retient Créon, & l'engage à éviter cette femme redoutable, « Qui » pourroit, dit-il, ne point respecter leur dignité. » Elle dédaigne le rang & la majesté des rois; le » trône même des immortels n'est point au-dessus » de sa fierté ». On voit avec peine ce vieillard timide éviter la rencontre de Médée, (à qui cependant il a dû sa couronne) comme si les regards de cette femme infortunée avoient le même pouvoir que ceux de la Gorgonne. Créon & lui sont aussi occupés sans cesse à empêcher que Jason & Médée ne se voient; cette espèce de surveillance, quoiqu'elle soit motivée & peut-être naturelle, semble sortir un peu du caractère de la tragédie.

La fin de l'acte eſt remplie par les lamentations de Médée, qui rejette toute conſolation, en diſant à ſes fidelles Colchiens, avec un mouvement ſemblable à celui de Phèdre ou d'Hermione dans Euripide : « Vos conſeils me rendront-ils les parens & la patrie que j'ai perdus, les amis » que j'ai abandonnés ? Me rendront-ils le palais » de mes pères ? — Hélas, j'ai tout ſacrifié à un » époux infidelle ». On l'invite à ſe livrer au repos après une navigation pénible ; & pour charmer ſes ennuis, les deux chœurs qui forment ſa ſuite, entonnent des chants plaintifs qui ſéparent les deux actes. Une ſtrophe chantée par les jeunes Phéaciennes, eſt imitée du prologue d'Euripide. En voici la traduction [1].

« O bords fameux du Pénée, plût aux dieux » que vous euſſiez vu les nymphes du Pélion en

[1] O that, on fam'd Peneus' banks,
The nymphs of Pelion had bemoan'd
Their shady haunts to ashes turn'd
By heav'n's red anger! hateful pines,
Which form'd thy well-compacted sides,
O Argo fatal to our peace!
Thou never then through Adria's wave
Hadſt reach'd Pheacia's bliſsful shore,
Nor good Alcinous the hand
Of Jaſon with Medea join'd,
Nor ſent us weeping from our homes,
Her luckleſs train, to share her grief.

» proie à d'éternels regrets, & leurs retraites om-
» breuſes changées en un monceau de cendres
» par la colère conſumante du ciel! O pins à jamais
» déteſtés, dont furent formés tes flancs travaillés
» avec art; Argo! vaiſſeau fatal à notre repos, tu
» n'aurois point traverſé les flots de la mer Adriati-
» que; tu n'aurois point touché aux rivages fortunés
» de la Phéacie; le bon Alcinoüs n'eût pas uni la
» main de Jaſon à celle de Médée; il ne nous eût pas
» envoyées loin de nos maiſons, fondant en lar-
» mes, pour former le triſte cortège de cette reine
» déſolée, & pour partager ſa douleur ».

L'expoſition contenue dans ce premier acte eſt claire & intéreſſante; elle ſe fait d'une manière naturelle; & on ne peut critiquer dans la marche de ces premières ſcènes que la légère inconſéquence de Créon que nous avons fait remarquer. Tout y eſt d'ailleurs lié, ſuivi, touchant, noble, antique.

ACTE II.

Dans la première ſcène, le poëte imite Euripide. Médée, retirée dans le bois ſacré, pouſſe des gémiſſemens douloureux. Elle ne peut être vue, mais elle eſt entendue de Jaſon, dont la préſence, quoiqu'elle ne ſoit point motivée, produit ici un heureux effet.

MÉDÉE. Ingrat Jaſon!

JASON. D'où sort cette voix?

MÉDÉE. Père du jour, tu vois comme on m'outrage.

JASON. Encore!... Mon cœur troublé de remords se livre à de vaines terreurs [1].

MÉDÉE. O vous, arbitres des sermens & de la foi jurée, Jupiter! Thémis! écoutez moi.

JASON. C'est sa voix, &c.

Théano lui explique ce mystère, & fait naître le repentir dans son cœur; elle sort pour se rendre auprès de Créon, qui la fait appeler. Éson la remplace sur la scène. La présence inattendue de ce vieillard livre Jason à de nouveaux combats;

[1] J'ai entièrement abandonné ici le sens littéral. L'auteur emploie une figure assez familière aux Anglois, comme elle l'étoit aux Grecs & aux Latins; mais qui, en françois, manque de grace & même de clarté; d'ailleurs ces deux vers de M. Glover semblent s'éloigner un peu de l'expression simple de la nature. Les voici,

Imagination pregnant with remorse
In sounds unreal yields its birth of terror.

« L'imagination grosse du remords ». C'est ainsi qu'Addison représente le dernier jour de Caton gros du destin de Rome:

The great, th'important day, big with the fate
Of Cato and Rome.

C'est une grande image. Mais il ne falloit pas faire accoucher l'imagination, l'esprit se refuse à ces métaphores outrées, comme les yeux démentent les prodiges:

« Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi ».

il réſiſte cependant à ſon père, qui lui défend de voir Médée. « Je l'attendrai, dit-il; tel qu'un ro-» cher immobile, je ne quitterai point ces lieux » que je ne l'aie vue ». Elle vient accompagnée des chœurs qui forment ſa ſuite. Éſon ſe retire.

Cet entretien de Jaſon & de Médée offre quelques traits nouveaux; le caractère de Jaſon y prend une forme moins odieuſe; on ne peut même lui reprocher qu'une teinte de foibleſſe, qui eſt rachetée par beaucoup de nobleſſe & de franchiſe. L'éclat d'un empire, des raiſons ſéduiſantes de politique, mais avant tout ſa piété envers un père, lui ont fait ſacrifier un ſaint devoir; il abjure ſon erreur, & vient rendre à ſon épouſe un cœur qui n'a jamais ceſſé d'être à elle, & qu'elle rend enfin à lui-même. « Le repentir, lui dit-il, amène à tes pieds un ſup-» pliant digne de toi. Le fléau des tyrans, le deſ-» tructeur des monſtres, l'inſtrument de ta gloire » (plus glorieux en ce jour, où il triomphe de » lui-même) implore de toi ſon pardon ». Mais Médée ne lui répond que par le plus outrageant dédain; elle veut errer avec ſes enfans au milieu des nations barbares, n'avoir d'autres compagnes que la famine & la mendicité, & dans les déſerts d'une terre inhoſpitalière, chaſſer de ſon cœur juſqu'à la penſée d'un perfide époux. Ces traits ſont exagérés, & s'écartent un peu de cette expreſſion ſimple & pure qui étoit familière aux Grecs. Médée

sort. Eson revient, & profite habilement du dépit de Jason pour l'entraîner vers Creüse.

ACTE III.

Scène touchante entre Médée & ses enfans : ceux-ci demandent leur père. Ils ont quitté Iolcos ; ils ont traversé les mers pour le voir : pourquoi donc ne le trouvent-ils point en ces lieux ? Médée, après les avoir mis sous la protection de Théano, demande qu'on écarte d'elle « ces miroirs qui réfléchissent l'image de sa détresse & multiplient ses » peines ». On prendroit une fausse idée du style de l'auteur, si on en jugeoit par ce concetti. Ce style, il est vrai, n'est pas toujours exempt de recherche ; mais en général, le ton de la pièce est noble & assorti à la majesté du sujet. Nous observerons encore que ce mouvement d'une mère qui éloigne d'elle ses enfans, est moins touchant & moins naturel dans Médée vertueuse, que dans Médée prête à devenir parricide : mais il falloit éloigner les enfans & laisser Médée sur la scène pour recevoir Créon, qui vient lui porter lui-même l'ordre de sortir de Corinthe. Il avoit déjà chargé la prêtresse d'annoncer cet ordre ; mais sans doute il se défie de son zèle, & c'est avec raison, puisqu'elle s'est ouvertement déclarée à Médée comme sa protectrice. Médée, à l'approche de Créon, s'arme

de fierté; elle lui fait un étalage de sa puissance; mais arrêtée tout-à-coup par un retour sur elle-même.... « O pouvoir inutile! s'écrie-t-elle,.... » vaines menaces! hélas, n'a-t-il pas arraché Jason » de mes bras? Que me sert la science qui m'é- » claire? Mon cœur est enchaîné sur la roue [1] de » l'angoisse. Quelle étincelle de sagesse reste-t-il » encore dans mon sein? Tout s'éteint là, tout est » mort.... O Jason! Jason »! Enfin dissimulant & feignant de s'adoucir, elle ne demande que trois heures de délai & les obtient. On voit avec quel soin le poëte a ménagé cette circonstance, afin de ne point violer l'unité de temps; car il convenoit au plan de sa tragédie, que le terme accordé par Créon expirât pendant la durée de l'action.

Médée profite de ce court intervalle pour invoquer Hécate, & lui demande de punir Créon. Il n'est point question ici de la robe empoisonnée, & cet artifice n'auroit pu s'accorder avec le caractère de Médée, puisqu'elle ne veut point perdre sa rivale. « Son altière vengeance méprise une si » foible ennemie ». L'usage du théâtre Anglois a

[1] Littéralement : étendu sur la torture de l'angoisse :

Stretched on the rack of anguish is my heart.
What spark of wisdom in my breast remains?
All is extinguish'd there. — Oh! Jason! Jason!

permis à l'auteur de faire paroître Hécate sur la scène ; elle annonce à Médée, que « dès ce jour, » ce qu'elle aime périra de ses propres mains ». Médée croit que l'oracle désigne Jason ; elle se désespère à cette pensée, & fait chercher son époux pour se réconcilier avec lui.

ACTE IV.

Jason & les vieillards de Colchos ; Jason & ses enfans occupent la scène quelques instans ; enfin, Médée arrive : elle s'arrête à la vue de Jason.

Médée. Voilà donc celui qui connoît mes vertus, & qui les mépriſe.... Calme-toi, cœur superbe, cesse d'agiter mon sein ; il faut t'humilier.

Jason. Fille d'Aëtès, vous me voyez prompt à me rendre à vos ordres.

Médée. Il fut un temps où Jason venoit sans être appelé, sans autre invitation que celle de l'amour.... Mais pourquoi retracer à mon esprit le tableau d'un bonheur qui n'est plus ? O déchirant souvenir ! ô Jason ! Jason !...

Jason. Achevez.

Médée. Je ne puis.

Elle se jette à ses pieds avec ses enfans. « Vois, » dit-elle, vois la fille du Soleil implorer la » pitié de l'homme qui l'a mépriſée ». Jason désespéré, invoque la vengeance de Junon, & pour

toute réponſe, s'écrie : « Creüſe .... eſt mon » épouſe » ! Médée, frappée comme d'un coup de foudre, reſte immobile, ne prononce que quelques paroles entrecoupées ; ſa raiſon s'égare ; elle méconnoît Jaſon : dans ſon délire elle ſe croit à Colchos : un vaiſſeau s'avance ſur la plaine liquide ; il en ſort un guerrier plein de grace & de majeſté : toute l'hiſtoire de la toiſon d'or s'offre à ſes yeux ; elle en fait un très-beau tableau, auquel on ne peut reprocher que d'être trop régulier pour un accès de folie. Le déſeſpoir de Jaſon rembrunit cette ſcène d'horreur. Médée ſort. C'eſt dans cet inſtant que l'officier [1] chargé des ordres de Créon, vient pour les faire exécuter, & pour preſſer le départ de Médée. Le roi paroît bientôt lui-même, inquiet de l'abſence de Jaſon. Celui-ci lui déclare nettement que tous les liens qui l'uniſſent à ſa fille, ne ſont plus rien pour lui, qu'il les rompt, & renonce à tous les avantages de ſon alliance. Le roi, outré de cet affront, menace de venir arracher Médée du temple à main armée. Éſon fait de vains efforts pour ra-

[1] Cet officier, qui ſe nomme Lycandre, eſt frère de la prêtreſſe. Il joue un rôle à peu près nul ; nous avons évité de le nommer pour ne point ſurcharger cet extrait. Les pièces Angloiſes offrent, comme on ſçait, beaucoup d'incidens, & nous ne devions nous attacher qu'au fond de l'intrigue, & à ce qui la diſtingue des autres MÉDÉES.

mener ſon fils, & finit même par ſe rendre à ſes raiſons.

ACTE V.

La prêtreſſe ouvre le cinquième acte avec toutes les marques de l'horreur & de l'épouvante. Médée s'eſt échappée des bras de ſes femmes, a fui dans le temple ; elle y a trouvé ſes fils, s'eſt ſaiſi du couteau ſacré, & dans ſon délire, elle a immolé ces innocentes victimes. On voit paroître ſur la ſcène cette mère déplorable, les mains teintes de ſang ; d'abord égarée, enſuite rendue à la raiſon, & reconnoiſſant ſon parricide. Jaſon la trouve en cet état : au premier inſtant il ſe félicite de voir qu'elle n'eſt plus dans le délire ; mais elle lui montre ſes mains homicides.

JASON. De quel ſang ſont-elles ſouillées ?

MÉDÉE. Du ſang de tes enfans.

JASON. O barbare Créon!

Médée le détrompe, & lui dévoile ce myſtère d'horreur. Ces deux époux infortunés s'expriment leur douleur de la manière la plus touchante & la plus pathétique. Médée ſaiſit un poignard. Une voix ſort du temple, & lui ordonne de vivre & de ſe retirer à l'autel. Elle cède avec peine. Auſſitôt on entend Créon commander l'attaque du temple. L'infortuné Jaſon, couché ſur la terre, écoute ſans émotion les cris des guerriers ; il

n'attend que d'être instruit du sort de Médée, pour se donner la mort. Les Corinthiens, irrités de l'orgueil & de l'impiété de leur roi, s'arment contre lui & l'immolent. Un char emporte Médée dans les airs, elle adresse à son époux de touchans adieux, & disparoît pour toujours. Jason veut se tuer. Théano l'en empêche, & l'engage à supporter une vie qu'il doit à son père & à ses sujets.

Ce dénouement, où le merveilleux n'entre que comme un accessoire, est imparfait à un autre égard : c'est qu'il laisse dans l'incertitude sur le sort de tous les acteurs pour lesquels on s'intéresse. Personne ne peut demander, après avoir lu la MÉDÉE d'Euripide, que devient Médée ? Car la réponse est manifeste : elle jouit de sa vengeance. Mais cette Médée innocente & parricide, cette épouse si tendre qui a perdu l'esprit en perdant Jason, quel sera désormais son sort ? Quel sera le sort de Jason lui-même qui, malgré sa foiblesse, nous intéresse vivement, & qui demeure près de son père, près de Créüse, à jamais séparé de Médée Enfin, quelle action ce dénouement termine-t-il ? Est-ce la vengeance de Médée ? Mais Créon, qui en est l'unique objet, victime de sa propre fureur bien plus que des artifices de Médée, est un personnage odieux, sur qui ne porte point l'intérêt : on ne s'apperçoit de sa mort que parce qu'elle produit une sorte

de

de repos. Le sujet n'est pas ici, comme dans les autres tragiques, la vengeance de Médée; c'est son amour, c'est l'hymen de Créüse, la douleur d'une épouse délaissée. Il est difficile de voir dans ce plan l'unité de dessein qu'on remarque dans la pièce grecque; mais elle offre des beautés de situation, de sentiment & de poésie qui la font justement applaudir. Le défaut du moyen employé pour sauver le parricide, est de produire un effet brusque & violent, plutôt qu'une impression forte & durable: l'émotion qu'il cause, n'est pas constante & soutenue: ce n'est pas un sentiment profond qui se développe & s'accroisse par degrés; & c'est là néanmoins ce qui est indispensable au théâtre, pour exciter un grand intérêt. Le parricide n'est ici qu'un épisode, & on doit l'imputer aux dieux bien plus qu'à la passion de Médée. La pièce offre d'ailleurs quelques invraisemblances. On a peine à comprendre, par exemple, l'obstination de Créon à forcer Jason d'épouser sa fille, à user d'artifice & de violence même pour l'y résoudre. Mais le rôle de Médée est grand & tragique, rempli de traits hardis & vigoureux, assortis surtout au goût des spectateurs à qui la pièce est destinée, dignes d'être admirés de tous, & qu'on transporteroit avec succès sur d'autres théâtres.

M. de Framery a fait sur un plan très-semblable,

un opéra qui n'eſt connu encore que par le ſuffrage de ſes juges [1]. L'avant-ſcène ne diffère de celle de la pièce angloiſe, qu'en ce que Jaſon ne peut ſe réſoudre à rompre les nœuds qui l'uniſſent à Médée, & qu'on eſt convenu de conſulter les dieux pour vaincre ſes ſcrupules.

La pièce s'ouvre par cette cérémonie religieuſe: le ſacrifice, offert à Junon, eſt accompagné d'augures funeſtes; la flamme s'éteint, la fumée s'abaiſſe, le tonnerre gronde à droite; &c., le peuple eſt dans l'épouvante. Jaſon perſiſte plus que jamais dans ſes refus : Créon lui rappelle les crimes de Médée. Jaſon répond:

Elle a trahi ſon père, & l'a trahi pour moi.

Éſon détrôné paroît ici avant Médée, qui eſt accueillie par la prêtreſſe. Voici comme elle trace elle-même ſon caractère :

Mon cœur eſt foible, ardent, mais il n'eſt point pervers,
. . . . . .
Des filles du ſoleil les ames trop ſenſibles
N'ont point de ſentimens paiſibles:
A Jaſon, à l'amour j'ai tout ſacrifié.

La prêtreſſe ne lui fait point connoître ſur le champ le malheur auquel elle doit s'attendre,

[1] Cet ouvrage a été préſenté au concours de 1786, & a obtenu une mention favorable.

ce qui donne lieu à une situation intéressante. Au moment où Médée revoit Jason & vole dans ses bras, on entend des chants d'hymen, elle n'en conçoit aucune inquiétude :

MÉDÉE.

Ces plaisirs que l'on chante & que mon cœur partage,
De nos jours de bonheur me retracent l'image.

Mais on vient avertir Jason qu'il est attendu à l'autel. Médée, désabusée, se livre aux transports de la fureur la plus violente.

JASON.

Par tout ce que ton cœur eut jamais de sacré....

MÉDÉE.

Je n'ai rien de sacré du moment qu'on m'outrage.

Cependant Médée apprend que Jason ne consent point encore à l'hymen auquel on veut le résoudre; elle court se jeter à ses pieds. Créon l'arrête, & lui ordonne de sortir de Corinthe, sans délai. Médée seule, invoque Hécate, & reçoit d'elle cet oracle :

..... Frémis, ta main s'égare....
Un sang qui t'est bien cher va couler sous tes coups.

Jason demeure fidelle à Médée; mais celle-ci, trompée par les apprêts de l'hymenée, perd la raison, tue ses fils dans son égarement, revient à elle, se livre au desespoir. Junon l'enlève dans

un nuage, ordonne à Jaſon de vivre, mais loin de Médée, & lance les feux du ciel ſur le palais de Créon.

C'eſt ainſi que M. de Framery, corrigeant ce qui reſtoit de défectueux dans le rôle de Jaſon, a ſçu rendre ce perſonnage plus intéreſſant que celui de la pièce angloiſe, ſans affoiblir le caractère de Médée. Il a d'ailleurs aſſorti le ſujet au théâtre auquel ſon ouvrage eſt deſtiné, en précipitant la marche de l'action, & en augmentant la pompe du ſpectacle.

Terminons cet extrait par une courte notice des pièces publiées ſous le titre de MÉDÉE.

Chez les Grecs, Euripide & Néophron : chez les Romains, Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide & Sénéque : chez les Italiens, Dolcé : chez les Anglois, Glover.

La plus ancienne tragédie qui ait paru en françois ſous le titre de MÉDÉE, eſt celle de Jean de la Péruſe, repréſentée en 1553. Elle eſt en cinq actes, en vers, avec des chœurs à la manière des anciens. C'eſt une traduction de Sénéque.

La MÉDÉE de P. Corneille fut repréſentée en 1639.

MÉDÉE, tragédie-opéra de Th. Corneille, en 1693.

MÉDÉE de Longepierre, en 1694.

MÉDÉE & JASON, tragédie-opéra de l'abbé Pellegrin, en 1773.

MÉDÉE de M. Clément, en 1779.

On a diverses traductions de la MÉDÉE de Sénéque. Voyez la PETITE BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES. Paris, 1784.

Enfin, l'opéra de M. de Framery, dont nous venons de rendre compte, & qui n'a pas encore été représenté.

M. Gotter a composé en allemand, un mélodrame en prose, sous le titre de MÉDÉE, connu en France par la traduction qu'en a faite M. Berquin. Médée ouvre la scène par un monologue passionné, que des chants d'hymen interrompent. Elle voit passer les époux suivis d'un brillant cortége, & s'écrie, irritée d'un tel spectacle:

Irai-je d'un bras homicide,
Dans leurs parvis sacrés bravant les immortels,
Frapper le couple impie aux pieds de leurs autels?

Elle balance entre plusieurs moyens de vengeance qui s'offrent tour à tour à sa pensée, & se résout enfin à immoler ses fils, pour déchirer le cœur d'un perfide époux. Elle entre dans le palais, & exécute, après de longs combats, sa funeste résolution. Jason arrive, le palais s'ouvre:

MÉDÉE.

Reconnois-tu ces gages de ta foi,

Ces tendres fruits que notre hymen fit naître?

JASON.

Je reconnois Médée.

MÉDÉE.

Il falloit la connoître.

Ce drame, qui n'a que huit ſcènes, offre peu de développemens, & doit beaucoup au traducteur. L'objet auquel il eſt deſtiné, ne permet point d'en faire une comparaiſon ſuivie avec des tragédies régulières.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

page

EXPLICATION de la figure, vij

ORESTE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 1

La même, traduite par M. Prevoſt, 39

Examen de cette pièce, par le même, 166

LES PHENICIENNES, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 181

LA THÉBAÏDE, tragédie de Sénéque, extraite par le même, 234

ANTIGONE, tragédie de Rotrou, extraite par le même, 256

LA THÉBAÏDE ou les Frères ennemis, tragédie de Racine, extraite par le même, 266

JOCASTE de Lodovico Dolcé, extraite par le même, 279

LES PHENICIENNES, tragédie d'Euripide, traduite par M. Prevoſt, 281

Examen de cette pièce, par le même, 387

MÉDÉE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 399

MÉDÉE, tragédie de Sénéque, extraite par le même, 440

MÉDÉE, tragédie de Corneille, extraite par le même, page 462
MÉDÉE, tragédie de Lodovico Dolcé, extraite par le même, 474
Analyse de quelques autres tragédies publiées sous le titre de MÉDÉE, par M. Prevost, 477
MÉDÉE, tragédie de Longepierre, extraite par le même, 479
MÉDÉE, tragédie de M. Clément, extraite par le même, 493
MÉDÉE, tragédie de Glover, extraite par le même, 499

Fin du Tome cinquième.

NOTE.

Il s'est glissé une erreur typographique au tome IV, page 190, ligne 13; au lieu du mot *définitive*, il faut lire : *distinctive*. « La propriété distinctive d'un sujet traité » correctement ».

456134

LGr.C
B

Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition...
Vol.5.

DATE.	NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED